



Catherine Anderson

Baby & l'ave

LES KENDRICK ET LES COULTER



PROMESSES

A mon père, George S. Son, qui m'a révélé deux des plus beaux secrets de la vie, à savoir que le coeur humain a une capacité d'aimer sans limites et que le lien entre père et fille n'a rien à voir avec la génétique. Tu es la preuve vivante que les plus grandes et les meilleures choses viennent vraiment du Texas.

Prologue

Un vent glacial, caractéristique des nuits d'hiver dans l'Idaho, balayait la rue déserte, charriant le parfum âcre des sapins et des montagnes enneigées. Luttant contre les rafales qui transperçaient son coupe-vent, Maggie Stanley marchait en serrant son bébé contre elle. Ses pieds, qui semblaient peser des tonnes, cherchaient leur prise sur le verglas.

Des phares l'éclairèrent par-derrière. Le coeur battant, elle s'aplatit dans l'ombre d'un avant-toit. La voiture la dépassa et franchit le croisement. Ouf! ce n'était pas Lonnie. Les jambes molles, elle s'effondra contre le mur en refoulant un sanglot. Il faut que je sorte de cette rue. Vite !

Serrant Jaimie sur sa poitrine, elle se mit à courir. À chaque pas, le sac des affaires du bébé heurtait sa jambe déjà meurtrie. La peur s'éloignant, les douleurs dues aux coups se réveillèrent avec une violence qui lui donna envie de vomir.

Un panneau se dressa soudain dans la pénombre. Les lettres peintes l'appelaient, tel un phare au sortir d'une tempête. Pacific Northern. Elle y était presque. Il ne lui restait plus que quelques pas à faire.

Hors d'haleine, elle s'arrêta devant le grillage au-delà duquel attendaient les trains de marchandises. Il y en aurait bien un dans lequel elle pourrait se à faufiler.

Rafe Kendrick s'abandonnait au rêve qui naissait dans son cerveau embrumé par l'alcool. Gagnant en netteté, les détails prenaient des apparences de réalité confondantes. Il était assis au bord du lac et regardait sa maison, un long bâtiment recouvert de lierre. La brise lui apportait de la prairie le hennissement d'un étalon.

Ce n'était qu'un rêve, il le savait vaguement, mais aussi troublant qu'un souvenir. Il se leva et marcha le long de la rive. De petits galets bien polis roulaient sous ses pieds. Il inspira à fond, retrouvant avec émotion le clapotement apaisant de l'eau et tout ce à quoi, naguère, il ne prêtait guère attention : l'odeur des sapins, des prairies, de la terre grasse que réchauffe le soleil, et l'air toujours frais, même en été, à cause de l'altitude.

Comme il atteignait le sommet d'un petit monticule, il ralentit. Devant lui, à l'ombre d'un bosquet, deux alezans paissaient, les rênes nouées aux branches d'un jeune chêne. Les selles et les couvertures étaient posées sur l'herbe.

Rafe éprouva une sensation de déjà-vu. Susan et lui avaient un jour emmené les enfants se promener en forêt et pique-niquer au bord du lac. Ils avaient mangé, fait la sieste et inventé des chansons idiotes pour amuser Keefer, leur fils de trois ans. Une journée quasiment parfaite.

Il scruta avidement la clairière, avec l'espoir fou de voir sa famille. Une serviette à carreaux rouges voletait dans la brise. Le couvercle d'un panier en osier était soulevé par le goulot d'une bouteille que Becca, la gouvernante, y avait glissée pour accompagner leur repas.

Oh oui... Les souvenirs se précisèrent. Susan portait un jean délavé et un chemisier rose, et ses cheveux dorés retombaient en cascade soyeuse sur les épaules. Son rire fusa. Rafe crut sentir l'odeur de petit garçon sain de son fils. Arrivé sur le lieu du pique-nique, il avait bercé leur petite fille afin qu'elle s'endorme tandis que Susan sortait du panier les plats préparés par Becca... et voilà qu'il retrouvait la sensation du petit corps potelé dans ses bras.

Tout était trop réel pour n'être qu'un rêve. Le clapotement de l'eau, la brise qui lui caressait la peau, les galets sous la semelle de ses bottes... les rêves n'étaient pas aussi concrets.

Pouvait-il espérer un miracle? Exauçant ses prières, Dieu lui faisait-il remonter le temps, lui accordait-il une seconde chance ? Oh oui, je vous en prie... Il n'avait besoin que d'une seconde chance. Il ne la bousillera pas. Cette fois-ci, il donnerait la priorité à sa famille. Rien n'avait jamais eu plus d'importance pour lui que sa femme et ses enfants. Rien. Mais, absorbé par les responsabilités et les obligations, il avait omis de le traduire dans ses actes.

Il ne referait pas cette erreur.

Son besoin de croire à la réalité de la scène était tel qu'il serra les poings et scruta la clairière. Susan et les deux enfants faisaient la sieste sur la couverture navajo qu'il avait étalée sur l'herbe. Le soleil qui traversait les branches des sapins inondait leurs trois corps. Keefer s'était endormi, les bras autour du cou de sa mère, une joue sur son sein. La petite Chastity de six mois était nichée dans l'autre bras de Susan qui souriait dans son sommeil.

La poitrine percée d'une douleur vive, Rafe se dirigea vers eux en se retenant de courir.

Il ne pouvait se débarrasser de la peur que cette scène n'existe que dans son imagination et qu'un bruit ou un mouvement brusque ne la brise en mille morceaux.

Au fur et à mesure qu'il se rapprochait, le visage de Susan devint moins net. Fronçant les sourcils, il la regarda intensément. Il eut beau faire, ses traits se brouillèrent un peu plus. Comme si une vitre embuée les séparait.

— Susan ? appela-t-il doucement. Chérie, réveille-toi. C'est moi, Rafe.

Le son de sa voix ne la fit pas bouger. Cédant à l'envie folle de la toucher, il s'accroupit et tendit la main. Ses doigts n'étaient qu'à un centimètre de la joue de Susan lorsqu'il sentit le sol osciller sous ses pieds, et aussitôt femme et enfants disparurent.

— Susan ? Ne m'abandonne pas ! Susan ?

Quelque chose effleura son bras ; il tourna la tête et découvrit Susan, assise sur l'herbe à côté de lui, aussi floue qu'auparavant. Il comprit qu'elle disparaîtrait s'il tentait de la toucher. Cette certitude l'emplit d'un désespoir et d'un chagrin si profonds qu'il en souffrit jusque dans la moelle de ses os.

Elle inclina vers lui l'ovale aux traits brouillés de son visage.

— Qu'est-ce que tu fabriques, Rafe ? Tu m'avais pourtant promis que tu trouverais quelqu'un d'autre à aimer, que si quelque chose m'arrivait tu ne passerais pas le reste de ta vie dans la solitude. Voyons, regarde dans quel état tu es !

Il serra les bras autour de ses genoux pour se retenir de les tendre vers elle.

— Je ne peux pas, Susan. Je sais que je te l'ai promis, mais je ne peux pas. Je n'aimerai jamais que toi.

— Oh! Rafe, tu ne peux pas continuer comme ça! reprit-elle d'une voix emplie de tristesse. La vie est un merveilleux cadeau, tu n'as pas le droit de le ficher en l'air.

Il ferma les yeux.

— Je n'ai pas de vie, murmura-t-il. Je ne fais que cocher les jours. Pourquoi ne peux-tu comprendre cela ?

Le silence tomba, rompu seulement par le clapotement de l'eau et le murmure du vent dans les sapins. Ces bruits mélodieux le déchiraient. Il eut envie de s'enfuir, mais c'était impossible. Tant que Susan serait là, même de cette façon fuyante et torturante, il ne pouvait s'éloigner.

— Il est temps, Rafe, dit-elle d'une voix qui s'affaiblissait. Tu dois nous laisser partir, les enfants et moi, et aller de l'avant.

Aller de l'avant vers quoi? eut-il envie de crier, mais une boule obstruait sa gorge.

— Tu ne cesses de demander une seconde chance, poursuivit-elle. Eh bien, mon coeur, la voilà. Ne la bousille pas en te raccrochant à des fantômes.

— Bousiller quoi ?

— Tu verras, murmura-t-elle d'une voix dans laquelle il crut percevoir un sourire. Contente-toi d'ouvrir ton coeur, Rafe.

*

Rafe se réveilla en sursaut. Un bref instant, il crut qu'il avait sursauté dans son rêve puis, les brumes du sommeil s'éloignant, il comprit qu'il y avait autre chose. Après deux

années de trimard de wagon de marchandises en wagon de marchandises, il savait dormir d'une oreille, même ivre. Quelque chose n'était pas normal.

Il n'entendait que le bruit régulier des roues et le cliquetis de la carcasse du wagon. Repoussant son Stetson, il vit que ses quatre compagnons de voyage étaient assis contre la paroi du fond, exactement comme un instant plus tôt, sauf qu'à présent tous regardaient fixement le coin gauche.

Il s'ébroua pour chasser la dernière trace de sommeil et le rêve qui l'avait hanté, et jeta un coup d'oeil dans la même direction. Puis un second coup d'oeil ébahi. Une fille ? Il n'en croyait pas ses yeux. Se poussant du talon sur le plancher, il se redressa un peu et la regarda franchement.

Un rayon de lune lui permit de constater qu'il s'agissait d'une très jeune et très jolie fille, dotée de splendides cheveux noirs et de cette peau laiteuse que l'on admire sur les tableaux mais que l'on rencontre rarement dans la vie.

Une petite fleur fragile.

Non. Ça, c'était peu probable. Les petites fleurs fragiles ne sillonnaient pas le pays à bord de wagons de marchandises. Un couteau à cran d'arrêt dans la poche, elle attendait sans doute qu'un pauvre idiot se frotte à elle pour lui trancher la gorge et le débarrasser de ses maigres biens. Eh bien, à en juger par l'air avide de ses compagnons de voyage, elle n'aurait pas à attendre longtemps.

Sentant le regard de Rafe peser sur elle, elle tourna la tête et il se retrouva face aux yeux les plus grands, les plus vulnérables et les plus effrayés qu'il ait jamais vus. Il en éprouva un truc bizarre - une vive douleur, en plein milieu de la poitrine.

Elle baissa la tête si vite qu'il eut peu de temps pour analyser sa propre réaction. Non qu'il faille un QI de génie pour ça. Il était ivre, pour commencer, et cela faisait un sacré bout de temps qu'il n'avait pas croisé un regard qui ne soit ni fermé ni calculateur.

Quoi qu'il en soit, il devait se rappeler que les premières impressions étaient souvent trompeuses et que les femmes étaient bonnes comédiennes. La douce caresse du clair de lune lui donnait sûrement un air plus joli et plus fragile qu'elle ne l'était. Sans doute était-elle aussi vulnérable qu'un hérisson et deux fois plus hargneuse.

Rafe profita de ce qu'elle baissait les yeux sur le coupe-vent qu'elle serrait contre elle pour l'examiner. Une figure angélique aux traits délicats. De longs cils qui jetaient de l'ombre sur ses joues pâles. Un petit nez retroussé et un menton qui trahissait un caractère obstiné.

Il s'étonna cependant. Quelle personne sensée serrerait contre elle sa veste au lieu de la porter alors que la température avoisinait zéro ? La porte du wagon refusant de se fermer complètement, cette gamine serait morte au lever du jour. Et quelle femme dotée d'un minimum de bon sens grimperait dans un wagon déjà lesté de cinq hommes en manque de sexe ? Correction : quatre hommes en manque de sexe et un ex-éleveur que le sexe n'intéressait plus.

Dieu merci, cette fille n'était pas son problème, se dit-il en serrant le goulot de sa bouteille. Il était trop ivre pour l'aider au cas où les choses déraperaient, et comptait bien l'être encore plus avant la fin de la nuit. S'il n'y avait qu'une règle à respecter quand on faisait le trimard, c'était de s'occuper de ses oignons. La petite dame n'avait qu'à en faire autant.

Les quatre hommes la regardaient comme s'ils n'avaient jamais vu de femme. Bon, les choses allaient déraiper à coup sûr. C'était une question de minutes - dix tout au plus.

Il haussa mentalement les épaules. Elle paraissait avoir plus de vingt et un ans. C'était

assez pour réfléchir à ce qu'on faisait, non ? Quand on s'approche trop du taureau, on se chope un coup de corne.

En tout cas, elle avait intérêt à savoir se défendre. Ces mecs-là n'étaient pas du genre des petits voyous habituels ; c'était de la racaille endurcie par le trimard, des types qui ne restaient dans une ville que le temps de se faire éjecter ou mettre en tôle. Ils trimballaient tous leurs biens dans un sac à dos, dormaient sous les ponts et les bretelles d'autoroutes, faisaient la manche aux feux de signalisation ou à la sortie des centres commerciaux, juste ce qu'il fallait pour se pinter. Lorsque la chance leur faisait défaut, ils étaient prêts à tout, même au pire, pour se payer à boire.

Pour de tels individus, une jolie femme sans défense représentait une rare friandise.

Rafe déboucha sa bouteille mais ne la porta pas à ses lèvres. Il avait beau se dire que ce n'étaient pas ses oignons, la curiosité le taraudait. Que diable faisait cette fille ici ? Elle n'avait plus l'âge de faire une fugue. Fuyait-elle un mari ? Dans ce cas, pourquoi le faire dans un wagon de marchandises ? Il y avait d'autres façons de se débarrasser d'un conjoint détesté. Rafe n'aurait pas aimé qu'une femme de sa connaissance se mette en pareil danger.

Pensant à Susan, il tenta de revoir son visage mais, comme dans son rêve, ses traits restèrent brouillés. Le remords l'envahit. Elle avait été le soleil de sa vie et, au bout de deux ans, il n'était pas capable d'évoquer son sourire. Les visages aimés s'étaient ternis comme sur un vieil album de photos.

L'idée lui fit l'effet d'un coup de couteau dans le ventre.

Il inclina la tête en arrière pour prendre une lampée de whisky. La brûlure délicieuse, promesse d'oubli, se répandit en lui. Demain, il se trouverait un petit boulot et s'achèterait une autre bouteille avant que celle-ci ne soit vide. Avant qu'il ne parvienne à l'horreur du manque...

Un vagissement perça le vacarme rythmé des roues du wagon. Surpris, il s'étrangla. Un bébé ? L'alcool remonta dans son nez. Les yeux exorbités, il s'efforça de respirer.

Il jeta un regard effaré à la fille. Le coupe-vent qu'elle serrait contre sa poitrine gigotait. Vu la taille du paquet, le bébé ne devait pas avoir plus d'un mois. Elle emmenait un nourrisson dans un train de marchandises ? Il lança un coup d'oeil inquiet aux quatre autres voyageurs. Un bébé changeait complètement la donne. Détourner la tête quand une femme cherchait les ennuis et les trouvait, il pouvait le faire. Mais comment rester impassible lorsqu'un enfant était concerné ?

Il s'ébroua. Moutard ou non, les aventures de cette fille ne le regardaient pas. Pas du tout. Mais, nom de Dieu, qu'elle empêche son bébé de pleurer ! Ce vagissement pathétique lui rappelait douloureusement Keefer et Chastity.

Rafe se leva. La fille se recroquevilla comme si elle craignait qu'il ne lui saute dessus. Désolé, ma belle. Ça ne m'intéresse pas.

Oscillant au rythme du wagon, il gagna l'extrémité opposée et s'assit pour y picoler tranquillement. Couverts à moitié par le bruit du train, les pleurs du bébé étaient moins dérangeants. Résolu à en boire suffisamment pour s'assommer, il prit une rasade de whisky.

— Hé ! la fille, fais taire ton gosse ! cria l'un des vagabonds. Ça m'tape sur les nerfs !

Tout à fait d'accord... Rafe prit une autre gorgée et remonta le col de sa veste. Chastity. Elle n'avait que six mois. L'image affreuse nette de son minuscule cercueil couvert de fleurs lui traversa la tête. Il la chassa d'une autre lampée en se demandant pourquoi il pouvait revoir aussi précisément le cercueil et pas son adorable visage. Cette question lui donna envie

de rejeter la tête en arrière et de hurler.

Il avait tué sa femme et ses gosses – il les avait tués aussi sûrement que s'il avait appuyé un revolver sur leur tête et pressé la détente ! – et il commençait déjà à les oublier. Il n'y avait qu'un nom pour un homme capable de ça : une ordure !

– Hé ! la fille ! Ou tu l'fais taire ou je vais t'le virer du train, moi, j'te l'dis ! cria un autre homme. C'est pas un endroit pour un môme ici, de toute façon.

La bouteille à mi-chemin des lèvres, Rafe s'immobilisa. Dans la lumière ténue, le visage de la fille était blanc comme du lait et ses yeux emplis de peur sombres comme un lac la nuit. Le regard rivé sur l'homme qui avait menacé de jeter son bébé, elle tira sur le coupe-vent, s'en drapa la poitrine, et se mit à fourgonner dessous.

Rafe retint un juron. De toutes les choses à faire pour régler le problème, celle-là figurait parmi les plus bêtes. Bien que, pour être juste, il faille admettre que cette fille n'avait guère le choix. Quand un bébé avait faim, on devait le nourrir.

Tels des retrievers qui auraient repéré une oie dodue, les quatre hommes regardaient avec avidité les gesticulations qui faisaient bourgeonner le coupe-vent. Les gestes gauches de la fille n'avaient pas besoin d'explication. Lorsqu'elle déboutonna son chemisier, Rafe en resta bouche bée comme les autres. Malgré le Nylon qui lui cachait la vue, il devina l'instant précis où le sein jaillit du soutien-gorge. Comme si on lui avait mis un bouchon dans la bouche, le bébé s'arrêta brusquement de pleurer.

– Ben dis donc, ma poulette... Qu'est-ce qui se passe sous cette veste ?

La fille remonta les genoux et baissa la tête, ses longs cheveux en rideau pour cacher son travail de mère. Elle tremblait, mais était-ce de froid ou de terreur ? Elle avait l'air si pathétique que le cœur de Rafe se serra.

Le bébé se remit à pleurer. Fébrilement, elle le secoua et le serra contre elle.

L'un des vagabonds rit grassement.

– Dis donc, poupée, si ton moutard y n'en veut pas, moi j'refuserais pas d'y goûter !

Merde ! Il y avait certaines choses dont un homme ne pouvait se détourner sans intervenir. Le viol d'une fille sans défense par quatre voyous en était une.

Rafe reboucha sa bouteille. Les quatre types étaient sûrement munis de couteaux, l'instrument de base du trimardeur. Or, ce matin même, n'ayant plus rien à boire, il avait mis le sien au clou.

Bien sûr, il y avait de meilleures façons de mourir que de répandre ses tripes sur le plancher crasseux d'un wagon de marchandises. Cela dit, il valait mieux que ce soit lui plutôt que cette jeune maman. De toute manière, pour être honnête, il ne tenait pas tant que ça à la vie et se fichait de la façon dont la mort viendrait le prendre. Rapide et indolore, ce serait bien, mais on n'a pas toujours ce qu'on veut.

L'un des vagabonds se leva et s'approcha de la fille. Les trois autres l'imitèrent.

Ça ne me regarde pas, se répéta Rafe une dernière fois, en vain, il le savait déjà.

Le premier des individus agrippa brutalement le bras de la fille. Elle en lâcha le bébé qui roula sur le plancher sale. Bon, la coupe était pleine, estima Rafe qui posa sa bouteille et se mit debout.

Première urgence : mettre l'enfant en sécurité. Il le ramassa, l'enveloppa dans sa veste et l'installa à l'autre extrémité du wagon.

Cela fait, il reprit sa bouteille en se félicitant de ne pas en avoir acheté une trop bon marché en plastique, et revint aider la jeune mère. Le bruit du train anéantissant tout autre

son, le clair de lune qui peignait les hommes en blanc, gris et noir ainsi que les soubresauts du wagon qui rendaient leurs gestes saccadés lui donnaient l'impression de regarder un vieux film muet.

À la différence près que ce n'était pas une scène sur écran. C'était la vraie vie et, s'il n'intervenait pas, la fille allait se faire violer. Rafe remarqua avec une certaine surprise qu'il ne titubait plus. La fureur était un bon moyen de se dégriser.

Sans crier gare, il rejoignit le petit groupe et, empoignant sa bouteille comme un club de golf, se jeta dans la mêlée.

*

Maggie se mit à quatre pattes et, le souffle court, tenta de s'éloigner des hommes qui se battaient. Lorsqu'elle voulut se lever, ses jambes étaient si faibles qu'elle glissa le long de la paroi telle une goutte de peinture fraîche. Elle n'eut d'autre choix que de se recroqueviller dans le coin et se contorsionner d'un côté et de l'autre pour éviter les coups, la main plaquée sur la bouche pour étouffer ses cris.

Au premier regard, elle avait senti que le grand cow-boy décharné pouvait être dangereux. Elle ne s'était pas trompée. Le sauvage en lui avait repris vie ; il se déplaçait avec une rapidité et une agilité Impressionnantes pour un ivrogne. La rage crispait ses traits burinés et ses longs cheveux noirs fouettaient l'air.

Maggie eut l'impression que la bagarre s'achevait à peine commencée. Jambes écartées, genoux légèrement pliés, le cow-boy regardait le spectacle qui l'entourait tout en brossant les morceaux de verre accrochés à ses vêtements. Apparemment satisfait, il se dirigea vers elle avec la démarche chaloupée des hommes qui ont vécu des années en selle. Se sachant à moitié dépoitraillée, elle tenta de croiser les bras mais ses muscles tremblants refusèrent d'obéir.

Il s'accroupit devant elle, ses larges épaules éclipsant le clair de lune. Maggie se recroquevilla sous le bleu métallique des yeux qui l'examinaient.

Durant un instant affreux, elle crut qu'il avait éliminé les quatre autres pour prendre leur place. Non qu'elle s'estimât particulièrement séduisante, mais un vagabond ne devait pas être trop difficile.

Un étrange gémissement se fit entendre. Il fallut un moment à Maggie pour réaliser qu'il sortait de sa bouche. Elle tenta en vain de le bloquer. Il montait de sa gorge, bestial, pathétique.

— Ça va ? demanda le cow-boy en posant sur ses épaules des mains dont la chaleur traversa le mince tissu du chemisier. N'aie pas peur, chérie. Je ne vais pas te faire de mal.

Ces propos, hélas ! elle les avait souvent entendus. Toutefois, au lieu de se resserrer brutalement sur sa chair comme elle s'y attendait, les longs doigts caressèrent ses bras, si doucement et si légèrement qu'un sanglot de soulagement lui échappa.

— Eh bien, eh bien...

Il s'accroupit et glissa un bras autour de sa taille. Avant qu'elle n'ait pu réagir, elle se retrouva sur les genoux, dans les bras de l'inconnu dont une main lui maintenait la nuque. Le visage contre son épaule, elle sentit son odeur musquée, moins déplaisante qu'on ne pouvait

le craindre chez un vagabond. Manifestement, il se débrouillait pour se laver de temps à autre.

Il la berça doucement au rythme du balancement du wagon en lui caressant le dos. Quand sa main toucha son épaule meurtrie, elle frémit.

Il s'immobilisa et elle le sentit se raidir. Lâchant sa nuque, il ouvrit prudemment la déchirure de sa manche. Un grommellement furieux lui échappa, qu'elle entendit malgré le vacarme du train.

— Tu ne risques plus rien, maintenant, assura-t-il d'un ton ferme. Ton bébé non plus.

Sa voix grave parut l'envelopper comme de chaudes fumerolles et la caresse douce de ses doigts chassa un peu de sa peur. Sa panique s'éloignant, Maggie chercha son fils des yeux. Son sauveur sembla comprendre son inquiétude et la relâcha. Les doigts gourds, elle tenta de reboutonner son chemisier. Un sourire aux lèvres, il écarta ses mains tremblantes et fit le travail.

— Ça va mieux ?

Bien qu'elle ne comprît pas pourquoi, cela allait mieux, en effet, malgré le côté inconcevable de la situation... Cet homme était exactement le genre d'individu qu'aucune personne de bon sens n'aimerait croiser dans une ruelle obscure.

— Va voir ton bébé pendant que je me débarrasse de ces salopards avant qu'ils ne reprennent leurs esprits.

Pendant qu'il se débarrassait d'eux? Maggie jeta un regard anxieux aux corps inertes. Il ne comptait quand même pas les jeter du train? Non, bien sûr que non.

— Vas-y, insista-t-il. Je vais me débrouiller.

Se débrouiller? Maggie renonça à s'enquérir de la méthode choisie. S'occuper d'elle-même et de son bébé lui suffisait amplement. En outre, après ce que ces hommes avaient essayé de lui faire subir, elle n'allait pas les plaindre.

Obéissant aux ordres, elle alla chercher Jaimie, vérifia rapidement qu'il n'avait rien, et s'assit dans un coin du wagon. Quelques secondes plus tard, elle vit le cow-boy émerger de l'obscurité et la rejoindre. Que s'était-il passé entre-temps ? Elle préféra l'ignorer.

— Tiens, dit-il en lui tendant sa canadienne.

Comme elle hésitait, il la laissa tomber sur ses genoux.

— Ton coupe-vent ne suffira pas à réchauffer ton bébé. Ma veste est assez grande pour vous couvrir tous les deux. Mets-la.

Le poids du vêtement chauffait délicieusement les jambes de Maggie. Elle gelait, c'était indéniable. Enfiler cette canadienne était très tentant, mais lui, comment se défendrait-il du froid ?

Il alla se rasseoir dans son coin et appuya ses larges épaules sur la paroi.

— Faut-il que je vienne te la mettre de force ? demanda-t-il avec impatience.

Maggie fit non de la tête. Posant Jaimie sur ses cuisses, elle enfila la veste et reprit le bébé sur lequel elle referma les pans. Une merveilleuse chaleur enveloppa immédiatement son corps glacé.

— Merci, monsieur.

— Je t'en prie, dit-il d'une voix étouffée. Mais n'y prends pas trop goût. Je tiens à la récupérer lorsque nous nous séparerons au prochain arrêt.

— C'est pas seulement pour la veste. Merci pour...

Sa voix s'interrompit comme une radio qu'on aurait débranchée. Elle refit un essai.

— Merci de... de m'avoir aidée. Vous risquiez un mauvais coup.

— Ouais... mais ce n'est pas arrivé, alors oublions.

Les pensées de Maggie revinrent aux quatre hommes qu'il avait jetés du train.

— Ces vagabonds vont s'en tirer?

— Je n'en sais rien, avoua-t-il. Mais parfois les circonstances ne nous laissent pas le choix.

Il disait vrai, songea-t-elle en fermant les yeux. On n'avait pas toujours le choix. Sinon elle n'aurait pas grimpé dans ce wagon ; c'était un geste désespéré et dangereux. Cependant, elle risquait moins d'être rattrapée en fuyant de cette manière qu'en faisant du stop sur l'autoroute. Dès que Lonnie donnerait l'alarme, les flics se mettraient à sa recherche. Plantée sur le bas-côté, elle aurait été facilement repérable.

Ses pensées dérivèrent. Que faisait ce cow-boy dans ce train ? Et dans cet état peu reluisant ? Les circonstances l'avaient-elles privé de choix, lui aussi ?

Une faible odeur de fumier flottait dans l'air. Ce wagon avait dû servir à transporter de l'engrais. Pour choisir délibérément ce mode de transport, il fallait être cinglé ou aux abois. Pourtant, elle avait vu récemment une émission montrant des individus parfaitement respectables qui sillonnaient le pays ainsi, uniquement par goût de l'aventure. L'attrait de cette nouvelle mode lui échappait totalement. Un étudiant avait été tué l'an passé pendant les vacances de printemps, écrasé par des caisses qui s'étaient écroulées sur lui. Un autre était mort après avoir reçu de multiples coups de couteau sans qu'on sache par qui ni pourquoi.

Les parents éplorés des deux jeunes gens avaient mis en garde les téléspectateurs contre les dangers de cette mode stupide. Toutefois, selon les journalistes, les amateurs de sensations fortes se moquaient bien des statistiques. L'un d'eux, chirurgien du coeur, avait affirmé que l'excitation due au danger apaisait son stress plus efficacement que toute autre méthode.

Évidemment, après de telles aventures, les préoccupations du quotidien devaient paraître anodines.

Elle rouvrit les yeux. Le cow-boy avait repoussé son chapeau et la regardait attentivement. Même dans l'ombre, elle se sentit aussi facile à déchiffrer qu'un texte écrit en caractères gras.

— Ne culpabilise pas pour ces hommes. Si je n'étais pas intervenu, ils t'auraient violée avant de te trancher la gorge. Sans parler de ce qu'ils auraient fait à ton gamin ensuite... J'aurais pu me barrer avant qu'ils reprennent conscience, mais toi ? Tu n'aurais pas pu sauter du train avec un bébé dans les bras. Alors, te laisser là avec ces quatre salauds ne m'a pas paru une bonne idée. Tu comprends ? C'était eux ou toi.

Maggie frémit à cette éventualité.

— Qu'est-ce que tu fais là? reprit-il. Tu ne m'as pas l'air du genre à voyager en wagon de marchandises.

— Quel genre ? riposta-t-elle en s'obligeant à le regarder dans les yeux.

— Il y en a plusieurs, dont celui des désespérés et celui des fous, répondit-il après une seconde de silence durant laquelle il parut la jauger.

— Et vous, auquel appartenez-vous ? demanda-t-elle afin d'écarter la conversation d'elle-même.

— À un troisième genre, celui qui s'occupe de ses oignons.

Maggie concéda le point en détournant les yeux. Bien qu'elle lui doive la vie, elle n'osait lui expliquer sa situation. À en juger par son apparence, il était sûrement fauché et, tel qu'elle

le connaissait, Lonnie ferait tout pour récupérer Jaimie, y compris promettre une récompense.

— Comment tu t'appelles ? Tu peux me dire ça, au moins ?

Elle évalua les éventuelles conséquences et décida que donner son prénom ne pouvait nuire.

— Maggie... À quelle distance sommes-nous de la prochaine ville ?

— Je ne sais pas exactement. Ce doit être Squire, c'est-à-dire qu'on en a encore pour plusieurs heures.

Le voyant remonter les épaules, elle comprit qu'il commençait à souffrir du froid.

— C'est là que tu vas ?

Maggie n'avait aucune destination précise. Elle s'en allait, tout simplement.

— Je ne sais pas. Tout dépend de l'importance de la ville de Squire.

Un long silence se fit.

— Tu veux dire que tu ne sais pas où tu vas ?

— Si. Je vais là où va le train.

— Seigneur ! lâcha-t-il avant de marmonner : Pourquoi moi, mon Dieu ?

— C'est une grande ville, Squire ?

— Elle n'est pas petite au point qu'on la manquerait en clignant de l'oeil, mais ne compte pas y trouver des boulevards, des avenues, des cinémas et des restaurants.

Si Maggie cherchait une grande ville, c'était pour se fondre plus aisément dans la population et trouver un boulot.

— Qui t'a frappée ? demanda-t-il sans préambule.

— Pardon ?

— Je suis bien placé pour savoir que ces bleus sur ton bras ne sont pas le fait de nos ex-compagnons de voyage. Qui t'a rouée de coups ?

Comme elle gardait le silence, il l'examina de nouveau avec soin comme s'il cherchait à transpercer la canadienne.

— Il y a forcément un coupable. Et, s'il te plaît, ne me fais pas l'injure de me servir l'histoire éculée de la poignée de porte à laquelle tu te serais cognée. À moins, bien sûr, que l'expérience t'ait amusée et que tu l'aies renouvelée plusieurs douzaines de fois.

Si la question l'avait moins concernée, l'humour aurait fait sourire Maggie. Hélas! il y avait des choses qu'on ne pouvait confier à des inconnus.

— Il y avait beaucoup de poignées de porte, chez nous.

— C'est qui, nous ?

Elle pinça les lèvres et resserra les pans de la canadienne.

— Tu n'es pas trop gravement blessée ?

— Ça va, ça va très bien.

— J'ai eu l'impression que tu as les côtes un peu sensibles. Il y a d'autres endroits ?

« Sensibles » était un euphémisme.

— Je vais bien, insista-t-elle.

Il émit un grognement dubitatif.

— Tu n'as pas cessé d'allaiter ton gamin depuis que toutes ces poignées de porte te sont rentrées dedans ? Pourtant, tu m'as eu l'air d'avoir quelques problèmes, tout à l'heure.

Maggie en resta bouche bée. Ce n'était pas parce qu'il l'avait tirée de sales draps que cela lui donnait le droit de parler de choses aussi personnelles.

Les bruits métalliques du train parurent s'amplifier. Se sentant toujours observée, elle eut hâte qu'il rabaisse le bord de son chapeau répugnant et se rendorme.

— J'ai l'impression que tu traverses une mauvaise passe. Dis-moi un peu... comment comptes-tu nourrir ton enfant ? À l'aide de tes charmes ?

Une boule se forma dans la gorge de Maggie. Peut-être, monsieur, répondit-elle en son for intérieur.

Peut-être.

Se les geler était un moyen efficace de se dégriser. En tout cas, ça coûtait moins cher que se gorger de café. Rafe croisa les bras et remonta les genoux, son corps oscillant au rythme du train. La lumière rosée de l'aube s'insinuait dans le wagon. La température ne s'élèverait pas avant trois bonnes heures, mais au moins la fin de l'ère glaciaire était en vue.

Il revit le visage livide de la fille et ses yeux immenses. Il avait été un peu brusque avec elle. Pourquoi ? Eh bien, parce qu'il y avait en elle quelque chose d'indéfinissable qui éveillait ses instincts protecteurs, et que cette réaction lui foutait la frousse.

Pendant deux ans, il n'avait pensé qu'à son propre malheur, et voilà qu'en l'espace d'une heure ou deux, une demi-portion de fille lui tourneboulait les tripes. Totalement inhabituel ! En général, il n'avait aucun mal à ignorer le reste du monde et toutes les injustices qu'il pouvait croiser. Il y était même devenu si habile qu'il en avait fait un art. Alors, pourquoi cette petite Maggie de rien du tout le mettait-elle dans cet état ?

Il se souvint de son rêve et de ce qu'avait dit Susan. « Tu verras. » Cette rencontre était-elle la seconde chance dont elle lui parlait ?

Il se moqua de lui-même et de ses rêveries d'ivrogne. Maggie Machin-Chose ne faisait que traverser brièvement, très brièvement, sa vie. Avant la fin de la matinée, il lui dirait un adieu définitif.

Cela ne l'empêcha pas de penser à son bras meurtri. Portait-elle d'autres traces de coups ? Là d'où il venait, un homme ne frappait jamais une femme, pas même de la paume.

Quelque chose de lourd tomba sur les jambes de Rafe. Il repoussa son chapeau. Son enfant assoupi dans le creux d'un bras, Maggie était debout devant lui.

— Vous gelez. Prenez la veste un moment. On n'a qu'à la porter tour à tour.

— Pourquoi est-ce qu'on la partagerait pas ?

— La partager ? s'exclama-t-elle, aussi choquée que s'il avait proposé une partie de jambes en l'air sur une place publique.

Rafe sentit un sourire frémir sur ses lèvres. Réaction surprenante. De quand datait son dernier sourire ?

— Je vais mettre la canadienne et tu te glisseras à l'intérieur avec ton bébé. Tu verras, il y a assez de place et nous aurons tous chaud.

Elle fit non de la tête, et ses longs cheveux noirs balayèrent ses épaules. Sans la plénitude féminine de ses hanches et de ses seins, son jean et ses chaussures de tennis l'auraient fait prendre pour une adolescente.

— Ce n'est pas une bonne idée.

— Je dis ça pour le bébé. Porter la veste tour à tour lui donnera chaud, puis froid. Pour s'enrhumer, il n'y a rien de mieux, non ? C'est ce que tu veux ?

Elle jeta un regard tourmenté sur le petit paquet qu'elle tenait sur son sein. Ému malgré lui, Rafe se dit qu'il préférerait mourir de froid plutôt que de priver cette jeune femme et son enfant de la chaleur de la canadienne.

Quant à Maggie, elle semblait déchirée par le dilemme. Tous les deux dans cette veste ? Dieu l'en garde !

— Je l'ai enveloppé dans ma veste et mon chandail. Vous croyez qu'il peut prendre froid ?

— À mon avis, c'est un risque qu'il vaut mieux ne pas courir, répondit Rafe qui était en réalité plus inquiet pour la mère que pour l'enfant.

— Bon, eh bien... Je suppose que vous avez raison.

Après ce que les quatre vagabonds avaient essayé de lui faire, ses réticences étaient compréhensibles.

— Allez, viens, dit-il en enfilant la canadienne.

Elle fit un pas, puis un autre, et s'arrêta. On aurait dit un faon effarouché, prêt à prendre la fuite.

Rafe écarta les genoux pour lui faire de la place et ouvrit la canadienne.

— Allez, viens, répéta-t-il. Je te jure de rester tranquille.

Comme elle s'agenouillait devant lui, son expression faillit le faire éclater de rire. Tiens, ça aussi, c'était nouveau.

— Dépêche-toi, chérie. Je laisse entrer l'air froid. Tournant le dos, elle s'assit, droite comme un I, aussi loin de lui que possible.

Refoulant un autre éclat de rire, il referma les pans de la canadienne sur elle et le bébé, et se retint difficilement de l'étreindre pour la réchauffer.

— Tu dis que tu t'appelles Maggie ? murmura-t-il à son oreille.

— Oui.

Maggie. Le prénom lui allait bien. Rafe huma le doux parfum d'une mère et de son enfant.

— C'est un garçon ?

Elle inclina la tête et retroussa légèrement le bord du coupe-vent pour dégager le visage de l'enfant.

— Oui, répondit-elle d'une voix emplie d'amour. Il s'appelle Jaimie, avec deux *i*. Comme mon père.

— C'est une orthographe celtique, non ?

— C'est possible. Mon père était écossais.

Elle en avait parlé au passé. Celui qui l'avait frappée n'était donc pas son père. Voyant qu'elle ne portait pas d'alliance, il supposa qu'elle fuyait un petit ami.

— Moi, je m'appelle Rafe Kendrick.

Elle tourna la tête pour le regarder. Son air circonspect lui serra le coeur. Ce devait être sacrément pénible d'être coincée dans une veste avec un homme dont on se méfiait. Il eut très envie de suivre du doigt le dessin de sa bouche et fut soulagé de la voir détourner le visage.

Vu ses meurtrissures, celles qu'il avait vues et celles qu'il imaginait, sa posture rigide devait être très douloureuse. Posant la main sur la canadienne à l'endroit où se nichait le bébé, il exerça une légère pression.

— Je ne mords pas, Maggie. Appuie-toi sur moi.

— Ça va très bien.

Menteuse. Elle puisait dans ses dernières réserves d'énergie. Il appuya un peu plus. Comme il l'avait prévu, elle céda aussitôt, ce qu'elle n'aurait probablement pas fait s'il avait exercé une pression sur elle et non sur le bébé.

Son corps lui parut merveilleusement doux et mince. Il retint son souffle. Cela faisait si

longtemps qu'il n'avait pas tenu une femme dans ses bras qu'il avait presque oublié combien c'était bon. Il eut follement envie d'enfouir sa figure dans ses cheveux et de se griser de leur parfum. De caresser sa taille fine, ses hanches rondes, ses fesses hautes et fermes.

En fait, il y avait trop longtemps qu'il était à jeun, se dit-il. Privé d'alcool, son corps se réveillait.

D'habitude, il n'attendait pas que la bouteille en cours soit vide pour proposer ses services dans un supermarché pour transporter des cartons, balayer le parking ou ce que l'on voudrait, histoire de gagner de quoi s'acheter la dose suivante. À cause des quatre voyous, il allait être en panne sèche jusqu'à ce qu'il ait pu grappiller trois sous. Le pire serait qu'il soit pris de tremblements et incapable de travailler. L'idée le fit frémir.

Sentant la fille s'écarter de nouveau, il s'inquiéta.

— Qu'y a-t-il ?

— La boucle de votre ceinture. Elle me rentre dans le dos.

Il glissa la main à l'intérieur de la veste pour pousser la boucle de côté, ce qui l'amena à frôler les reins de Maggie. Elle sursauta.

— Je ne cherchais pas à te toucher, chérie, mais à écarter la boucle.

— C'est pas la peine. Je vais me tenir droite.

Un grand virage les fit osciller. Le rayon de lumière rose qui envahit brièvement le wagon éclaira Maggie. Rafe fut horrifié. Elle n'était pas pâle, mais exsangue, et des profonds cernes noirs entouraient ses yeux.

Troublé par le mouvement brusque du train, le bébé émit un vagissement étouffé. Elle murmura de tendres encouragements et écarta le coupe-vent. Le nourrisson ouvrit grands les yeux et battit des pieds et des poings, ce qui libéra une odeur que Rafe reconnut sans peine.

Il regarda autour de lui, cherchant des yeux un sac de couches. N'en voyant pas, il scruta le fond du wagon. Bien sûr, il savait que les enfants ne naissaient pas avec tout ce qui leur était nécessaire attaché au pied. On pouvait considérer cela comme une grosse erreur de Dieu. Lorsque la situation comprenait la présence d'un bébé, l'absence de couches jetables et de lingettes pouvait être qualifiée de désastre.

— Où sont ses couches ?

— J'ai lâché le sac contenant ses affaires, répondit-elle en baissant les yeux.

— Tu as fait quoi ? s'exclama-t-il, abasourdi. C'est une blague ?

Elle fit non de la tête.

Rafe pensa aussitôt à tout ce dont avait besoin un bébé. Les couches et les lingettes n'en représentaient qu'une partie. Élevant la voix pour couvrir les cris du bébé dont les pédalages frénétiques répandaient un peu plus l'odeur, Rafe demanda :

— Tu l'as lâché ? Où ça, bon Dieu ?

— À Prion Pendant que j'essayais de monter dans le train. Le sac et la couverture de Jaimie m'ont échappé. C'est pour ça que je l'ai enveloppé dans mon coupe-vent.

Rafe appuya la tête contre la cloison tout en cherchant une solution. Même en se fichant de l'odeur, il faudrait bien changer l'enfant tôt ou tard. Sinon il y aurait des fuites, la situation empirerait, et le bébé aurait les fesses rouges. D'où la nécessité d'une pommade... Bref, les choses se compliqueraient davantage.

— Je vais me débrouiller, affirma Maggie.

Oui, mais comment ? Là-dessus, elle se mit à se tortiller. Les mouvements de ses fesses contre l'entrejambe de Rafe provoquèrent une réaction qui le stupéfia. Retenant son souffle,

il se pétrifia, le regard fixé sur la nuque de la jeune femme.

Merveilleux ! Sidérant ! Cela faisait plus de deux ans qu'il n'avait rien éprouvé dans cette région. Hélas ! le moment était particulièrement mal choisi.

Craignant de la choquer, il glissa la main entre eux et, sans le vouloir, lui effleura de nouveau les reins. Elle tourna la tête et lui jeta un regard accusateur.

— Excuse-moi, je voulais seulement...

Il s'interrompit. Il voulait seulement quoi ? Les cris stridents du bébé lui vrillaient le cerveau, déclenchant l'amorce d'une migraine. Seigneur, qu'il avait besoin d'un verre !

Elle s'écarta un peu plus de lui et recommença à se tortiller. Il eut l'impression qu'elle se déshabillait. Alerte rouge !

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je vais utiliser mon chemisier et enfiler le coupe-vent.

Était-il physiquement possible qu'un cœur jaillisse de la poitrine d'un homme et lui remonte dans la gorge ?

— Tu vas utiliser ton chemisier pour faire quoi ?

— Pour en faire une couche.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Il faut que je le change, et je n'ai que mon chemisier. Il faut que je garde le chandail pour le tenir au chaud et le Nylon du coupe-vent n'est pas absorbant.

Rafe dégagea rapidement ses bras des manches de la canadienne.

— Attends, je vais te prêter mon tee-shirt.

Prêter ? Comme s'il aurait envie de le récupérer ensuite !

— Sans ton chemisier, tu auras très froid. Le Nylon du coupe-vent se glacera sur toi à chaque rafale de vent.

Il se débarrassa de sa chemise puis ôta son teeshirt que Maggie prit entre le pouce et l'index. Comme elle restait ainsi, sans bouger, Rafe arrêta de se rhabiller et regarda le sous-vêtement qu'elle tenait avec un dégoût manifeste.

Il avait l'air... gris. Convaincu que ses yeux lui jouaient un mauvais tour, Rafe se pencha un peu pour mieux regarder. La dernière fois qu'il l'avait regardé, il était blanc. Bien sûr, il ne se rappelait pas quand c'était – ni à quel degré d'ébriété il était à ce moment-là.

— Pour une couche, ça ira. C'est la lumière de l'aube qui fait ça, affirma-t-il avec plus d'espoir que de conviction. Il n'est pas vraiment sale.

— Quand est-ce que vous l'avez lavé ?

— Il n'y a pas longtemps. Dans le South Dakota.

— Le South Dakota ?

— Oui. La, grosse bonne femme qui tient la mission a lavé mes habits pendant que j'en cuvais une bonne. C'était... voyons...

Rafe regarda de nouveau son tee-shirt. Merde ! Pour être dégueu, il était dégueu.

— On est le combien ? demanda-t-il.

— Le 26 octobre. À moins qu'on ne soit le 27.

— Tu veux dire qu'on est presque à Halloween ? Rien de tel qu'une succession de cuites pour faire passer le temps !

— Vraiment ? reprit-il. Je n'en reviens pas qu'on soit déjà presque en novembre !

Elle laissa tomber le tee-shirt sur le sol et recommença à se déshabiller.

— Je suis désolée, monsieur Kendrick, mais je ne peux pas mettre quelque chose d'aussi

sale à mon bébé. Il vaut mieux que j'utilise mon chemisier et que je prenne votre tee-shirt pour moi. Fermez les yeux, s'il vous plaît. Je vais commencer par mettre votre tee-shirt. Ensuite je changerai Jaimie. D'accord ?

— D'accord.

Inclinant la tête en arrière, il s'apprêta à fermer les yeux. Lorsqu'il sentit qu'elle se penchait en avant pour ôter son chemisier, ses cils du haut et ceux du bas ne se rejoignirent toutefois pas complètement.

Deux ans d'abstinence autorisaient un homme à jeter un oeil sur le dos d'une femme qui ôtait son chemisier, non ? À la place du ravissement escompté, ce fut l'équivalent d'un coup de sabot dans le ventre qu'il reçut : le dos de Maggie était couvert de meurtrissures et de zébrures sanglantes.

Rafe ferma les yeux, non pour respecter la pudeur de Maggie, mais sous l'effet de la colère. Ce type, quel qu'il soit, était une ordure ! Pour imprimer de telles marques sur la peau d'autrui, il fallait frapper de toutes ses forces, encore et encore.

Sa couche changée, le bébé chercha à téter.

— Il a faim, dit Rafe. Tu devrais essayer de le nourrir, non ? Ça marchera peut-être, maintenant qu'il est propre.

— Bon... Ça vous ennuerait de fermer de nouveau les yeux ?

Rafe desserra les pans de la canadienne afin que Maggie ait la place de manœuvrer et baissa les paupières. Les cris de Jaimie s'interrompirent, remplacés par des bruits de succion. Ils ne durèrent qu'un très bref instant et l'enfant se remit à crier.

Maggie laissa échapper un gémissement de désarroi et Rafe la sentit s'agiter fébrilement. Le bébé se calma une seconde avant de reprendre ses hurlements.

Inquiet, Rafe oublia de se comporter en gentleman et rouvrit les yeux. À son crédit, il était loin d'avoir des pensées lascives et ce qu'il vit par-dessus l'épaule mince de la jeune femme n'en suscita pas la moindre : un sein tuméfié, zébré, bleui que Jaimie, en bébé affamé, happait avec ardeur et, visiblement, en vain. Rafe devina le supplice qu'elle endurait.

Il se pencha légèrement de côté pour voir le visage de Maggie. Une larme glissait sur sa joue mais son expression résolue montrait qu'elle était déterminée à nourrir son enfant quel qu'en soit le prix. Une fleur fragile ? Non. La charpente était fine et délicate, mais la colonne vertébrale était corsetée de métal.

Le pire était que ce martyr ne servait à rien. Le lait refusait de monter. Chaque vagissement crucifiait Rafe. Un homme n'oubliait jamais ce que c'était que d'être père, songea-t-il, accablé par sa propre impuissance. Quand un bébé avait faim, on le nourrissait, un point c'est tout. Au sein ou au biberon, peu importait, mais on le nourrissait.

Le train s'arrêterait dans quarante minutes environ, estima-t-il, et chaque seconde allait ressembler à une éternité. Il devait profiter de cet arrêt pour s'éloigner de cette jeune maman et de son bébé. Ils déterraient des sentiments qu'il s'était donné un mal fou à enfouir. Vraiment, il n'avait pas besoin de se replonger dans les tracasseries – ni dans le chagrin.

Quelques minutes plus tard, le sommeil interrompit les pleurs de Jaimie. Rafe s'en réjouit jusqu'à ce que Maggie murmure :

— J'ai l'impression qu'il s'est déjà affaibli.

— Depuis combien de temps n'a-t-il rien avalé ?

— J'ai commencé à avoir des difficultés hier, en fin d'après-midi. Il a pu boire un peu, je pense, mais sans doute pas assez. J'étais vraiment inquiète et... Eh bien, comme les choses ne

se passaient pas comme il aurait fallu, j'ai pensé que c'était à cause de ça. J'ai lu que la nervosité peut empêcher la montée de lait.

La nervosité pouvait l'expliquer, certes, mais les bleus, les tuméfactions et les écorchures aussi. Et, après avoir aperçu l'état de ses seins, Rafe y voyait la vraie cause du problème.

— Alors, il ne lui manque que quelques tétées ?

Elle fit oui de la tête.

— Mais il doit manger souvent. Toutes les deux heures environ, parce qu'il est très petit. Vous pensez qu'il s'affaiblit ?

Les bébés de Rafe n'avaient sauté aucun repas, sauf quand ils étaient malades, aussi n'était-il pas un expert. Il lui semblait néanmoins qu'il fallait plus de temps pour qu'un enfant s'affaiblisse. D'un autre côté, Jaimie était effectivement petit, même pour un nouveau-né. Quoi qu'il en soit, inquiéter Maggie ne susciterait pas de montée de lait, au contraire.

— Non, affirma-t-il avec assurance. Les bébés sont beaucoup plus résistants que leur taille ne le fait croire. Surtout les garçons. Celui-ci m'a l'air d'un dur à cuire.

— Vraiment ? demanda-t-elle avec espoir.

— Absolument. Le prochain arrêt est dans une demi-heure. Il y aura sûrement une boutique où tu pourras acheter un biberon et du lait maternisé.

Elle fit non de la tête.

Pourquoi moi, mon Dieu ? se demanda Rafe, terrorisé à l'idée de ce qu'elle allait dire.

— Je n'ai pas assez d'argent. Tout ce que j'ai en poche, c'est dix-huit centimes.

Et voilà ! Il devait vraiment s'éloigner d'elle. Pourquoi diable lui confiait-elle ses problèmes ? Si elle s'était mis en tête qu'il allait l'aider, elle allait être surprise. Dans la prochaine ville, il balayerait quelques parkings pour acheter une bouteille, oui. Mais une bouteille d'alcool !

— Vous en avez ? demanda-t-elle.

— De quoi ?

— De l'argent, précisa-t-elle en le fixant de ses grands yeux noisette. Je n'avais pas prévu de quémander. Je suis sûre de trouver un travail à... comment s'appelle cette ville, déjà ?

— Squire.

— Squire, répéta-t-elle. Même si c'est une petite ville, je pourrai trouver un boulot et gagner un peu d'argent. Mais ça va forcément prendre quelques heures.

Elle ferma les yeux, comme pour faire appel à ses réserves de courage.

— Voyez-vous, j'ai peur qu'il ne s'affaiblisse et ne tombe malade, dit-elle en rouvrant les yeux.

Il sentit une boule lui obstruer la gorge. Seigneur ! La présence de cette fille le plongeait en apnée, la moitié du temps.

Elle se tourna vers lui et releva le menton dans une attitude de fierté puérile. Devinant ce qui allait suivre, il eut envie de lui plaquer une main sur la bouche.

— Je ne vais pas mentir et promettre de vous rembourser, parce que je sais que nous ne nous reverrons sans doute jamais.

La honte assombrit ses yeux mais elle ne les baissa pas. Rafe comprit qu'elle s'apprêtait à faire la chose la plus difficile qu'elle ait jamais faite.

— Mais je vais faire un marché avec vous.

— Un marché ?

Pourquoi avait-il posé la question? Ce qu'elle voulait dire était évident !

— Mon bébé a faim, monsieur Kendrick. Je ferai n'importe quoi pour le nourrir...

N'importe quoi, répéta-t-elle, ses joues blanches rosissant soudain.

Rafe aurait voulu pouvoir répliquer qu'il n'avait ni argent ni moyen d'en obtenir, mais ce n'était pas totalement vrai. L'alliance qu'il portait sous sa chemise lui brûla la peau. Bouche bée, il garda le silence.

Les joues de Maggie passèrent du rose pâle au rose vif puis elle baissa la tête, image même de l'humiliation.

— Je vois, dit-elle d'une voix tendue.

Sauf qu'elle ne voyait rien. C'était une très jolie jeune femme, et aucun homme sain de corps et d'esprit ne pouvait ne pas la désirer.

— Maggie, ce n'est pas ce que tu penses.

Gardant la tête baissée, ses longs cheveux en rideau devant le visage, elle leva la main.

— Arrêtez, murmura-t-elle. Je vous en prie.

Rafe essaya d'imaginer ce qu'elle éprouvait. N'ayant jamais eu à vendre son corps, il ne s'était jamais fait repousser. Il s'était fait racoler plus d'une fois, bien sûr, mais jamais par une femme dont c'était l'ultime moyen de nourrir son enfant et qui en éprouvait la honte de sa vie.

Bien qu'elle soit mère, il y avait dans ses yeux une douceur et une innocence qui n'étaient pas feintes, il le savait. Il aurait parié tous les dollars qu'il avait en banque que seul le père de son enfant avait posé la main sur elle.

— Chérie, écoute.

Elle fit non de la tête.

— Je vous en prie. Oubliez ce que j'ai dit.

Rafe eut une brusque envie de rire. Que, Dieu lui vienne en aide, il ne savait pas comment la détromper sans lui faire peur. D'un autre côté, croire qu'elle le laissait indifférent risquait de lui causer d'autres blessures, inguérissables celles-là.

— Chérie, tu es très belle. Si belle que j'ai mal au ventre lorsque je te regarde.

Elle lui jeta un regard effaré.

— Crois-moi. Si j'avais quelques billets en poche, je serais très heureux de te les donner.

Abasourdi, il referma les bras autour de la jeune femme et de son bébé. Le pire était qu'il était sincère. Il avait vraiment envie de lui faire l'amour. Que diable lui arrivait-il ? Il se rappela son rêve, et la peur lui glaça le sang. S'inquiéter pour cette fille était stupide, aberrant, grotesque... À moins que ne soit en train de se produire ce qu'avait annoncé Susan, à savoir qu'il allait rencontrer quelqu'un et que...

Quelle ânerie ! Il ne croyait ni aux prémonitions ni aux rencontres voulues par le destin, et il croyait encore moins avoir reçu la visite de sa femme défunte. Ce n'était qu'un rêve ! Un délire imprégné de whisky et dépourvu de toute signification.

— Je t'en prie, Maggie, dit-il d'une voix bourrue. Ne crois pas une seconde que ta proposition ne m'intéresse pas. Je te prendrais au mot si vite que tu en aurais la tête qui tourne si j'avais quelques sous à te donner. Mais je suis fauché.

— Vous n'avez pas du tout d'argent ?

— Pas un sou. Je suis désolé.

— Oh...

Sa façon de le dire le fit sourire.

— Tu peux toujours demander de l'aide à une mission. Presque toutes les villes en ont une, et pour une femme et son bébé on déroule le tapis rouge.

— Je ne peux pas aller dans ce genre d'endroit.

— Pourquoi ? Il ne faut pas que tu aies honte de demander de l'aide. Ça arrive à tout le monde un jour ou l'autre.

— Ce n'est pas ça. C'est que... il y a peut-être des gens qui me recherchent, acheva-t-elle.

Il resserra son étreinte comme pour les protéger, elle et son bébé. Qui pouvait bien la rechercher? Les flics ? Il n'insista pas. Deux années de trimard lui avaient appris que discrétion est mère de prudence. De toute manière, il y avait peu de chances qu'elle lui réponde. Même si les flics étaient à sa recherche, ce n'était sûrement pas pour quelque chose de grave.

— Repose-toi. Pendant ce temps je vais réfléchir à ce que tu dois faire pour trouver de l'aide.

— Il faut que j'évite de me faire voir de plein de gens.

— Je comprends. Je vais trouver une idée. Fais-moi confiance... En ce qui concerne ce genre d'existence, je suis un vieux de la vieille ; je connais toutes les ficelles.

À sa grande surprise, elle céda à la légère pression de ses bras et s'installa de façon à appuyer la joue sur sa poitrine, tandis que les pieds minuscules du bébé lui chatouillaient l'abdomen. Rafe aurait aimé penser qu'elle suivait son conseil parce qu'elle commençait à lui faire confiance, mais le plus probable était que l'épuisement avait eu raison de ses réticences.

En quelques secondes, il sentit le corps de Maggie se détendre. Il baissa les yeux. La bouche entrouverte, elle était adorable. Il effleura du doigt sa joue pâle et sentit la courbe fragile de l'os sous la peau douce et soyeuse.

Lorsqu'il fut sûr qu'elle donnait, il sortit l'alliance suspendue à un cordonnet qu'il gardait sous sa chemise afin d'éviter d'attirer l'attention. On pouvait se faire trancher la gorge pour moins que ça. Les brillants de la monture étincelèrent dans la lumière du matin.

Susan... Malgré toutes les objections de Rafe, elle avait travaillé dans un boui-boui pour lui offrir une alliance aussi belle que celle qu'il lui avait donnée. Elle avait coûté un peu plus de quatre mille dollars, mais que valait-elle à présent ? Les prêteurs sur gages étaient connus pour ne proposer qu'une fraction de la valeur d'un objet. Il devrait cependant pouvoir en tirer quelques centaines de dollars.

Il sera le poing sur le bijou et ferma les yeux. Cette alliance était tout ce qui lui restait de Susan et de son passé, son ultime trésor. Durant ses deux ans de trimard, il avait vécu des moments difficiles, mais jamais il n'avait envisagé de la mettre au clou.

Non. Les problèmes de Maggie et de son bébé ne le regardaient pas. Lorsqu'ils atteindraient la prochaine ville, il leur abandonnerait sa canadienne. C'était le maximum de ce qu'il pouvait faire. Serrant les dents, il rangea l'alliance. Au même instant, il crut entendre Susan : « Ce n'est qu'une bague. Peux-tu vraiment tourner le dos à un bébé ? »

Le murmure s'amplifiant dans sa tête, Rafe revit soudain le visage de sa femme. Cela faisait si longtemps qu'il n'avait pas pu se souvenir avec précision de ses traits qu'il laissa sa tête reposer contre la paroi du wagon, ferma les yeux et sourit. Mon Dieu, comme il l'avait aimée !

Susan... Il savait que, pour nourrir ce bébé affamé, elle aurait immédiatement mis l'alliance au clou. D'une certaine façon, Maggie lui ressemblait. Pas par le physique ni par les gestes, bien sûr, mais par sa façon d'aimer. Vivrait-il cent ans qu'il n'oublierait pas son

expression lorsqu'elle lui avait offert son corps en échange d'un biberon de lait.

Il pressa la main sur sa poitrine. Les brillants s'incrustèrent dans sa peau. S'il voulait pouvoir se regarder dans une glace sans vomir, il savait ce qu'il devait faire.

Ça n'allait pas être facile.

Le train s'était arrêté, et le cow-boy était descendu en lui faisant promettre de l'attendre. Maggie n'avait pas de montre mais, d'après la lumière, il devait être entre 8 et 9 heures. L'air frais du matin apportait le chant des oiseaux, dont le son joyeux surprenait dans ce wagon crasseux. Elle tenta de ne plus prêter attention aux odeurs de fumier et se concentra sur les parfums qu'apportait la brise, un mélange d'humidité glacée, de sapins et d'huile de moteur. ^{Ma}

Blottie contre la paroi, elle surveillait la porte, terrifiée à l'idée qu'un vagabond remarque le wagon vide et décide d'y monter. Après son expérience de la nuit, elle ne se faisait plus d'illusions. Les trois quarts des hommes étaient des salauds. Peut-être même tous.

Mon Dieu, qu'elle était fatiguée ! Elle avait mal à la tête, au dos, partout, avec l'impression d'être malade, et ne résistait qu'à grand-peine à une formidable envie de fermer les yeux et de dormir. Seulement Jaimie allait bientôt se réveiller, et il aurait faim. Pourvu que le cow-boy ne la lâche pas et revienne avec un biberon et du lait maternisé !

Fermant les yeux, elle revit son sauveur. Il était sale, et une force brute émanait de son corps efflanqué. Tant pis. Elle le laisserait faire ce qu'il voulait en y prêtant attention le moins possible. Ensuite, elle ferait comme si rien ne s'était passé.

La nausée la fit grimacer. Il lui avait caressé la joue avant de partir. «J'ai eu une idée pour trouver un peu de cash. Reste là. Tu ne risqueras rien pendant mon absence. » Maggie avait eu envie de demander : «Jusqu'à votre retour, vous voulez dire ? » mais elle n'en avait pas trouvé le culot.

C'était aussi bien. Elle lui avait fait une proposition, non ? Personne ne l'y avait obligée. Elle devrait s'estimer heureuse qu'il l'ait acceptée. Ce qui lui arrivait était sans importance. Seul comptait son bébé. Rien d'autre.

*

Rafe était devant la boutique du prêteur sur gages, tête baissée et épaules relevées pour lutter contre le froid, et il regardait l'alliance qui brillait dans le creux de sa main. Il avait très envie de la raccrocher à son cordonnet et de s'éloigner. Après tout, qui l'avait désigné comme sauveur du monde ?

En même temps, les pleurs de faim de Jaimie le hantaient. Relevant la tête, il inspira à fond. L'air était si glacial qu'il faillit s'étrangler. Une gargote voisine répandait une odeur âcre de viande grillée. Les yeux fixes, il examina les bijoux, les guitares électriques et les babioles de la vitrine. Autant de vestiges de rêves brisés. La vie distribuait parfois de mauvaises cartes, et les histoires tristes étaient aussi diverses que leurs tristes héros. Eh bien, un rêve brisé de plus allait rejoindre les autres sur ce velours rouge élimé...

En entendant des pas approcher, Maggie sursauta. Presque aussitôt, la haute silhouette de Kendrick s'encadra dans la porte ouverte. Il regarda prudemment d'un côté et de l'autre, ce qui rappela à Maggie que voyager de cette façon pouvait se payer d'un petit séjour en prison.

Elle, qui jusque-là s'était efforcée d'être une bonne citoyenne, n'enfreignant aucune loi et payant tout ce qu'elle devait, errait à des kilomètres de chez elle, en compagnie d'un vagabond et en bonne voie de lui ressembler. Horreur !

Il prit appui sur le plancher du wagon et sauta à bord avec aisance. Visiblement, son corps avait été endurci et musclé par des années de travail physique.

Pour la deuxième fois depuis leur rencontre, elle se demanda ce qui avait bien pu lui arriver pour qu'il en soit réduit à l'état de vagabond. Était-il recherché par les autorités ? Pour des raisons qu'elle n'aurait pu formuler, elle ne lui trouvait pas l'air d'un criminel, mais beaucoup de gens avaient dit la même chose de Ted Bundy, le célèbre tueur en série. La gorge serrée, elle le regarda approcher. Avec sa barbe touffue, ses cheveux longs et sales, il avait tout d'un sauvage peu enclin aux gestes tendres et sa mâchoire crispée semblait exprimer le dégoût. Ça n'avait aucun sens ! S'il trouvait leur marché dégoûtant, aurait-il rapporté les articles requis ?

En outre, à en juger par la taille du sac qu'il portait, il ne s'était pas contenté d'acheter un biberon et du lait.

Un frisson de peur la parcourut à la pensée que chaque centime dépensé allait lui coûter cher. Elle eut envie de se recroqueviller autour de Jaimie et de sangloter. Mais non. Elle avait fait un marché et n'allait pas se mettre à chialer au moment de payer son dû !

— Tu peux marcher deux ou trois cents mètres ?

— Pourquoi ?

Il haussa un sourcil. Un seul ! Elle avait toujours envié les gens capables de faire ça.

— Je vais t'emmener dans un motel où Jaimie et toi pourrez-vous reposer au chaud. Et peut-être manger quelque chose. De quand date ton dernier repas correct ?

Le matin de la veille, peut-être... si on pouvait qualifier de repas correct une tranche de pain grillée. Elle avait faim, oui, au point d'en avoir la nausée, mais pas question que cet homme lui achète aussi de quoi manger.

— Un repas et une chambre ne font pas partie de notre marché, lui rappela-t-elle. Mon seul souci est de nourrir Jaimie.

Il parut un instant déconcerté, puis ses yeux s'éclaircirent sur un sourire canaille.

— Peut-être que je trouve que tu vaux plus qu'un biberon et du lait maternisé... Allons, viens, dit-il en se penchant pour la prendre par le coude. Quand un homme veut payer plus que le prix demandé, une femme intelligente ne discute pas.

Oh si ! Elle n'était déjà que trop endettée et savait d'expérience qu'on n'obtenait rien gratuitement, surtout pas d'un homme.

— Je veux juste un biberon et du lait pour mon bébé, rien de plus, protesta-t-elle comme il l'entraînait vers la porte. Si vous comptiez sur la nuit complète, oubliez ça.

Il lâcha son bras et sauta à terre.

Un motel ? Qu'avait-il mijoté ? Un marathon sexuel ? Ô Dieu... Ses jambes étaient sur le point de se dérober et, maintenant qu'elle était debout, elle avait un besoin urgent d'aller aux

toilettes. De plus, se tenir droite déclenchait une douleur qui lui vrillait les reins.

— Vous entendez ? insista-t-elle. Je ne veux pas aller dans un motel !

Il se retourna, posa le paquet contenant les courses sur le plancher du wagon et tendit les bras vers Jaimie.

— Je t'ai entendue, mon ange, dit-il avec un petit sourire. Et rassure-toi, la « nuit complète », ce serait beaucoup trop éprouvant pour un pauvre vieux mec délabré comme moi.

Maggie hésita. Elle aurait bien aimé l'envoyer paître, mais elle savait ce dont était capable un homme furieux. En outre, tant qu'elle n'aurait pas le biberon et le lait en sa possession, mieux valait feindre la soumission. Il risquait de jeter le sac dans la première poubelle rencontrée si elle refusait de coopérer.

Un bref instant, elle resta immobile, étreignant Jaimie et fusillant le cow-boy du regard, puis un triste pragmatisme l'emporta. S'il était déterminé à l'emmener dans un motel, elle n'était pas en position de s'y opposer. La décision appartenait au moins fauché des deux.

Rafe cala Jaimie dans le creux de son bras et tendit la main à Maggie. Comme elle sautait, il lâcha sa main et la saisit par la taille pour la déposer doucement sur le sol. L'étreinte eut beau être de courte durée, la douleur fut si fulgurante que Maggie crut qu'elle allait s'évanouir.

— Je suis désolé de t'avoir fait mal, mais tu es si faible que j'ai eu peur que tu ne tombes... Tu pourras marcher? demanda-t-il en ramassant le sac de ses courses.

— Oui. Mais laissez-moi porter Jaimie. Ou alors prenez votre veste pour qu'il n'ait pas froid.

Il jeta un regard au bébé endormi.

— Il est bien dans le coupe-vent et le chandail. Mieux vaut ne pas le déranger. Dans cinq minutes, nous serons à l'abri.

Il se mit en route sans l'attendre et sans s'assurer qu'elle le suivait. C'était inutile. Vu qu'il portait le bébé, c'était comme s'il la tenait au bout d'une laisse. Une main pressée sur ses côtes douloureuses, Maggie marcha aussi vite qu'elle put.

Il garda une allure vive jusqu'à ce qu'ils aient quitté l'entrepôt de la gare.

— Désolé de t'avoir fait cavalier, dit-il en s'arrêtant une fois la barrière franchie. Mais mieux valait ne pas s'attarder près des trains.

— Pas de problème, répondit-elle, le souffle court. Je n'ai pas plus envie que vous de me retrouver en prison.

— Il est rare qu'on se fasse arrêter. La plupart du temps, la police regarde de l'autre côté, sauf si quelqu'un cause des ennuis. Ce sont les employés de chemin de fer qui sont les moins coulants.

Hors d'haleine, Maggie opina du chef.

— Ça va ? demanda-t-il.

Elle fit oui de la tête. Ses poumons semblaient refuser de se dilater.

— Je suis désolé, chérie. Je te porterais si je le pouvais.

Elle eut envie de prendre appui sur lui pour se reposer un instant, puis elle se rappela où il l'emmenait et se traita d'idiote. Dans un motel !

— Je... je n'ai pas le temps de m'attarder dans une chambre de motel, essaya-t-elle de nouveau au cas où il se serait ravisé. Il faut que je continue mon chemin et que je trouve un boulot.

Il lui fourra le sac dans les mains. Surprise, Maggie faillit le laisser tomber. De son bras

libre, il l'attira à lui.

— Appuie-toi sur moi. Ça va t'aider. Ce n'est qu'à deux pâtés de maisons.

Il se pencha pour regarder son visage.

— Mon bras te fait mal ?

Grâce à l'épaisseur de la canadienne, la pression sur ses meurtrissures n'était pas insupportable ; en revanche, être soutenue soulageait ses reins douloureux.

— Vous m'avez entendue ? insista-t-elle. Il faut que je trouve un boulot pour que je fasse venir ma petite sœur. Est-ce qu'un autre train doit partir dans la matinée ?

— Tu pourras partir demain matin, dit-il sans cesser de l'entraîner.

Maggie eut l'impression d'être un condamné à mort que l'on tirait vers le poteau d'exécution.

— Au motel, tu pourras manger quelque chose et dormir un peu. Dans l'état où tu es, tu serais incapable de travailler même si ta vie en dépendait. Qu'est-ce que tu sais faire comme boulot, à propos ?

Elle cligna des yeux et tenta de voir le visage de son enfant. L'air glacial rendait chaque inspiration douloureuse.

— Est-ce que la figure de Jaimie est bien couverte ?

— Il est complètement enveloppé, comme un paquet de FedEx.

Maggie avait beau être hébétée d'épuisement, les rues désertes et l'absence de véhicules garés le long des trottoirs l'étonnèrent.

— Où est parti tout le monde ?

— En allant à la pharmacie, tout à l'heure, j'ai lu sur un panneau que la commune n'a guère plus de quatre mille habitants et, si l'horloge de la banque est exacte, il n'est que 9 h 40. C'est une population d'éleveurs et ceux-ci ne vont pas en ville avant d'avoir fini leurs tâches matinales.

Quelle banque ? Maggie cligna de nouveau des yeux. Elle avait l'impression de flotter hors de la réalité.

— C'est quoi, ta spécialité ? reprit-il tout en la soutenant pour lui faire traverser la chaussée verglacée vers le trottoir opposé. Plutôt secrétariat ou plutôt chaîne de montage ? Prior n'est pas une grande ville. , J'ai du mal à croire que tu aies eu beaucoup de choix.

— Serveuse, répondit-elle.

— Ah...

Maggie tenta de se dégager mais le bras qui l'enserrait paraissait aussi rigide qu'une barre de fer.

— Je sais que c'est un boulot sans intérêt et sans avenir, mais je me fais... de bons pourboires. J'en tire sûrement un meilleur revenu que dans le secrétariat. Le prestige ne passe plus en premier quand on a une famille à nourrir et des factures à payer.

Il lui jeta un coup d'oeil par-dessous le bord de son chapeau.

— Une famille à nourrir ? Tu es mariée et tu as d'autres enfants que Jaimie ?

— Non, je... Vous allez à la pêche aux informations, monsieur Kendrick ?

— Oui, et ça ne mord pas. Que veux-tu, les femmes mystérieuses m'ont toujours fasciné. Alors... tu te fais de bons pourboires ? Je le crois volontiers.

Elle se demanda ce qu'il voulait dire, mais elle était trop fatiguée pour poursuivre. Le trottoir semblait s'étirer sur des kilomètres et ses jambes étaient à la fois lourdes et peu fiables.

— C'est encore loin ?

— Non, pas très.

Il s'arrêta et la serra contre lui.

— Reposons-nous une minute. Il n'y a pas le feu.

Sa large poitrine offrait l'endroit idéal pour poser la joue. Maggie tenta de résister, sans y parvenir. Les bras gourds, elle serra le sac de la pharmacie et se blottit à côté de Jaimie. Devinant à quel point elle se sentait faible, il la soutenait presque totalement.

— Je suis désolée, murmura-t-elle. Je crains que vous n'ayez fait une mauvaise affaire. Je me sens patraque.

— Patraque ? Où as-tu mal ?

— Partout. Comme si un camion m'avait roulé dessus, et j'ai la nausée.

Elle sentit la chaleur de son souffle sur le sommet de sa tête.

— Si tu continues à avoir mal aux côtes, je vais t'emmener à l'hôpital.

— Non! protesta Maggie en tentant vainement de s'écarter. Je vous l'ai dit, je ne peux pas aller là où il y a beaucoup de monde. D'ailleurs, je n'ai pas les moyens d'aller à l'hôpital. Vous savez combien coûtent les soins aux urgences?

— Calme-toi. Ce n'était qu'une idée en passant.

— C'est normal que j'aie mal, avec tous ces bleus. Je n'ai pas besoin d'un médecin.

— Très bien, très bien, dit-il d'un ton rassurant. Oublie ma suggestion. Tu te sentiras peut-être mieux une fois que tu auras mangé et dormi un peu.

Alors qu'elle lui devrait encore le prix de son repas et de la chambre ? Non. Elle ne se sentirait mieux que lorsqu'elle serait sûre de ne plus le revoir. Oh ! elle aurait aimé pouvoir refuser sa générosité, mais son bébé avait besoin d'être nourri, et elle n'avait pas la force de chercher une autre solution. Elle avait juste envie de s'appuyer sur lui et de fermer les yeux.

Il la fit se redresser.

— Ce n'est pas loin. Tu vas y arriver? Ou bien tu préfères que j'aie installé Jaimie dans la chambre et que je revienne te chercher ? Si j'ai les mains libres, je peux facilement te porter.

Maggie n'était pas prête à perdre son bébé de vue.

— Je peux marcher, assura-t-elle.

Ce qu'elle fit, tant bien que mal, un pied après l'autre, jusqu'à ce qu'il annonce :

— On y est. Attends-moi là. J'en ai pour une minute.

Serrant le sac contre elle, Maggie s'appuya contre un poteau tandis qu'il franchissait une porte en verre. De là où elle était, Maggie vit la grosse dame aux cheveux gris qui tenait la réception, laquelle consistait en un comptoir éraflé orné d'une fougère en pot et d'un présentoir de prospectus. Tenant Jaimie d'un bras, Rafe sortait de l'argent de l'une de ses poches tout en répondant aux questions de la femme qui remplissait une sorte de formulaire. Quelques minutes plus tard, il revint, une clef à la main.

— J'ai essayé d'avoir une chambre à deux lits, expliqua-t-il en l'aidant à traverser le parking vers l'un des bungalows, mais elle n'en a qu'avec un seul lit. Un très grand, heureusement.

Maggie regarda la bicoque dont il ouvrait la porte. La façade blanche aurait eu grand besoin d'un coup de peinture et, vu la mare qui s'étalait sur l'étroit trottoir, la gouttière devait être crevée. L'unique fenêtre était barrée d'une énorme jardinière malheureusement vide. La porte gémit lorsqu'il la poussa. Maggie trébucha sur le seuil et serait tombée s'il ne l'avait

retenue par le coude.

Assaillie par une forte odeur de moisi, elle examina la chambre : une vieille coiffeuse surmontée d'un miroir piqué, un lit recouvert d'un jeté blanc, un tapis marron complètement élimé et, sous la fenêtre, un radiateur rouillé qui, vu la température, devait être froid. Les rideaux trop courts étaient jaunis par l'âge.

— Bon, ça fera l'affaire, faute de mieux. Au moins, ça semble à peu près propre.

Débarrassant Maggie du sac de la pharmacie, il alluma le radiateur et déposa Jaimie sur le lit. Un vagissement plaintif salua cette nouvelle situation.

— Prêt pour le petit déjeuner, p'tit père? Découvre-toi un peu, chérie, et allonge-toi. Le biberon de Son Altesse sera prêt dans une minute.

Maggie tenta vainement d'ôter la canadienne mais le vêtement pesait une tonne et ses bras semblaient privés de muscles. Un sifflement aigu emplissait ses oreilles, rivalisant avec le bourdonnement du radiateur. Rafe disparut dans ce qu'elle supposa être la salle de bains.

— C'est le super luxe ! On a même droit à une cafetière.

Elle entendit l'eau couler puis un couinement lorsqu'il ferma le robinet. Après quoi, un bruissement de papier indiqua qu'il débarrassait ses achats - achats qu'elle avait encore à lui rembourser. Durant le silence qui suivit, elle songea à s'emparer de Jaimie et s'enfuir. Deux choses l'arrêtèrent : le cow-boy avait emporté le biberon et le lait dans la salle de bains, et elle pouvait à peine marcher.

Elle tituba vers le lit comme si elle portait des semelles de plomb. Dès que ses jambes butèrent sur le matelas, elle s'y laissa tomber avec soulagement et enfouit le visage dans l'oreiller.

Il allait revenir et demander à se faire payer. Réfléchis, Maggie ! Si elle ne trouvait pas tout de suite une solution, elle serait obligée de remplir sa part du marché. Ses doigts errèrent sur son poignet gauche. Hélas ! elle ne pouvait pas lui proposer sa montre. Elle avait cassé le verre en travaillant la semaine passée et l'eau était rentrée à l'intérieur.

Ce qui ne lui laissait rien à offrir, à part son corps.

Pourvu au moins qu'il la laisse dormir ensuite ! Quelques heures de sommeil, et elle aurait récupéré et pourrait repartir. L'idéal était de ne pas penser à ce qui l'attendait. C'était ça, le truc. Si ça se trouvait, elle était tellement fatiguée qu'elle dormirait durant l'épreuve. Il n'aurait qu'à la réveiller quand ce serait fini ou, mieux, la laisser dormir.

De très loin, Maggie entendit Jaimie pleurer. Elle cligna des yeux pour reprendre conscience et fut soulagée de constater que son besoin d'aller aux toilettes était moins pressant depuis qu'elle s'était allongée. Se redressant sur un coude, elle vit Rafe debout près du lit. Avec l'air d'un homme qui a fait ça mille fois, il fit tomber une goutte de lait à l'intérieur de son poignet.

— J'ai tout lavé aussi bien que j'ai pu et j'ai réchauffé le lait en mettant le biberon dans l'eau bouillante de la cafetière. Le mélange est déjà préparé, aussi on n'a pas à s'embêter à compter les doses.

Ses manchettes effilochées étaient humides, preuve qu'il s'était lavé les mains. Mais le reste... Pouah ! Pourvu que Jaimie n'entre pas en contact avec un germe affreux.

Rafe cala le bébé dans le creux de son bras et lui proposa le biberon. Jaimie happa la tétine, puis la repoussa avec une grimace. Pouffant de rire, Rafe se mit à marcher dans la chambre tout en effleurant la bouche du bébé avec de la tétine.

— Je sais que ça ne vaut pas ce que ta maman te propose d'habitude, entendit Maggie,

mais je ne suis pas aussi bien équipé qu'elle. Ah ! voilà. Tu vois ? Ce n'est pas si mauvais, finalement.

Un autre gloussement lui échappa.

— Oh là, fiston ! Pas si vite, sinon tu vas avoir mal au ventre.

Rafe retira la tétine de la bouche du bébé. Un bruit d'air aspiré se fit entendre et des bulles fusèrent à l'intérieur du biberon.

— Il pompe comme un petit siphon.

Trop épuisée pour reprendre son fils et le nourrir elle-même, Maggie regarda avec envie Rafe presser Jaimie contre son épaule et lui tapoter le dos. Un splendide rot récompensa ses efforts.

— Bravo ! s'exclama-t-elle. Vous vous êtes occupé de beaucoup de bébés ?

L'air impassible, il remit l'enfant dans le creux de son bras et glissa la tétine entre ses lèvres.

— Oui, deux... S'occuper de bébés, c'est comme monter à cheval. On n'oublie jamais.

— Je ne voulais pas être indiscreète. Je voulais juste...

— Pas de problème.

Sa voix avait pris une épaisseur étrange, comme si une boule lui obstruait la gorge. Il attendit une seconde et lâcha :

— J'avais deux enfants, un garçon et une fille.

— Vous êtes divorcé ?

Il garda les yeux fixés sur Jaimie et le silence s'étira si longtemps qu'elle crut qu'il ne répondrait pas.

— Non, dit-il enfin. Je les ai... perdus dans un accident de voiture.

Horriifiée, Maggie se reprocha sa curiosité. Elle s'apprêta à dire qu'elle était désolée, mais les mots étaient si insignifiants que le silence lui parut préférable. Son regard se porta sur Jaimie. S'il lui arrivait quelque chose, elle en mourrait.

— Ça fait plus de deux ans, reprit-il. Pendant longtemps, j'ai su le compte exact de jours, d'heures, de minutes. Et puis j'ai mis ma montre au clou.

Un petit rire amer ponctua le récit.

— C'était une bonne chose, finalement. Compter les minutes que je passais sans eux était plutôt morbide. Et ça ne me faisait aucun bien.

La bouche de Maggie était sèche comme si elle avait avalé de la farine. Elle ne savait que dire.

— Mais la vie continue, poursuivit-il d'un ton plus alerte en regardant le bébé. N'est-ce pas, bonhomme ?

Il ôta la tétine de la bouche de Jaimie et montra à Maggie le biberon vide.

— Tu as fini ça en un clin d'oeil. La prochaine fois, je t'en préparerai un plus grand.

Il posa le biberon sur la table de chevet et appuya le bébé contre son épaule. Un renvoi sonore et liquide fut la réaction immédiate.

— Zut! En plein sur mon col! Il y a quand même deux ou trois choses que j'ai oubliées concernant les bébés, dit-il en souriant à Maggie. En particulier la règle numéro un : Toujours se protéger quand on fait faire un rototo.

Il posa le bébé sur le lit, disparut dans la salle de bains et revint avec une couche jetable et un gant humide.

— Je vais le changer, dit Maggie en s'efforçant de se lever.

— Je peux très bien le faire. Occupe-toi de toi. Commence par te débarrasser de cette veste, sinon tu vas fondre. Il commence à faire chaud, ici.

Elle se mit debout tant bien que mal et se débattit dans la canadienne. Dès qu'une épaule fut dégagée, le vêtement tomba sur le sol. Trempée de sueur, trop épuisée pour le ramasser, Maggie le regarda fixement.

— Je m'en occuperai tout à l'heure, assura Rafe. Jaimie est sur le point de s'endormir ; il n'a pas besoin de toi. Garde tes forces pour te déshabiller.

Se déshabiller ? Le regard de Maggie passa de la veste au tee-shirt informe qu'elle portait. Bien sûr, il voulait qu'elle se déshabille. Pourquoi n'y avait-elle pas pensé ? Elle se vit nue devant lui, et eut envie de mourir.

Ne pense pas ! s'exhorta-t-elle. Concentre-toi uniquement sur Jaimie. Son petit ventre est bien rempli, il a chaud et sa couche est propre. Peu importe ce que ça te coûte, ses besoins sont satisfaits, et c'est l'essentiel.

Elle fixa la porte de la salle de bains, de l'autre côté de la chambre. Un pied devant l'autre. Tu peux y arriver. Les murs parurent s'incurver pendant qu'elle contournait le lit et, subitement, son reflet dans le miroir se dédoubla.

— Je te tiens, murmura une voix grave à son oreille.

Deux grandes mains s'emparèrent de ses coudes et, malgré sa honte, elle se laissa soutenir.

— Je suis désolée, dit-elle d'une voix pathétique qu'elle ne reconnut pas.

— Ne t'inquiète pas, répondit-il en la faisant entrer dans la salle de bains.

Arrivée devant les toilettes, elle vit avec horreur qu'il tirait sur sa fermeture Éclair.

— Non. Je peux... toute seule. Je vous en prie.

— D'accord. Je m'en vais tout de suite. Tiens-toi au lavabo pour ne pas tomber.

Ce qu'elle fit aussitôt.

— Ça va, maintenant. Ça va très bien.

Elle l'entendit lâcher un juron étouffé et, durant une fraction de seconde, elle craignit qu'il n'insiste pour rester.

— Je vous en prie, monsieur Kendrick. Laissez-moi, s'il vous plaît.

— Tu es sûre que ça va aller ?

Incapable de répondre, Maggie hocha la tête. À son grand soulagement, il quitta la pièce et referma la porte. Le petit réduit parut tourner autour d'elle, mais elle put se débrouiller. Quand ce fut fini, elle parvint à boutonner la ceinture de son jean mais la fermeture Éclair refusa d'obéir à ses doigts gourds.

— Maggie ? Chérie, tu as fini ?

Tant pis pour la fermeture Éclair, se dit-elle en laissant retomber les bras. Jamais elle ne s'était sentie aussi mal. Bien qu'elle ait uriné, elle continuait à avoir très mal. Aurait-elle attrapé une infection urinaire ? Sa patronne Terry, qui en avait parfois, recommandait de boire des litres de jus de canneberge.

La porte de la salle de bains s'entrouvrit et, dans la seconde qui suivit, son compagnon de voyage en wagon de marchandises glissait un bras solide autour de sa taille.

— Mon Dieu, chérie ! Ce n'est ni l'endroit ni le moment de faire des prouesses en matière de pudeur.

Il l'aida à s'approcher du lavabo et lui lava les mains comme à un enfant. Étonnant de la part d'un vagabond... songea Maggie tandis qu'il lui essuyait les doigts.

— Et voilà.

Soudain, la pièce bascula et Maggie se retrouva dans les bras du cow-boy.

— Qu'est-ce que vous... Ô Dieu, ne me laissez pas tomber !

— Pas de problème. Je doute que tu pèses cinquante kilos toute mouillée, répliqua-t-il d'une voix amusée. Mais tu as besoin de manger. Depuis combien de temps tu n'as rien avalé ?

— Hier.

— Qu'est-ce que tu as pris ?

— Une tartine grillée.

— Eh bien, si c'est ça ton régime, ça ne m'étonne pas que tu sois si mince.

Il la déposa debout près du lit et, comme elle s'apprêtait à s'effondrer sur le matelas à côté de Jaimie, il la retint par les coudes.

— Laisse-moi t'aider à te déshabiller, dit-il en soulevant le bord de son tee-shirt.

Il ne s'agissait pas d'une demande d'autorisation mais d'une information, comprit-elle au son de sa voix. Ses yeux s'emplirent de larmes.

Le tee-shirt ôté, il le jeta à terre et souleva du doigt le menton de Maggie pour fixer son visage humide.

— Qu'est-ce que tu as ?

— Je suis désolée... Je n'ai pas l'habitude des aventures.

— Parce que c'est une aventure qui nous attend? Ah bon...

Une autre peur envahit soudain Maggie. Mon Dieu, comment en parler?

— Monsieur Kendrick ? J'espère que vous avez un... enfin, vous savez quoi...

— Nous n'en avons pas besoin, répondit-il avec un petit rire.

— Si, si.

Elle écarquilla les yeux. Cheveux hirsutes, barbe de plusieurs semaines et une chemise qui avait l'air d'avoir servi de serpillière... cet individu était un sérieux facteur de risques.

— Je vous en prie, insista-t-elle. Allez en acheter. Je n'ai pas l'habitude et je n'en ai pas sur moi.

— Ouais... eh bien, je l'avais deviné.

Des doigts rugueux essuyèrent les larmes de Maggie.

— Ma pauvre petite fille, tu crois vraiment que je t'ai amenée ici pour une partie de jambes en l'air?

— C'était notre marché.

Il lui frotta de nouveau les joues.

— Bon sang de bois ! s'exclama-t-il. Tu vas arrêter de parler de ça? Je n'attends aucun remboursement. Compris ? Si tu tiens absolument à ce que nous soyons quittes, ça sera pour une autre fois. Le rouge et le pourpre ne sont pas mes couleurs préférées. Me faire rembourser tant que tu seras couverte de bleus, non merci.

— Je ne peux pas rester ici jusqu'à ce que ce soit passé. Je vous l'ai dit : je dois continuer ma route et trouver un travail. Ma petite sœur attend que je l'envoie chercher, et je...

— Et tu n'as pas envie d'une longue histoire, acheva-t-il en la faisant s'allonger. Je t'ai parfaitement comprise. Aussi, tu resteras ma débitrice.

— Mais je ne pourrai pas vous payer. Je vous l'ai dit aussi, vous avez oublié ?

S'accroupissant devant Maggie, il souleva l'un de ses pieds et dénoua les lacets.

— Je n'ai pas oublié.

Comme il lui ôtait sa socquette, ses doigts chauds déclenchèrent sur sa cheville une décharge électrique qui la fit frémir.

— Ça ne me déplaît pas qu'une jolie dame soit ma débitrice. Le jour du Jugement dernier, ça me vaudra peut-être un bon point, qui sait ?

Les yeux fixés sur la tête brune du cow-boy, Maggie se rendit compte qu'il ne portait plus son chapeau.

— Vous voulez dire que vous ne voulez pas... vous savez bien... enfin, faire ce dont nous avons parlé ?

— Ce dont *tu* as parlé, corrigea-t-il.

Il jeta de côté la seconde chaussure et la socquette, et la prit doucement par les coudes pour l'aider à se lever.

— Tu sais quel est ton problème ? Tu crois que tous les hommes sont des salauds qui guettent le moment de te sauter dessus.

Tout en parlant, il avait déboutonné la ceinture de Maggie. Le voyant tirer sur le jean, elle lâcha un soupir étranglé. Elle portait une vraie culotte, et non un string, mais le Nylon blanc était presque transparent.

La vue des cuisses marbrées lui arracha un juron.

— Quel salopard ! Si jamais je le croise, c'est un homme mort.

Maggie tenta de cacher son bas-ventre, mais il la fit s'asseoir sur le matelas et tira doucement sur le jean en prenant soin de ne pas effleurer les meurtrissures.

— Mon pauvre petit, tu n'es qu'un énorme bleu. Je suis stupéfait que tu puisses encore marcher. Il se pencha derrière elle pour ouvrir le lit.

— Monsieur Kendrick, si vous n'avez pas l'intention de... vous savez quoi... pourquoi m'enlevez-vous tous mes vêtements ? demanda-t-elle, rouge de confusion.

— Pour désinfecter tes plaies. C'est indispensable, et il y en a la moitié que tu ne pourras pas atteindre. Tu n'as pas envie qu'elles s'infectent, quand même ?

Maggie avait redouté le moment de tenir sa part du marché, mais ceci lui parut pire. Elle avait des écorchures partout, et certaines à des endroits tels qu'elle mourrait de honte s'il les touchait.

— Mais je suis déjà presque nue, remarqua-t-elle d'une voix tremblante.

— Je vais faire de mon mieux pour te rendre les choses moins pénibles. Faire appel à toutes mes bonnes manières, me conduire en gentleman. Je te promets de ne pas découvrir tout ton corps en même temps. Ça te va ? Tu serais plus exposée en Bikini, ajouta-t-il comme si cela devait la rassérer.

Se cramponnant à cette comparaison, elle ferma les yeux et le laissa se débattre avec l'agrafe de son soutien-gorge.

— Merde ! dit-il après plusieurs tentatives. C'est sûrement une femme qui a inventé ce truc. Il m'a toujours posé un problème.

L'agrafe céda enfin à ses efforts maladroits.

— Lorsque j'avais dix-sept ans, j'ai piqué un soutien-gorge de ma mère afin de m'entraîner.

Maggie lui jeta un regard surpris qu'il accueillit d'un clin d'oeil. Elle comprit qu'il avait inventé l'histoire afin qu'elle se détende.

— Si tu loupes l'épreuve du soutien-gorge, t'as pas ta chance avec les filles. C'était ce qu'on se racontait entre garçons. Mais j'ai eu beau m'exercer nuit après nuit, j'étais toujours

aussi pataud. Jusqu'à ce que ma mère découvre son soutien-gorge sous mon matelas et le reprenne. Mon père m'a avoué plus tard qu'il avait été malade de peur durant une bonne année que je vires travesti.

— Travesti ? Qu'est-ce que c'est ?

— Oublie, fit-il avec un petit gloussement.

Au grand soulagement de Maggie, il laissa en place les bonnets sur les seins, la força à s'allonger et tira le drap et la couverture jusqu'aux épaules.

— Te voilà bien cachée. Ce n'était pas dramatique, si ?

Son ton rappelait celui qu'il avait pris pour cajoler Jaimie afin qu'il accepte de boire au biberon : une voix grave dont le timbre vibrant semblait l'envelopper d'une onde chaude. Sauf qu'elle n'était pas aussi confiante que son fils. Son soutien-gorge était dégrafé, ce qui devait signifier qu'il comptait le lui enlever très bientôt.

Il la laissa ressasser cette inquiétude pendant qu'il retournait à la salle de bains. Elle entendit le bruissement du sac en papier et le cliquetis d'un objet sur le lavabo. Effrayée, elle ferma les yeux. Un instant plus tard, elle l'entendit revenir et s'arrêter près du lit. Un récipient en verre sonna contre le dessus de la table de chevet, puis le bord du matelas s'affaissa.

La panique l'envahit. Serrant les poings, elle se força à garder son calme et fit appel à ses réserves de courage. À part son fils, c'était tout ce qui lui restait. Elle avait enduré stoïquement moult avanies, il n'était pas question de s'effondrer maintenant. Jusque-là, au moins, Rafe Kendrick ne lui avait pas paru cruel, même si on ne pouvait pas dire grand-chose d'un homme tout juste rencontré...

Hélas ! elle avait appris combien les hommes pouvaient se montrer perfides, gentils à un moment donné et barbares l'instant suivant. L'instinct et l'expérience lui recommandaient de se méfier de tous.

Mais qu'attendait-il ? Ils étaient seuls dans une chambre de motel dont la porte était fermée à clef. Rien ne l'empêcherait de se comporter en soudard ; elle aurait beau hurler, personne n'interviendrait.

— Je vais empiler les oreillers derrière toi pour que tu n'aies pas à te maintenir assise toute seule, entendit-elle.

Maggie répondit d'un hochement de tête. Parler était au-dessus de ses forces. Craignant que les bretelles de son soutien-gorge ne glissent de ses épaules, elle maintint le drap et la couverture contre sa poitrine tandis qu'il glissait un bras derrière elle. Lorsqu'elle se trouva assise et appuyée contre les oreillers, elle ouvrit les yeux et vit qu'il avait lui aussi maintenu drap et couverture en écran.

Il rit de son air étonné.

— Ce n'est pas exactement ce à quoi tu t'attendais, j'ai l'impression... Maintenant, réfléchis : y a-t-il un endroit que je pourrais toucher sans te faire mal ?

Maggie se sentit sur le point de fondre en larmes. C'était si... inattendu. Un ivrogne crasseux, affublé d'une tenue de cow-boy en loques, se révélant, l'homme le plus gentil qu'elle ait rencontré depuis la mort de son père... cela n'avait aucun sens. Tout le monde savait que les vagabonds qui sillonnaient le pays à bord de wagons de marchandises étaient des brutes sans foi ni loi, qui dépouilleraient un aveugle s'ils pensaient en tirer quelque chose. Comment se faisait-il qu'elle soit tombée sur cette exception ? Dieu avait-il enfin entendu ses prières ?

Il lui tendit un flacon et un morceau de coton. Une forte odeur d'antiseptique agressa

ses narines.

— Je tiendrai le couvre-lit relevé pendant que tu tamponneras les plaies de ta poitrine.

Les mains tremblantes, Maggie baissa les bretelles, écarta le soutien-gorge et imprégna le coton.

L'alcool que contenait le produit la brûla si vivement qu'elle lâcha un cri étouffé.

— Zut, j'aurais dû prendre un truc moins fort !

— Ce n'est rien... Merci d'y avoir pensé. Ça ne faisait pas partie de notre marché, d'acheter des trucs pour moi.

— « Notre marché » ! On dirait un des disques rayés de mon père. J'aimerais bien que tu te sortes cette histoire de marché de la tête.

Maggie se sentait étrangement détachée de la réalité. Elle leva les yeux.

— Vous avez vraiment un père ?

— Non. Une cigogne m'a déposé devant la porte de la maison de ma mère.

— Ce que je voulais dire, c'est que...

Elle s'interrompit, plus trop sûre de ce qu'elle voulait dire. Son cerveau semblait s'égarer par intermittence, laissant sa bouche opérer en solo.

— C'est juste que... en vous regardant, on ne vous imagine pas avec une famille. Parents, frères et sœurs, tout ça, quoi.

— Je t'assure que sur ce plan-là je suis parfaitement normal, avec une mère, un père et un frère... Faut-il que j'aie une sale gueule pour que ça t'étonne! remarqua-t-il en frottant son menton barbu.

Maggie était tellement dans le brouillard qu'il lui fallut un moment pour s'apercevoir qu'il avait lâché un côté du dessus-de-lit. Elle le rattrapa.

— Oh, pardon ! s'exclama-t-il en reprenant le tissu. Je n'ai rien vu. Franchement.

À la teinte rosée que prirent ses pommettes, elle devina qu'il mentait. Au moins, il avait l'obligeance de rougir.

— Tu as tout bien désinfecté? demanda-t-il. Elle acquiesça d'un hochement de tête.

— Ça fait un mal de chien, hein ? reprit-il en l'aidant à s'allonger. Je me suis fait prendre en sandwich un jour entre un taureau, et la barrière d'un corral. Résultat : deux côtes cassées ; aussi je sympathise sincèrement.

— Alors, la tenue de cow-boy n'est pas uniquement pour la galerie ?

— Pour la galerie ? Tu plaisantes ? Même quand j'étais éleveur, je n'ai jamais suivi la mode, et depuis, je fais durer mes habits.

Maggie essaya de deviner de quoi il aurait l'air après une bonne douche. Ses yeux bleus étaient de ceux qui font battre le coeur des femmes, et son grand nez à l'arête fine était séduisant. La mâchoire paraissait carrée et la bouche indéniablement pleine et sensuelle. À part ça, on ne voyait quasiment rien sous les poils qui envahissaient les trois quarts de son visage.

— Couvre-toi, dit-il en lui tendant une serviette. C'est à mon tour de travailler.

Glissant la serviette sous le drap, Maggie l'étala sur sa poitrine et croisa les bras par-dessus. Lorsque ce fut fait, il tira le drap et la découvrit jusqu'à la taille.

Il imprégna un morceau de coton de désinfectant et se mit à tamponner une épaule et un bras. Mal à l'aise, Maggie ferma les yeux, qu'elle rouvrit lorsqu'elle sentit un souffle apaiser la brûlure. Il lui jeta un regard en coin sans cesser de souffler.

— Cette brute porte une bague, non ? demanda-t-il ensuite.

Elle revit le diamant que Lonnie avait acheté en puisant dans l'assurance décès de son père.

— Tu sais, j'ai changé d'avis au sujet de ton remboursement, annonça soudain Rafe.

Le coeur de Maggie bondit dans sa poitrine avant de se recroqueviller de déception.

— À titre de remboursement, je voudrais que tu me répondes. Tu es couverte de bleus du cou aux pieds. Comment se fait-il qu'il n'y ait aucune marque sur ton visage?

— C'est tout? Vous ne voulez qu'une réponse ?

— Peut-être deux ou trois... Mettons-nous d'accord pour trois, précisa-t-il avec un regard amusé. Comme ça, je me garde la possibilité de fouiner encore si l'envie me prend.

Maggie faillit sourire.

— Vous ne vendez pas cher vos services, constata-t-elle.

— C'est vrai. D'habitude, je marchande plus habilement.

Il tamponna une écorchure au-dessus du coude et souffla dessus. Maggie sentit son estomac palpiter.

— Alors, tu me réponds, ou il faut que je choisisse une autre forme de paiement ? Tu es plutôt bien fichue, même si ce bariolage n'est pas de mon goût.

— Des bleus sur la figure auraient révélé au grand jour qu'il me battait, se hâta-t-elle de dire.

— Ah... Évidemment. Dois-je en déduire qu'il y a quelqu'un d'autre dans ta vie qui pourrait trouver à redire à ces maltraitantes ?

— C'est votre seconde question ?

— Toujours aux aguets, hein ? On peut considérer ça comme ma seconde question, à condition que tu me dises qui est l'autre homme et pourquoi il ne te défend pas.

— C'est une femme. Ma mère. Et elle est incapable d'imaginer qu'il me bat, à moins d'en avoir la preuve sous les yeux.

— C'est une drôle de mère, si elle n'a jamais remarqué que tu traînes la patte.

— Elle est aussi bonne mère qu'elle peut l'être, et c'est tout ce que vous obtiendrez comme information, à moins que vous ne vouliez utiliser votre troisième question.

Le coeur serré, Rafe se pencha sur le bras de Maggie. La pauvre petite se tenait raide, son petit menton levé, comme si elle se retenait difficilement de repousser l'indiscret qu'il était. Il eut très envie de la prendre dans ses bras et de lui jurer que plus personne ne porterait la main sur elle.

Idée idiote ! Il ne connaissait cette fille que depuis cette nuit... Cet afflux brutal de sentiments n'avait aucun sens.

Lorsque toutes les écorchures furent soignées, il la borda soigneusement et se mit debout.

— Il faut que je sorte un moment. Jaimie dort juste à côté de toi. Tu l'entendras, s'il pleure ?

Le regard brouillé qu'elle leva sur lui faisait penser à une chandelle sur le point de s'éteindre.

— Il ne peut pas tomber du lit ?

— J'ai roulé une serviette pour le caler. Il ne risque rien.

Il se passa une main dans les cheveux et tira vainement sur un nœud.

— Je reviens bientôt.

— Où allez-vous ?

— Acheter de quoi manger, entre autres.

L'air résigné, elle le regarda attentivement.

— Vous ne reviendrez pas, c'est ça ?

L'idée lui avait traversé l'esprit, Rafe ne pouvait le nier, mais un comportement aussi pourri était au-dessus de ses forces. Comment abandonner une jeune maman dans cet état et son bébé ?

— Je vais revenir.

— Je sais que ce n'est pas votre problème, mais j'ai peur de ne pas entendre Jaimie s'il pleure... Si je pouvais dormir juste un peu, j'irais mieux et...

Elle s'interrompit et cligna des yeux.

Rafe fut heureux qu'elle souhaite son retour : cela prouvait au moins un début de confiance. En même temps, il se sentit pris au piège.

— Je vais revenir, Maggie, dit-il en ramassant sa canadienne. C'est promis.

Rassurée, elle ferma les yeux. Rafe resta un moment à regarder son visage, si doux, si émouvant. Allons bon... jusqu'à présent, seule Susan lui avait inspiré ce genre d'émotion.

Il mit son chapeau et sortit. Une fois sur le perron, il verrouilla la porte et inspira à fond l'air glacial.

Tout en traversant le parking, il réentendit la voix de Maggie. Jamais de sa vie il n'avait manqué à sa parole, se rappela-t-il en réalisant qu'il y pensait.

Giflé par le vent, Rafe enfonça les mains dans les poches de sa canadienne et rentra la tête dans les épaules. La vitrine d'un drugstore offrait tout un assortiment d'articles de Halloween, y compris une citrouille grimaçante.

Il s'arrêta tout en se préparant à la douleur qui l'assailait chaque fois que quelque chose évoquait la vie de famille. Rien ne vint. Fermant les yeux, il sonda ses émotions avec anxiété. La résignation avait remplacé la douleur. Il comprit avec horreur qu'il commençait à se remettre de la perte de sa femme et de ses enfants. Comment était-ce possible ? Quel genre d'homme était-il pour les oublier aussi vite ?

S'obligeant à repartir, il longea le trottoir en aveugle. Merde ! Il avait besoin d'une lampée de whisky. Non. D'une bouteille entière. L'oubli, voilà ce qu'il voulait. Oublier qu'il ne voulait plus mourir lorsqu'il pensait à sa famille.

En réponse à sa prière, une enseigne apparut au coin de la rue. *Vins et Spiritueux*. Rafe ralentit et l'argent parut lui brûler la cuisse à travers la poche de son jean. Il avait obtenu sept cents dollars de son alliance. Pourquoi ne s'offrirait-il pas un remontant ? Il l'avait bien mérité, non ?

Une clochette tinta lorsqu'il poussa la porte. Ses mains se mirent à trembler. Vaguement conscient du regard d'une grande femme mince postée derrière la caisse, il se dirigea droit vers le rayon des alcools. Early Times, un whisky correct. Ses doigts se refermèrent sur le goulot d'une bouteille d'un litre et demi. Sa bouche soudain cotonneuse réclamait à boire.

— Ça fera vingt-trois cinquante, dit la femme comme il s'approchait du comptoir. Plastique ou papier ?

Il fallut à Rafe deux secondes pour comprendre la question.

— Un sac en papier, répondit-il.

Il posa la bouteille sur le comptoir et fourra la main dans la poche de son jean. Comme il en sortait une liasse de billets, son regard tomba sur l'intérieur de son poignet gauche. De petites rides blanchâtres striaient sa peau. Il se revit en train de vérifier la chaleur du lait et comprit que les gouttes l'avaient légèrement lavé.

Seigneur ! Était-il sale à ce point ? Voyons, de quand datait sa dernière douche ? Quelques jours, ou quelques semaines ? Quant aux poignets de sa chemise, ils étaient élimés et noirs. Dire qu'autrefois il lui arrivait de se changer deux fois par jour !

Honteux, il regarda la caissière. Elle l'observait de derrière ses lunettes ornées de faux diamants, ses cheveux bruns soigneusement coiffés et laqués autour d'un visage lourdement maquillé.

— Ça fera vingt-trois cinquante, répéta-t-elle, visiblement inquiète.

Il baissa les yeux sur la bouteille de whisky. Cela faisait au moins un an qu'il se savait accro à l'alcool, mais il tempérerait cette certitude en se disant qu'il ne pouvait pas se ranger parmi les alcooliques tant qu'il n'aurait pas essayé de s'arrêter sans y parvenir. Puisqu'il n'avait pas l'intention de s'arrêter, où était le problème ?

À présent qu'il était sobre, l'humour de ce raisonnement lui échappait. Il était devenu un clochard. Un clochard répugnant qui vivait au jour le jour en ne se préoccupant que de la

manière de se procurer la bouteille suivante. Moins d'une heure plus tôt, il avait préparé le biberon de Jaimie. Il s'était d'abord lavé les mains, mais apparemment l'eau avait glissé sur ses doigts sans attaquer la crasse, ni peut-être les germes.

— Monsieur? Vous allez l'acheter, ce whisky, ou attendre là qu'il prenne de l'âge ?

Rafe repoussa l'argent au fond de sa poche.

— J'ai... euh...

Il recula, le regard rivé sur la bouteille.

— J'ai changé d'avis.

— J'ai déjà enregistré votre achat.

Rafe sortit de la boutique en toute hâte. Sa soif devrait patienter encore un peu. Il fallait penser au bébé, bon sang ! Maggie n'était pas en état de s'occuper de lui et, s'il voulait la remplacer le temps qu'elle se repose, il n'était pas question de revenir bourré au motel.

*

Un bruit d'eau fit émerger Maggie d'un profond sommeil. Elle se força à ouvrir les yeux. Le plafond taché d'humidité ne lui parut pas familier. Le regard vague, elle examina la pièce, se rappela enfin que Rafe Kendrick l'avait emmenée dans un motel, et tourna la tête pour jeter un oeil sur Jaimie. Le bébé n'était plus à côté d'elle. L'alarme se déclencha dans son cerveau embrumé.

Lorsqu'elle voulut s'asseoir, une douleur fulgurante la traversa. Elle poussa un cri et, à peine capable de respirer, se pressa le flanc. Puis une voix grave lui parvint de la salle de bains.

— En voilà un gaillard ! Et un sacré gigoteur ! Tu aimes ton bain, je vois ça.

L'eau gicla.

— Eh bien, tu n'es pas le seul, mon petit gars. Moi aussi, j'aime prendre une douche. C'est agréable d'être propre, hein ?

Rafe. Il donnait un bain à Jaimie ? Soulagée de n'avoir pas à bouger, Maggie se laissa retomber sur les oreillers et tira la couverture jusqu'à son menton. Tout son corps lui faisait mal, même les fesses. Elle referma les yeux et écouta le timbre riche de la voix en se demandant de nouveau si cet homme n'était pas un cadeau de Dieu. Son ange gardien envoyé en toute hâte sous un déguisement de cow-boy clochardisé. Ou un crapaud qui, une fois à bord du wagon de marchandises, se serait mué en prince pour les emporter sur son destrier, Jaimie et elle, vers le coucher de soleil.

L'idée la fit sourire. Les contes de fées étaient destinés aux petites filles de l'âge de Heidi, et encore... qui pouvait promettre à sa sœur un dénouement heureux ?

Épuisée, Maggie se laissa dériver dans un brouillard cotonneux. Une minute ou une heure plus tard, elle n'aurait su le dire, elle entendit la porte de la salle de bains s'ouvrir et s'efforça de soulever les paupières.

Un homme se tenait au pied du lit. Convaincue de rêver, Maggie cligna des yeux. Il ressemblait à Rafe Kendrick : ses cheveux étaient du même noir de jais, il avait la même peau tannée, les mêmes yeux bleus et le même nez à l'arête aiguë, mais les similitudes s'arrêtaient là. Non seulement cet homme n'avait ni moustache ni barbe, mais en plus ses cheveux

étaient courts. Il paraissait propre et ses vêtements étaient si neufs qu'ils portaient encore les plis du carton d'où il les avait sortis. Un grand et bel homme dont le col ouvert laissait voir un V de poitrine musclée couleur bronze.

C'était sûr, elle rêvait !

Berçant Jaimie d'un bras, il sourit.

— Je ne peux pas avoir l'air si différent ! À part les vêtements qui sont neufs, le reste est d'origine. J'ai pris une douche, je me suis rasé et je me suis offert une coupe de cheveux, c'est tout.

Un peu plus tôt, elle comparait cet homme à un crapaud, et voilà que, comme pour se conformer à ses rêveries, un beau prince surgissait.

Une légère rougeur teinta ses joues. Gêné, il haussa les épaules et passa les doigts dans ses cheveux qui, à peine lâchés, retombèrent sur le front en vagues indisciplinées.

— Bref, je me suis dit que, pour pouvoir m'occuper du bébé, je devais me nettoyer un peu.

« Se nettoyer un peu » ne rendait pas compte de la métamorphose. Et depuis quand les princes des rêves rougissaient-ils ? Une fossette se creusa dans sa joue lorsque ses lèvres se retroussèrent sur un sourire en coin. Seigneur ! il était d'une beauté stupéfiante.

Trop fatiguée pour affronter ce fait nouveau, Maggie referma les yeux. Avec ses cheveux longs, son visage mangé de poils crasseux et ses vêtements informes, il paraissait sans âge. À présent, il semblait avoir à peine trente ans. Se rappelant qu'elle l'avait laissé soigner ses plaies, elle sentit son cœur tressaillir. Il l'avait vue nue – presque nue, en tout cas. Et il l'avait touchée à peu près partout. Ce qui avait été gênant devenait presque mortifiant.

— Maggie ? dit-il à mi-voix.

Feignant de dormir, elle garda les yeux clos. Comédie facile à jouer. Son corps réclamait le repos, plus que tout. Le reste, elle s'en occuperait plus tard.

Bercée par les onomatopées rassurantes que Rafe adressait à Jaimie, le bruissement de sacs en papier, le choc d'un objet métallique dans la salle de bains, et le bruit de l'eau qui coulait, Maggie laissa la somnolence l'envelopper de nouveau. Dans ce demi-sommeil, c'est cependant le cow-boy vêtu d'oripeaux qu'elle voyait officier, image beaucoup plus confortable que celle du bel homme élégant qui avait pris sa place.

Un peu plus tard, une main se posa sur son épaule et un visage sombre apparut, penché sur elle.

— Hé ! poupée ! Est-ce que tu peux te réveiller, histoire de manger quelque chose ? Tu en as besoin.

L'odeur de la nourriture vint chatouiller les narines de Maggie et son estomac gronda.

— Voilà qui répond à ma question. Je vais t'aider à te redresser.

Maggie se laissa redresser et border par de grandes mains douces. Elle voulut remercier son bienfaiteur, mais les mots se déroberent.

— N'essaie pas de parler. Ouvre seulement la bouche et essaie d'avalier quelques cuillerées. Ensuite, tu pourras te rendormir.

Une cuillère s'introduisit entre ses lèvres. Le goût merveilleux d'un bouillon et de petits dés de légumes réveilla ses papilles gustatives. Elle avala sans même tenter de mâcher. Son estomac réagit en grondant à nouveau.

— Je ne connais pas tes goûts, alors j'ai pris une soupe de légumes, entendit-elle.

Une serviette en papier essuya son menton.

— Désolé. C'est difficile de ne rien renverser. Comme elle tentait de s'asseoir complètement, il la repoussa doucement.

— Ne bouge pas. On va se débrouiller.

Une autre cuillerée emplit sa bouche.

— J'ai baigné Son Altesse et je lui ai donné soixante grammes de lait, histoire de lui caler l'estomac.

Elle s'efforçait de comprendre ce qu'il disait, mais les mots lui traversaient le cerveau sans s'y arrêter. Curieusement, cela n'avait aucune importance ; elle n'avait même plus la force de s'inquiéter. Elle se laissa aller contre les oreillers et s'abandonna aux soins du cowboy.

*

Rafe effleura le front de Maggie. Si elle ne semblait pas avoir de fièvre, ce sommeil lourd était quand même inquiétant.

— Maggie ? Il faudrait que tu essaies de nourrir Jaimie.

Les longs cils noirs de la jeune femme frémirent puis Rafe se retrouva face à de grands yeux bruns hagards.

— Jaimie ? répéta-t-elle dans un murmure. Il va bien ?

Rafe glissa un bras dans le dos de Maggie pour redresser les oreillers et l'installer. La voyant tirer la couverture sur sa poitrine, il sourit.

— Il va très bien. Il a faim, c'est tout.

Il alla chercher le bébé. Le temps qu'il revienne auprès du lit, la tête de Maggie dodelinait déjà. Il la secoua légèrement pour la réveiller.

— Chérie, je devrais peut-être t'emmener aux urgences.

— Non ! coassa-t-elle en rouvrant les yeux. Je ne suis pas malade. Fatiguée seulement. Je n'ai besoin que d'un peu plus de sommeil. C'est tout.

Elle s'efforça de s'asseoir plus droite. Ses meurtrissures et la fatigue suffisaient-elles à expliquer son état, ou y avait-il autre chose ? se demanda Rafe. À en juger par les marques qu'il avait vues sur ses jambes, elle avait reçu des coups de bottes. Peut-être souffrait-elle de blessures internes ?

En tout cas, elle n'avait pas de fièvre, ce qui était bon signe. Et elle semblait ne pas avoir de problème pour garder sa soupe.

— Très bien, dit-il à contrecœur. Mais si tu ne vas pas mieux demain, je t'emmène chez un médecin. Voilà notre nouveau marché. Tu es d'accord ?

Elle cligna des yeux, faisant visiblement de gros efforts pour ne pas se rendormir.

— Entendu, bredouilla-t-elle en tendant les bras pour prendre le bébé. Bonjour, mon ange. Comment va mon petit garçon chéri ?

Rafe lui tendit une serviette qu'elle regarda sans comprendre.

— C'est pour te couvrir.

— Oh... fit-elle en rougissant.

Le bébé bien installé dans les bras de sa mère, Rafe leur tourna le dos. Merde ! Il avait l'impression d'être pris au piège. Qu'était-il censé faire ? Se compter les poils des bras ? Il

s'approcha de la fenêtre, tira les rideaux et, l'épaule appuyée à l'embrasement, s'abîma dans la contemplation du parking presque désert.

Les bruits de succion que faisait Jaimie étaient rassurants. Au moins, lui allait bien. Pourvu que Maggie se sente mieux demain matin ! S'il s'attardait un peu plus auprès d'elle, il doutait de pouvoir maintenir un couvercle sur les sentiments qui commençaient à s'éveiller en lui.

Il ferma les yeux et tenta d'oublier les rares aperçus qu'il avait eus du corps de la jeune femme. Cela avait été plus fort que lui : comment ne pas voir ce qui était sous son nez ?

Du coup, depuis, des questions tournaient dans sa tête. Qui ? Pourquoi ? Et surtout, pourquoi n'était-elle pas partie plus tôt ? Il aurait pu profiter de son état semi-comateux pour l'interroger, mais à quoi bon fouiner dans sa vie privée alors qu'il avait l'intention de la quitter ? Demain matin, il prélèverait vingt-cinq dollars de l'argent qu'il avait obtenu en échange de l'alliance, donnerait le reste à Maggie et prendrait le large, direction la boutique *Vins et Spiritueux*. Il ne voulait pas se charger d'une maman et de son bébé. Oh non, sûrement pas !

Il regretta de ne pas avoir allumé la radio pour couvrir le bruit de succion. Il savait que chaque aspiration devait faire souffrir Maggie et que, s'il se retournait, il verrait des larmes sur ses joues pâles.

— Vu le silence de Jaimie, j'imagine que tu as du lait.

— Oui, dit-elle d'une petite voix.

La gorge de Rafe se noua.

— Dès qu'il aura fini, je t'apporterai un bol de soupe instantanée. J'ai allumé la bouilloire.

— Une bouilloire ? Il y en a une dans cette chambre ?

— Non, j'ai acheté deux ou trois choses quand je suis sorti. Je voulais pouvoir chauffer de l'eau, pour du thé ou de la soupe. Rien de compliqué.

— Vous avez acheté une bouilloire ? s'exclama-t-elle d'une voix paniquée. Oh ! monsieur Kendrick, vous avez dépensé assez d'argent pour nous comme ça ! Je vous l'ai dit et répété, je ne pourrai jamais vous rembourser.

Manifestement, son expérience de la vie lui avait appris que les hommes se sentaient automatiquement créanciers des femmes qui acceptaient leur aide.

— Je n'attends pas de remboursement, Maggie.

— Une bouilloire électrique, ce n'est pas donné.

Se souvenant de l'époque où un billet de cinquante dollars n'était pour lui que de la monnaie, il eut envie de rire.

— Elle était bon marché, et nous en avons besoin. Je n'avais pas le choix.

— Combien a-t-elle coûté, exactement ?

— Quarante et des poussières. Ne t'inquiète pas. Il me reste plein d'argent.

— Où avez-vous trouvé cet argent ? Vous ne l'avez pas volé, quand même ?

Rafe ne put s'empêcher de sourire. Il comprenait qu'elle puisse penser cela du clochard qu'elle avait rencontré.

— Non, je ne l'ai pas volé. J'ai mis une bague au clou.

— Une bague ? Ce devait être une très belle bague.

— Ouais, acquiesça-t-il d'une voix enrouée, c'était une très belle bague.

— Jaimie a fini, annonça-t-elle.

Il se retourna et se trouva face à de splendides yeux bruns. La vue des larmes qui y brillaient le bouleversa.

La bouche tremblante, elle le dévisageait.

— Vous êtes-vous jamais trouvé endetté au point de ne pas savoir comment rembourser? demanda-t-elle d'une voix étranglée. Je sais que cela vous agace, mais je ne peux pas m'empêcher de m'inquiéter. J'ai l'habitude de me débrouiller toute seule, et ça me rend malade de savoir que je ne serai jamais capable de vous rembourser.

La boule s'était reformée dans la gorge de Rafe. Se débrouiller toute seule ? Comment ? Elle était à peine capable de marcher !

— Pas de remboursement. N'oublie pas. Savoir que j'ai pu t'aider un peu me suffit.

Il s'approcha afin de reprendre le bébé et de le recoucher dans le tiroir qu'il avait tapissé d'une épaisse serviette. Cependant, une fois à côté d'elle, il s'assit et regarda son doux visage. Des cernes noirs soulignaient ses yeux, et ses lèvres étaient presque incolores. Il caressa sa joue et sentit la fragilité de sa pommette.

La tête droite en dépit de la fatigue, elle redressait le menton avec obstination. Lessivée, fauchée et mal barrée, voilà où en était Maggie. Malgré tout, elle conservait sa fierté. C'était admirable, mais ça ne facilitait pas les choses pour qui voulait l'aider.

— Maggie, je sais que tu n'as pas envie d'en parler, mais j'ai besoin de savoir. Qui t'a battue ? Et pourquoi ?

Elle baissa les yeux, ce qu'il interpréta comme un refus de répondre.

— C'est le père de Jaimie ? demanda-t-il en effleurant les cheveux emmêlés de la jeune femme. Tu peux sûrement me dire ça, quand même, insista-t-il.

— Jaimie n'a pas de père.

Le coeur de Rafe se serra.

— Tout le monde a un père, chérie.

— Non.

Un seul mot : non. Cette dénégation obstinée lui donna envie de la serrer dans ses bras. Bien qu'elle dût avoir un peu plus de vingt ans, elle avait l'air d'une enfant, une enfant perdue.

— Jaimie est mon bébé, murmura-t-elle. Le mien et celui de personne d'autre. Je l'ai déclaré « né de père inconnu », et c'est ce qu'il restera.

— Un jour, il te posera des questions. Tu lui diras qu'il est « né de père inconnu » ?

— Oui.

— Ça ne lui donnera pas une très bonne image de toi, fit-il remarquer.

— Je préfère qu'il me croie dévergondée plutôt que d'apprendre la vérité concernant...

Elle s'interrompit et ferma les yeux.

— Il n'a pas de père, un point c'est tout. Je vous en prie, ne m'interrogez plus là-dessus.

De toutes les femmes qu'il avait rencontrées, Maggie était bien la moins dévergondée. Rafe avait des quantités de lacunes, mais se tromper sur le caractère des gens n'en faisait pas partie. Au premier regard, il avait senti son innocence. Découvrir qu'elle avait donné le jour à un enfant illégitime n'altérerait pas cette impression. S'il ignorait comment elle était tombée enceinte, et pourquoi elle niait avec tant de véhémence l'existence du père de Jaimie, il aurait néanmoins mis sa main au feu qu'elle n'avait pas couché à droite et à gauche.

Comprenant qu'il était inutile d'insister, il prit le bébé endormi et se leva. Comme il regardait de nouveau Maggie, il fut frappé de la voir si faible et sans défense. Ses épaules

étroites n'occupaient pas la moitié de l'oreiller sur lequel elle était appuyée et, dépassant la couverture qu'elle tenait serrée contre elle, l'ossature délicate de ses clavicules se laissait deviner sous la peau ivoire tachetée de meurtrissures.

Qu'elle le veuille ou non, elle avait désespérément besoin que quelqu'un prenne soin d'elle. Pourquoi pas lui ? se demanda-t-il soudain en installant Jaimie dans son lit de fortune.

Il s'ébroua mentalement. Quelle idée idiote ! Comme s'il était en mesure d'aider quelqu'un... Il fallait être réaliste. Sa vie était un beau gâchis ; le manque d'alcool faisait trembler ses mains. Elle avait besoin d'aide, cela ne se discutait pas, mais pas de celle d'un pauvre type dont l'unique souci était de s'approvisionner en whisky.

Dès le lendemain matin, il leur rendrait service à tous les trois en reprenant la route. Elle ne resterait pas longtemps seule, se dit-il pour se rassurer. Un autre homme ne tarderait pas à succomber à son regard.

Aux alentours de minuit, la bicoque voisine fut louée, une porte claqua, des voix s'élevèrent et le choc d'une valise lâchée sur le sol réveilla Maggie en sursaut. Elle se redressa brusquement et, malgré la douleur qui lui vrilla les côtes, attrapa l'un des oreillers.

Rafe, qui s'occupait de Jaimie, tourna la tête et la vit, brandissant un oreiller et fixant la porte d'un air terrifié. Le choix de l'arme faillit le faire sourire.

— Tu attends une visite ? demanda-t-il.

Honteuse de sa naïveté, elle fit la grimace.

— Je vois. Et quel est ton plan ? L'étouffer ou le matraquer jusqu'à ce que mort s'ensuive ?

— Très drôle.

— Tu n'as pas besoin d'avoir peur, reprit-il tout en boutonnant le pyjama de Jaimie. Si quelqu'un essaie d'entrer, il devra me passer sur le corps.

— Je sais, dit-elle à mi-voix.

La réponse le surprit et le toucha plus qu'il ne l'aurait voulu.

L'air penaud, elle reposa l'oreiller.

— C'était un réflexe. Je rêvais, et le bruit m'a fait sursauter.

Rafe put voir à ses traits tendus que le rêve continuait à la hanter.

— Un cauchemar ?

Elle acquiesça d'un hochement de tête.

— Tu veux en parler ?

Elle fit non de la tête.

Voyant combien elle était bouleversée, Rafe eut très envie de la reconforter. Mais comment ? Bien qu'elle ne se méfiât plus de lui, elle n'acceptait son aide qu'en ce qui concernait le bien-être du bébé.

— J'ai eu plus que ma part de cauchemars, aussi n'aie pas honte.

— Vous avez des cauchemars ? demanda-t-elle, visiblement contente que la conversation dévie sur lui. De quoi rêvez-vous ?

La gorge de Rafe se serra.

— De ma famille, surtout.

— L'accident de voiture ?

Il n'avait jamais parlé à personne de cette nuit-là, mais il y avait quelque chose chez Maggie – quelque chose d'indéfinissable – qui l'incitait à le faire. Une âme sœur... Ses blessures physiques, il les avait constatées. De toute évidence, elle avait aussi été moralement maltraitée. Inutile d'être grand psychologue pour comprendre qu'elle avait souffert autant que lui.

Elle avait besoin d'amitié, désespérément sans doute, et, supposait-il, lui également. Or, avant de l'admettre, il leur fallait baisser la garde. Comment pouvait-il espérer qu'elle lui confie ses secrets si lui-même restait bouche cousue ?

— Oui, reconnut-il d'une voix rauque. Je rêve de l'accident. C'était ma faute et, depuis, je dois vivre avec cette culpabilité. Pendant la journée, j'arrive à l'oublier mais, la nuit, les

souvenirs reviennent me hanter.

La lumière ambrée de la lampe de chevet faisait briller les yeux de Maggie et dessinait un halo doré autour de sa tête, lui donnant l'air d'un ange descendu sur terre.

— Vous aviez bu ? demanda-t-elle.

Rafe émit un rire amer.

— Je n'ai commencé à picoler qu'après l'accident. L'alcool, ma panacée... Non, je n'avais pas bu, reprit-il en se passant une main sur la figure. Je le regrette presque. Cela me permettrait peut-être de me pardonner la décision que j'ai prise ce soir-là... Bref, c'est arrivé en octobre, il y a un peu plus de deux ans.

Repliant les jambes sous elle, elle se cala contre la tête de lit et se recouvrit du drap. Ses paupières en berne trahissaient sa fatigue mais, à sa posture rigide, il comprit qu'elle n'était pas prête à s'endormir.

— C'est pour ça que vous avez été si triste, hier soir, lorsque vous vous êtes rendu compte qu'on était presque à Halloween ?

— Oui... Peu avant de mourir, Keefer, mon petit garçon, avait sculpté sa première citrouille avec l'aide de Susan, ma femme. Aussi, cette époque de l'année... me fait mal.

S'apercevant qu'il jouait avec le clapet de la boîte de lingettes, il la referma.

— C'est vous qui conduisiez ?

— Non. Et comme je le regrette ! s'exclama-t-il en passant la main sur le dessus-de-lit, écrasant les touffes de tissu qui se redressaient tout de suite après. Dans mon autre vie, j'étais éleveur dans l'est de l'Oregon. Rasé et douché tous les jours, précisa-t-il avec un sourire forcé. Membre du conseil municipal et de trente-six comités différents. Client de grands restaurants. Bon chrétien et allant à l'église tous les dimanches. Regarde ce que je suis devenu... Tu dois avoir du mal à croire que j'ai été un citoyen respectable.

Un fantôme de sourire fit frémir les lèvres de Maggie. Elle se frotta la tempe comme si elle avait mal à la tête.

— Pas tant de mal que ça. Vous éleviez des bovins ?

— Nous avons des chevaux, aussi, mais l'essentiel de l'élevage était constitué de bovins. Cet automne-là, mon frère et moi avons décidé d'aller dans le nord acheter un autre étalon et une poulinière. À cause du circuit des rodéos, j'avais passé une grande partie de l'été loin de chez moi, aussi j'ai décidé d'emmener Susan et les enfants avec nous.

— Susan... Quand vous prononcez son nom, on sent que vous l'aimiez vraiment beaucoup.

— C'était une personne extraordinaire. Intelligente, vive, amusante, et si belle que j'en avais le souffle coupé... Je n'ai jamais vu une aussi bonne mère et, mon Dieu, j'aimais quand elle riait. Son optimisme était contagieux. Elle me comprenait, parfois mieux que je ne me comprenais. Lorsqu'elle est morte, j'ai eu l'impression qu'on m'arrachait le cœur. Nous nous aimions depuis le lycée. Elle faisait tellement partie de moi-même que j'ignorais comment vivre sans elle.

Rafe se tut une seconde, laissant ses pensées revenir à cette nuit fatidique.

— Nous avons passé un week-end merveilleux. Le temps était parfait, tout était parfait. Mais, sur le chemin du retour, il y a eu un orage. Avec des grêlons énormes.

— L'est de l'Oregon doit ressembler un peu au nord de l'Idaho, avec un temps absolument imprévisible.

— Exactement. Nous ne nous attendions pas à cet orage, sinon nous aurions passé la

nuit sur place pour ne repartir que le lendemain. J'étais dans le break avec Susan et les enfants. Mon frère et un employé étaient devant nous, dans la camionnette qui tirait le van. Le bruit de la grêle sur le toit du van effrayait l'étalon et je l'entendais ruer. J'ai eu peur qu'il ne se blesse.

Livide, Maggie s'appuya davantage contre les oreillers.

— Tu es épuisée. Je devrais te laisser dormir.

— Non, je vous en prie, je veux entendre la suite. Je doute de pouvoir dormir tout de suite, de toute façon.

— Bon. Où en étais-je ?

— L'étalon ruait, et vous aviez peur qu'il ne se blesse. C'était un cheval très cher ?

— Oui, mais ce n'était pas mon principal souci. Tout simplement, j'aimais les chevaux. L'idée que cet étalon risquait de se casser une jambe et qu'on doive l'abattre m'était insupportable. Aussi, j'ai appelé mon frère et lui ai suggéré que nous montions dans le van, tous les deux, pour rassurer l'animal. Susan était bonne conductrice et, comme elle avait grandi dans cette région, elle avait l'habitude de la neige et du verglas. Je n'imaginai pas que...

Il s'interrompit et avala sa salive.

— Quatre ou cinq kilomètres plus loin, elle a perdu le contrôle de la voiture dans un virage. Ils ont basculé dans le ravin et sont morts tous les trois. Voilà. J'ai accordé plus d'importance à la sécurité d'un cheval qu'à ma propre famille. C'est avec ça que je dois vivre à présent.

— Oh ! monsieur Kendrick, je suis navrée !

Son ton sincère lui fit du bien. Pour une fois, il ne se sentait plus aussi horriblement seul avec son chagrin.

— Bref, c'est de ça que je rêve, enchaîna-t-il. J'ai tout vu par la vitre du van. La voiture qui dérape tout à coup sur le verglas, oscille une fraction de seconde sur le bord du ravin, et disparaît... Je le jure devant Dieu, je pense qu'au dernier moment, Susan a tourné la tête et m'a regardé. Très brièvement. Seulement, dans mes cauchemars, cet instant dure une éternité. Tout ce que je vois, c'est la terreur sur son visage et son regard suppliant. Chaque fois, j'essaie de les rejoindre, mais j'ai l'impression de courir à travers une boue épaisse qui me freine, et j'arrive trop tard.

— Ce doit être affreux. Revivre cela, indéfiniment, dans vos rêves...

Les doigts de Rafe couraient sur le bord du tiroir. Un bout de linge dépassait. Il le tripota en fermant les yeux.

— Tu sais le pire ? Depuis quelques mois, leurs visages sont flous dans ma tête. Je m'efforce de revoir les traits de chacun, et je n'y arrive pas. D'eux, il ne me restait que des souvenirs... et voilà que je les perds.

— Peut-être est-ce le signe de la guérison ? Je sais que l'idée risque de vous déplaire, mais le chagrin s'estompe avec le temps, et nous devons nous remettre à vivre. Lorsque vous en serez là, je pense que vous serez de nouveau capable de revoir leurs visages, et pas dans des cauchemars. Vos souvenirs seront ceux des moments heureux que vous avez vécus ensemble.

Rafe se souvint du dernier rêve qu'il avait fait de Susan. D'une certaine façon, cela avait été un bon rêve. Revivre la journée heureuse près du lac ; croire, ne fût-ce que brièvement, que leur famille était réunie de nouveau.

— Au fond de vous, est-ce que vous vous faites encore autant de reproches que juste après l'accident ? demanda-t-elle.

Il prit le temps de réfléchir à la question.

— Honnêtement ? Eh bien... parfois des idées traîtresses s'insinuent.

Rien que le fait de l'admettre suscitait ses remords.

— Je ne sais pas d'où elles me viennent. Je me surprends à penser que ce n'était pas ma faute. Que je les aimais plus que la vie elle-même, et qu'il est stupide de me culpabiliser alors que je sais fichtrement bien que Susan ne l'aurait pas voulu.

— Et vous vous en voulez de penser cela.

— Tu parles comme si tu étais passée par là.

Elle hocha la tête. Pendant une seconde, Rafe crut qu'elle ne répondrait pas, puis elle fit un geste vague de la main et lâcha :

— Mon père. Il est... euh... mort il y a dix ans dans un accident de travail. La chute d'un arbre.

— Et tu te le reproches ?

— Plus maintenant, mais je l'ai longtemps fait. Et quand j'ai commencé à me libérer de la culpabilité, je me suis sentie aussi minable qu'un ver de terre.

Surpris par la comparaison, Rafe ne put retenir un petit rire.

— C'est tout à fait ça, un ver de terre. Sauf que je me sens comme un ver que deux oiseaux se seraient disputé.

Elle fit oui de la tête, montrant qu'elle comprenait parfaitement ce qu'il éprouvait.

— Avec le temps, la sensation de déchirure s'en va et on se sent seulement nul de chez nul. Ensuite, cela aussi disparaît. Perdre un parent n'est pas comparable à ce qui vous est arrivé, je le sais, mais je pense que les étapes du deuil sont à peu près les mêmes.

— Tu aimais beaucoup ton père ?

— Nous étions très proches. Sa mort m'a anéantie et, depuis, ma vie n'a plus été la même... Maintenant, reprit-elle en regardant le plafond, je pense à tous les bons moments que nous avons partagés et je remercie le ciel d'avoir tant de souvenirs heureux.

— Quel âge avais-tu lorsqu'il est mort ?

— Quatorze ans.

— Et maintenant, tu as... vingt-quatre ans ?

Elle lui jeta un regard surpris. Il cligna de l'oeil et sourit.

— Eh oui... Je fouinerais jusqu'à ce que ma curiosité soit satisfaite.

— Oh, mon âge n'est pas une information cruciale.

Une information cruciale ? La détermination de Maggie à en dire le moins possible signifiait peut-être qu'elle fuyait la police.

En temps normal, Rafe se serait dissocié de toute personne en délicatesse avec les autorités, mais il ne pouvait croire Maggie coupable de quelque chose de grave. Si elle avait des problèmes, c'était dû soit à une erreur soit à des circonstances qu'elle n'avait pu contrôler.

Aurait-elle tué l'homme qui l'avait rouée de coups ? L'idée lui traversa l'esprit et la question lui brûla les lèvres. Si tel était le cas, aucune cour ne la condamnerait. Après ce que lui avait fait ce salaud, les magistrats la relaxeraient probablement, même si la préméditation était prouvée.

Il ramena la conversation sur elle.

— Ton père est mort écrasé par un arbre. Il t'a fallu de l'imagination pour te croire

responsable de ça.

— Mmm... Pas plus que vous pour vous croire responsable de l'accident de voiture. On se fait de drôles d'idées, lorsqu'on souffre de la perte de quelqu'un.

Elle se passa la main sur les yeux et laissa retomber le bras sur l'oreiller.

— Il y avait des circonstances aggravantes. Ma mère avait été très malade, et mon père était épuisé à cause du travail supplémentaire qu'il devait faire à la maison. Du coup, il est devenu négligent. Une bille de bois a roulé et l'a écrasé. Je n'ai pu m'empêcher de penser que, si j'avais assumé un peu plus du travail ménager, l'accident ne se serait pas produit.

Elle fixa un instant le plafond avant de regarder Rafe, les yeux brillant de curiosité.

— Alors... c'est comme ça que vous vous êtes retrouvé à voyager en wagon de marchandises ?

— À peu près. Après leur mort, je n'ai plus supporté la vie au ranch, et les souvenirs sur lesquels je butais à chaque instant. Un beau matin, j'ai laissé un mot à mon frère sur la table de la cuisine, et je suis parti.

— Et vous n'y êtes jamais retourné ?

— Non. Je n'ai même pas appelé pour dire à ma mère que j'allais bien. Je sais que c'est mal... J'ai essayé plusieurs fois, mais j'ai interrompu la communication avant que quelqu'un ne décroche. L'idée qu'elle allait pleurer, me supplier de rentrer, m'était insupportable. Le matin de mon départ, j'ai coupé tous les liens. Bien sûr, fuir et noyer son chagrin dans l'alcool, c'est lâche, j'en suis conscient. Depuis, je n'ai plus jamais été sobre.

— Vous êtes sobre, en ce moment, lui rappela-t-elle.

Rafe baissa les yeux sur le bébé. Il glissa le doigt dans le poing minuscule et le caressa du pouce.

— Oui, je suis sobre en ce moment. Vous rencontrer, le bébé et toi, m'a donné une raison de faire cet effort. Tu veux entendre quelque chose d'étrange ? Je me croyais incapable de toucher un autre bébé, et encore moins de m'en occuper. Mais dès que j'ai pris ton fils dans mes bras, j'ai commencé à me sentir... je ne sais pas... protecteur. C'est un chouette petit môme.

Relevant la tête, il vit que les yeux de Maggie brillaient de larmes contenues.

— Merci de votre aide, monsieur Kendrick. Jusqu'à maintenant, je n'avais pas réalisé combien cela devait vous être douloureux.

Elle sera le drap sur sa poitrine et s'essuya les joues.

— Nous vous quitterons demain matin. Fini les souvenirs pénibles.

— Des souvenirs pénibles ? répéta-t-il en secouant la tête. Il y a eu quelques moments un peu difficiles, je l'admets, mais en fin de compte, notre association a été une bénédiction pour moi.

— Une bénédiction ?

— Oui, affirma-t-il en frottant son menton bien rasé. Pour la première fois depuis des mois, je ne suis pas ivre. Tu sais pourquoi ? Parce que je n'aurais pas pu m'occuper de Jaimie, sinon. Sais-tu depuis combien de temps personne n'a eu besoin de moi ? Si quelqu'un doit dire merci, c'est moi. Je voudrais seulement...

Il s'interrompt. Maggie devina aisément la suite. Il avait perdu femme et enfants et voilà que ce vide était soudain comblé. Il était normal qu'il ait envie que cette situation perdure, que Jaimie devienne son fils et que son errance solitaire s'achève.

Oui, elle comprenait. Toutefois, la dernière chose dont elle avait besoin en ce moment,

c'était des complications avec un autre homme.

Raison de plus pour partir le lendemain matin. Plus vite Jaimie et elle s'éloigneraient de cet homme, mieux ce serait, pour lui comme pour elle.

*

Le lendemain matin, Maggie ne se sentait guère plus forte et la détermination de Rafe à partir s'était affaiblie.

Le dos raide de courbatures, il remua dans le fauteuil où il avait passé le reste de la nuit. À ses pieds, le bébé dormait dans son tiroir. Une vague odeur de lait aigre montait de son col de chemise, ce qui était tout de même moins écœurant que celle du whisky.

On s'attachait rapidement à un bébé dont on s'occupait, et garder ses distances envers une aussi bonne mère était difficile. Chaque fois que Rafe lui avait apporté Jaimie durant la nuit, Maggie lui avait donné le sein sans rechigner et en cachant ses larmes de souffrance.

Tant de tendresse maternelle bouleversait Rafe qui se sentait envahi d'un désir fou de la protéger, sans parler des idées folles qui tournoyaient dans sa tête.

Elle avait rêvé durant la nuit et parlé en dormant. Rafe n'avait rien compris, sinon qu'un dénommé Lonnie la terrorisait.

Était-ce la brute qui l'avait battue ? Était-ce lui qu'elle fuyait ? Dans ce cas, il lui fallait un défenseur. Ce salopard aurait une mauvaise surprise s'il tombait sur Rafe. Un individu capable de brutaliser une femme méritait une bonne correction.

Seigneur ! il était en train de sombrer. Ce sentiment protecteur qu'il ne pouvait s'empêcher de développer était fou, purement et simplement fou. Et apparemment irrésistible.

Où avait-il la tête ? Comme s'il était en mesure d'aider Maggie ! Il avait fait le serment d'aimer Susan jusqu'à son dernier souffle. Accueillir quelqu'un d'autre dans son cœur serait la trahir. S'il le faisait, il ne pourrait plus se regarder dans la glace.

Lorsqu'il appela le café voisin pour commander deux petits déjeuners à emporter, ses doigts tremblaient au point qu'il eut du mal à composer le numéro. Il avait vraiment besoin d'un verre.

Lorsqu'il sortit pour chercher sa commande, le soleil d'hiver, vif comme une lame de rasoir, l'éblouit. Rafe tenta de respirer profondément pour chasser son besoin d'alcool. L'air froid lui brûla la poitrine. Il faillit résoudre le problème en faisant un crochet par la boutique d'alcools puis se ravisa. S'il était ivre, il ne pourrait pas s'occuper correctement de Jaimie. Aussi entra-t-il dans un grand magasin et fit quelques courses : un nouveau chemisier et une parka bien chaude pour Maggie, quelques pyjamas et petites chemises pour Jaimie, ainsi qu'une combinaison pour l'emmener dehors. C'était le moins qu'il puisse faire, se dit-il. Ils auraient chaud lorsqu'il les quitterait.

Lorsque Rafe regagna la chambre de motel, Maggie était habillée et, assise au bord du lit, essayait d'enfiler ses tennis. Un seul coup d'oeil à son visage livide, et il sentit son cœur se serrer. Il se hâta de refermer la porte et posa ses achats sur la petite table.

— Maggie, mon petit, que fais-tu ?

Question idiote, bien sûr. Elle se préparait de toute évidence à sortir et il n'avait aucun

moyen de l'en empêcher.

— Il faut que je parte, répondit-elle d'une voix ténue. Il faut que j'aïlle plus loin, que je trouve un travail et que je fasse venir Heidi.

Rafe eut l'impression qu'elle parlait plus pour elle-même que pour lui, comme si, en prononçant ces mots, elle forçait son corps à lui obéir.

La voyant se débattre avec ses lacets, il se débarrassa de sa veste et s'agenouilla devant elle pour l'aider.

— Merci.

Elle jeta un coup d'oeil au sac en papier d'où émanaient les odeurs appétissantes d'un café chaud et de petits pains frais. Il devina qu'elle se laisserait mourir de faim plutôt que de quémander.

— Maggie, si tu n'arrives même pas à te chausser, comment penses-tu pouvoir travailler?

— Je dois le faire. Heidi compte sur moi.

— Heidi? Ta petite sœur?

— Oui. Une amie l'héberge jusqu'à ce que je puisse la faire venir, mais je ne peux pas la laisser là-bas trop longtemps... Vous connaissez les horaires des trains par ici ?

Pas question qu'elle monte dans un autre wagon de marchandises ! Tout en lançant ses chaussures, Rafe recensa toutes les raisons pour lesquelles il ne devait pas s'occuper de cette fille. Il fit même appel à Susan. En vain. Susan n'avait plus besoin de lui. Maggie, si.

— Tu sais, j'ai réfléchi, dit-il d'une voix qu'il trouva étrangement rauque. Que dirais-tu si toi et moi, on restait ensemble quelque temps ?

— Que voulez-vous dire ?

Bonne question. À quoi pensait-il précisément?

— Je veux dire... comme des amis. Rien de durable. Jusqu'à ce que tu aies repris des forces et que tu sois capable de te débrouiller. Je t'ai dit que j'ai mis une bague au clou, tu te rappelles ? Il me reste de l'argent. On peut rester ici et je prendrai soin de toi et de Jaimie une semaine ou deux. Le temps que tu te sentes assez costaud pour repartir.

Les yeux de Maggie le fixaient avec incrédulité.

— Pourquoi ? Vous nous avez déjà aidés plus que...

Elle se mit debout, si bien que, toujours à genoux, il se retrouva face à ses hanches.

— Non, je ne trouve pas que ce soit une bonne idée, affirma-t-elle, l'air effrayée.

— Mais bon sang, regarde-toi ! Comment pourrais-tu travailler? s'exclama-t-il en agrippant son tee-shirt pour la retenir. Écoute-moi. On va mettre au point une sorte d'arrangement. Ça te va ? Une façon de me rembourser. Tu vas travailler pour moi.

Elle le foudroya du regard.

— Non, ce n'est pas ce que tu penses ! s'écria-t-il.

— Quel travail, alors ? dit-elle en soupirant. Je ne suis bonne qu'à trois choses : la comptabilité, le service à table et le ménage. À ce que je vois, vous n'êtes pas submergé, par les factures, vous ne possédez pas de table et, si c'était le cas, vous n'avez même pas de maison où la mettre.

Rafe se retint de répliquer. Ce qu'il possédait ou ne possédait pas n'était pas le sujet.

— Je m'inquiète de ce qui vous arrive, à toi et au bébé. Tu as besoin d'un ami, et je me porte candidat.

— La proposition me touche, mais non, merci. Je vous dois déjà trop.

— Qui en tient le compte ? Pas moi, en tout cas !

Elle se dégagea vivement et s'écarta en titubant légèrement.

— Vous dites ça maintenant, seulement je suis déjà passée par là.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda-t-il en se relevant.

— Ça veut dire qu'il n'y a rien de gratuit et que je le sais, répondit-elle en se penchant difficilement pour ramasser sa veste et son chandail que Rafe avait jetés la veille dans un coin de la pièce. Qu'espérez-vous obtenir en échange ? Une famille toute faite pour remplacer provisoirement celle que vous avez perdue ?

Touché au vif, Rafe frémit. Elle soupira et passa une main tremblante sur son visage.

— Pardon. Je ne voulais pas dire ça. C'est seulement que je suis tellement endettée que je n'arriverai jamais à vous rembourser. De votre propre aveu, vous êtes en train de vous attacher à Jaimie. Plus longtemps vous vous en occuperez, plus la séparation sera douloureuse.

Rafe ne pouvait discuter ce point. Le seul fait de penser au moment où chacun irait de son côté le paniquait. Il irait tout droit s'acheter une bouteille et, en moins d'une heure, serait ivre mort.

— Personne n'aide personne sans rien en attendre, affirma-t-elle. Tout le monde veut se faire payer, un jour ou l'autre.

À en juger par son expression, elle tenait cette leçon amère de l'expérience.

— Sommes-nous en train de parler des gens en général, ou seulement des hommes ?

Il connaissait la réponse : elle la portait écrite sur le visage.

— J'ai travaillé dix ans dans un routier. Dois-je en dire plus ?

Elle étendit son chandail et sa veste sur le lit pour y envelopper Jaimie. Ce n'était sans doute pas le meilleur moment de lui dire que ces langes de fortune n'étaient plus nécessaires, mais il n'avait pas le choix.

— Tu peux utiliser la petite couverture pliée dans le tiroir, et j'ai acheté une combinaison, dit-il en ouvrant le sac. J'ai aussi pris une parka pour toi. J'ai besoin de ma canadienne et tu ne peux pas te promener dehors en tee-shirt.

Elle fixa de grands yeux effarés sur les vêtements tout neufs.

— Vous n'auriez pas dû ! Vous n'avez pas à vous soucier de nous.

— Eh bien, peut-être que si, grommela Rafe.

— Écoutez, c'était très gentil de nous acheter ces vêtements chauds. Merci beaucoup. Mais j'aimerais que vous les rapportiez au magasin.

Rafe pensa à sa maison, à tout le confort qu'il pourrait lui procurer là-bas, et sut aussitôt qu'il lui était impossible de la laisser partir. S'il le faisait, il le regretterait toute sa vie et se torturerait en se demandant ce qu'elle était devenue. C'était aussi simple et aussi compliqué que cela.

« Il est temps, Rafe », avait dit Susan dans son rêve. Sans doute ce rêve était-il un vœu pieux et non un signe du destin, mais peu importait. Ce qui comptait, c'était que, peu avant sa mort, Susan lui avait fait jurer qu'il ne resterait pas seul si jamais elle devait disparaître. Que Dieu la bénisse, elle avait fait cette nuit-là tout ce qui était en son pouvoir pour qu'il se sente libre, pour qu'il sache qu'elle voulait avant tout son bonheur.

En pensant à cette nuit, Rafe se demandait si Susan n'avait pas eu une sorte de prémonition. « Donne-moi ta parole que tu trouveras quelqu'un d'autre à aimer. » Sur le moment, il l'avait trouvée un peu sotte ; ils étaient tous deux jeunes et en excellente santé. Il

avait rien lui ébouriffant les cheveux, et lui avait fait remarquer qu'il risquait de faire un mauvais second mariage. Susan lui avait jeté un regard sévère. «Tu as fait le bon choix la première fois. Tu en feras un bon la seconde. Quand tu rencontreras la personne qu'il te faut, Rafe, tu le sauras. Tu la regarderas dans les yeux et tu sauras que c'est elle. »

Dès le premier regard sur Maggie, quelque chose avait repris vie en Rafe et, depuis, un sentiment qu'il n'osait pas encore nommer grandissait en lui. Allait-il l'ignorer et poursuivre son chemin, sa descente en enfer ?

On trouvait si rarement l'amour... Lorsqu'il survenait, soit on avait le courage de rejeter toute prudence et de le saisir au vol, soit on se cramponnait à une prétendue raison et on risquait de perdre définitivement toute chance d'aimer.

Alors, qu'importe si ses sentiments pour Maggie et Jaimie étaient déraisonnables et tombaient à un moment inattendu ! Pour la première fois depuis très longtemps, il avait une raison de vivre, de se battre, de revenir parmi le monde des vivants. Ce bébé et sa mère lui donnaient quelque chose à aimer. Il ne pouvait pas se détourner et dire : « Salut, et content d'avoir fait ta connaissance. »

Dieu lui vienne en aide, il avait besoin d'elle autant qu'elle de lui !

*

Maggie avait travaillé comme serveuse trop longtemps pour ne pas reconnaître l'instinct de possession dans les yeux d'un homme.

— Je... je dois partir.

— Donne-moi une seule raison valable, dit-il en s'approchant d'elle. Je n'ai pas toujours été un vagabond. Je te l'ai raconté hier soir : avant de prendre le rail, j'étais éleveur. Si nous manquons d'argent, je peux appeler mon frère pour qu'il m'en envoie. Lorsque je suis parti, Maggie, ce n'est pas seulement un ranch que j'ai laissé derrière moi, mais aussi un solide compte en banque. Il existe toujours et ne sert à rien.

La suggestion horrifia Maggie.

— Vous n'avez pas donné signe de vie depuis deux ans et vous voilà tout à coup prêt à décrocher le téléphone ? Non. Faites-le pour vous, mais pas pour Jaimie et moi. C'est une décision qui doit venir du cœur, que vous ne devez prendre que si elle vous paraît bonne.

— J'attendais peut-être d'avoir une raison de le faire. Aujourd'hui, j'en ai une.

— Non. Je ne veux pas que vous fassiez ça pour nous.

— Ce n'est qu'une hypothèse. J'ai encore du liquide. Si nous sommes raisonnables, nous n'aurons pas besoin de plus. Le prix de cette chambre n'est pas élevé. Je peux l'assumer pendant que tu récupères... Ensuite, nous verrons.

Maggie recula en secouant la tête. Elle venait tout juste d'échapper à l'emprise d'un autocrate, et n'avait pas l'intention de se lier à un autre. Jusqu'à présent, Rafe avait été la gentillesse même et elle lui en était très reconnaissante, mais elle n'était pas sotte au point de croire que les choses ne changeraient pas. Tôt ou tard, il se dirait qu'à force de l'aider il avait acquis certains droits sur elle et, en toute justice, elle ne pourrait discuter ce point, car chaque jour aurait augmenté sa dette.

— Je ne peux pas.

Il se frotta le visage d'un air las.

— C'est à cause de ta sœur ? Je vais lui envoyer tout de suite de quoi s'acheter un billet de car. J'aime les enfants ; je l'ai prouvé avec Jaimie. Quel âge as-tu dit qu'elle avait ?

— Je ne l'ai pas dit.

Un frisson glacé parcourut Maggie. Prise de vertige, elle chercha des yeux quelque chose sur quoi s'appuyer.

— Voyons, l'âge de ta sœur n'est quand même pas un secret d'État ! Et pourquoi faut-il impérativement que tu la fasses venir ? Tu as dit que ton père était mort, mais tu as parlé de ta mère ; alors j'en déduis que cette enfant a quelqu'un pour veiller sur elle. Y aurait-il un affreux beau-père à proximité ? Et qui est Lonnie ?

Le cœur de Maggie rata un battement. Comment avait-il appris le nom de son beau-père ? se demanda-t-elle avec horreur.

— Tu as crié dans ton sommeil. Tu as prononcé ce nom plusieurs fois, dit-il en la regardant dans les yeux.

Elle eut soudain peur qu'il n'y lise toute sa vie, d'un coup.

— Tu as peur de lui, n'est-ce pas ? insista-t-il. C'est lui qui t'a frappée, c'est lui que tu fuis ?

Qu'il ait si facilement découvert la vérité affola Maggie. Elle ne redoutait plus que Rafe ne la trahisse en échange d'une récompense. Il avait été trop attentionné, trop généreux envers elle et Jaimie pour qu'elle le craigne encore. Toutefois, l'expérience lui avait appris à ne se fier complètement à aucun homme. Rafe voulait que Jaimie et elle restent avec lui. Pourquoi n'utiliserait-il pas ce qu'il pourrait apprendre sur elle comme moyen de pression ? Elle eut honte aussitôt de nourrir de tels soupçons.

— Voyons, chérie, murmura-t-il. Fais-moi confiance. Laisse-moi veiller sur toi quelque temps.

Oh ! comme elle aurait aimé pouvoir le faire, se remettre au lit, prendre une gorgée de café et dormir. Ce serait merveilleux de savoir que Rafe allait s'occuper d'eux, qu'il serait là en cas de besoin pour récupérer Heidi.

Elle se hâta d'interrompre ce rêve. La solution de facilité était rarement la meilleure. Elle la paierait à un moment ou un autre, peut-être cher et, ce qui était pire, elle le blesserait. Mieux valait rompre les liens immédiatement plutôt que de prendre le risque de briser le cœur d'un homme qui avait déjà beaucoup souffert.

À nouveau en proie au vertige, elle chercha à prendre appui sur le mur. Il était trop loin. La seule chose solide à portée de main était Rafe. Elle eut très envie de s'abandonner un instant contre son corps robuste, comme la veille. Le seul fait d'en avoir tellement envie la poussa à s'éloigner.

— Il faut que j'aille à la salle de bains.

Ce n'était pas un mensonge. Elle y parvint en titubant et alluma la lumière mais, curieusement, la petite pièce parut s'assombrir. Même la lueur que laissait passer la minuscule fenêtre se ternit. Clignant des yeux, Maggie voulut tendre le bras pour appuyer de nouveau sur l'interrupteur. Peut-être avait-elle éteint au lieu d'allumer. Son bras refusa de bouger.

Elle tenta d'atteindre le lavabo et se retrouva sur le sol avec l'impression d'être un minuscule éclat de verre translucide dans un kaléidoscope. De très loin, elle entendit Rafe appeler : « Maggie ! Maggie, réponds-moi ! » Elle scruta les ombres qui l'entouraient.

Puis ce fut l'obscurité.

*

Rafe tourna la poignée mais, évidemment, Maggie s'était enfermée. Le choc sourd qu'il avait entendu résonnait dans sa tête. Il l'imagina gisant derrière la porte, le crâne ouvert.

— Maggie ? Maggie, réponds-moi, bon sang ! Silence.

Tant pis, il n'y avait pas d'autre solution. Il recula et envoya un coup de botte juste en dessous de la poignée. Le bois se fendit, mais le verrou tint bon. Merde ! Saisissant la poignée, il frappa la porte de l'épaule en y mettant tout son poids. Une fois. Deux fois. Le chambranle se brisa enfin et la porte s'ouvrit.

Maggie gisait sur le linoléum usé. Dans la lumière crue, son visage était si pâle qu'elle semblait morte. Paniqué, il se laissa tomber à genoux à côté d'elle.

— Maggie ?

Il prit son visage entre ses mains et se rendit compte immédiatement qu'elle brûlait de fièvre. Il lui tapota les joues sans obtenir la moindre réaction. Il la prit dans ses bras et souleva son corps inerte. Sa tête roula comme celle d'une poupée de chiffon.

— Maggie, parle-moi !

Il revint dans la chambre et posa la jeune femme sur le lit. Elle gémit mais ne bougea pas. Rafe lui prit le poignet et le lâcha aussitôt. Sans montre, pas moyen de lui prendre le pouls. Bon. Aux grands maux, les grands remèdes. Il décrocha le téléphone et composa le 911. Le temps que quelqu'un décroche, il était au bord de l'explosion.

— Il me faut une ambulance ! Aboya-t-il lorsqu'une femme répondit enfin.

— Puis-je avoir votre nom, monsieur ?

Son nom ?

— Ma p'tite dame, c'est une urgence ! Il me faut une ambulance.

— J'ai bien compris, monsieur, mais vous devez garder votre calme. Pouvez-vous me dire de quelle nature est cette urgence ? Il y a eu un accident ?

Les yeux fixés sur le visage sans vie de Maggie, Rafe s'efforça de répondre avec précision.

— Non, ce n'est pas un accident. C'est une jeune femme qui est très malade. Elle vient de s'évanouir. Elle a une forte fièvre. Il me faut une ambulance, bon Dieu de bon Dieu !

— Où êtes-vous, monsieur ?

Ne se rappelant plus le nom du motel, Rafe bondit du lit pour regarder par la fenêtre. Le téléphone tomba de la table de chevet avec un bruit assourdissant.

— Ça s'appelle *Le Repos du Voyageur*.

L'odeur des œufs au bacon qui sortait des sacs posés sur la table lui souleva le cœur.

— C'est près du chemin de fer. Je ne connais pas l'adresse.

Quelques secondes s'écoulèrent avant que l'employée ne reprenne la parole :

— Puis-je avoir votre nom maintenant, monsieur ? Rafe explosa.

— Je m'appelle Rafe Kendrick, et vous regretterez de l'avoir entendu si vous ne m'envoyez pas tout de suite une ambulance ! Arrêtez de poser des questions stupides et faites votre boulot !

— Je viens de vous envoyer une ambulance, monsieur Kendrick. Je vous en prie, reprenez votre calme. C'est mon boulot de vous garder au téléphone et de vous assister jusqu'à l'arrivée des secours.

Rafe eut du mal à retenir un rire hystérique. Toute sa vie, il avait su garder son sang-froid dans les moments cruciaux. Sauf la nuit où sa famille avait été tuée. Et maintenant.

— Je suis désolé. D'avoir crié, je veux dire. Il jeta un regard angoissé à Maggie.

— Que faut-il que je fasse ? demanda-t-il. Elle est inconsciente et a beaucoup de fièvre. Elle est vraiment malade. Très malade.

— L'essentiel est de rester calme. C'est pour ça que je suis là, monsieur Kendrick. Pour vous aider et vous dire quoi faire. Tout d'abord : est-ce que cette jeune femme est dans la chambre de motel ?

— Oui, je l'ai posée sur le lit.

— Pouvez-vous rester à côté d'elle sans lâcher le téléphone ?

— Oui, dit-il en se rapprochant de Maggie. Ça y est. Je suis à côté d'elle.

L'employée lui posa des questions sur l'état de santé de Maggie auxquelles, hagard, il ne put répondre que par des « je ne sais pas » tout en guettant la sirène d'une ambulance. Il avait l'impression de revivre un cauchemar. Des images surgissaient dans sa tête. La voiture qui basculait dans l'abîme. Le visage de Susan derrière le pare-brise. La grêle. La nuit... ô mon Dieu, pas de nouveau!

— L'ambulance va arriver dans une minute, entendit-il.

— Je crois que j'entends la sirène. Enfin. C'est pas trop tôt ! Qu'est-ce qu'ils ont dû faire ? Graisser la bécane avant de démarrer?

Elle rit.

— Faites-moi confiance. Ça a l'air beaucoup plus long que ça ne l'est. Il y a quatre minutes seulement que vous avez appelé.

— Les quatre minutes les plus longues de l'histoire.

— Oui, je sais. Et votre bébé, il va bien, monsieur Kendrick ? Je l'entends pleurer.

Rafe jeta un coup d'oeil au tiroir dans lequel gigotait Jaimie au milieu d'un nid de couvertures.

— Il va bien, mais je pense qu'il a faim.

— Il a de bons poumons, en tout cas. Comment s'appelle-t-il ?

Rafe allait répondre lorsqu'il se rappela combien Maggie était secrète. Eh bien, pour la discrétion, c'était loupé.

— Il a effectivement une bonne paire de poumons, acquiesça-t-il en ignorant la question. Je crois que l'ambulance entre dans le parking.

— Je vais rester au téléphone. Allez leur faire signe. D'accord ? S'ils ne vous voient pas, revenez me le dire, pour que je les guide.

— Entendu.

— Ensuite, occupez-vous de votre bébé. Dans la confusion, n'oubliez pas que vous avez un bébé.

Oublier ? Il avait suffi de quelques heures pour que Rafe se sente lié à Jaimie comme par un cordon ombilical.

La salle d'attente des urgences de l'Hôpital Général de Squire ressemblait à toutes les salles d'attente d'hôpitaux. Des fauteuils et des canapés en vinyle bleu étaient alignés contre les murs blancs. Le carrelage offrait l'habituel panaché de couleurs fadasses. Rafe se demanda s'il existait une corporation internationale de décorateurs spécialisés dans les établissements médicaux.

Craignant qu'il n'ait trop chaud, il avait débarrassé Jaimie de sa combinaison et replié la couverture qui l'enveloppait. Cela faisait déjà une heure qu'un taxi les avait déposés à la porte de l'hôpital dans lequel régnait une atmosphère étouffante.

Combien de temps cela prenait-il d'examiner quelqu'un et de voir ce qui n'allait pas ? Avaient-ils tout simplement oublié qu'il était là ? Ou avaient-ils classé Maggie parmi les gens sans importance dont on ne s'occupe que lorsqu'on n'a plus rien à faire ?

Maggie étant inconsciente, Rafe avait dû répondre aux questions de l'employée des admissions. Il n'avait pu fournir ni son nom de famille ni son adresse. Elle venait de Prior, il le savait, mais, se rappelant le soin qu'elle prenait à conserver l'anonymat, il était resté évasif sur leur rencontre, se contentant d'expliquer qu'il l'avait emmenée dans un motel lorsqu'il était devenu visible qu'elle était malade.

Quelques minutes plus tard, il avait entendu l'une des employées dire à l'autre :

— C'est ce type, là-bas, qui nous l'a amenée. Ça m'étonnerait qu'elle ait une assurance. Pour se faire payer, ça va pas être simple.

La remarque avait scandalisé Rafe. Tout être humain était important. En quoi la situation financière d'un malade devait-elle être prise en compte ?

Il se leva et se remit à marcher de long en large. Maggie était de l'autre côté de ces doubles portes. Au souvenir de son teint livide, il eut l'impression qu'un étau lui étreignait la poitrine. Si seulement il avait insisté pour qu'elle aille voir un médecin dès leur arrivée à Squire...

Y avait-il seulement un bon toubib, dans cet hôpital vétuste ? Quelqu'un avait-il déjà examiné Maggie ? Si elle ne recevait pas les meilleurs soins possibles, des têtes allaient tomber. Il les traînerait en justice avant qu'ils aient compris ce qui leur arrivait.

L'idée le fit s'arrêter au milieu de la pièce. Avec quoi comptait-il se payer un avocat ? Avec son charme irrésistible ? Il n'était pas dans l'Oregon où son nom de famille avait du poids, mais dans un bled paumé de l'Idaho dont la population ignorait le nom des Kendrick. Il pouvait les menacer autant qu'il voulait, ils le prendraient tout simplement pour un vagabond qui se la jouait, ou pour un cinglé.

Eh bien, on pouvait remédier à cela. Et rudement vite. Même s'il n'avait pas contacté ses parents ni son frère depuis deux ans, ils se rallieraient à lui s'il les appelait. Son père ferait irruption dans ce petit hôpital, tonnait haut et fort et fusillait tout le monde de son regard bleu. Ces godiches de secrétaires en trembleraient d'effroi dans leurs fauteuils à roulettes.

— Monsieur Kendrick ?

Rafe se retourna. Une jeune femme rousse en blouse blanche approchait. Son stéthoscope brillait sous la lumière fluorescente. Elle glissa son bloc-notes sous un bras et lui tendit la main.

— Je suis le Dr Hammish. C'est vous qui avez fait venir une ambulance pour une malade prénommée Maggie ?

Après avoir déplacé Jaimie pour libérer son bras droit, Rafe serra la main tendue. Le

front soucieux et le regard sérieux de la jeune femme le rassurèrent. Il eut un peu honte d'avoir douté du personnel de l'hôpital.

— Comment va-t-elle ? Elle va s'en sortir ?

Elle lui fit signe de s'asseoir à côté d'elle sur le canapé.

— Notre Maggie Inconnue en a vu des vertes et des pas mûres, dit-elle. Elle a été sauvagement battue. Vous le savez, j'imagine ?

— Oui.

À en juger par l'expression du médecin, Rafe devina qu'il figurait en haut de la liste des suspects.

— Je m'occupe d'elle depuis deux jours. Il est difficile d'ignorer des bleus de ce genre... Ce n'est pas moi, si c'est ce que vous pensez, affirma-t-il en regardant le Dr Hammish dans les yeux. Je l'ai rencontrée il y a deux nuits, et elle était déjà dans cet état.

Le médecin inclina la tête ; elle semblait le croire sans toutefois l'innocenter complètement.

— Comment vous êtes-vous rencontrés ?

Rafe inspira à fond pour contenir son exaspération.

— Docteur, excusez-moi. Je suis très inquiet et vous ne m'avez toujours pas dit comment elle allait.

Le médecin émit un petit rire amer.

— Pardon. Quand je tombe sur une femme qui a subi des violences, j'ai du mal à penser à autre chose. Maggie a repris conscience, et je crois qu'elle guérira.

— Merci, mon Dieu.

— Quoi qu'il en soit, elle est très malade. Elle a accouché il n'y a pas longtemps, ce qui fragilise toujours les femmes. Et j'imagine qu'elle n'a pas vu de médecin depuis la naissance. À première vue, elle souffre d'une septicémie due à une infection rénale, mais j'attends le résultat des analyses pour me prononcer catégoriquement.

— Une septicémie ? C'est très dangereux, non ?

— C'est grave, oui. Des bactéries se sont échappées de l'organe infecté et ont contaminé le sang. Une fois là, elles se multiplient rapidement et se répandent dans tout le corps. Bref, si on ne fait rien, on court un réel danger.

Rafe s'aperçut qu'il serrait Jaimie très fort contre lui.

— Je l'ai mise sous perfusion avec un antibiotique puissant et une solution saline. Nous allons poursuivre ce traitement et la garder en observation pendant au moins trois jours. Après cela, des médicaments suffiront et nous la relâcherons... à condition que je sois sûre qu'elle pourra rester alitée durant au moins neuf ou dix jours dans un endroit correct. Sinon, malgré ses inquiétudes au sujet du coût, je serai obligée de la garder ici.

Rafe ferma les yeux un instant. Le soulagement lui donna l'impression d'être soudain vidé de ses forces.

— Mais elle va s'en tirer ?

— Je ne peux pas vous le garantir à cent pour cent, répondit le médecin après un soupir. Tout dépend de la façon dont elle va réagir au traitement. Néanmoins, je ne vois aucune raison de redouter des problèmes.

Elle baissa un instant les yeux sur ses mains jointes avant d'adresser à Rafe un regard franc et direct.

— Maggie a été sévèrement battue, monsieur Kendrick. Je pense que les coups sur les

reins ont aggravé sérieusement son état en meurtrissant des organes déjà enflammés et les tissus environnants. Pour être tout à fait franche, je m'inquiète moins de sa réaction aux antibiotiques que de ce qui peut lui arriver à sa sortie de l'hôpital. Elle a de la chance de ne pas avoir de lésions internes.

— Elle ne sera plus battue, promet Rafe d'un ton véhément. Si ce salaud s'approche d'elle, je le... il ne mettra plus la main sur elle, je vous l'assure.

Le médecin hocha la tête.

— En général, je ne me permets pas de jugements hâtifs, mais je vous crois innocent.

— J'aimerais faire rendre gorge à ce salopard. Je n'ai jamais vu de marques pareilles sur personne. Pas même sur moi, et Dieu sait que je me suis payé de bonnes chutes dans les rodéos. Un individu qui fait ça à une femme ne mérite pas le nom d'homme.

Le médecin soupira. Visiblement du même avis que Rafe, elle murmura :

— Si jamais vous mettez la main sur ce criminel, ne soyez pas égoïste. Prévenez-moi. Moi aussi, j'aimerais bien lui faire payer sa brutalité.

— Marché conclu, docteur Hammish, dit Rafe qui ne s'attendait pas du tout à une telle requête.

— Je vous le rappellerai, à tout hasard, répondit-elle avec un petit rire.

Elle jeta un oeil sur le nourrisson.

— Ce doit être le petit bonhomme dont j'ai entendu parler : Jaimie, le plus merveilleux, le plus beau bébé du monde. Je me trompe ?

— Elle vous a dit son nom ? Vous lui avez tordu un bras pour la faire parler? J'ai eu du mal à l'obtenir d'elle.

— J'ai rappelé le secret professionnel du médecin, mais je n'ai eu que des bribes d'information. Elle est trop malade pour faire la conversation. Cela dit, c'est quand même bizarre qu'elle refuse d'indiquer son nom de famille et l'endroit d'où elle vient.

— Je pense qu'elle fuit.

— Après avoir vu ses bleus, qui pourrait le lui reprocher? Mais vous ne m'avez pas dit comment vous avez fait connaissance.

— Que disiez-vous du secret professionnel du médecin ?

— Je ne trahirai ni vos secrets ni ceux de ma patiente, assura-t-elle.

Rafe lui raconta comment il avait rencontré Maggie.

— J'ai essayé de l'emmener chez un médecin, mais elle a refusé. Pour dire la vérité...

Il s'interrompit et chercha de nouveau le regard du Dr Hammish.

— Il me faut votre parole d'honneur que vous ne répéterez ça à personne.

— Vous avez ma parole. Je pense que cette jeune femme a besoin d'être protégée, et je ne ferai rien qui puisse la mettre en danger.

Sans savoir pourquoi, Rafe crut en sa bonne foi. Restait à espérer qu'il ne faisait pas une erreur.

— Il est possible qu'elle soit recherchée par la police.

— La police ? Mais pourquoi ?

— Je suis aussi perplexe que vous. Elle n'a pas le profil d'une criminelle.

— Non, acquiesça le médecin d'un air songeur. Pensez-vous qu'elle fuit un mari violent ? Elle est peut-être emberlificotée dans un vilain divorce avec un problème de garde d'enfant, et elle a pris la fuite avec le bébé.

— Je ne crois pas. Elle ne porte pas d'alliance, et ne semble pas en avoir porté. Bien sûr,

aujourd'hui, tout le monde n'en porte pas. Mais elle a dit des choses qui permettent de penser qu'elle est célibataire.

Il cita l'insistance de Maggie à priver Jaimie de père.

— Une femme mariée, même en instance de divorce, n'aurait pas fait ça, conclut-il.

— Non, effectivement. Vous vous êtes collé une grosse responsabilité sur le dos, monsieur Kendrick. J'imagine que vous avez hâte de vous débarrasser de ce petit bonhomme.

— Me débarrasser de lui ?

— Oui, dit-elle avec un sourire aimable. Jusqu'à ce que Maggie puisse de nouveau s'occuper de lui, le foyer d'accueil du comté prendra soin de Jaimie. Le personnel est très bon, ne craignez rien.

— Non.

Le refus avait jailli avant même que Rafe ait réfléchi. Il lui était impossible de confier Jaimie à des inconnus.

— Voyons, Maggie et son bébé ne sont pas sous votre responsabilité.

— Les responsabilités, ça s'assume, non ?

— Oui, bien sûr.

— Eh bien, celle-là, je l'assume.

Le médecin se tapota le menton en le dévisageant avec inquiétude.

— Je sais que vous n'avez que de bonnes intentions, monsieur Kendrick. Et, je vous en prie, ne le prenez pas mal... mais êtes-vous sûr d'être en mesure d'assumer cette responsabilité ? Ce n'est pas seulement à Jaimie que vous devez penser, mais à Maggie aussi. Elle aura besoin qu'on veille sur elle lorsqu'elle partira d'ici, et je ne sais pas...

— Tous les deux seront bien soignés, je peux vous l'assurer.

— Comment ? Elle sera incapable de s'occuper du bébé et elle-même devra rester alitée durant au moins une semaine. Comment pourrez-vous prendre soin d'elle si vous devez trouver un travail pour payer les frais qui risquent d'être lourds ? Il faudra pour commencer un traitement très onéreux, sans compter des repas équilibrés, et non des pizzas ou des hamburgers. De votre propre aveu, vous êtes au chômage, plutôt fauché et sans domicile. Jaimie sera bien mieux soigné dans un foyer d'accueil. Je vous en prie, laissez-moi...

Rafe l'interrompit en se levant.

— Les apparences sont parfois trompeuses, docteur, dit-il d'un ton bourru. J'ai une maison presque aussi grande que votre hôpital, et une gouvernante à plein temps qui est aussi une excellente cuisinière. Quant à l'argent, je vous assure que j'en ai sacrément plus que vous à la banque.

L'expression du médecin trahit plus de compassion que de crédulité.

Rafe jeta un oeil à la rangée de téléphones publics au fond du couloir.

— Le temps que vous libériez Maggie, le Cessna de la famille Kendrick aura décollé de l'Oregon et attendra ici pour l'embarquer... À condition, bien sûr, que ce trou paumé de l'Idaho ait un aéroport.

— Oui, nous avons un petit aéroport, concéda-t-elle sans cesser de le jauger d'un regard incrédule. Si vous prétendez être un millionnaire excentrique, il me faut des preuves, sans lesquelles je ne vous laisserai pas emmener Maggie.

— Multimillionnaire, je le suis. Excentrique, je comprends que vous le supposiez. Quelle preuve voulez-vous ? Une confirmation de ma banque vous convaincra-t-elle ?

— Euh... Oui, je pense que cela suffirait.

Il lui prit son bloc-notes et nota les coordonnées de sa banque ainsi que son numéro de sécurité sociale.

— Allez-y, appelez-les. J'ai oublié mon numéro de compte, mais mon nom leur suffira. Dites-leur que je m'appête à vous faire un chèque de la somme que vous voudrez et qu'avant de l'accepter, vous voulez vérifier l'état de mes finances. Ils ne vous diront pas combien il y a sur mon compte, mais vous saurez si l'argent existe.

Il lui rendit le bloc-notes. Puis, abandonnant le médecin abasourdi, il se dirigea vers l'un des téléphones publics.

Rafe resta planté plusieurs secondes devant le téléphone avant de décrocher. Puis, coinçant l'écouteur sous son menton, il appela l'opératrice et demanda un numéro en PCV dans l'Oregon. Les yeux fixés sur le petit visage de Jaimie, il attendit.

— Oui, je prends, dit enfin son frère Ryan d'un ton perplexe.

— Vous pouvez parler, monsieur, annonça l'opératrice.

— Rye ? C'est moi, Rafe, dit-il d'une voix tremblante.

— Mon Dieu, c'est vraiment toi ! J'ai cru que c'était encore un appel bidon.

— Un appel bidon ?

— Je te raconterai. Rafe, où es-tu, bon sang ? Tu vas bien ?

Sa voix semblait un peu plus mûre, un peu plus rude que deux ans plus tôt.

— Je vais bien.

Ce n'était pas un mensonge. Depuis qu'il avait rencontré Maggie, il allait bien. Vraiment bien.

— Euh... Je ne sais que dire. Bonjour, peut-être.

— Bonjour? s'exclama Ryan. Espèce de salopard, on t'a cru mort ! Où étais-tu, bon Dieu ?

Rafe s'apprêtait à répliquer lorsqu'il perçut un sanglot, un de ces sanglots secs qui montent des tripes des individus les plus coriaces.

— Rye ? Non, je t'en prie, ne fais pas ça!

— Et toi, comment as-tu pu faire ce que tu as fait ? Tu as une famille qui t'aime, bon sang ! As-tu une idée du chagrin que tu as causé à notre mère ?

Rafe s'appuya d'une épaule à la cloison métallique de la cabine.

— Je suis désolé, Rye. Je n'ai pas pu appeler. J'ai essayé plusieurs fois. Je... je suis désolé.

— Tu es désolé? Elle ne pouvait plus ni manger ni dormir ! Elle a perdu plus de quinze kilos. Où es-tu ? Dès que j'arrive, je commence par t'embrasser et ensuite je te casse la gueule.

À demi aveuglé par les larmes, Rafe sourit.

— Tel que je suis en ce moment, tu y arriverais d'une seule main.

— Tu es malade ?

Rafe serra le poing autour du cordon du téléphone.

— Maintenant, ça va. Je te raconterai. C'est une longue histoire.

— Tu as peur que je ne puisse pas payer la note ?

— C'est si bon d'entendre ta voix ! Tu m'as manqué, Ryan.

Puis il raconta ce qui lui était arrivé depuis le matin où il était parti en laissant un mot sur la table de la cuisine.

— Je n'en reviens pas. Tu as vagabondé à bord de wagons de marchandises ?

— Oui.

— J'ignorais que ça se faisait toujours.

— Nous ne manquons pas de SDF, dans ce pays. Tu crois qu'ils vivent tous dans les

grandes villes ?

— Non, bien sûr. Mais... mon frère, un vagabond ? Et qu'est-ce que tu veux dire quand tu parles d'un problème d'alcool ?

— Ça, exactement. Ça fait deux jours que je suis sobre. Je n'avais pas le choix. Je suis avec une dame qui avait plus besoin de moi que moi d'une bouteille.

— Une dame? Où est-ce qu'un vagabond peut rencontrer une dame ? Dans un wagon de marchandises ?

— Tu l'as dit : c'était dans un wagon de marchandises.

— C'est trop ! Il y a des hommes qui ramassent des femmes dans des bars, ça, je le sais. Mais dans un wagon de marchandises ! Tu as perdu la tête ?

— Elle est ravissante, Rye. Je sais que ça a l'air stupide, surtout en deux jours, mais je crois que je suis en train de tomber amoureux. C'est le genre de personne dont on a envie de prendre soin. Tu vois ?

— Oh, merde !

Un long silence s'établit.

— Rafe, où es-tu ?

— À l'hôpital d'un trou perdu, dans l'Idaho.

— Tu as dit que tu n'étais pas malade.

— Moi, non. C'est Maggie qui est malade. Je sais que c'est beaucoup te demander, mais peux-tu prendre l'avion et venir nous chercher? Il faudrait que tu sois là dans trois jours. Quel jour est-on, aujourd'hui ?

— On est jeudi, le 28 octobre. Et qu'est-ce que tu veux dire par « nous chercher » ? Tu la ramènes à la maison ? Où as-tu la tête ?

— Sur les épaules. Ça m'a sauvé la vie de la rencontrer, Ryan. Je te jure que tu vas l'aimer. Hé ! et attends de voir Jaimie.

— Jaimie ?

— Son bébé. Il est adorable.

— Elle a un bébé ? Rafe, où es-tu exactement ?

— À Squire. Juste de l'autre côté de la frontière de l'Idaho.

— Connais pas.

— Eh bien, ce n'est pas précisément une métropole. C'est dans le nord. Il y fait très froid. Tu as l'impression que tes poumons vont geler quand tu respires.

— Je serai là demain matin, promet Ryan. Je serais bien venu ce soir, mais ça fait un moment que je n'ai pas pris le Cessna. Il a besoin d'une révision et je dois établir un plan de vol. Rafe? Ne fais rien de stupide avant mon arrivée !

— Comme quoi ?

— Comme... eh bien, je ne sais pas. Comme l'épouser ou le lui promettre. Il faut que nous ayons une bonne conversation, toi et moi. D'accord, frangin ?

— En fait, je n'étais pas allé jusqu'à envisager le mariage, mais ce n'est pas une mauvaise idée. Si une femme a jamais eu besoin d'un mari, c'est Maggie.

— Tu plaisantes, j'espère.

Rafe plaisantait, mais à moitié seulement.

— Nous verrons. Pour le moment, se lier à moi lui fait un peu peur.

— Eh bien, il y en a au moins un de vous deux qui raisonne sainement. Je vais essayer d'arriver ce soir. J'ai l'impression que tu as besoin d'un gardien.

Rafe rejeta la tête en arrière et éclata de rire. Le bruit réveilla Jaimie qui émit un léger cri.

— Merde... il y a vraiment un bébé.

— Ouais, fit Rafe en berçant le nourrisson pour qu'il se rendorme. Et inutile de prendre des risques en te précipitant, Rye. Rien de ce que tu diras ou feras ne pourra modifier la situation. J'ai déjà avalé l'hameçon.

Ryan soupira.

— Tu es un homme adulte ; j'imagine que tu sais ce que tu fais. Tout ce que je souhaite, c'est que tu reviennes à la maison.

La maison... Le mot s'introduisit doucement dans le cerveau de Rafe, réveillant les souvenirs qu'il avait essayé de fuir. Aujourd'hui, il n'en ressentait plus le besoin. Il allait rentrer à la maison et, à moins que Maggie ne trouve un argument sérieux à lui opposer, il l'emmènerait. Il y avait une bonne université, là-bas, et du travail pour tout le monde. Ce serait l'endroit idéal pour redémarrer, avec l'avantage supplémentaire qu'il serait en mesure de veiller sur elle.

Il songea brièvement à Susan. Les enfants et elle auraient toujours leur place dans son cœur. Il avait fini de se punir pour quelque chose qu'il n'avait pas voulu et qu'il n'aurait pu empêcher.

— Tu peux appeler papa et maman pour moi ? demanda-t-il d'une voix bourrue. Je ne voudrais pas leur faire un trop grand choc en débarquant sans prévenir.

— Ils sont en Floride, mais je les appellerai. Ils voudront venir te voir tout de suite. Seulement papa a eu des douleurs dans la poitrine et il doit voir le cardiologue dans quelques jours. Maman lui interdira de monter dans un avion avant le feu vert du toubib. Ça leur donnera le temps de bavarder avec toi au téléphone et d'enregistrer la nouvelle avant de te voir.

— Un cardiologue ? s'exclama Rafe. C'est grave, alors ?

— Non. Ce n'est pas anormal chez un sexagénaire. Selon maman, ce sont des crises d'angine de poitrine, mais tu connais l'histoire. L'infirmière qu'elle a été ne peut s'empêcher de poser des diagnostics et, une fois sur quatre, elle a tout faux.

— C'est bizarre qu'il ait des problèmes cardiaques tout d'un coup.

— Moi, je dirais que c'est à cause de la nourriture, trancha Ryan. Tu sais comme il aime tout ce qui est riche et gras. En plus, il continue à fumer en cachette. Une vraie bourrique !

À l'idée de perdre son père, le sang de Rafe se glaça.

— Heureusement que maman est avec lui. Sinon, il dirait : « Merde pour ces douleurs de poitrine ! » et monterait dans un avion.

Rye émit un gloussement.

— Putain, ça me fait plaisir de parler avec toi !

— À moi aussi.

Rafe était en effet si heureux qu'il ne comprenait pas pourquoi il avait attendu si longtemps.

— Eh bien, c'est Noël de bonne heure, cette année ! Nous avons passé le pays au peigne fin pour te retrouver en allant jusqu'à proposer des récompenses. On n'était pas loin de te croire mort.

— Moi aussi, admit Rafe. Pendant longtemps, j'ai voulu mourir et j'ai passé des heures et des heures à espérer que ça arrive... Ça paraît stupide, dit comme ça, mais j'étais dans un

sale état, Rye.

— Tu en avais le droit.

Un autre silence se fit sur la ligne.

— Je regrette que tu ne sois pas resté ici en te faisant aider, reprit Ryan. Il y a toutes sortes de conseillers pour aider les gens à faire leur deuil.

«Le travail de deuil ». Rafe se souvenait comme cette expression l'avait mis en fureur, à l'époque. Aujourd'hui, il savait que cela existait. Ça s'appelait l'enfer, et on n'avait pas besoin de mourir pour y aller.

— J'ai trouvé mon propre traitement.

— Est-ce que tu sais quelle chance tu as d'être toujours en vie, espèce d'abruti ?

— Une sacrée chance, reconnut Rafe en toute sincérité.

— Comment ça va, en ce qui concerne l'argent ?

— J'ai un truc à régler ici qui devrait coûter dans les sept cents dollars. Apporte-moi un peu plus, s'il te plaît. À propos, mon compte en banque est toujours actif? Quelqu'un va appeler pour vérifier que je suis solvable.

— Bien sûr qu'il est toujours actif! Je n'ai pas pu me résoudre à le fermer. C'était trop définitif. J'avais du mal à croire que tu reviendrais, mais en même temps... Bref, il existe toujours. Qu'est-ce qui te fait penser que, livré à moi-même, je n'ai pas mené le ranch à la faillite ?

Rafe éclata de rire.

— Parce que tu es un Kendrick ! Tu as fait tes dents en montant à cheval et en gardant le bétail. Je suis probablement plus riche que quand je suis parti.

— Oui, et tu me dois les vacances de deux ans.

— Laisse-moi le temps de me remettre dans le bain, et ensuite, tu pourras partir en vacances. Maintenant que j'ai pris ma décision, j'ai hâte de sentir de nouveau l'odeur du fumier.

— Tant mieux, parce que je risque de te plonger le nez dedans !

*

Rafe raccrocha, un sourire aux lèvres. Sourire qui disparut lorsqu'il se retourna. Le Dr Hammish se dirigeait vers lui, l'air sombre.

— Maggie va bien ? demanda-t-il.

Elle fit oui de la tête, mais son expression n'était pas convaincante.

— Il y a un problème, dit-elle. L'un de nos aides-soignants a trouvé le permis de conduire de Maggie dans son jean et l'a apporté aux admissions, ce qui est la procédure normale. Il ignorait qu'elle ne voulait pas que l'on contacte sa famille.

— Oh, merde !

Le médecin lui décocha un regard compatissant.

— Du coup, les admissions ont appelé la police, qui a contacté la famille. Un dénommé Lonnie Boyle.

— Fantastique ! Gémit Rafe en se passant la main sur le visage.

— Vous pensez que c'est ce Boyle qui l'a battue ?

— Je pense que c'est très, très probable.

— Cette histoire m'embête vraiment. Le policier dit que M. Boyle a semblé inquiet et qu'il projette de venir ici. Si c'est le type qui l'a blessée, je dois prévenir la police. Le nom de Maggie n'a pas eu l'air de provoquer la moindre réaction, mais j'imagine que des quantités de noms s'accumulent dans les commissariats. Que se passera-t-il si elle a des ennuis avec la police ? Je crains d'appeler Boyle et de compliquer un peu plus les choses.

Elle avait raison. Tant qu'on n'en saurait pas plus sur Maggie, mieux valait éviter d'impliquer davantage la police.

— Si c'est lui qui l'a battue, il ne pourra rien faire tant qu'elle sera ici.

— Exact.

— Attendons la suite des événements. Si cet individu se montre dangereux, nous serons obligés de prévenir la police. Jusque-là, je suggère de ne rien faire.

Le médecin regarda le bébé que tenait Rafe.

— M. Boyle peut exiger qu'on lui rende Jaimie. Rafe réfléchit une fraction de seconde avant de répondre.

— Ce sera à Maggie de décider. Si elle a confiance en cet homme, je lui donnerai le bébé. Sinon... il n'a pas intérêt à poser un doigt sur cet enfant, je vous le dis.

Le Dr Hammish lui jeta un regard songeur et sourit.

— À propos, j'ai appelé votre banque.

— Et ?

— L'employée m'a affirmé que le compte était effectivement approvisionné. J'ai raconté qu'il s'agissait d'une transaction immobilière et que vous deviez me faire un chèque de trois cent cinquante mille dollars.

— Satisfaite ?

Elle fit oui de la tête.

— C'est une question indiscreète, je le sais, mais combien d'argent avez-vous, au juste ?

— Suffisamment. Du moment que vous êtes sûre que j'ai les moyens de prendre soin de Maggie et de Jaimie, peu importe le total, non ?

— Oui, bien sûr. Maggie sait-elle quelle chance elle a eue de tomber sur vous ?

Rafe lui décocha un clin d'oeil.

— Pas encore.

— Lui avez-vous dit que vous êtes un homme aux moyens considérables ?

Le sourire de Rafe s'agrandit.

— Pas avec autant de mots.

— Hmm... voilà qui devrait être intéressant.

Rafe éclata de rire, ce qui réveilla Jaimie. Le bébé s'aperçut alors qu'il avait faim et besoin d'être changé. Lorsque le médecin sentit l'odeur qui émanait du pyjama, elle laissa à Rafe le soin de s'en occuper.

— Vous avez revendiqué ces responsabilités... lui rappela-t-elle.

— C'est vrai, opina Rafe Kendrick, homme de parole même s'il s'agissait de remplacer une couche souillée.

Maggie avait été installée dans une chambre individuelle. Les yeux au plafond, elle gisait immobile avec pour unique bruit le tic-tac de l'horloge murale. Vu le prix d'une journée à l'hôpital, elle se demandait combien lui coûtait chaque minute. La perfusion plantée dans son poignet lui donnait l'impression d'être tenue en laisse. Sans cet appareillage, elle aurait prié le médecin de lui faire une ordonnance, aurait ramassé ses vêtements et déguerpi.

Elle n'en revenait pas de s'être évanouie. Pourquoi cette faiblesse subite, alors qu'elle s'apprêtait à reprendre la route ? Il fallait qu'elle fasse venir Heidi, et avant cela qu'elle s'installe quelque part et trouve un boulot pour subvenir à leurs besoins. Ce n'était vraiment pas le moment de se retrouver avec des factures d'hôpital jusqu'au cou!

Tant pis, elle se débrouillerait. Le médecin lui avait assuré qu'elle était vraiment malade. Donc, elle n'avait pas le choix et devait rester là jusqu'à ce qu'elle soit remise sur pied. Une fois dehors, elle prendrait deux boulots à la fois pendant un moment. Le baby-sitting ne serait pas simple, mais elle trouverait quelqu'un de fiable pour s'occuper de Jaimie. Tout s'arrangerait. Elle devait le croire.

Peut-être qu'en se concentrant très fort elle parviendrait à faire surgir une fée qui, d'un coup de baguette magique, la débarrasserait de tous ses problèmes.

Trop fatiguée pour réfléchir à l'avenir, elle ferma les yeux et se réfugia dans d'heureuses rêveries. Si les fées existaient vraiment, quel vœu ferait-elle ? Rien d'aussi bête qu'un carrosse et des souliers de vair, en tout cas. Non, ses vœux seraient beaucoup plus pratiques, comme un bon boulot et la possibilité de reprendre ses études. Elle n'avait pas besoin que quelqu'un prenne soin d'elle. Ça, elle pouvait le faire. Plus d'aisance financière serait cependant bien agréable...

*

Assis sur le canapé, Rafe tapotait de sa botte la moquette usagée tout en surveillant le comptoir de l'accueil derrière lequel une bénévoles répondait au téléphone et indiquait leur chemin aux visiteurs. Ratatinée par l'âge, elle faisait penser à un petit elfe guilleret avec ses cheveux argentés et sa blouse rose.

Un homme s'approcha du comptoir et posa une question. Rafe ne lui accorda qu'un bref regard. Des individus de ce genre, les États de l'ouest des États-Unis en regorgeaient. Le type même du péquenaud, qui se cuite à la bière, pense que le catch est le summum du sport et se trouve cultivé parce qu'il lit un roman de gare par an. Ses cheveux gras lui retombaient en mèches jaunâtres sur les épaules. Un paquet de cigarettes dans une main, une liasse de papiers dans l'autre, il portait un jean délavé et un tee-shirt plus gris que blanc.

L'homme se retourna et dévisagea Rafe qui sursauta. Lonnie Boyle ? Il n'aurait pas dû s'étonner ; après tout, il n'attendait pas un gentleman.

Comme Boyle se dirigeait vers lui, Rafe nota l'anneau doré à l'oreille et les tatouages. Celui du bras droit représentait une femme nue autour de laquelle s'enroulait un serpent. Instinctivement, Rafe serra Jaimie contre lui.

Précédé par le ventre protubérant du buveur de bière, Boyle se planta devant le canapé. Ses yeux gris jaugèrent Rafe avant de se poser sur Jaimie. Toute sa personne signifiait «je suis une brute épaisse et j'en suis fier».

— C'est vous, Kendrick ?

Rafe fit oui de la tête.

— Moi, c'est Boyle. Lonnie Boyle. J'suis le père de Maggie.

Il tendit sa main droite. Un gros diamant, serti dans une monture aux griffes saillantes, brillait sur l'un des doigts. Étant dans un hôpital, Rafe renonça à tuer le salopard et se contenta de refuser sa main.

— J'suis le grand-père de Jaimie, reprit-il. Le toubib m'a dit que vous vous êtes occupé de lui. Merci. Maintenant que j'suis là, vous voilà libre. Qu'est-ce que j'vous dois pour le tracas ?

— Vous ne me devez rien. Quant à Jaimie, je continuerai à m'en occuper jusqu'à ce que Maggie me dise le contraire.

Boyle montra les papiers qu'il tenait.

— Eh bien, monsieur Kendrick, vous feriez mieux de lire ça avant d'vous fourrer dans l'épétrin. C'est des papiers d'adoption. Un arrangement privé. Les gens qui ont adopté Jaimie ont donné un bon paquet de fric à Maggie pour payer ses frais médicaux, plus de quoi faire des études. Elle a pris le fric et la voilà qui tout à coup se sent l'instinct maternel et fiche le camp avec le gamin. C'est trop tard. Elle a renoncé à ses droits et j'suis venu récupérer le mouflet pour l'apporter à ses nouveaux parents.

— Personne ne me prendra Jaimie sans l'autorisation de sa mère.

Le visage de Boyle s'embrasa.

— Écoute, crétin ! Tu t'mêles de c'qui te regarde pas. Ce gosse est plus à elle et elle a plus rien à dire... Lis-les, insista-t-il en jetant les papiers sur le canapé. Elle a signé d'son plein gré et j'emmenèrai ce gamin, que tu le veuilles ou non.

Rafe déplia le document et parcourut rapidement les quelques pages agrafées. La signature censée être celle de Maggie avait été tracée d'une main étrangement maladroite et les feuilles étaient souillées de taches brunes suspectes. En revanche, le sceau de notaire paraissait authentique. Il passa le pouce sur les taches.

— Où est-ce que ces papiers ont été signés ? Ils sont sales. On dirait de la terre et du sang.

— C'est du sang, répliqua Boyle. Maggie s'était planté une agrafe dans le doigt. Quant à la terre, un d'mes pneus a crevé sur la route et, le temps de changer la roue, mes mains étaient dégueulasses. J viens de les laver dans les toilettes.

Un doigt écorché et des mains sales ? L'histoire était plausible, sauf qu'elle paraissait avoir été fabriquée de toutes pièces.

— Personne ne touchera à cet enfant sans l'autorisation de Maggie, répéta Rafe. C'est clair ?

La figure empourprée, Boyle lui arracha le document des mains.

— Eh bien, je l'aurai en moins de deux, cette autorisation. Au diable, ces conneries !

Là-dessus, il tourna les talons et se dirigea vers l'aile est. Rafe s'interdit de le suivre ; il n'avait pas à interférer entre Maggie et son beau-père. Sa chambre se trouvait près du poste des infirmières et, si elle avait besoin d'aide, elle appuierait sur le bouton d'appel.

L'odeur réveilla Maggie en sursaut. Tabac froid et relents de bière... Pensant qu'il s'agissait d'un mauvais rêve, elle ouvrit les yeux. Un visage apparut devant elle.

— Lonnie ?

Son coeur bondit.

— Qui d'autre? grogna-t-il. Personne ne m'échappe. Tu aurais dû deviner que je te retrouverais.

S'efforçant de contrôler sa panique, Maggie chercha le bouton d'appel. Ses doigts ne trouvant rien, elle jeta un regard éperdu autour d'elle.

— Tiens, on dirait que c'que tu cherches s'est taillé! remarqua Lonnie en se penchant si près d'elle que leurs nez se touchèrent presque. Dommage, hein ? Sauf qu'on va pouvoir mettre les choses au point sans être dérangés.

Une froide détermination s'installa au creux de l'estomac de Maggie. Il avait fermé la porte. Elle pouvait s'égosiller, il n'était pas sûr qu'on l'entende. Par contre, il était sûr que Lonnie lui plaquerait une main sur la bouche. Elle se força à le regarder dans les yeux en lui cachant sa peur.

— Il n'y a rien à mettre au point. Tu m'as forcée à signer ces papiers ; j'ai des bleus et des écorchures partout pour le prouver. Grosse erreur ! Cette fois, tu n'as pas pu me retenir à la maison jusqu'à ce que les preuves s'effacent. Rends l'argent, Lonnie. Moi, je ne renoncerai pas à mon enfant.

Il lâcha un rire gras.

— Y a pas ma signature sur ces bleus. Tu peux rien prouver du tout. Pour tout le monde, tu t'es trouvé un petit ami avec un sale caractère.

Il caressa la pommette de Maggie qui, paralysée par la fatigue, ne put s'écarter.

— Écoute, poupée. Un notaire a signé et authentifié les papiers disant que t'abandonnais ton enfant et que t'avais déjà pris l'argent. Tout est légal. Si tu m'pousses à aller en justice, aucun juge tranchera en ta faveur car ton propre beau-papa certifiera que t'es incapable d'être une bonne mère.

— Incapable ? explosa-t-elle en le repoussant de son bras libre. Fiche le camp ! Tu n'as plus de moyen de pression sur moi, maintenant que Heidi est en sécurité. Elle est prête à dire au juge quel salaud tu es afin qu'on me la confie. Tu ne la reverras pas. Je te préviens, Lonnie : si tu continues à me traquer, je porterai plainte. Le médecin de cet hôpital témoignera pour moi. Elle a vu ce que tu m'as fait. Ils te mettront en prison, à vie.

Lonnie sourit méchamment.

— T'es sûre que Heidi est en sécurité, poupée ?

Le coeur de Maggie se serra. Elle avait déjà vu cette lueur dans les yeux de son bourreau.

— J'ai deviné où tu l'as emmenée.

Il mentait. Il mentait sûrement. La sœur de sa patronne avait proposé d'héberger Heidi jusqu'à ce que Maggie puisse la faire venir auprès d'elle. Lonnie ignorait le nom et l'adresse de cette femme. Comment aurait-il pu retrouver Heidi ?

— Tu mens.

— Tu crois ça ? Alors, écoute un peu, poupée, dit-il en lui tordant le poignet. Notre gentille petite Heidi, elle a eu peur que votre maman s'inquiète de plus la voir, donc elle a appelé pour dire qu'elle allait bien. Je savais bien que c'truc pour savoir qui téléphone me serait utile un jour. Heidi a que dix ans, elle a pas pensé que son coup de fil la trahirait. J'ai

noté le nom et l' numéro de téléphone, après je suis allé chez l' shérif. Un de ses adjoints m'a accompagné chez les Tillard, et on l'a ramenée à la maison. Du coup, si tu n' reviens pas avec moi, je m'en tape. Heidi et moi, on s' arrangera entre nous.

Prise de vertige, Maggie sentit la nausée monter.

— Monstre !

Lonnie lui tordit un peu plus le poignet.

— Pas d' injures ! Le manque de respect, ça m' fout en rogne, tu l' sais bien. Et alors, qu' est-ce qui va arriver à notre petite Heidi, hein ?

Il s' approcha si près que son haleine rance souleva le coeur de Maggie. Il haussa les sourcils.

— Hé ! poupée, tu dis plus rien ? Te voilà devenue tout à coup un modèle de sagesse !

Derrière la porte fermée, Rafe entendait la voix grasse de Boyle et les réponses balbutiées de Maggie. Calant Jaimie dans le creux de son bras, il entrouvrit la porte et aperçut, penché sur Maggie, Boyle qui lui tordait le bras en ricanant. Le bouton d' appel pendait au bout de son fil, à l' autre extrémité du lit.

— Tu vas dire à c' connard de m' rendre le gamin, sinon tu l' regretteras. T' as compris ?

Maggie se cambra et tenta d' agripper des deux mains le poignet de Lonnie, mais sa perfusion s' accrocha à la rambarde du lit.

Rafe retint une infirmière qui se hâtait dans le couloir et lui mit Jaimie dans les bras.

— Emmenez cet enfant au poste des infirmières et dites-leur de ne le confier à personne. Vous avez compris ?

Les yeux écarquillés, la jeune fille fit oui de la tête.

— Ensuite, appelez le Dr Hammish et la sécurité. La malade du 122 est maltraitée par un visiteur qui a forcé sa porte. Je risque d' avoir besoin d' aide.

Comme l' infirmière courait vers le poste des infirmières, Rafe inspira à fond dans le vain espoir de contrôler sa fureur.

Lorsqu' il eut poussé la porte, sa colère n' eut plus de bornes. Rejetant la tête le plus loin possible sur le côté, Maggie tentait de libérer le bras que tordait son beau-père.

Sans hésiter, Rafe se rua sur Lonnie. Le salaud tournoya, valdingua dans la pièce et s' effondra.

Rafe se jeta sur lui avant qu' il n' ait pu se relever. Tout en se disant que l' endroit était mal choisi pour faire usage de violence, il lui asséna un bon coup sur le nez. Un seul. Boyle hurla et porta une main à son visage.

— Tu m' as cassé le nez !

— Estime-toi heureux que je ne t' aie cassé que ça, espèce d' ordure ! cria Rafe en lui repliant le bras dans le dos.

Il le fit basculer sur le ventre et s' assit à califourchon sur ses hanches. Après quoi, pour l' obliger à garder le nez sur le carrelage, il lui envoya une claque sur la nuque.

— Tu lèves un doigt sur elle, et je te tue. Tu m' as compris, espèce de fumier ?

— Mon bras ! Putain ! Lâche-le avant qu' il casse.

— Ça fait quel effet de subir ce qu' on a fait aux autres ? demanda Rafe en lui tordant un peu plus le bras.

— Putain ! Maggie, dis-lui d' me lâcher ! Maggie !

— Rafe, je vous en prie ! Laissez-le. Ça ne ferait qu' empirer les choses.

Rafe en resta sans voix. Il avait vu l' expression de Maggie. Elle haïssait et redoutait cet homme, et il ne faisait plus de doute que c' était lui qui l' avait rouée de coups. Malgré cela, elle

le suppliait de le libérer? Pas question.

— Rafe, je vous en prie ! supplia-t-elle. Il y a des choses que vous ne savez pas. Vous ignorez ce qu'il peut encore faire, Je vous en prie !

Rafe desserra légèrement sa prise et la regarda.

— Comment te sens-tu ?

Assise dans son lit, un bras replié sur les côtes, elle tremblait de tout son corps. Les yeux pleins de larmes, elle examina la chambre.

— Jaimie ! Mon Dieu, mon bébé ! Qu'est-ce que vous avez fait de mon bébé ?

— Il est avec les infirmières, et elles ont ordre de ne le confier à personne d'autre que moi, lui assura Rafe. Il va très bien.

Les épaules de Maggie s'affaissèrent de soulagement.

— Le Dr Hammish et la sécurité vont arriver, reprit Rafe avant de se pencher sur Boyle et d'ajouter : Tu vas aller en prison. Peut-être que chez toi ; c'est permis, mais ici on n'a pas le droit d'entrer dans une chambre d'hôpital et de maltraiter une patiente. J'espère qu'ils te colleront en tôle pour un bon bout de temps.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? s'exclama une voix féminine.

Rafe se tourna légèrement pour voir ce qui se déroulait de l'autre côté du lit. Il reconnut la tignasse rousse du Dr Hammish qui se précipitait au chevet de Maggie. Elle la fit se recoucher et vérifia sa perfusion avant de jeter un regard interrogateur à Rafe. Il lui désigna l'homme sur lequel il était assis.

— Je vous présente M. Boyle. Je l'ai pris en train de brutaliser votre patiente. Il semble qu'il l'ait forcée à signer des papiers d'adoption. Nous savons, vous et moi, quelle méthode il a utilisée. Maintenant, il réclame l'enfant. Il prétend que les parents adoptifs ont donné de l'argent à Maggie - de quoi payer ses frais médicaux et reprendre ses études.

— Je n'ai pas touché un centime ! protesta Maggie. Jamais je n'aurais vendu mon bébé ! C'est un horrible mensonge ! C'est Lonnie qui a pris l'argent. La totalité. Il a tout arrangé dans mon dos avant de me forcer à signer les papiers.

Le médecin la serra contre elle.

— Chut, Maggie, calmez-vous ! Il ne prendra pas votre bébé. La plupart du temps, le juge tranche en faveur de la mère biologique si elle se ravise.

— On parie ? cria Boyle. Et si la mère biologique est déclarée inapte ? J'témoignerai contre elle. Quand j'aurai dit tout c'que j'ai l'intention de dire, le juge y réfléchira à deux fois avant d'lui laisser l'enfant.

— Ne le croyez pas, Maggie, intervint le Dr Hammish.

— J'm'en fous, qu'elle me croie ou me croie pas ! répliqua Boyle. C'est c'que pensera l'juge qui compte. Il voudra qu'l'enfant soit chez des gens riches, dans une belle et grande maison, avec des voisins du même milieu, et qu'ensuite ses parents adoptifs l'envoient dans la meilleure école ! Ce gamin leur appartient et aucun juge sain d'esprit leur demandera d'le rendre à une pauvre fille des rues qui l'a vendu pour s'payer sa drogue.

Maggie émit un cri déchirant.

— De la drogue ? Je ne me drogue pas !

— Ah bon ? fit Boyle en ricanant. Ben, prouve-le. Je jurerai qu'tu l'faisais. Le procureur l'dira aussi. On dira qu'tu t'es arrêtée juste le temps d'récupérer ton gamin.

Les yeux verts du médecin se portèrent sur Rafe. Au même instant, les agents de sécurité firent irruption dans la chambre.

— Il faut appeler la police ? demanda l'un d'eux au médecin.

— Ouais ! Appelez la police ! cria Boyle qui tentait de se libérer de Rafe. Elle a signé ces papiers et pris l'argent. Personne l'a forcée. Elle a vendu son bébé ! Vous parlez d'une mère ! Le notaire a authentifié l'acte d'adoption. Ils sont sur le lit. Regardez vous-mêmes. Elle a plus aucun droit sur cet enfant que j'dois amener à ses nouveaux parents. Aucun d'vous peut m'en empêcher. J'ai la loi pour moi ! Et si elle fait appel, il s'passera des mois avant qu'affaire passe en justice. A c'moment-là, l'enfant aimera ses parents adoptifs. Il faudra qu'elle joue serré pour l'récupérer.

Rafe ne doutait pas une seconde qu'une jolie somme avait changé de mains, tout en étant convaincu que celles de Maggie étaient restées vides. Elle n'avait récolté que les coups qui avaient failli la tuer. Et, aussitôt les papiers signés, elle avait pris la fuite avec son fils sans attendre que Lonnie l'emmène chez ses parents adoptifs.

Quant à l'homme de loi qui avait osé authentifier des papiers souillés de sang, il devait être aussi pourri que Boyle.

Mon Dieu, quelle bande d'ordures !

Maggie était visiblement anéantie. Elle savait que Boyle avait raison. Le témoignage de son beau-père pèserait lourd contre elle et, le temps qu'un autre procès ait lieu, Jaimie se serait attaché à sa nouvelle famille. Maggie ne serait qu'une étrangère pour lui, ce dont le juge tiendrait compte. À moins qu'elle ne puisse prouver qu'elle avait signé sous la contrainte, elle perdrait son bébé et, ainsi que l'avait souligné Lonnie, aucun de ses bleus ne portait sa signature.

Si elle perdait son bébé, elle en mourrait.

Ne voyant pas d'alternative, Rafe relâcha son prisonnier en faisant signe aux agents de sécurité de prendre la suite. Boyle roula sur le côté et, aidé des deux hommes, se releva. Dès qu'il eut retrouvé son équilibre, il essuya le sang qui coulait de son nez et, ramassant les papiers d'adoption, il tituba vers la porte.

Sur le seuil, il se retourna et pointa un doigt sur Maggie.

— T'as fait une grosse erreur quand t'as décidé d'me faire des embrouilles, poupée. Y a pas que l'bébé qu'tu vas perdre. Pense à ta maman et à ta mignonne petite sœur. Je vais dans la salle d'attente. Si, dans une heure, tu ne m'as pas apporté le gamin, j'appelle les flics.

Il agita les papiers en jetant un regard meurtrier à Rafe.

— Et toi, refuse de leur donner l'enfant, et tu verras c'qui va t'arriver. Ils te colleront en tôle si vite que t'en auras la tête qui tourne.

Boyle parti, un silence de mort se fit. L'absence de réaction de Maggie inquiéta Rafe. Elle gisait sans bouger, le visage pâle et les yeux vides.

Le Dr Hammish remit en place le bouton d'appel et sonna.

— Tout va s'arranger, Maggie, affirma-t-elle. M. Kendrick et moi sommes vos amis. Nous ferons tout notre possible pour vous aider.

Ses semelles en caoutchouc couinant sur le carrelage, une infirmière entra. Le Dr Hammish la prit à part pour prescrire un traitement.

Durant cet échange, Rafe ne quitta pas Maggie des yeux. Dieu seul savait ce qu'elle avait enduré de la part de Boyle. Une chose était sûre, elle ne pourrait en supporter davantage.

— Maggie ? appela-t-il à mi-voix. Chérie, tu peux me parler ? Je veux t'aider, mais il faut que je sache exactement de quoi il retourne.

— Vous ne pouvez pas m'aider, répondit-elle d'une voix morne.

Avant que Rafe ait compris ce qu'elle voulait faire, elle s'était assise, avait arraché sa perfusion et mettait les pieds par terre.

— Où sont mes habits ?

Le médecin poussa un petit cri et attrapa sa main sanguinolente.

— Mon Dieu, Maggie, que faites-vous ?

— Je m'en vais.

Les pans de sa chemise d'hôpital battant dans le dos, Maggie se dirigea vers l'armoire et en sortit son jean.

— Pouvez-vous aller me chercher Jaimie, s'il vous plaît ? demanda-t-elle à Rafe.

Elle avait beau afficher une froide détermination, la faiblesse la faisait vaciller.

— Vous ne pouvez pas faire ça ! s'écria le Dr Hammish en se précipitant vers elle.

— Eh bien, je le fais quand même, riposta Maggie en prenant appui sur l'armoire pour enfiler son jean. Il faut que je me dépêche d'aller chercher Heidi avant que Lonnie rentre à Prion

Paralysé, Rafe avait l'impression que le carrelage s'était liquéfié sous ses pieds et qu'il allait s'y noyer. Pendant les deux derniers jours, il avait été pris d'assaut par une succession de sentiments à l'égard de cette jeune femme. À présent, tous se ruiaient sur lui en même temps.

— Votre sœur peut sûrement vous attendre un jour ou deux, dit le médecin. Vous êtes très malade, Maggie. Vous devez suivre un traitement.

— Faites-moi une ordonnance, j'achèterai les médicaments, répliqua Maggie en fermant son jean. Si je ne sors pas ma sœur de là, Lonnie va s'en prendre à elle pour m'amener à céder. C'est sa méthode ; je la connais bien.

Le médecin prit Maggie par le coude pour la soutenir.

— Il y a sûrement d'autres solutions. Prévenir la police, par exemple. Et ne m'avez-vous pas dit que votre mère vit là-bas, elle aussi ? Elle peut veiller sur votre sœur en attendant que nous ayons pu prendre les mesures nécessaires.

— Je ne peux pas appeler la police. Ils risquent de ne voir que ma signature au bas des

papiers d'adoption et de me reprendre Jaimie, expliqua Maggie en se chaussant. Il me faudra ensuite des mois, peut-être des années pour le récupérer.

— Il y a un risque, effectivement, admit le médecin. Mais appeler les autorités est tout de même préférable. J'intercéderai pour vous. Il est visible que vous avez été brutalisée... Ne m'obligez pas à faire quelque chose que je déteste ! Si vous tentez de partir, je serai obligée de vous administrer un sédatif.

Un pied à moitié glissé dans une chaussure, Maggie leva sur le médecin un regard désespéré qui brisa le coeur de Rafe.

— Alors, vous allez me sauver malgré moi ? Et Heidi, docteur Hammish ? Vous pouvez la sauver, elle aussi ?

Le médecin ouvrit la bouche mais aucun son n'en sortit.

— Vous voyez? reprit Maggie. Il n'y a pas que moi et mon bébé, dans cette histoire. Si tel avait été le cas, il y a longtemps que je me serais enfuie.

— Qu'est-ce qui vous a poussée à partir, cette fois ? demanda le Dr Hammish.

— Les choses en étaient arrivées à un point extrême. J'avais le choix entre partir ou perdre Jaimie. Je pensais avoir mis Heidi à l'abri, mais Lonnie l'a retrouvée !

Sortant de sa paralysie, Rafe fit un pas hésitant vers Maggie. Il devait l'aider, oui, mais comment ? Elle ferma les yeux et son visage se plissa d'anxiété.

— Je voulais emmener Heidi avec moi, mais Lonnie n'est pas complètement stupide. Il savait que j'essaierais de partir, alors il m'a pris tout mon argent avant de se coucher, cette nuit-là. Ma patronne m'a prêté de l'argent, mais elle n'est que gérante de routier. Ce qu'elle m'a donné ne suffisait pas pour que je m'installe. Le loyer, la caution, la nourriture...

Jaimie, je devais l'emmener mais, à moins d'y être absolument obligée, je ne pouvais pas traîner une enfant de dix ans en plein hiver sans être sûre de pouvoir lui fournir un abri correct. J'ai pensé qu'elle serait mieux chez la sœur de Terry, ma patronne, jusqu'à ce que je trouve un travail et puisse la faire venir. Avec l'argent que Terry m'a donné, une semaine de salaire aurait été suffisante.

Elle leva les mains dans un geste d'accablement.

— Mais tout s'est mal passé ! Au moment où j'allais grimper dans le train, il s'est ébranlé. Jaimie était déjà à bord. En courant pour ne pas me laisser distancer, j'ai glissé sur le verglas, et laissé tomber sa couverture et mon sac. Tout était dedans. Les affaires de Jaimie, l'argent, tout ! Ensuite je suis tombée malade. Et voilà que Lonnie a retrouvé Heidi ! Je ne peux pas la laisser là-bas. Je vous en prie, essayez de comprendre ça!

— Si nous appelons les autorités, elles pourront sûrement faire quelque chose, insista le Dr Hammish.

Les mains tremblantes, Maggie noua ses lacets.

— Pas sans preuves de maltraitance sur ma sœur, et il n'y en a pas. Lonnie est beaucoup trop malin pour ça. Jusqu'à présent, il n'a pas touché à Heidi ; elle est son atout. Il menace de s'en prendre à elle pour faire pression sur moi.

Prenant de nouveau appui sur l'armoire, elle se redressa et jeta un regard implorant au médecin.

— Je sais que vous ne voulez que mon bien, docteur, mais vous ne savez pas tout. Croyez-vous que je ne suis jamais allée demander de l'aide à la police ? A la justice, aux services d'aide à l'enfance ? J'y suis allée trente-six fois, ils connaissent parfaitement mon nom.

— Qu'ont-ils fait ?

— Rien.

Elle se dégagea du bras du médecin, et sortit son chemisier et son soutien-gorge de l'armoire.

— Sans la preuve que Lonnie maltraite ma sœur, ils ne peuvent rien faire. Pour ôter un enfant à sa mère, il faut une raison impérieuse. Autrement dit, il doit d'abord arriver quelque chose à l'enfant.

— Et votre mère ? Elle n'aidera pas ?

— Ma mère est...

La voix de Maggie faiblit. Elle s'effondra contre l'armoire comme si elle allait s'évanouir. Au bout de quelques secondes, elle inspira à fond et reprit :

— Elle a eu un infarctus. La privation d'oxygène a causé des dégâts à son cerveau. Elle est comme une enfant, aujourd'hui, une enfant à la santé fragile. Elle aime tendrement Heidi mais, pour protéger quelqu'un, inutile de compter sur elle.

Rafe se souvint de la tristesse du regard de Maggie la veille au soir, lorsqu'elle lui avait dit qu'après la mort de son père sa vie n'avait plus été la même. Maintenant, il comprenait pourquoi. Elle avait en fait perdu ses deux parents à peu près en même temps.

À quatorze ans, elle s'était retrouvée en charge d'une mère retombée en enfance et d'une petite sœur encore bébé. Ajoutez-y une ordure comme Lonnie et le cauchemar était complet. Mon Dieu ! La nausée lui souleva l'estomac.

— Lonnie est intelligent et manipulateur, poursuivit Maggie d'une voix tremblante. Au premier regard, il a vu en ma mère la proie idéale. Une veuve pas trop dégourdie, une maison agréable et un compte en banque correct. Bref, il a complètement entortillé maman... C'est une ordure. Je ne le laisserai pas faire à Heidi ce qu'il m'a fait. Non !

— Ce n'est pas ce que je suggérais, dit le médecin. Je disais seulement que quitter l'hôpital n'est pas la meilleure solution.

Maggie jeta à Rafe un regard exaspéré.

— Monsieur Kendrick, ne restez pas comme ça, les bras ballants ! Allez chercher Jaimie pendant que je finis de m'habiller. Je n'ai pas beaucoup de temps.

Honteux, Rafe s'aperçut qu'il était effectivement resté là, les bras ballants. Il y avait quelque chose qu'il pouvait faire, même si cela paraissait un peu fou. « Ne fais rien de stupide avant mon arrivée », avait dit Ryan au téléphone, mais était-ce stupide ? Il pouvait aider Maggie. Et, bon Dieu, que ses sentiments soient raisonnables ou non, il s'intéressait sérieusement à elle.

Il n'avait pas été capable de sauver sa propre famille. Le destin la lui avait arrachée si rapidement qu'il n'avait rien pu faire. Cette fois, ce n'était pas le cas.

— Tu n'as pas besoin de partir, dit-il. La cavalerie arrive.

— La quoi ?

— La cavalerie. En l'occurrence, elle se résume à un seul homme, mais j'ai le bras long. Épouse-moi. Si je fais inscrire mon nom sur l'acte de naissance de Jaimie en affirmant être son père, personne au monde ne pourra me l'enlever. Boyle ne pourra pas prouver le contraire sans l'aide d'un test sanguin, ce qu'il aura du mal à obtenir à partir d'un autre État. Entre-temps, je lui aurai fait une offre qu'il ne pourra pas refuser. Il ne touchera pas à Heidi. Je le jure.

— Vous épouser ?

— C'est la meilleure solution. Réfléchis ! De nos jours, le père a des droits. Si j'affirme que Jaimie est mon fils et si tu m'épouses, ce document d'adoption ne vaudra pas le papier sur lequel il est écrit.

Elle fit non de la tête.

— Écoutez-le, Maggie ! insista le médecin. Ne repoussez pas sa proposition sans l'examiner. Je sais que vous le connaissez depuis peu de temps, mais je crois qu'on peut lui faire confiance et qu'il prend vos intérêts à coeur.

— Je peux faire appel à des avocats de premier ordre si Lonnie tient absolument à aller en justice, assura Rafe. Tu ne perdras pas ton fils, je te le garantis.

Elle lui jeta un regard vide.

— Des avocats de premier ordre ? Avec quoi les paierez-vous ?

— Tu as oublié ce que je t'ai dit ce matin ? Quand je suis parti, j'ai laissé derrière moi un solide compte en banque.

— Un procès coûterait terriblement cher. Rafe se tourna vers le Dr Hammish.

— Vous avez appelé ma banque. Ce sera plus crédible venant de vous. Dites-lui.

— M. Kendrick est riche. C'est vrai, Maggie. Je ne sais pas exactement à quel point, mais à mon avis un procès ne le mettra pas sur la paille.

— Riche ? répéta Maggie avec incrédulité. Un vagabond riche ?

— Pas un vagabond, un éleveur. Je possède la moitié d'un vaste domaine dans l'Oregon. Il y a trois ans, un incendie de forêt a ruiné les finances du ranch. Pour nous refaire, mon frère et moi avons vendu deux mille cinq cents hectares à des promoteurs. Nos parents, mon frère et moi, nous nous sommes partagé le montant. Ma part a été de cinquante millions, dont l'essentiel est placé. J'ai beaucoup d'argent, Maggie. Largement de quoi acheter des douzaines de Lonnie Boyle, et garder encore de quoi m'amuser. Tu comprends ? L'argent, c'est le pouvoir. Épouse-moi, et le pouvoir sera de ton côté.

— Vous épouser ? C'est complètement fou.

C'était fou, Rafe ne pouvait le nier, mais d'une folie merveilleuse. Pour la première fois depuis une éternité, il se sentait vivant.

— Réfléchissez bien, Maggie, insista le Dr Hammish. Je ne connais pas tous les détails et ce n'est pas mon boulot de vous harceler de questions, mais vous êtes manifestement dans le pétrin et votre petite sœur y sera aussi si vous ne faites rien. C'est la fuite, votre réaction ? Vous avez déjà essayé, et regardez ce qui s'est passé : Boyle vous a rattrapée. Vous pouvez fuir de nouveau, si c'est votre seule option mais, sachez-le, chaque fois que c'est possible, il est toujours préférable d'affronter l'ennemi. M. Kendrick ne vous offre pas seulement sa protection, mais aussi le moyen de vous battre et de gagner. Définitivement.

Il semblait à Maggie que le monde avait subitement basculé sur son axe. Son compagnon de voyage en wagon de marchandises était un multimillionnaire ? Et il lui proposait le mariage et l'argent nécessaire à sa défense ? C'était comme se réveiller en plein milieu d'un conte de fées, elle tenant le rôle de la demoiselle en détresse et Rafe Kendrick celui du prince charmant.

Les jambes flageolantes, elle s'appuya un peu plus contre l'armoire. Elle devait être en train de rêver. Le médecin lui avait donné un sédatif, et elle était au lit, en proie au délire. C'était l'unique explication.

— Pourquoi ? demanda-t-elle.

— Pourquoi quoi ?

— Pourquoi proposez-vous de m'épouser? Je vois quel bénéfice j'en tirerais, mais vous ?
Qu'est-ce que cela vous apporterait ?

— Toi, répliqua-t-il avec un sourire en coin.

— Vous me connaissez à peine, répliqua Maggie. J'ai à charge un bébé illégitime et une sœur de dix ans. Vous vous retrouveriez à la tête d'une famille déjà composée.

À peine eut-elle prononcé ces mots que Maggie comprit que c'était précisément ce que désirait Kendrick. Il avait perdu femme et enfants, et se trouvait en état de manque. Elle se souvint de son expression lorsqu'il regardait Jaimie, la veille au soir. Des substituts, voilà ce que son fils, sa sœur et elle seraient pour lui.

L'idée était démente. Quelle personne sensée accepterait cette proposition? D'un autre côté, vu sa situation quasi désespérée, pouvait-elle laisser passer une telle offre ? Cinquante millions ? Avec ça, il avait de quoi s'offrir les services d'une légion de brillants avocats. Lonnie n'aurait aucune chance. Et ce n'était pas comme si Rafe ne gagnait rien au change : il obtiendrait un fils, et surtout le sentiment d'être de nouveau utile.

Il n'y avait qu'un problème : en disant oui, elle se vendait, corps et âme. Sauf si Rafe était d'accord, elle n'aurait aucun moyen d'annuler ce contrat. Elle serait son épouse. Pire, il aurait le plus puissant des moyens de pression sur elle : la garde conjointe de Jaimie. Elle devait aussi penser à Heidi. Où se situait-elle dans ce puzzle ?

— Je ne peux pas, dit-elle d'une voix si faible qu'elle semblait venir de très loin. C'est une proposition merveilleuse qui réglerait la plupart de mes problèmes, mais pas tous. Et je ne peux pas accepter.

— Donne-moi une seule raison ! protesta Rafe. Tu as tout à gagner et rien à perdre.

— Je vous l'ai dit. Je dois récupérer ma sœur.

La chambre parut se mettre à tourner. Maggie agrippa la porte ouverte de l'armoire pour rester debout. Ses paroles semblaient déclencher des échos dans sa tête.

— Je vous en prie, allez chercher mon fils pour que je puisse finir de m'habiller et partir.

— Comment iras-tu à Prior ? demanda-t-il.

— Je ferai du stop.

— Et si ça ne marche pas tout de suite? Tu es trop malade pour rester debout sur le bas-côté, avec un bébé dans les bras. Tu risques de t'évanouir. Qu'arrivera-t-il à Jaimie, alors ?

Les jambes de Maggie menaçaient de se dérober. Seigneur ! il avait raison. Si elle n'arrivait pas jusqu'à Prior, en quoi partir d'ici aiderait Heidi ?

— Il faut pourtant que j'aille la chercher ! protesta-t-elle. Je ne peux pas la laisser là-bas.

— Je n'ai pas l'intention de la laisser là-bas, dit-il d'une voix chaude qui parut envelopper douillettement Maggie. Nous obtiendrons sa garde et elle viendra vivre avec nous. Tu as ma parole. Ça aussi, ça fera partie de notre marché. Et, dans l'intervalle, je te le jure sur tout ce qui est sacré, Boyle ne la touchera pas. Je veillerai à ce qu'elle ne risque rien.

— Comment ? Vous ne connaissez pas Lonnie ! Il est aussi perfide qu'un serpent. On ne peut se fier à rien de ce qu'il dit.

Comme s'il sentait qu'elle allait s'évanouir, Rafe l'enlaça. Pour la deuxième fois depuis leur rencontre, Maggie se résigna à s'appuyer sur sa poitrine.

— Chérie, fais-moi confiance. Je te jure que Heidi ne risquera rien. Dis oui, et tu n'auras plus de soucis.

Plus de soucis... Cela semblait merveilleux. Sa fatigue était extrême, et il offrait la solution à tous ses problèmes. Tout ce qu'elle désirait était fermer les yeux et laisser ce cow-

boy cinglé assumer la suite des événements.

— Mais à quel prix ? murmura-t-elle.

— Que veux-tu dire ?

— Je vous devrais tellement ! Comment pourrais-je vous rembourser ?

— Tu n'auras pas à le faire. Je n'ai pas besoin d'argent.

— Si. Il n'y a rien de gratuit. Je paie ce que je dois, je vous l'ai déjà dit.

Mon Dieu ! se dit Maggie, elle parlait comme si elle s'apprêtait à accepter sa proposition !

Oui. Que Dieu lui vienne en aide, mais oui. Heidi serait à l'abri. Jaimie et elle aussi. De toute façon, quel choix avait-elle ?

— Si je fais ça, je voudrais que vous preniez note de chaque centime dépensé... Je veux que ce soit écrit quelque part.

— Tu veux un contrat de mariage ?

— C'est comme ça que ça s'appelle ?

— Oui.

— Alors, c'est ce que je veux. Un contrat stipulant que si ça ne marchait pas, nous nous séparerions mais que je devrais vous rembourser tout ce que vous aurez dépensé, et que vous ne m'empêcherez pas de partir... Je n'accepterai votre proposition qu'à cette condition, insista-t-elle en le regardant dans les yeux.

— Marché conclu.

— Vous êtes sûr ? demanda Maggie, que cet acquiescement rapide déconcertait.

— Pour moi, c'est parfait.

Elle eut le pressentiment qu'il ne disait ça que pour clore la discussion.

— Je parle très sérieusement. En attendant d'être en état de travailler comme serveuse, y a-t-il quelque chose dans votre ranch que je pourrais faire en échange d'un salaire ?

Il marmonna quelque chose d'inaudible, puis haussa les épaules.

— Tu disais que tu n'avais pas peur de la comptabilité et moi je déteste la paperasse.

Veux-tu être ma comptable à domicile ?

Ça ressemblait à un boulot inventé juste pour la faire taire.

— Vous avez sûrement déjà un comptable. Il faut que ce soit quelque chose de nouveau, une vraie contribution. Pas une petite tape sur la tête pour me donner l'illusion d'être utile... Je suis bonne ménagère, ajouta-t-elle.

— Ce poste est déjà pourvu. C'est vrai que Ryan et moi faisons vaguement les comptes avant de donner les pièces au comptable, mais ni lui ni moi n'aimons ça. Du coup, c'est très mal fait. Ce serait super d'avoir quelqu'un qui s'en occupe sérieusement, surtout si tu t'inities au métier d'éleveur. Tu dresserais des tableaux pour que d'un coup d'oeil on puisse voir où on en est. En général, je fourre les factures dans un tiroir en attendant d'être obligé de m'y coller. Ryan ne fait même pas ça, si bien que nos comptes ne sont jamais exacts.

— Et si je fais du bon travail, vous me paierez le salaire normal ? Sur papier, bien sûr, à débiter de ma dette. Vous vérifierez autour de vous combien on paie un bon comptable ?

— Mon Dieu... Est-ce vraiment le moment de négocier ton salaire ?

Il la regarda fixement et, voyant qu'elle attendait une réponse, ajouta :

— Entendu. Le salaire normal.

— Je peux apprendre en quoi consiste l'élevage, assura-t-elle. J'apprends vite.

— Alors, apprend ça, dit-il en baissant la voix pour n'être entendu que d'elle. Dans cette affaire, j'obtiens une femme et un enfant. Sois sûr que je ferai tout mon possible pour que tu

aies envie de rester ma femme. Pour moi, le mariage n'est pas un marché que l'on fait à la légère, Maggie.

Elle put voir à son expression qu'il parlait sérieusement.

— Pour moi aussi. Mais nous nous connaissons à peine ! L'erreur est possible. Si nous nous séparons, j'ai besoin de me sentir quitte, de savoir que j'ai apporté autant que vous et que vous n'aurez pas claqué un gros paquet de fric pour rien.

— Je donnerai mon nom à Jaimie, lui rappela-t-il. Du coup, il sera mon fils et, contrat de mariage ou pas, il le sera toujours, même si tu me quittes. À mon avis, un enfant est une bonne contribution et je serai largement remboursé de mes frais. Il y a aussi la possibilité que nous ayons un enfant à nous. Comment peux-tu penser que tu n'apportes rien de valable ?

Maggie ouvrit de grands yeux.

— Pardon... vous voulez un... un *vrai* mariage ?

Rafe jeta un coup d'oeil au médecin.

— Pouvez-vous nous laisser un instant ? Lorsque je l'aurai remise au lit, je vous préviendrai.

Une fois seul avec Maggie, il fixa sur elle un regard déterminé.

— Oui, un vrai mariage. Je ne fais pas les choses à moitié, surtout ce genre de choses, et je vais t'expliquer pourquoi. Il faudra peut-être des mois pour que tout soit légalisé. À ce moment-là, un lien solide se sera établi entre Jaimie et moi. Ce ne serait pas honnête de le laisser s'attacher à moi si nous ne faisons pas de notre mieux pour que notre union tienne bon. Bien sûr, si ça ne marche pas, nous nous séparerons et je me contenterai d'un droit de visite. Mais nous lui devons de ne pas nous lancer là-dedans avec l'idée qu'il ne s'agit que d'une solution provisoire. Tu n'es pas d'accord ?

Maggie ne pouvait qu'être d'accord. Son état vaseux l'avait jusqu'alors empêchée de réfléchir aux répercussions émotionnelles sur son fils.

— Je... euh... je ne suis pas vraiment à l'aise avec... euh, vous savez bien...

— Les rapports sexuels ? demanda-t-il en lui caressant les cheveux. Chérie, fais-moi confiance pour ça comme pour le reste.

Il avait raison. Si elle se fiait à lui pour assurer la sécurité de sa sœur et de son fils, elle pouvait bien lui faire confiance pour ça aussi. Blottie contre lui, elle eut l'impression d'être une motte de beurre fondant au soleil. Combien de temps encore allait-elle être capable de rester debout ? Son corps semblait s'être déconnecté de son cerveau, et elle craignit de s'évanouir avant d'avoir tout mis au point.

— Promettez-moi que Heidi quittera Prior le plus tôt possible, murmura-t-elle. Promettez-le-moi, sinon il n'y a pas de marché.

— Je te le promets. Bon sang ! j'irais la chercher maintenant si je le pouvais, mais kidnapper un enfant et lui faire franchir la frontière d'un État est un crime grave.

— J'ai besoin de savoir qu'elle sera en sécurité. Elle n'a même pas onze ans...

— Elle sera en sécurité, je peux te le garantir. Et, très vite, elle sera avec nous, Maggie. C'est comme si c'était fait.

Maggie ne pouvait que prier pour qu'il en soit ainsi, tout en doutant que Lonnie se laisse aisément manipuler.

— Comment comptez-vous vous y prendre ? Rafe la prit dans ses bras et la souleva.

— Je vais juste suivre mon instinct. Ça fait un moment que je suis hors circuit, mais j'étais assez bon en négociation. Toi, tu t'appliques à guérir. Je m'occupe du reste.

Comme il la déposait délicatement sur le lit, Maggie scruta son visage. Avait-elle affaire à un fou ? Quelle autre explication possible ? Elle ne le connaissait que depuis deux jours, et déjà il voulait l'épouser !

— Je ne suis pas Susan, murmura-t-elle en s'efforçant de garder les yeux ouverts. Regardez-moi attentivement et pensez à ce que vous faites, monsieur Kendrick. Susan est morte, et vos enfants aussi. Jaimie et moi ne serons jamais capables de les remplacer, et ce n'est pas honnête de nous le demander.

Il lui prit le menton entre ses doigts rugueux.

— Je sais très bien ce que je fais, Maggie, et je ne t'ai à aucun moment confondue avec Susan.

Maggie souhaita en être aussi convaincue qu'il prétendait l'être.

— Je ne peux pas faire semblant d'être quelqu'un d'autre, c'est tout. Je veux être sûre que vous en êtes conscient. Je suis moi, et je ne serai jamais elle.

— Je ne m'attends pas à ce que tu essaies, lui assura-t-il. Tu es douce et belle, Maggie. Aucun homme sensé ne voudrait que tu sois quelqu'un d'autre, et je peux t'assurer que j'ai toute ma tête.

Des cauchemars peuplèrent le sommeil artificiel dans lequel errait Maggie. Sa mère, ou Heidi, ou Jaimie, était en grand danger. Lonnie était le méchant et Rafe Kendrick son acolyte. Elle s'efforçait de secourir l'être cher et se heurtait chaque fois à un obstacle insurmontable.

Dans le dernier cauchemar, elle était perdue dans un cimetière. Il faisait nuit et elle savait que Lonnie rôdait, armé d'un grand couteau afin de tuer Jaimie. Le bébé avait disparu ; elle l'entendait pleurer et n'arrivait pas à le retrouver. Elle courait, courait, jusqu'à arriver à une haute clôture surmontée de piques. Rafe se trouvait de l'autre côté et criait : «Épouse-moi, Maggie! Plus de soucis. Je m'occuperai de tout», mais le ton était plus narquois que rassurant.

Elle se réveilla en sueur et ouvrit les yeux. Voyant un visage penché sur elle, elle poussa un cri.

— Allons, allons, tout va bien, dit l'infirmière d'une voix apaisante. Je ne voulais pas vous faire peur, mais il est temps de vous réveiller.

Le coeur battant follement, Maggie cligna des yeux. L'infirmière tenait un étrange appareil en plastique.

— J'ai comme le pressentiment que ce truc bizarre m'est destiné...

— Bien deviné, dit l'infirmière. Vous ne pourrez pas allaiter votre bébé tant que vous serez malade et que vous prendrez des médicaments puissants. Mais, si vous vous arrêtez de tirer votre lait, vous n'en fabriquerez plus.

Elle aida Maggie à s'asseoir et lui dégrafa sa chemise.

— Je vais fermer la porte et accrocher la pancarte « Ne pas déranger ». Quand vous aurez fini, sonnez et l'on viendra vous rhabiller.

Une fois seule, Maggie se mit au travail. Lorsqu'elle eut terminé, l'horloge murale indiquait 8 heures. Elle avait donc dormi des heures. Épuisée, elle se laissa aller contre les oreillers.

Où était Rafe ? Maintenant que ses idées étaient un peu moins confuses, Maggie pensa à tout ce qui avait pu mal se passer, et son coeur se serra. Lonnie était complètement imprévisible.

Arrête, Maggie ! se sermonna-t-elle. Rafe avait dit qu'il réglerait le problème, et elle avait accepté. Il ne lui restait donc plus qu'à attendre le résultat de la négociation.

Encore une fois, quel choix avait-elle ?

Il avait dû venir pendant qu'elle dormait et estimer préférable de ne pas la déranger. Oui, c'était ça. Voyant qu'elle se reposait, il avait décidé de revenir plus tard.

D'accord, mais maintenant, où était-il ?

Bon, se raisonna-t-elle. Puisqu'elle ne savait rien, pourquoi imaginer le pire ? Pourquoi ne pas penser, par exemple, que Rafe avait ramené Jaimie au motel ? Après tout, un hôpital n'était pas le meilleur endroit pour un nourrisson.

Maggie éprouva soudain une terrible sensation de manque. Serrer le petit corps tiède. Caresser sa tête duveteuse. Jaimie... Elle l'aimait tant ! Peu importait le prix à payer pour sa sécurité ; il était sa consolation. Son unique consolation.

— Bonsoir, mon ange. On m'a dit que tu étais enfin réveillée.

Maggie tourna la tête. Sa canadienne jetée négligemment sur l'épaule droite, Rafe entra dans la chambre. Son regard se promena sur Maggie qui, se sentant dénudée, tira sur sa chemise.

— Où est Jaimie ? Vous ne l'avez pas laissé emmener?

— Non, bien sûr. Tout est arrangé. Plus de soucis, comme je te l'avais promis... J'ai un passager clandestin, ajouta-t-il avec un sourire de conspirateur. Il n'est pas censé être là, mais je me suis dit qu'une séance de câlins hâterait ta guérison.

Il écarta sa veste et découvrit le bébé endormi qu'il tenait du bras droit.

Des larmes jaillirent des yeux de Maggie qui, malgré la perfusion, tendit les bras.

— Oh, Rafe ! Merci. Il me manquait tellement !

— C'est bien ce que je pensais. Si j'ai jamais vu une bonne mère, c'est toi.

— Pas suffisamment, dit-elle, la gorge serrée. Ma vie est un tel gâchis !

— Plus maintenant, assura-t-il d'un ton satisfait. Boyle ne causera plus de problèmes, du moins pas avant un certain temps.

Pas avant un certain temps ? Oui, songea Maggie, c'était exactement cela. Lonnie Boyle était comme ces déchets radioactifs enfouis dans le sol. Tant qu'il serait sur la planète, il y aurait toujours un risque de contamination.

Maggie s'appêtait à demander plus de détails lorsque l'inquiétude l'envahit.

— Jaimie ne risque pas d'attraper une maladie ? C'est peut-être pour ça qu'on n'a pas le droit d'amener de jeunes enfants dans un hôpital.

Rafe jeta sa canadienne sur un fauteuil et s'assit sur le bord du lit.

— J'ai demandé à mon associée en délinquance, le Dr Hammish, s'il y avait un danger. Elle dit qu'il ne risque rien dans une chambre privée.

— On va avoir des ennuis ? murmura Maggie.

— Non. Les infirmières font semblant de ne pas le voir, mais elles savent qu'il est là. Je ne l'ai caché sous ma veste que pour te faire la surprise.

— Une délicieuse surprise... Oh ! mais il a froid ! s'exclama-t-elle en posant la main sur la petite tête de l'enfant.

— Tu as de la fièvre, chérie, dit-il en lui palpant le front. Tu es comme un radiateur allumé plein pot. Comment te sens-tu ?

— Mieux, maintenant que Jaimie est là. Ça m'a rappelé quand je le laissais à maman pendant ma journée de travail. J'avais toujours un peu peur qu'elle ne l'oublie.

— Combien de jours après la naissance as-tu repris ton travail ?

— Je suis restée vingt-quatre heures à l'hôpital, et ensuite j'ai pris trois jours de congé.

— Tu travailles depuis la mort de ton père ?

— J'avais peur que son assurance ne nous suffise pas. D'autant plus que Lonnie puisait allégrement dedans.

— Et tu as repris ton travail sans t'accorder de repos... Eh bien, plus jamais ça!

Elle déplia la couverture de Jaimie pour admirer son nouveau pyjama bleu.

— Je n'avais pas le choix.

— Tu as dû te sentir affreusement mal, lorsque cette infection rénale a commencé.

— J'avais très mal au dos, mais pas au point de penser à une vraie maladie nécessitant d'aller voir un médecin. Je n'ai pas d'assurance, et la visite coûte trente-huit dollars.

Elle l'entendit soupirer. Levant les yeux, elle vit qu'il regardait le tire-lait posé sur la

table de chevet. Les joues de Maggie s'enflammèrent.

— Seigneur ! Ça doit donner l'impression d'être attaqué par un de ces trucs pour déboucher les canalisations...

Maggie ne put s'empêcher de pouffer. Rafe rit aussi. Ne sachant que dire, elle baissa la tête et joua de nouveau avec la couverture de Jaimie.

— Combien de temps vous permet-on de rester ici ? demanda-t-elle enfin.

— Nous sommes déjà venus pendant que tu dormais, et on ne m'a rien dit. J'appellerai bientôt un taxi pour ramener Jaimie au motel. Il a l'air de bien dormir dans mes bras, mais il sera mieux dans son lit-tiroir.

Même si Maggie regrettait de voir son fils la quitter, elle ne put qu'acquiescer.

— Merci de prendre soin de lui.

— J'espère que c'est pour la vie, dit-il doucement. Elle leva les yeux et se trouva incapable de les détourner.

— J'ai pris soin de Lonnie aussi. Tu n'as pas à t'inquiéter pour Heidi. Il va la laisser tranquille et, pendant ce temps, nous ferons ce qu'il faut pour la tirer de là aussi vite que possible. Je vais mettre mon avocat au travail dès que nous serons rentrés à la maison.

Un avocat personnel ? C'était la première fois que Maggie rencontrait quelqu'un ayant son propre avocat.

— Comment pouvez-vous être sûr que Lonnie ne fera rien ? Qu'est-ce que vous lui avez fait ? Vous l'avez étranglé ?

Il sourit.

— La tentation était forte, tu peux me croire, mais tout le monde a un prix. Je lui ai simplement fait une offre qu'il n'a pas pu refuser.

Maggie se mordilla la lèvre en pensant à toutes les fois où son beau-père avait menacé de s'en prendre à Heidi afin qu'elle-même lui cède.

— Lonnie promet une chose et en fera une autre. On ne peut pas se fier à sa parole.

— J'y ai pensé. J'appellerai souvent pour vérifier que tout se passe bien et, dès demain, je vais engager un détective privé pour veiller sur ta sœur tant qu'elle sera là-bas. Lonnie sait qu'au moindre rapport négatif, notre marché est rompu et que sa vie ne vaudra pas un clou... Je lui ai dit que je le retrouverai où qu'il soit, et que je lui ferai la peau.

— Il vous a cru ?

— J'étais plutôt convaincant, je peux te l'assurer... Bref, il a sauté sur ma proposition.

Bien qu'elle redoutât la réponse, la curiosité poussa Maggie à poser la question :

— Vous l'avez soudoyé, n'est-ce pas ? Combien lui avez-vous proposé ?

— Je le note dans mon petit carnet, c'est promis. L'essentiel est qu'il a mordu à l'hameçon. Comme la plupart des brutes, c'est un lâche. Les hommes de ce genre ne s'en prennent qu'à plus faibles qu'eux. Leur fonds de commerce, c'est la peur des autres. Elle les fait jouir et ils en tirent leur pouvoir.

Maggie avait conscience d'appartenir à la catégorie des plus faibles, ceux qui doivent se soumettre aux caprices de leur gardien. Rafe avait postulé pour ce rôle et n'avait pas l'air cruel du tout. Mais comment savoir qui il était réellement ?

Mon Dieu! Et si, une fois marié, il commençait à en vouloir à Jaimie ? Jaimie n'était pas son enfant. Beaucoup de beaux-pères détestaient les enfants d'une première union.

Elle écarta cette idée. Après tout, rien ne garantissait non plus que l'homme qui voulait adopter Jaimie se révèle un bon père. En épousant Rafe, elle resterait à proximité de Jaimie

et pourrait intervenir si nécessaire. De plus, elle aurait Heidi avec elle.

— Tu regrettes ? demanda-t-il.

— C'est un luxe que je ne peux m'offrir. Et vous ?

— Non, pas du tout, répondit-il en lissant le drap. Je crois aux secondes chances, et c'est ce que Jaimie et toi vous représentez pour moi. Une seconde chance. Tu me plais, Maggie. J'espère que ce sentiment deviendra réciproque. Même si ça ne devait pas être le cas, je sais que nous ne commettons pas une erreur.

— De toute façon, c'est un acte impulsif.

— C'est vrai. Mais parfois, si on réfléchit longtemps, on se décide trop tard... Es-tu quelqu'un de religieux ?

— Je crois qu'il y a un Dieu, oui.

Il lui fit un clin d'oeil.

— Tu vois ? On a déjà un point commun. Moi aussi, je crois en Dieu. Et si je ne croyais pas en Dieu, je pense que je croirais en quelque chose. Pour certaines personnes, c'est l'univers ; pour d'autres, une puissance supérieure. Bref, je suis convaincu qu'il y a quelque chose - appelle ça le destin, Dieu, notre ange gardien ou l'attraction de la lune - qui est à l'œuvre dans nos vies. Les événements ne se produisent pas sans raison.

— Où voulez-vous en venir ?

Le regard bleu de Rafe retint le sien.

— Il y avait probablement un certain nombre de wagons vides dans l'entrepôt, cette nuit-là. Qu'est-ce qui t'a poussée dans celui où j'étais ?

— Une erreur de jugement ?

Il éclata de rire.

— Ça aussi, oui, j'imagine. Mais j'aime à penser que c'est aussi le destin, ou ton ange gardien. Je m'occupais de mes oignons, heureux comme une huître, une bouteille de whisky encore à moitié pleine à portée de main, et tout à coup, sans préavis, me voilà face à de grands yeux bruns auxquels je ne peux résister.

En le voyant rire d'aussi bon coeur, Maggie entrevit l'homme qu'il avait été naguère. Peut-être, se dit-elle avec un certain plaisir, Jaimie et elle étaient-ils responsables de cette transformation.

— Je pense que Dieu s'est dit que j'avais mieux à faire que de continuer à me cuire jour après jour.

Son sourire s'effaça et ses yeux prirent une expression grave.

— Je n'ai pas pu secourir Susan et mes enfants, Maggie. Pour une raison inconnue, l'heure de leur départ avait sonné et je ne pouvais m'y opposer. J'ai vécu avec ces souvenirs et, des milliers de fois, je me suis demandé pourquoi je n'étais pas mort, moi aussi. Maintenant, je pense que je le sais. Je peux apporter quelque chose à vos vies, la tienne, celle de Jaimie et celle de Heidi, la petite fille de dix ans que je ne connais pas encore. Ce sentiment-là est très agréable, et même si notre mariage ne marche pas, rien ne pourra me l'ôter. J'aurai été utile.

Maggie détourna ses yeux emplis de larmes.

— Seigneur ! Ne pleure pas ! Il n'y a rien de triste.

— Je ne suis pas triste, dit-elle en s'essuyant les yeux. Je... eh bien, si vous voulez savoir la vérité, je prie le ciel que vous soyez aussi gentil que vous semblez l'être.

La bouche de Rafe se retroussa en un sourire narquois.

— Eh bien, reste avec moi et tu le sauras.

— Je n'ai pas trop le choix. Ne vous vexez pas, mais j'espère seulement que je ne fais pas une terrible erreur.

La tête appuyée contre dossier de son fauteuil, Rafe gardait les pieds de part et d'autre du tiroir dans lequel dormait Jaimie. Cela afin de d'être sûr de l'entendre s'il se réveillait et pleurerait.

Il commençait justement à s'endormir lorsqu'on frappa à la porte. Sa première pensée fut que Boyle avait rompu leur contrat et envoyé la police à ses troussees. Il se leva et s'approcha de la porte.

— Qui est-ce? demanda-t-il, prêt à prendre Jaimie et à se sauver par la fenêtre de la salle de bains.

— C'est Ryan, répondit une voix grave.

Rafe saisit la poignée, hésita un instant et ouvrit.

La vue de l'homme qui se tenait sur le perron lui donna l'impression de se regarder dans une glace. Son frère portait comme lui la tenue typique de l'éleveur, chemise de toile bleue et jean délavé, sauf que les siens étaient de bien meilleure qualité.

Aucun d'eux ne dit un mot. Qui bougea le premier ? Rafe n'aurait su le dire mais, une fraction de seconde plus tard, les deux frères s'étreignaient éperdument. Comme Ryan s'écartait enfin, Rafe sentit qu'il tremblait. Il alluma la lampe de chevet.

— Tu as une sale gueule, dit Ryan en entrant. Si c'est ça, ce que l'alcool fait à un homme, ça ne donne pas envie de s'y mettre.

Maintenant qu'il le voyait à la lumière, Rafe remarqua que son cadet pesait bien dix kilos de plus que lui, tout en muscles acquis grâce au travail physique. Bref, son petit frère était devenu un homme qu'il hésiterait à défier.

— Eh bien, dis donc, fit-il en refermant la porte de peur que le bébé ne prenne froid. La dernière fois que je t'ai vu, il fallait encore t'essuyer le nez, et maintenant...

— Tu ne m'as jamais essuyé le nez !

C'était vrai. Deux ans seulement les séparaient. Ryan avait vingt-huit ans, à présent, ce que révélait de très fines pattes-d'oie et, dans la joue, une fossette plus profonde qu'auparavant.

— Tu as raison. La plupart du temps, j'avais juste envie de te taper dessus.

Ryan envoya son chapeau sur le lit et regarda autour de lui.

— Tu n'as rien trouvé de mieux que cette piaule ? Ça pue le mois !

Il alla jeter un oeil dans la salle de bains et secoua la tête devant l'équipement désuet.

— Au moins, le chauffage fonctionne.

Son regard tomba sur le tiroir posé sur le sol. Fronçant les sourcils, il examina le nouveau-né puis leva les yeux sur Rafe, une moue de mépris aux lèvres.

— Où est la gonzesse ? Toujours à l'hôpital ?

Le mot hérissa Rafe, mais il se contint. Dès que son frère verrait Maggie, son attitude changerait complètement, il en était convaincu. Ou l'espérait... Sinon, comment réagirait Ryan en apprenant que son aîné comptait épouser la jeune femme?

— Oui, elle est vraiment malade. Une vilaine infection rénale.

Ryan émit un petit bruit peu compromettant et s'approcha du bébé sur la pointe des

pieds.

— Tu as raison. C'est un mignon petit bonhomme... C'est de la femme que tu es fou, ou de son gosse ?

Rafe gloussa et se passa la main dans les cheveux.

— Je reconnais qu'il y a des deux. Débarrasse-toi de ta veste et assieds-toi, dit-il en désignant le lit.

Ryan poursuivit son tour d'inspection.

— Tu ne plaisantais pas... Pas de bagages. Tu faisais bien le trimard, marmonna-t-il après avoir entrouvert le placard.

— On m'a volé mes Gucci.

Rafe s'assit dans le fauteuil, les coudes sur les genoux, tandis que Ryan prenait la même posture sur le lit.

— Comment m'as-tu trouvé ? demanda l'aîné.

— J'ai embobiné une fille à l'hôpital.

— Je ne t'attendais que demain matin.

— Le Cessna a été prêt plus vite que je ne le pensais. Du coup, je me suis dit que je ferais mieux de venir tout de suite, histoire de t'empêcher de faire des bêtises.

— Si tu croyais venir me protéger d'une arnaqueuse, tu riras de tes soupçons quand tu rencontreras Maggie.

— Je veux seulement t'empêcher de faire n'importe quoi. Tu as vécu des moments terribles, Rafe. Les parents et moi avons peur qu'une fille des rues ne t'ait mis le grappin dessus.

— Maggie n'est pas une fille des rues.

— Ça ne te ressemble pas de te lier à une nana que tu connais à peine, encore moins du genre de celles qu'on rencontre dans un wagon de marchandises. Qui donc voyage de cette façon ?

— Moi, par exemple.

— Tous les vagabonds n'ont pas de raison grave comme toi.

— Tu es un expert ? Ne juge pas les gens trop vite, Ryan. Sans Maggie, je serais encore dehors, et trop ivre pour m'en soucier.

Ryan soupira.

— Tu aurais dû nous appeler. Je serais venu.

— Tu faisais partie des souvenirs. Ceux que je fuyais. Tu peux comprendre ça ?

— J'essaie.

— Bon, c'est sans doute le mieux que je peux demander, admit Rafe en inclinant la tête. Je sais que tu m'aimes, seulement l'amour ne suffit pas toujours. Tu n'as perdu personne, en dehors de nos grands-parents. Je sais que tu as essayé de comprendre ce que j'éprouvais, et que tu as voulu m'aider. Mais j'avais perdu ma raison de respirer. En moi, tout était mort. Tu n'avais aucun moyen de comprendre ; tu n'en as pas plus aujourd'hui.

— Et cette Maggie le peut ?

Rafe se leva et contourna le lit.

— J'étais ivre mort au moment où elle est montée dans le wagon de marchandises. Quand j'ai rouvert les yeux, elle était là. Une jeune femme en détresse absolue.

Il haussa les épaules, à court de mots.

— Elle avait besoin de *moi*. Tu comprends ce que je dis ? *Elle* a besoin de *moi*.

Ryan se frotta l'arête du nez.

— Je ne voulais pas vous blesser, toi, maman et papa. Mais je vois bien que je l'ai fait.

— Tu ne sauras jamais à quel point.

— J'étais trop englouti dans ma souffrance pour voir au-delà. C'était égoïste et inexcusable. Je suis vraiment désolé. Je ne sentais plus qu'une seule chose : un chagrin abominable. Mes sentiments pour vous étaient quelque part en moi, mais je ne pouvais me soucier d'autre chose que de ma douleur. Voilà ce qui m'a poussé à partir.

Ryan se leva. Ils se regardèrent dans les yeux. Puis, le coeur empli d'émotions indicibles, les deux frères s'étreignirent.

Lorsqu'ils se séparèrent enfin, Rafe savait que tout se passerait bien.

*

Le lendemain matin, Maggie venait de prendre, une bouchée de porridge lorsque deux Rafe Kendrick, en jean et chemise bleue, Stetson incliné sur l'oeil, entrèrent dans sa chambre. Durant un terrible instant, elle se dit que l'infirmière avait mal lu le thermomètre et qu'elle avait encore une grosse fièvre.

Puis elle remarqua que l'un des deux portait son bébé et un biberon à moitié plein. L'autre paraissait un peu plus jeune, et surtout ses vêtements et ses bottes semblaient de meilleure qualité.

— Maggie, je te présente mon frère, Ryan, dit la version la plus âgée.

Le cow-boy qui ne portait rien ôta son chapeau, ce qui révéla des cheveux noirs et bouclés, très semblables à ceux de Rafe. Son regard gris-bleu la scrutait sans vergogne.

— Ma'am, fit-il d'un ton froid en inclinant la tête. Content de faire votre connaissance.

— Mmmm, fut tout ce que put émettre Maggie, affreusement embarrassée.

Tout en étant le sosie de Rafe, Ryan Kendrick aurait pu sortir tout droit de Dallas, l'une des séries préférées de sa mère. Malgré sa tenue de cow-boy, il avait l'attitude assurée du riche éleveur habitué à aboyer des ordres. La montre en or de son poignet criait *fric, fric, fric*. Maggie doutait qu'il ait l'habitude de voir des femmes en chemise d'hôpital, sans maquillage et les cheveux emmêlés.

— Moi de même, parvint-elle enfin à dire.

Elle jeta un coup d'oeil à Rafe. Il avait un regard de prédateur dont son frère était dépourvu, comme si les souffrances et les privations n'avaient laissé que le noyau dur de sa personnalité. Si Ryan Kendrick avait l'air plus costaud, Rafe était légèrement plus grand et semblait toujours aux aguets, comme si la nécessité lui avait appris à surveiller ses arrières. .

Elle lâcha sa cuillère dans son bol. Ryan la jugeait avec méfiance. Manifestement, il s'était préparé à détester tout ce qu'il verrait.

Rafe s'approcha du lit et leva le bébé en l'air pour qu'elle puisse l'admirer dans sa nouvelle combinaison bleu et blanc. Maggie rit de bon coeur.

— Le petit déjeuner d'abord, dit Rafe. Tu es mince comme du fil de fer.

Le porridge avait perdu tout intérêt.

— S'il te plaît, laisse-moi le tenir une minute.

Rafe céda. Il écarta la table et posa Jaimie dans les bras de sa mère. Elle tira sur la

fermeture Éclair afin de sentir le petit corps qui lui parut délicieusement tiède, signe qu'elle n'avait plus de température.

Vêtu d'un pyjama neuf, blanc et bleu lui aussi, Jaimie cligna des yeux et agita les pieds, mécontent qu'on ait interrompu sa sieste. Puis, sentant la douceur de la poitrine maternelle, il tourna la tête et appuya la bouche contre la chemise d'hôpital.

Les joues de Maggie s'enflammèrent. Jaimie tentait de téter à travers le tissu. Elle l'écarta. Furieux, le bébé devint tout rouge et son petit visage se plissa. Prévoyant les hurlements, Rafe lui fourra aussitôt la tétine du biberon entre les lèvres. L'expression de Jaimie passa instantanément de la colère à la satisfaction.

— Je crois qu'il est prêt pour son repas.

Très embarrassée, Maggie n'arrivait pas à relever les yeux. Comprenant ce qu'elle éprouvait, Rafe jeta un coup d'oeil à son frère et constata qu'il ne s'était pas trompé. L'expression sévère du début s'adoucissait de seconde en seconde. Ryan s'aperçut que Rafe le regardait. Un petit sourire montra à celui-ci que Maggie venait d'ajouter une conquête à son palmarès. Il émanait d'elle une telle gentillesse que seul un aveugle aurait pu douter de sa sincérité.

— C'est vraiment un beau petit garçon, décréta Ryan, oubliant ses soupçons. Je parie que vous êtes fière de votre bébé au point d'exploser.

Rafe retint un fou rire. Maggie se méfiait tellement des hommes qu'elle se liait difficilement. Cependant, dès qu'on lui parlait de Jaimie, le dégel était immédiat. Un sourire timide remercia Ryan de son compliment.

— Oui, répondit-elle. Je suis fière de lui. Il sera beau. Dieu merci, c'est à mon père qu'il ressemble, pas à moi.

Ryan fronça les sourcils. Les traits de Maggie lui semblaient proches de la perfection. Cheveux noirs et soyeux, teint crémeux, joues rosies par l'embarras, et surtout yeux immenses aux longs cils... que pouvait-on souhaiter de plus ?

— Euh... je ne sais pas, dit-il. Évidemment, s'il vous ressemble beaucoup, ce sera un trop joli garçon.

Les joues de Maggie passèrent du rose pâle au rouge vif. Elle leva les yeux au plafond et fronça le nez, laissant entendre qu'elle n'avait jamais entendu de tels bobards. Rafe et Ryan échangèrent un regard amusé.

Ryan plia sa haute carcasse pour s'asseoir sur une chaise. Posant une botte sur sa cuisse, il accrocha son Stetson sur son genou. Une bouffée de nostalgie envahit Rafe. Cette posture, il avait vu son frère la prendre des milliers de fois dans la cuisine du ranch, et il eut l'impression de sentir l'odeur du café.

Il renifla, et son regard se posa sur la table de Maggie. Un bol de café fumait sur le plateau.

— Alors, vous avez hâte de voir notre ranch, Maggie ? demanda Ryan d'une voix dénuée de toute animosité.

— Je ne lui ai pas encore beaucoup parlé du ranch, intervint Rafe.

— Ah bon ? s'exclama son frère. Vous aimerez, assura-t-il à Maggie. Vingt mille hectares de prairies et de bois. La nature sauvage. L'endroit idéal pour élever un garçon. Rafe et moi avons grandi là, et à aucun moment nous ne nous sommes ennuyés. Au printemps et en été, on peut faire de grandes balades à cheval pendant des jours et des jours. Camper et pêcher dans des lacs de montagne. Marcher jusqu'à tomber d'épuisement. Les sports d'hiver sont

infinis. Vous aimez le ski de fond ? La luge ?

— Des promenades à cheval ? dit Maggie qui, manifestement, n'avait pas enregistré la suite. Oh ! je n'aimerais pas que Jaimie s'approche de chevaux! C'est trop dangereux.

— Bien sûr, qu'il va tourner autour des chevaux, répliqua Ryan. Nous en ferons un bon cavalier avant ses trois ans.

L'air atterré, Maggie serra le bébé contre elle. Ryan fit aussitôt marche arrière.

— Avec votre permission, bien sûr. Lorsque vous aurez vu les chevaux, vous n'aurez plus peur. Nous avons des juments si douces qu'on peut coucher un bébé à leurs pieds. Pas vrai, Rafe ?

Maggie blêmit.

— Bien sûr, jamais nous ne faisons ça pour de bon. Je veux dire...

Ryan s'interrompit et adressa à son frère un regard qui disait : « Tire-moi de là, frangin ».

Oubliant les bleus de Maggie, Rafe posa une main rassurante sur son épaule. La voyant frémir, il s'écarta précipitamment.

— Oh ! pardon, chérie ! Je ne voulais pas te faire mal.

— Ça va, ça va.

— Elle a mal à l'épaule ? s'enquit Ryan.

— Elle est couverte de bleus, oui.

— De bleus ? À cause de quoi ?

Il regarda Maggie plus attentivement. Elle resserra le col de sa chemise, mais pas assez vite pour cacher toutes les marques.

— Mon Dieu, que s'est-il passé? s'écria-t-il lorsque son regard se posa sur l'empreinte d'une main d'homme sur le bras dénudé.

Sa mâchoire se serra et il jeta à Rafe un regard interrogateur.

— Ce n'est rien, dit Maggie.

La nuque de Ryan avait pris la couleur de l'aubergine et son pied tapotait le sol sur un rythme rapide. Rafe se dit qu'il était temps de l'emmener ailleurs avant qu'il ne se mette à harceler Maggie de questions indiscretes.

— J'ai deux ou trois choses à faire en ville, dit-il à la jeune femme. Finis ton petit déjeuner et repose-toi pendant ce temps.

— Je peux garder Jaimie ?

— Ce n'est pas une bonne idée. Tu es censée te reposer.

— Je suis reposée.

Rafe commençait à se rendre compte que refuser quelque chose à Maggie lui était très difficile. Tant mieux, finalement. Elle avait dû entendre le mot « non » trop souvent. Sur ce sujet, cependant, il devait rester ferme. Selon le Dr Hammish, elle réagissait bien au traitement mais avait encore du chemin à faire avant d'être guérie. Garder le bébé auprès d'elle l'empêcherait de dormir. Il prit prétexte du règlement de l'hôpital.

— Je suis désolé, chérie... Les infirmières ont été bien gentilles de l'ignorer, mais si on abuse, elles m'interdiront de recommencer.

Le visage de Maggie s'allongea et, avec une moue qui donna à Rafe l'envie de l'embrasser, elle posa le biberon sur la table et entreprit de remettre sa combinaison à Jaimie.

— Tu as raison, bien sûr. J'avais oublié. Le règlement, c'est le règlement.

Le règlement... Ça aussi, on avait dû le lui jeter à la figure d'innombrables fois. Rafe eut

hâte de l'arracher de ce lit et de l'emmenner chez lui, là où des règlements n'avaient été édictés que pour faciliter la vie. Il voulait la voir enfin sourire de bonheur.

— Ça a été super de vous rencontrer, Maggie, dit Ryan en remettant son Stetson. Je comprends maintenant pourquoi Rafe est fou de vous.

Maggie rougit de nouveau. Elle voulut tendre la main à Ryan, mais la perfusion la retint. Il s'inclina et pressa doucement ses doigts fins.

*

— Quand tu disais qu'elle avait été battue, je croyais à une façon de parler. Qui diable a pu lui faire ça ? demanda Ryan d'une voix vibrant de rage tandis que les deux frères longeaient le couloir vers la sortie.

— Son beau-père, Lonnie Boyle, une petite ordure dont j'ai fait la connaissance hier.

— Tu lui as rendu la monnaie de sa pièce ?

— Non.

— Où est-il ?

— Pourquoi ?

— Il a besoin d'une bonne leçon, voilà pourquoi.

— Et tu t'es attribué cette mission ? Laisse tomber. La situation est plus compliquée que ça.

— C'est-à-dire ?

Rafe ne répondit pas tout de suite. Ils traversèrent le hall et sortirent dans le froid du matin.

— C'est une longue histoire, dit-il enfin en tirant la couverture sur le visage de Jaimie.

— Je n'ai rien de mieux à faire que de t'écouter.

— Je ne veux pas que tu t'emballes. Maggie, c'est mon problème. Compris ? Au cas où ce ne serait pas assez clair pour toi, on peut traduire par « mêle-toi de ce qui te regarde ! ». Ne l'embarrasse pas par un tas de questions gênantes, et ne te mets pas en tête qu'elle a besoin de toi comme champion. Elle en a déjà un.

— Toi? Le frère que je connaissais aurait flanqué la correction de sa vie à son bourreau. Ou tu n'as plus rien dans le ventre, ou l'alcool t'a bousillé le cerveau et le sens de la justice. Là d'où je viens, aucun homme ne reste impuni pour ce genre de crime.

Rafe soupira.

— Nous venons du même endroit, tu l'as oublié ? Et comment oses-tu me juger sans connaître les faits ? Il y a une heure, tu voulais que j'abandonne Jaimie sur les marches de l'hôpital et que je rentre à la maison, en laissant Maggie se défendre seule. Et maintenant, te voilà prêt à te battre pour elle ?

— Et alors ? Il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas d'avis.

Tandis qu'ils traversaient le parking, Rafe entreprit de raconter ce qu'il savait du passé de Maggie. Arrivé à la Toyota qu'il avait louée à l'aéroport, Ryan s'accouda sur le toit rouge.

— Il a fait adopter l'enfant sans qu'elle soit au courant ?

— Et il l'a rouée de coups pour l'obliger à signer les papiers. Le notaire les a certifiés, d'où je déduis qu'il n'est pas plus honnête que le beau-père, lequel n'hésiterait pas à

témoigner contre Maggie si un procès devait avoir lieu... Ouvre les portes, bon sang ! Il fait sacrément froid.

Ryan s'excusa et déverrouilla la voiture. Jaimie dans des bras, Rafe eut du mal à y introduire sa grande carcasse. Son genou heurta le tableau de bord.

— Putain ! Pourquoi as-tu loué cette caisse à roulettes ? C'est tout juste assez grand pour des nains. Il renifla et ouvrit le cendrier qui était plein de mégots.

— Beurk !

— On n'est pas à Los Angeles. J'ai pris ce qu'on m'a proposé. Et arrête de m'agresser. Je n'aime pas ça!

Ryan ouvrit sa vitre et vida le cendrier.

— Ça va mieux ? Je ne me souvenais pas que tu étais aussi maniaque.

— T'agresser? Tu m'as accusé de ne plus avoir de tripes, et c'est moi qui agresse ?

Ryan frappa le volant de la paume.

— Je suis désolé. D'accord? Comment pouvais-je savoir que ce salaud te tenait par les couilles ?

— En tout cas, admetts que j'en ai. Tu crois que c'était facile, de contenir ma colère? J'aurais voulu le tuer, ce fumier. Si tu voyais les tibias de Maggie... Il l'a piétinée avec des bottes cloutées. Et il porte un gros diamant avec une monture acérée qui l'a écorchée. C'est un pervers, un fumier, une ordure qui mériterait qu'on lui fasse avaler ses dents. Putain !

— Dis donc, il faudrait qu'on arrête de lâcher des gros mots à tout moment, suggéra Ryan.

Surpris, Rafe lui jeta un regard perplexe.

— On ne peut pas parler comme ça devant Maggie, expliqua Ryan. Et le bébé ? Tu veux qu'on le renvoie du jardin d'enfants à cause de son vocabulaire ? Je ne veux pas d'une belle-sœur en colère. Les femmes ne se battent pas à la loyale, rappelle-toi.

— Puis-je en déduire que tu ne cherches plus à me faire reprendre mes esprits ?

— Ce n'est pas la personne que je m'attendais à voir. Alors, oui, tu peux en conclure ça.

Rafe baissa les yeux sur Jaimie.

— On dit que les bébés acquièrent leurs premières notions de vocabulaire dans le ventre de leur mère.

— Tu te fous de moi ? Pardon, tu te moques de moi... Dis donc, ça va être sacrément difficile d'arrêter les gros mots! « Zut » et « flûte » ne me viennent pas naturellement.

— Peut-être qu'en s'y mettant tout de suite, on y arrivera sans trop de mal quand il commencera à parler.

Voyant dans le rétroviseur une jeune fille brune traverser le parking, Ryan émit un sifflement discret.

— Maggie est délicieuse, Rafe, admit-il. Je regrette de m'être comporté en imbécile.

— Et moi je regrette de ne pas avoir eu un caméscope, tout à l'heure.

— Pour faire quoi ?

— Pour saisir les expressions qui se sont succédé sur ton visage ! Tu es passé du tigre au chaton en l'espace de trois secondes. Mon frère, le dur à cuire...

— Ça a pris plus de trois secondes ! Au moins quatre, protesta Ryan en riant. En tout cas, mieux vaut qu'elle ne se mette pas au poker. Je n'ai jamais vu quelqu'un rougir aussi facilement. Comme si nous n'avions jamais vu un bébé chercher à téter ! La vie au ranch va l'endurcir.

— J'espère que non, dit Rafe. Je l'aime comme elle est.

— Oui, ça, je le vois, acquiesça Ryan en jugeant son frère du regard. Ça t'a coûté cher, pour te débarrasser de son bourreau ?

— Un peu, mais j'aime mieux ne plus en parler. En l'occurrence, la fin justifie les moyens. Maggie a assez souffert.

— Quel effet ça lui fait de t'épouser ?

— Elle est aussi enthousiaste que s'il fallait aller se faire arracher une dent.

Ryan réfléchit une seconde.

— As-tu pensé à donner un peu de mou à la corde ? Ce n'est pas une bonne façon de commencer un mariage. Tu peux probablement la débarrasser de Boyle sans la ligoter.

— Je comprends ce que tu veux dire, mais l'instinct me dit que c'est la meilleure solution.

— Pour qui ? Pour Maggie, ou pour toi ?

— Tu n'es pas juste ! Elle a besoin que quelqu'un veille sur elle. Tu ne peux pas le nier.

— Non, et ce n'est pas ce que je dis. J'essaie seulement de te signaler qu'attraper une jument au lasso n'est pas sans conséquences. La méthode brutale donne rarement de bons résultats, nous l'avons appris.

— Maggie n'est pas une jument, et je ne l'attrape pas au lasso. Je fais ce qui est le mieux pour elle. Ce salaud n'osera plus l'embêter une fois qu'elle sera une Kendrick.

— C'est vrai, ton nom la protégera. Mais fais gaffe seulement à ne pas te comporter en salaud toi aussi.

Devant le regard incendiaire de Rafe, Ryan leva la main et reprit :

— Je ne dis pas que tu ne dois pas l'épouser. Je me fais seulement l'avocat du diable. Si tu commets l'erreur d'ignorer ses sentiments, tu risques de le regretter.

— Bon, tu démarres ou tu attends qu'on meure de froid ? grommela Rafe

— On va où ?

— Dans le centre. J'ai des trucs à faire.

*

— C'est là, dit Rafe. Arrête-toi. J'en ai pour trois minutes.

Ryan gara la Toyota contre le trottoir. À peine eut-il coupé le contact qu'il vit avec effroi son frère lui tendre le bébé.

— S'il pleure, glisse-lui l'index plié dans la bouche. Ça le calmera quelques minutes.

— Super ! Me voilà promu tétine.

— Ça ne prendra pas longtemps. S'il fait froid, démarre et pousse le chauffage.

Rafe descendit de voiture, referma doucement la portière pour ne pas effrayer le bébé, et alla examiner la vitrine du prêteur sur gages. Une bague en or ornée de brillants scintillait sur un carré de velours rouge. Une sonnette tinta lorsqu'il poussa la porte. L'endroit sentait la poussière et la tristesse des espoirs mis au clou. Rafe s'approcha du comptoir derrière lequel un petit homme à la calvitie partiellement recouverte de mèches grises soigneusement collées griffonnait sur un carnet.

— Je peux vous aider ?

Rafe sortit un reçu de sa poche.

— Je voudrais reprendre la bague que je vous ai déposée il y a deux jours.

Le petit homme eut l'obligeance de rougir.

— Excusez-moi, je ne vous avais pas reconnu... Sans barbe et les cheveux courts, vous êtes un autre homme. Je ne pensais pas que vous reviendriez.

— Vous n'étiez pas censé la vendre avant trente jours, selon le contrat. Vous avez pris un peu d'avance en la mettant déjà en vitrine.

— C'est vrai, admit le prêteur avec un petit rire nerveux. Comme je vous le disais, je ne pensais pas que vous reviendriez.

— Surprise, surprise, fit Rafe avec un regard dur. Le petit homme se hâta d'aller retirer l'alliance de la vitrine.

— C'est un joli bijou, dit-il en la levant à la lumière. Je regrette de devoir la rendre. C'est rare qu'on me laisse en dépôt quelque chose d'aussi beau.

Rafe sortit la liasse de billets que Ryan lui avait donnée.

— Plus vingt pour cent.

Il compta sept billets de cent dollars, puis autant de billets de vingt.

— Ah ! si tout le monde était comme vous... soupira l'homme en posant l'alliance devant lui.

Rafe la prit, faillit la glisser à son doigt. Il se retint et referma le poing dessus. Après avoir jeté le reçu froissé sur le comptoir, il tourna les talons et sortit sans mot dire.

Le pâle soleil d'hiver inondait la rue. Brutalement assailli de souvenirs, Rafe resta un instant immobile, songeant à ces précieux moments dont la richesse demeurait enfouie dans les replis sombres de son cerveau. Mais ce n'était que des souvenirs, une partie de son passé.

Ouvrant le poing, il regarda l'alliance. Susan... Il sourit. Elle ne lui avait fait de la peine qu'en le quittant. Une femme superbe, intelligente, généreuse... il avait été très gâté de vivre quelques années avec elle, mais Dieu l'avait rappelée à lui, et le moment était enfin venu de la laisser s'éloigner.

Regardant à droite et à gauche, Rafe repéra une bouche d'égout et s'en approcha. Pour la première fois depuis plus de deux ans, il se sentait curieusement libre. « Donne-moi ta parole que tu trouveras quelqu'un d'autre à aimer », avait-elle dit. Et il avait promis.

— Je crois que je l'ai trouvée, Susan, murmura-t-il. J'imagine que tu le sais déjà. Elle te plairait. Je le sais et j'en suis heureux.

Il ouvrit la main et lâcha la bague. Elle heurta le métal avec un bruit cristallin qui lui rappela le rire de Susan. Juste avant de disparaître, les brillants étincelèrent comme pour lui dire adieu.

Rafe resta là un moment, les yeux rivés au trou sombre.

— Souhaite-moi bonne chance, ma chérie, dit-il. Je vais en avoir besoin.

Lorsque Rafe remonta dans la voiture, Ryan lui décocha un regard inquisiteur.

— C'était ce à quoi je pense ?

Rafe sentit sa gorge se dénouer.

— « De la rivière à la mer », répondit-il en souriant. Elle avait l'habitude de jeter des pétales dans la rivière en disant ça. Ça m'a paru une jolie façon de dire au revoir.

Après un moment de réflexion, Ryan se tourna vers son frère.

— Hier soir, tu t'es excusé de m'avoir fait du mal. À mon tour de le faire. Je regrette de ne pas t'avoir soutenu comme il l'aurait fallu.

Il ôta son chapeau, le posa entre les deux sièges et se passa la main dans les cheveux.

— Tu as dit une autre chose à laquelle je n'ai cessé de penser depuis : que je n'avais jamais perdu un être cher. Eh bien là, tu te trompes complètement. J'ai perdu quelqu'un, et je sais ce que tu as éprouvé.

Le cœur de Rafe se serra. Sa première pensée fut que l'un de leurs parents était mort et que Ryan avait attendu cet instant pour le lui dire.

— Mon Dieu, qui ?

— Mon frère.

Croisant le regard de Ryan, Rafe comprit enfin quel chagrin il avait infligé à sa famille.

— Ryan, je suis...

— Tais-toi. Tu t'es suffisamment excusé. Je suis juste très content que tu nous reviennes.

Il rendit précautionneusement Jaimie à son aîné, remit son chapeau et démarra.

— Le bagage en supplément que tu rapportes est charmant, lui aussi... Et maintenant, où va-t-on? demanda-t-il en s'arrêtant à un feu rouge. Dans un endroit particulier?

Rafe soupira.

— Oui. Depuis combien de temps n'as-tu pas fait quelque chose de complètement fou ?

— Je ne sais pas. Un bon moment, sûrement.

— J'ai besoin de ton aide.

— Il n'y a rien d'urgent sur mon agenda. De quoi s'agit-il ?

— D'un truc complètement illégal. S'il y a une anicroche, on risque la prison.

Ryan décocha un regard stupéfait à son frère.

— Tu vas tuer Boyle, c'est ça ?... Pas question ! reprit-il en secouant la tête. Je t'aiderai volontiers à lui casser la figure, mais le meurtre n'est pas ma tasse de thé.

— Je ne vais tuer personne.

— Alors, de quoi s'agit-il ?

— Je veux kidnapper la sœur de Maggie.

Un coup de Klaxon retentit derrière eux. Ryan jura et enfonça l'accélérateur. La voiture franchit le croisement d'un bond.

— Tu as perdu la tête ? C'est un crime fédéral ! Si on est pris, on sera séniles le jour de notre libération.

— Oui, je sais, dit Rafe en passant une main sur son visage. Mais mon plan n'est pas trop hasardeux. J'ai appelé Mark hier pour discuter de ce que disait la loi à ce sujet. Il...

— Bon sang ! Tu parles sérieusement...

— Bien sûr que je suis sérieux ! Si on fait gaffe, Mark pense qu'on peut s'en tirer. Ça ne sera pas précisément légal, mais...

— Techniquement, c'est un kidnapping, oui ou non ?

— Techniquement, oui. Mais je dois le faire. En ce qui concerne l'adoption, je pense que Boyle tiendra parole et remboursera les parents adoptifs. Et je suis sûr à quatre-vingt-quinze pour cent que Heidi ne risque rien pour le moment. Si je mets une équipe d'avocats sur l'affaire, il est probable que nous l'aurons récupérée avant que Boyle puisse faire quoi que ce soit. Seulement... imagine que les choses tournent mal ! Ce salaud ne m'inspire aucune confiance. Il y a quelque chose dans son regard qui fait craindre le pire. Heidi n'a que dix ans ; ce n'est encore qu'un bébé. Comment pourrais-je prendre le risque qu'il la viole?

— Tu peux prier pour avoir la sagesse d'accepter ce que tu ne peux modifier.

— J'ai donné ma parole à Maggie de la protéger et, bon Dieu, je le ferai !

Ryan repoussa le bord de son chapeau.

— Putain ! Tu ne peux pas faire ça!

— Ça sera légal - enfin, à peu près... La mère de Maggie n'a pas toute sa tête, et...

— Merveilleux ! Maintenant, tu me racontes que tu vas abîmer notre patrimoine génétique ? Non, que tu fasses preuve d'un QI de génie en ce moment...

— Tais-toi une minute et écoute ! Les dommages cérébraux de cette darne sont dus à une crise cardiaque. Elle n'est pas née ainsi. Maggie dit qu'elle est comme un enfant mais, d'après ce que Mark a pu savoir, elle n'a pas été déclarée légalement incompétente. Mark m'a faxé à l'hôpital un papier disant que la mère de Maggie m'autorise à emmener sa seconde fille dans un autre État. Il faut que je le lui fasse signer devant une personne assermentée, notaire ou juge. Ensuite j'attendrai que la fillette rentre de l'école et je l'emmènerai... Eh bien, qu'en penses-tu ?

— Je pense que tu as perdu la tête. Quelle raison vas-tu fournir à la mère pour emmener son enfant ?

— Disneyland, répondit Rafe avec un sourire.

— Quoi ? , — Je raconterai que Maggie et moi allons à Disneyland pour notre lune de miel et que nous voulons emmener sa sœur. Brillante idée, non ? La pauvre dame sera enchantée que sa petite fille puisse aller voir Mickey.

— Rafe, c'est stupide ! Il y a trop d'incertitudes. Boyle n'est pas idiot. Quand il découvrira ce que tu as fait, il préviendra la police.

— Peut-être, mais la petite sera de l'autre côté de la frontière et nous aurons l'autorisation écrite de sa mère. Selon Mark, Heidi est assez grande pour qu'un juge tienne compte de sa parole. Le Dr Hammish est prête à certifier que Maggie a été sauvagement battue. Mark pense que nous pouvons plaider en jetant la suspicion sur l'environnement et obtenir la garde temporaire.

— Et si, pour une raison ou une autre, ça coince quelque part ?

— Eh bien, la prison nous attend. Mais je jurerais que tu n'as fait que piloter l'avion sans savoir quelles étaient mes intentions.

— Ignorer la loi n'est pas une excuse, signala Ryan.

— Maggie ne peut pas quitter l'hôpital avant deux jours. On va attendre en se tournant les pouces ? Pourquoi ne pas faire un meilleur usage de ce temps ? Allons, Ryan. Où est passé ton goût de l'aventure ? Nous avons toujours formé une bonne équipe, toi et moi. Rappelle-toi toutes nos bêtises de gamins. Combien de fois avons-nous été pris ?

— Seigneur...

Ryan se gara le long trottoir et regarda son frère avec incrédulité.

— Ce n'est pas exactement la même chose que piquer un panneau de signalisation. Et nous ne sommes plus des gosses ! Tu te rends compte de ce que tu demandes ?

— Oui. Je te demande de poser la tête sur le billot du bourreau. Mon permis de vol est périmé. J'ai besoin de toi pour piloter le Cessna et surveiller Jaimie pendant que je ferai le sale boulot. Dès que nous aurons Heidi, tu nous déposeras ici, Jaimie et moi, et tu repartiras confier la fillette à Becca. Après quoi, il ne te restera plus qu'à venir nous chercher, Maggie, le bébé et moi. Ça donne le tournis mais, avec un peu de chance, ça peut coller. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Tu parles de kidnapper un enfant et en même temps tu refuses de voler sans permis

? dit Ryan en soupirant. Certaines choses ne changeront jamais. Chaque fois que je suis avec toi, je me retrouve à faire des sottises.

Lorsque, deux jours plus tard, le Cessna 340 se posa sur la piste du ranch Rocking K, Maggie avait l'impression d'être un caniche couvé par un propriétaire anxieux. Le Dr Hammish ayant précisé que, pendant une semaine, elle ne devait se lever que pour aller à la salle de bains, Rafe l'avait portée du fauteuil roulant à la voiture, puis de la voiture à l'avion dans lequel il l'avait installée sur un siège déplié en lit. Pour son baptême de l'air, qu'avait-elle vu ? Uniquement le plafond de la cabine.

Ensuite, Rafe avait mis à profit les trois heures de vol pour lire et relire les instructions du médecin. Était-ce l'heure de boire ? Il ouvrait une bouteille d'eau minérale, remplissait un grand verre à ras bord et insistait pour qu'elle le vide entièrement. Doutant de ses forces, il tenait lui-même le verre. L'heure des médicaments ? Des comprimés surgissaient sous le nez de Maggie qui devait les avaler avec un autre grand verre d'eau. Quelques minutes plus tard, c'était de nouveau l'heure de la prise de liquide. Il n'aurait pas hésité à lui pincer le nez si elle avait fait mine de refuser, elle en était convaincue.

Or, le Cessna n'était pas équipé de toilettes.

Lorsque les roues de l'avion crissèrent sur le tarmac, elle ressentit douloureusement chaque cahot. Ryan sauta à terre. Se redressant sur un coude,

Maggie regarda par le hublot et chercha une maison. Le soleil lumineux de l'après-midi inondait des prairies et des montagnes enneigées à perte de vue. Elle se redressa un peu plus pour voir par l'autre côté, mais ne vit pas non plus de bâtiment. Rien. Uniquement la nature sauvage.

Rafe se retourna.

— Ne bouge pas, chérie, dit-il en débouclant sa ceinture. Ryan est allé démarrer le 4 x 4 pour le réchauffer.

Il se pencha sur Jaimie couché sur le premier rang de sièges puis s'approcha de Maggie qui s'étonna de ne pas le voir sortir un énième verre d'eau de derrière son dos.

— Comment te sens-tu ? demanda-t-il en lui tâtant le front. Fatiguée, j'imagine.

Maggie était trop tendue pour être fatiguée. Elle n'avait jamais franchi la frontière de l'Idaho et n'était jamais montée à bord d'un avion. Maintenant, elle allait épouser un homme qui en possédait deux, ce Cessna qui était doté d'une cabine pressurisée pour effectuer confortablement de longs vols, et un petit monomoteur dont on ne se servait que pour surveiller le bétail ou déposer du matériel ici ou là.

— Alors ? insista-t-il.

Elle secoua la tête. Ses sentiments étaient trop confus pour qu'elle puisse les formuler. Cet homme qui l'avait obligée à ingurgiter des litres d'eau sans imaginer qu'elle puisse avoir besoin d'aller aux toilettes ensuite avait pris le contrôle de sa vie.

Elle savait qu'il ne lui voulait aucun mal, au contraire, et sa sollicitude était presque étouffante. Comment craindre quelqu'un d'aussi soucieux de sa santé ?

Pourtant, à un niveau où la raison n'avait aucun empire, Maggie avait peur. Elle s'était déjà trouvée sous la domination d'un homme, et savait que renverser la situation était pour ainsi dire impossible.

— Est-ce que tu peux t'asseoir, chérie ?

Maggie obéit et s'aperçut avec soulagement qu'elle avait recouvré une partie de ses forces. Il prit sa parka et lui passa d'office un bras dans une manche.

— Je peux le faire... Je déteste causer autant de problèmes, ajouta-t-elle en voyant que ses protestations ne freinaient Rafe en rien.

Il glissa la main derrière elle pour tirer sur la veste.

— Tu ne me causes aucun problème, assura-t-il d'une voix enrouée tout en lui soulevant le menton d'une main.

Voyant son visage se rapprocher, Maggie se dit qu'il allait l'embrasser. Son cœur s'affola. Dans la pénombre de la cabine, les lèvres de Rafe avaient l'air fermes et satinées. Le baiser d'un homme dont l'haleine ne puerait pas le tabac et la bière, comment était-ce ?

Elle s'empressa d'écarter cette pensée choquante. Une lueur malicieuse éclaira le regard de Rafe, comme s'il avait lu en elle. Lâchant la parka, il posa la main sur sa nuque et la caressa du pouce. Des frissons la parcoururent.

Les traits de Rafe se brouillèrent. Maggie lui plaqua une main sur la poitrine pour le repousser. En vain : il était aussi lourd et inamovible qu'un bloc de granit. Inclinant un peu plus la tête, il s'empara de ses lèvres. Celles de Rafe étaient chaudes et douces comme du velours.

Il lui fit ouvrir la bouche et sa langue chercha la sienne. Elle sursauta. Le bras de Rafe se durcit et sa large paume la maintint ainsi offerte. Il la goûtait comme il l'aurait fait d'une friandise, avec de légers effleurements de la langue aussi irrésistibles que le battement d'ailes d'un papillon. Leurs souffles se mélangeaient.

Maggie eut l'impression que ses os se dissolvaient et que ses tempes allaient éclater tant son pouls y battait violemment. La puissance qui émanait de ce corps l'effrayait. Elle s'était trouvée trop de fois livrée à la force physique d'un homme pour en ignorer les dangers. Pourtant, en même temps, elle était fascinée. Tous les baisers dont elle avait fait l'expérience avaient été des morsures baveuses qui lui soulevaient l'estomac alors que la bouche de Rafe réclamait une réponse qu'elle ne savait comment donner.

Il s'écarta, et elle crut lire une question dans son regard.

— Je... je ne sais pas embrasser... balbutia-t-elle.

— Maggie ? murmura-t-il.

Elle se figea.

— Oui ?

Il s'inclina de nouveau et l'embrassa sur la tempe.

— Tu embrasses comme un ange.

Il la lâcha et l'aida à enfiler sa parka.

— Que puis-je faire pour que tu sois un peu moins nerveuse ? demanda-t-il en souriant. Corrige-moi si je me trompe, mais j'ai l'impression que tu as peur de moi. Il n'y a aucune raison.

Aucune raison ? Il avait fait clairement entendre qu'il voulait un vrai mariage, et la perspective d'intimité physique la terrifiait. Elle ne l'avouerait jamais car, elle le savait, la peur donnait une arme de plus à l'agresseur éventuel.

S'efforçant de cacher son trouble, elle baissa la tête et remonta la fermeture Éclair.

— Je n'ai pas peur de toi. C'est idiot.

C'est effectivement idiot ! gronda une petite voix dans sa tête. N'importe quel crétin

peut voir que cet homme ne te veut aucun mal.

Maggie était comme les gens que l'altitude épouvante. Même protégés par une solide rambarde, ils ne peuvent baisser les yeux sans se mettre à transpirer.

— Pourquoi aurais-je peur?

— Alors, c'est un excès de confiance qui te fait trembler comme ça ?

Elle baissa les yeux et vit qu'il avait raison : elle tremblait.

— J'ai froid.

— Jamais je ne te ferai de mal, dit-il en la regardant dans les yeux. Je veux que tu le saches. Et lorsque le moment viendra de faire l'amour, tu en auras envie. Ça, je te le promets.

Maggie parvint à réprimer un frisson.

— Ah... bien.

— Ce sera mieux que bien, assura-t-il. Beaucoup mieux que bien.

Ça, Maggie en doutait. À peine osait-elle espérer que ce soit supportable. « Bien », c'était trop demander.

— Le 4 x 4 est chaud, annonça Ryan en ouvrant la porte de l'avion.

Rafe passa Jaimie à son frère qui l'emporta rapidement. Puis, se suspendant à une sangle du plafond, il sauta sagement à terre. Après quoi il fit signe à Maggie d'approcher de la porte, la prit dans ses bras et la porta vers le véhicule qui ronronnait un peu plus loin.

C'est à ce moment-là qu'elle aperçut un petit bâtiment qu'elle n'avait pu voir de son siège.

— Il y a des toilettes, là-bas ? demanda-t-elle en rougissant malgré elle.

— Bien sûr.

Il bifurqua vers la bâtisse, séparée de la piste par un champ de neige d'au moins cinquante centimètres d'épaisseur.

— Je peux marcher, dit Maggie. Je me sens beaucoup plus forte, aujourd'hui.

— C'est plus loin qu'il n'y paraît.

Arrivé au bout du tarmac, il la déplaça dans ses bras afin d'avoir une meilleure prise et se lança dans la neige.

— Ça a l'air glissant par endroits, remarqua Maggie en s'accrochant à son cou.

— Ça lest.

Malgré la neige épaisse et le poids de la jeune femme, Rafe poursuivit son chemin à allure régulière sans s'essouffler. Arrivé devant le bâtiment, il se pencha légèrement pour tourner la poignée et ils entrèrent dans une petite pièce meublée sommairement d'un bureau et d'une armoire métallique.

— Merci, dit Maggie comme il la déposait devant une autre porte.

— Ne t'enferme pas, d'accord ? Juste au cas où. Je ne voudrais pas devoir enfoncer encore une porte.

Lorsqu'elle ressortit des toilettes, Rafe regardait fixement une photographie accrochée au mur.

— Mon fils Keefer, dit-il. La photo date de l'été d'avant.

« L'été d'avant ». Maggie s'approcha. Quel effet cela faisait-il d'avoir sa vie coupée en deux par un drame, un « avant » et un « après » ? se demanda-t-elle. Avec ses joues rondes et son petit corps dodu, l'enfant juché sur les épaules nues de Rafe semblait avoir deux ans. Il ressemblait énormément à son père.

Rafe riait. Il paraissait beaucoup plus jeune, pas seulement en années mais aussi de

caractère. Ses yeux brillaient de bonheur. Il était aussi plus baraqué, avec des biceps saillants, une poitrine large et un ventre en tablette de chocolat. Son jean soulignait ses hanches étroites et ses longues jambes.

Le regard de Maggie revint sur l'enfant qui s'agrippait aux cheveux de son père. Elle s'interdit d'exprimer sa compassion. Regarder cette photo devait être douloureux mais, si elle perdait Jaimie, elle ne supporterait pas que les autres prétendent la comprendre. Un chagrin pareil, on ne pouvait que l'imaginer en espérant ne pas en faire l'expérience.

— Prête?

Maggie leva les yeux. Rafe souriait mais ses yeux étaient sombres.

— Je suis navrée, murmura-t-elle avant de s'entendre dire exactement ce qu'elle s'était promis de taire. Je sais combien cela doit faire mal.

— C'est la première photo que je revois depuis mon départ, dit-il. Et ça va bien, je t'assure. Beaucoup mieux que je ne le craignais.

Il la souleva. Les bras autour de son cou solide, Maggie eut de nouveau l'impression d'être suspendue au flanc d'un gratte-ciel. Elle vit avec soulagement qu'il n'y avait plus de tristesse dans les yeux de Rafe.

— Tu as peur que je ne te lâche?

— J'espère que ce ne sera pas le cas, répondit-elle.

Un sourire se dessina lentement sur les lèvres fermes de Rafe.

— Tu peux compter sur moi; petite Maggie. S'agissait-il d'une promesse ou d'une menace? songea-t-elle tandis qu'il la transportait vers le véhicule.

*

Partout, Maggie ne voyait que montagnes, sapins et grandes prairies sur lesquelles des vaches broutaient en toute liberté. Aucun bâtiment. C'était un paysage de carte postale, mais admirer une photo et se trouver parachutée en plein milieu de ce décor étaient deux choses différentes. Elle, qui n'avait jamais vécu qu'en ville, se sentit coupée du monde, du seul qu'elle connaissait en tout cas.

Même l'intérieur luxueux du véhicule lui était étranger, avec son odeur de cuir neuf mélangée à d'autres qu'elle ne reconnut pas. L'herbe ? Les chevaux ? Elle jeta un coup d'œil derrière elle et vit que le vaste coffre était rempli de cordes, de sangles, d'outils divers et de brins de paille.

— Où est la maison ? demanda-t-elle à Rafe, assis à côté d'elle.

— Un peu plus loin, répondit Ryan en contournant adroitement un nid-de-poule rempli d'eau. Vingt mille hectares, c'est vaste. La maison principale est à dix kilomètres.

La maison principale ? Combien y en avait-il ? Une douzaine ?

— Et ces dix kilomètres sont tous à l'intérieur du ranch ?

Un cahot la fit rebondir sur la banquette. Elle resserra son étreinte sur Jaimie.

— Tu as besoin d'un peu plus de ballast, remarqua Rafe en passant un bras solide autour de ses épaules. Et, pour répondre à ta question, oui, nous restons dans le ranch tout le long du trajet. Tiens, regarde par là.

Maggie obtempéra mais ne vit que des champs et des champs de neige.

— Regarde aussi loin que tu peux, poursuivit-il. Tout ça fait partie du Rocking K, soit en toute propriété, soit en location avec un bail de quatre-vingt-dix-neuf ans. Notre père a démarré l'élevage il y a trente-cinq ans.

— Oh... fit Maggie, incrédule. J'ai le pressentiment que je ne pourrai pas aller à pied chez l'épicier.

— Exact. Marcher jusqu'à la boutique la plus proche serait une véritable expédition. Quel effet ça te fait de te retrouver propriétaire de toute cette terre ?

La question faisait allusion à leur prochain mariage. Maggie étreignit Jaimie ; c'était pour lui qu'elle était là. Mon Dieu! comme elle aurait aimé retrouver son monde à elle – une petite ville avec des trottoirs, des épiceries et des voisins qu'elle connaissait depuis toujours ! Mais sans Lonnie, bien sûr.

— Cette terre... le terme est inexact, intervint Ryan. Aujourd'hui, c'est de la neige mais, l'été, tout est poussière. Des kilomètres et des kilomètres de poussière.

À cette nouvelle, Maggie ne put retenir une petite grimace.

Rafe serra sa main.

— Chérie, tu vas aimer le ranch. Ne prends pas cet air affolé.

— C'est seulement que je suis une citadine... mais je vais peut-être m'habituer.

— Il y a une grande ville à vingt minutes.

— Vingt minutes une fois qu'on est sur l'autoroute, précisa Ryan. Ici, on a vraiment la paix. Pas de regards indiscrets, pas de voisins fouineurs. Tu peux te promener nue dans ton jardin, si tu en as envie.

— Pas question ! grommela Rafe. Avec tous les employés du ranch, ce n'est pas si intime que ça.

Maggie n'avait de toute manière aucune intention de se promener nue. Elle se déshabillerait bien assez tôt lorsque Rafe le lui demanderait.

— Tu as parlé tout à l'heure de la « maison principale ». Il y en a plusieurs ?

— Oui, répondit Ryan. Il y a la mienne, à deux kilomètres de la grande, celle de Rafe. Et, après nous avoir transmis le ranch, nos parents se sont fait construire un cottage de l'autre côté du lac. Il y a aussi le bâtiment qui héberge les employés et leur famille. Sans compter les divers hangars et appentis.

Quelques minutes plus tard, le véhicule tourna sur une petite route et une clôture blanche apparut qui semblait s'étirer à l'infini.

— Nous y voilà, murmura Rafe.

Un bâtiment en brique à un étage se dressait sur un léger monticule. Maggie nota tout de suite le lierre de la façade, les cinq cheminées et les pignons du toit. Ce n'était pas une maison, mais une demeure.

— Alors, qu'en penses-tu ?

Elle jeta à Rafe un regard ahuri. Ce qu'elle en pensait? Eh bien, elle revoyait le vagabond crasseux aux cheveux longs sous un Stetson poussiéreux... Il lui avait dit qu'il était riche, mais elle n'avait pas imaginé que c'était à ce point. Comment pourrait-elle jamais se sentir chez elle là-dedans ?

— Je... euh... c'est magnifique, balbutia-t-elle d'un ton lugubre.

— Chérie, qu'y a-t-il ?

Il examina la maison, comme s'il s'attendait à découvrir un toit effondré, ou une autre calamité du même genre.

— Si tu ne l'aimes pas, poursuivait-il en regardant Maggie, j'en ferai construire une autre. Nous ne sommes pas obligés d'habiter là. Nous chercherons un autre endroit. Ça nous fera l'occasion de belles balades à cheval.

À cheval ?

— Non, ce n'est pas ça. Ta maison est très belle. C'est juste que...

Elle s'interrompt, fixa la demeure et reprit :

— Je n'ai pas l'habitude de vivre dans un logement aussi... grand !

— C'est grand, mais vous n'occuperez pas la totalité de la maison, intervint Ryan. Au sous-sol il y a une immense cuisine destinée à nourrir les employés lors des rassemblements de bétail ainsi qu'une piste de danse. Au rez-de-chaussée, il n'y a que... combien, Rafe ? Quatre cents mètres carrés ?

— Environ. Et l'essentiel est constitué de chambres d'invités.

La queue levée et la crinière au vent, un magnifique alezan galopait derrière la barrière blanche et s'amusa à rester à la hauteur de la voiture.

— Qu'est-ce qu'il fout là, ce fils de pute ? s'exclama Rafe. Je t'avais dit de le vendre ou de lui tirer une balle dans le crâne !

— C'est un étalon de première. Puisque tu étais parti, pourquoi j'aurais fait ça ?

La voix glaciale de Rafe rappela à Maggie l'accident où avait péri sa famille. Elle en déduisit qu'il s'agissait de l'animal pour lequel il avait dû laisser le volant à sa femme.

Le 4 x 4 dessina une courbe gracieuse et s'arrêta devant la maison. Suivi de Ryan qui portait Jaimie, Rafe prit Maggie dans ses bras. La première pièce dans laquelle ils entrèrent était une sorte d'atrium où s'entremêlaient des allées dallées et des parterres de plantes vertes. Au centre, des bancs entouraient un bassin dans lequel s'écoulait une cascade.

Submergé par les souvenirs, Rafe resta un instant immobile.

Puis il regarda Maggie et sourit.

— Tu as raison. C'est grand.

Maggie se détendit, soulagée. Lorsqu'elle le voyait triste, elle avait envie de le consoler, ce qui serait stupide. Elle avait remarqué comme son regard s'éclairait parfois d'une lueur possessive et savait qu'il ne faudrait pas longtemps avant qu'il tombe réellement amoureux.

La portant toujours, il traversa le vestibule, ouvrit une porte et ils se retrouvèrent sur le seuil d'une vaste cuisine avec un billot de boucher en plein milieu et une rangée de casseroles en cuivre suspendues au mur. Un feu de bois pétillait dans la cheminée devant laquelle étaient disposés deux rocking-chairs. À l'autre extrémité de la pièce, une grande table était entourée de tabourets.

Au bruit de la porte, une forte femme aux cheveux gris qui s'affairait devant l'évier se retourna. À la vue de Rafe, ses yeux s'emplirent de larmes. Elle s'essuya les mains sur son tablier et se rua vers les nouveaux venus.

— Rafael ! s'écria-t-elle en prenant Maggie en sandwich entre sa poitrine moelleuse et celle, plus ferme, de Rafe.

Sous la pression, le nez de Maggie alla se perdre dans le cou de Rafe.

— Mon cher enfant ! Loué soit le Seigneur ! C'est un miracle... J'ai prié, j'ai tant prié pour que tu ne sois pas mort, et te voilà, en chair et en os !

— Fais attention à Maggie, Becca, dit Rafe en embrassant la gouvernante. Elle a encore un peu mal... Qu'est-ce qu'il y a pour le déjeuner ? Je meurs de faim.

Becca recula, porta les mains à ses joues et regarda fixement le garçon qu'elle avait

élevé. Puis ses traits se crispèrent et elle se mit à pleurer.

— Je craignais de ne plus jamais t'entendre dire ça.

Rafe adressa à Maggie un regard d'excuse et la déposa dans l'un des fauteuils avant de prendre la gouvernante dans les bras.

— Pardonne-moi. Je ne voulais pas vous faire autant de chagrin, marmonna-t-il.

— Disparaître sans un mot et ne jamais appeler la maison ! J'ai rudement envie de t'échauffer les fesses, ronchonna-t-elle en lui caressant le dos comme pour s'assurer qu'elle ne rêvait pas.

— Pas devant Maggie ! protesta-t-il en riant. Ça manquerait de dignité.

Becca refoula un sanglot avant de rire à son tour.

— Alors, tu as intérêt à ne plus faire de bêtises, sinon, crois-moi, je te tannerai les fesses, même devant elle. Ce que tu as fait subir à ta maman ! Une honte, Rafael ! Et ton père... Lui que je n'avais jamais vu verser une larme, il a pleuré comme un bébé, l'autre soir, quand nous lui avons annoncé ton retour au téléphone.

— Je suis désolé. Vraiment désolé.

Ryan entrant dans la cuisine, Maggie tendit les bras pour prendre Jaimie. Il fit non de la tête.

— Je crois que tu serais mieux dans ton lit.

— Bien sûr ! s'exclama Becca en s'essuyant les joues. À quoi je pensais en vous laissant assise là ? Pardonnez-moi.

— Je suis très bien, assura Maggie.

— Vous êtes très malade, on me l'a dit. Eh bien, ne vous inquiétez pas. La suite principale vous attend. Rafael l'avait fait refaire complètement avant de partir. Vous serez la première à dormir là depuis... eh bien, depuis un bon moment. Et j'ai préparé la nursery de mon mieux. Tout le mobilier a été...

Elle s'interrompit et jeta un coup d'œil à Rafe avant de poursuivre :

— Ça n'a aucune importance. Il vous rachètera tout ce qu'il faut, pas vrai ? J'ai emprunté le nécessaire aux femmes des employés en attendant.

— Je préférerais avoir Jaimie avec moi.

— Seulement si tu me jures que tu n'essaieras pas de t'en occuper, intervint Rafe. Ce sont les ordres du médecin, tu te souviens ? Repos absolu au lit.

Son regard déterminé fit comprendre à Maggie que discuter ne servirait à rien.

— Oui, oui, je me souviens.

— Elle n'est pas censée se lever avant une semaine, expliqua-t-il à Becca en reprenant Maggie dans ses bras.

— Entendu. Elle ne le fera pas, assura Becca.

— Je peux sûrement me lever un peu si je me sens...

— Pas de discussion ! répliqua Becca. J'aimerais vous laisser le temps de vous installer avant de vous punir à coups de spatule, mais si je vous surprends à désobéir au médecin, je n'hésiterai pas... À propos, j'ai prévenu le Dr Kirsh. Il est d'accord pour venir dès que tu l'appelleras, poursuivit-elle en précédant Rafe et Maggie dans un long couloir. Tu as apporté tous les médicaments dont elle a besoin, ou bien il faut envoyer quelqu'un à la pharmacie ?

— J'ai tout.

— Je voudrais la liste de ce qu'il faut lui faire prendre, avec les heures et les dosages. N'oublie pas de me la donner avant de disparaître aux écuries ou ailleurs.

— Je n'irai nulle part, Becca. C'est moi qui m'occuperai de Maggie. Toi, tu auras assez à faire avec Jaimie et la maison.

— Oh ! ce n'est pas un bébé qui m'empêchera de faire mon travail !

Ses hanches rebondies effleurant chaque côté de la porte, elle entra dans une grande chambre au tapis mauve et aux murs crème.

— Tu peux l'installer, j'ai fait le lit, signala-t-elle en tirant les rideaux pour laisser entrer le soleil de l'après-midi.

— Tu as acheté des chemises de nuit ?

— Après ton coup de fil, j'ai envoyé Dolores en ville. Tu avais oublié de m'indiquer sa pointure, alors elle a acheté des chaussons extensibles. La robe de chambre est en velours.

En les entendant discuter d'elle et de ses besoins comme si elle n'était pas là, Maggie eut envie de leur rappeler qu'elle était une femme adulte, et non une enfant. Rafe la déposa sur le lit aux draps bien repassés et s'accroupit pour dénouer ses lacets, ce qu'elle s'apprêtait justement à faire. Leurs têtes se heurtèrent. Elle se frotta le front.

— Oh ! excuse-moi, chérie. Ça va ?

Ils allaient la tuer, à force de vouloir l'aider pour ceci et pour cela ! Elle le regarda fixement. Il lui en fallait beaucoup pour se mettre en colère, mais elle n'en était plus très loin.

— Je vais le faire ! protesta-t-elle comme il se penchait de nouveau sur son pied.

— Voyons, sois raisonnable. Ça te fait mal au dos de te pencher.

Il dénoua l'une des chaussures et la posa de côté. Tout en s'attaquant à l'autre, il jeta un coup d'œil à la chemise de nuit aux motifs floraux et à la robe de chambre en velours bordeaux.

— Elle va être couverte jusqu'aux pieds ? fit-il avec une petite moue.

— Si tu veux des nuisettes, tu iras les acheter tout seul, s'exclama Becca.

— Ouais, c'est ce que je vais faire, dit-il en tirant sur la fermeture Éclair de la veste de Maggie.

Maggie entreprit de l'ôter. Il la devança et elle se retrouva les coudes coincés. Comme il dégageait un bras puis l'autre et, sans faiblir, s'attaquait aux boutons du chemisier, elle eut un mauvais pressentiment.

— Je vais le faire, dit-elle en prenant les poignets de Rafe.

— Chérie, ne...

Cédant à la colère, elle lui tapa sur la main.

— Sortez ! Tous les deux ! Je suis touchée de votre sollicitude, mais je ne suis pas une invalide.

Rafe s'assit sur les talons, Becca planta les poings sur ses hanches, et tous deux la regardèrent fixement, abasourdis.

Maggie se leva. Prise d'un léger vertige, elle agrippa le montant sculpté du lit.

— Quand je ne serai plus en état de me débrouiller, j'appellerai.

Rafe et Becca échangèrent un regard consterné.

— Elle est juste fatiguée, dit-il.

— Pauvre chérie ! fit Becca.

Maggie faillit hurler. Heureusement, ses deux gardes-malades quittèrent la pièce. Elle déboutonnait son chemisier lorsque Rafe rouvrit la porte et passa la tête. Exaspérée, elle referma précipitamment le chemisier.

— Si tu as besoin de moi, je serai dans le couloir. N'hésite pas à m'appeler.

Là-dessus, il referma la porte, laissant Maggie en proie aux remords. Il se donnait un

mal de chien pour elle, et elle le jetait dehors ! Rien d'étonnant à ce qu'il la traite en petite fille, puisqu'elle se comportait comme telle.

Elle finit de se déshabiller et enfila la chemise de nuit. Prises séparément, les choses qui l'horripilaient semblaient insignifiantes. Ne pas pouvoir tenir son verre toute seule, gober les médicaments qu'on lui tendait d'office, se faire trimballer d'un fauteuil à un autre, entreprendre telle ou telle chose, et devoir laisser Rafe terminer... Cela ne devenait insupportable qu'à force de s'accumuler.

Pour tout dire, Rafe l'étouffait.

Épuisée, elle se glissa entre les draps, s'adossa aux oreillers et examina la chambre. Deux fauteuils et une petite table étaient disposés devant la cheminée en pierre. Il devait être bien agréable de lire auprès d'un bon feu les soirs d'hiver, sauf que, son livre refermé, son mari voudrait sans doute faire l'amour...

Prise d'une soudaine envie de pleurer, Maggie enfouit son visage dans l'oreiller. C'était absurde, car elle n'était pas du genre à pleurnicher et supportait difficilement les gens qui se laissaient aller. La déprime d'après l'accouchement ? Elle avait lu qu'on pouvait souffrir d'un déséquilibre hormonal après la naissance d'un bébé. Était-ce ce qui lui arrivait ? Elle n'avait pas l'impression que son organisme se déginguait, mais plutôt que c'était le monde qui vacillait.

Entendant la porte de sa chambre s'ouvrir, elle crut que c'était Rafe et n'ouvrit pas les yeux.

— Maggie ? fit une voix douce et familière.

Elle se redressa en sursaut et ouvrit les yeux pour regarder la fillette qui se tenait sur le seuil, la main sur la poignée de la porte.

— Heidi ? s'exclama-t-elle, n'en croyant pas ses yeux. Heidi ! Comment se fait-il que tu sois ici ?

L'enfant poussa un cri de joie et bondit sur le lit en jetant les bras autour du cou de sa sœur.

— Oh ! Maggie, je suis si contente que tu sois là ! Il s'est passé plein de trucs amusants, mais quand même, tu m'as terriblement manqué.

Bien que toute étreinte soit encore douloureuse, Maggie serra Heidi contre elle et lui caressa le dos avec tendresse. Retrouver son odeur enfantine la bouleversait.

— Ma chérie, toi aussi tu m'as manqué. J'ignorais complètement que tu étais ici !

— C'était une surprise, expliqua Heidi en s'écartant, ses grands yeux bruns brillant d'excitation. Devine quoi ! Rafe et Ryan ont des chevaux. Plein de chevaux ! Et Sly dit qu'il va m'apprendre à monter.

— Qui est Sly ?

— Le contremaître du ranch. Il est très gentil. Tu l'aimeras beaucoup. Attends seulement de le voir cracher.

— Cracher ?

— Oui, il crache parce qu'il mâche du tabac, expliqua Heidi en fronçant le nez. Il dit qu'il est capable d'atteindre une mouche à quatre pas.

— Quel exploit fantastique ! dit Maggie en riant.

— Il dit qu'il va m'apprendre à sauter l'été prochain. Ça serait fantastique, non ?

— Sauter ? Le saut d'obstacles ? Heidi, tu n'as que dix ans !

— Ce n'est pas trop jeune. Sly dit que plus je commencerai jeune, plus j'aurai de chances

de devenir une championne.

L'air horrifié de son aînée la fit pouffer de rire.

— Je ne me ferai pas mal, Maggie. C'est si amusant ! Il y a quatorze chevaux dans les écuries. J'ai aidé à nettoyer les stalles, ce matin. Dès que tu diras que tu es d'accord, Sly me donnera ma première leçon d'équitation.

Heidi avait toujours désiré avoir un cheval, rêve que les moyens de Maggie n'avaient pu satisfaire.

— Dis oui, Maggie. S'il te plaît ! Je serai très prudente, je te le jure.

— Laisse-moi le temps d'en discuter avec Rafe, trancha Maggie. S'il dit que c'est sans danger, je donnerai le feu vert. Mais ne te monte pas la tête, il est possible qu'il nous conseille d'attendre que tu sois plus âgée.

— Oh, il ne le fera pas ! assura Heidi en embrassant sa sœur sur la joue. Merci ! Merci ! Je suis tellement excitée... Tu verras, Maggie. Je serai une cavalière sensationnelle. Rafe dit que je suis bâtie pour la course parce que je ne pèserai sans doute jamais très lourd.

Fantastique.

— Autrement dit, il a déjà décrété que tu peux apprendre à monter ?

— Pas avant que tu aies dit oui. C'est ce qu'il m'a dit dans l'avion. Lui, il a commencé beaucoup plus jeune que moi.

Maggie s'aperçut que Rafe les écoutait en souriant depuis le seuil de la pièce.

Comment avait-il fait pour arracher Heidi des griffes de Lonnie ? se demanda-t-elle, partagée entre la crainte et l'admiration.

— Heidi, je sais que Maggie et toi avez plein de choses à vous raconter, mais Sly t'attend, intervint Rafe. Il dit que tu lui as demandé de t'emmener chez Ryan cet après-midi.

Heidi bondit du lit.

— Voir le poulain ! Sly dit qu'il est magnifique... Ça ne t'ennuie pas si j'y vais ? demanda-t-elle en se retournant vers sa sœur. Il vient de naître. On l'a appelé Lightning Dancer, et je meurs de le voir!

À peine Maggie eut-elle donné son accord, que Heidi sortit en courant.

— Elle te considère plus comme une mère que comme une sœur, n'est-ce pas ? dit Rafe en souriant.

— Maman est si infantine que Heidi s'est tournée naturellement vers moi. J'ai toujours pris soin d'elle.

— Je suppose que tu as hâte d'apprendre comment je l'ai amenée ici.

— Lorsque tu m'as dit à l'hôpital que tu serais absent toute la journée « pour régler une affaire », c'était ça ? Tu partais chercher Heidi ?

— Je l'ai fait de façon à ne pas bouleverser ta mère, au cas où tu te poserais la question.

C'était effectivement ce qui troublait Maggie. Sa mère avait le cœur affaibli, et toute émotion lui était en principe interdite.

— Comment as-tu fait ?

Il prit un air penaud.

— Eh bien, j'ai menti, avoua-t-il avant de lui raconter son histoire de lune de miel à Disneyland en compagnie d'une petite sœur. Le plus étonnant, c'est qu'elle a tout gobé. Un inconnu déboule chez elle, lui raconte une salade pas possible, et elle me tapote le bras en disant : « Il était temps que ma petite Maggie se trouve un gentil jeune homme. »

— Je te l'avais dit, elle n'est plus... bref, elle n'imagine pas qu'on puisse lui mentir. Mais

comment as-tu deviné qu'elle avait toujours désiré emmener Heidi à Disneyland ?

— Ça m'a paru plausible... Je ne t'ai pas prévenue, pour éviter de t'inquiéter. Plusieurs choses auraient pu mal se passer, et j'ai jugé plus sage d'attendre que tu voies de tes yeux Heidi ici, saine et sauve, et apparemment heureuse. Elle aime vraiment les chevaux, on dirait ?

— Oui, depuis toujours. Je n'avais pas les moyens de lui en acheter un.

La gorge serrée, elle lissa la couverture sur ses genoux.

— Si Lonnie force maman à porter plainte, tu ne risques pas d'aller en prison ?

— Tu espères te débarrasser de moi ? demanda-t-il avec un petit sourire.

— Non, bien sûr que non ! s'exclama-t-elle avec une pointe de remords.

S'écartant de la porte, il s'approcha du lit.

— J'ai demandé conseil à mon avocat. Il n'est pas impossible que je reçoive une tape sur la main, mais l'essentiel est que Heidi soit en sécurité. Et, selon mon avocat, notre mariage renforcera notre position pour obtenir sa garde, d'abord temporaire, puis définitive.

Maggie doutait que les choses soient aussi nettes. En ce qui concernait Lonnie Boyle, rien ne l'était jamais.

— Merci, Rafe, dit-elle d'une voix tendue. Avoir Heidi auprès de moi, savoir qu'elle ne risque plus rien, cela signifie plus que je ne peux le dire. Je ne sais vraiment pas comment je pourrais te rendre tout ça.

Il sourit avec un éclair malicieux dans les yeux.

— Nous trouverons quelque chose, j'en suis sûr.

Rafe jeta son stylo sur le buvard. Se renversant dans son fauteuil en cuir, il posa les pieds sur le bord d'un tiroir ouvert tout en fixant le chèque qu'il venait d'établir au nom de Lonnie Boyle. Une fortune pour ce salopard. Un crève-cœur pour lui-même.

Il signa et promena son regard sur la pièce dont il retrouvait avec émotion l'odeur de cire, les rayonnages remplis de classiques de la littérature, de livres sur l'agriculture et l'élevage, et les tableaux de paysages dus à un artiste local.

La dernière fois qu'il s'était assis dans ce fauteuil, il considérait que sa vie était finie. Aujourd'hui, il avait Maggie, Jaimie et Heidi, et un avenir aussi brillant qu'un sou neuf.

Il se rappela comment Lonnie avait vanté à Maggie l'enfance heureuse que les parents adoptifs de Jaimie allaient lui donner, tandis qu'elle, à l'entendre, ne pourrait lui offrir qu'une survie misérable. Eh bien, ces deux enfants ne manqueraient de rien, et Maggie pouvait se plonger dans des manuels de décoration et convoquer des artisans pour faire refaire leurs chambres. Rafe les inciterait à poursuivre leurs études, quel qu'en soit l'objet. Lui-même avait décroché une maîtrise et ne regrettait pas ces années d'université. Aucune porte ne resterait fermée à ses enfants.

Jamais Maggie n'aurait à regretter d'avoir gardé son fils, Rafe y veillerait. Il aimait déjà le petit garçon et avait décidé d'être un bon père, non seulement en lui donnant tout ce dont il avait besoin, mais aussi en l'élevant selon un certain code de valeurs.

Maggie était pour le moment intimidée par les dimensions du ranch, mais elle s'y habituerait et finirait par l'aimer autant que lui.

Cela lui faisait un drôle d'effet d'être de nouveau assis à son bureau. Ryan lui avait attribué la moitié des bénéfices du ranch moins la moitié des frais. N'ayant rien dépensé depuis deux ans, il se trouvait en possession d'une somme considérable. Lorsqu'il aurait fait renouveler ses permis de conduire et de piloter, ce serait comme s'il n'était jamais parti. Pourtant, tant de choses avaient changé, et pour le mieux. Maggie... Seigneur, quelle chance il avait de l'avoir rencontrée !

Se rappelant son expression un peu hagarde lorsqu'elle lui avait dit qu'elle n'était pas Susan, il sourit. Comme s'il pouvait les confondre ! Elle ne lui ressemblait pas du tout, ni physiquement ni moralement, et tant mieux !

Son regard se posa sur le chèque. Décidément, il traînait les pieds pour l'envoyer ! Quoi qu'il en soit, payer Boyle était une nécessité. Il avait beau rêver de le rouer de coups, il devait mettre de côté ses sentiments et régler cette affaire le moins douloureusement possible, pour le bien de Maggie.

Reposant les pieds sur le sol, il glissa le chèque dans une enveloppe et y inscrivit le nom et l'adresse du fils de pute. Voilà. Il fallait prendre ça comme un investissement, le prix à payer pour vivre avec Maggie et assurer sa sécurité.

Après quoi, elle lui appartiendrait.

Cette idée lui rappela l'avertissement de Ryan. Sa générosité n'était-elle qu'un égoïsme déguisé ? Et si, malgré ses efforts, il n'arrivait pas à rendre Maggie heureuse ? En réfléchissant un peu, il devait pouvoir trouver d'autres façons de l'aider que par le mariage.

Légalement, elles ne seraient pas aussi sûres, en particulier en ce qui concernait Heidi. Il pouvait toutefois y penser et n'épouser Maggie qu'en dernier recours.

Autant grimper en haut d'un arbre et scier la branche sur laquelle on est assis, songea-t-il. Il avait besoin d'elle, voilà la vérité : il avait autant besoin d'elle qu'elle de lui. Parce que, lorsqu'elle le regardait, il se sentait de nouveau solide, vivant, utile.

Il la rendrait heureuse. Ils étaient destinés l'un à l'autre. C'était une certitude qui défiait toute explication. Rencontrer Maggie lui avait procuré une seconde chance et, cette fois, il ne commettrait pas les mêmes erreurs. Sa famille occuperait la première place, partout, toujours, quelles que soient les circonstances. Rien ne compterait davantage. Rien :

Il ne pouvait la laisser partir : c'était tout simplement impossible.

*

Lorsque Maggie émergea du sommeil le lendemain matin, la première chose qu'elle remarqua fut un montant de lit en bois sculpté. Son estomac se noua aussitôt. Chez elle, elle dormait sur un matelas posé sur un sommier à ressorts métalliques.

Elle s'était endormie en regardant ce montant car, pour elle, il représentait le monde de Rafe Kendrick : beaucoup d'argent et le pouvoir qui en découlait. Maggie, qui avait l'habitude de choisir les objets les moins chers, avait l'impression d'errer dans un tunnel envahi de brouillard et dont la sortie, si elle existait, était invisible.

Entendant de légers bruits, elle devina que quelqu'un d'autre que Jaimie se trouvait dans la pièce, ce qui ne la surprit pas. La veille, à peine bâillait-elle que Rafe ou Becca lui fourrait des comprimés dans la bouche. Et de l'eau. Si la tuyauterie humaine était susceptible de rouiller, la sienne allait bientôt s'effriter.

Elle se retourna. Vêtu d'une chemise brune aux manches retroussées, Rafe changeait Jaimie tout en maintenant un téléphone entre la mâchoire et l'épaule.

Sa patience et sa douceur envers le bébé étaient émouvantes. Quiconque les verrait ensemble les prendrait pour père et fils, ce qui n'était pas non plus une surprise. Dès le début, il s'était pris d'amour pour Jaimie et ne l'avait pas caché. Il avait perdu son petit garçon et voilà qu'un autre enfant lui tombait du ciel.

Maggie lui était très reconnaissante de tout ce qu'il avait fait et comptait faire pour elle, sa sœur et son bébé, mais elle avait peur. Son fils n'était pas celui que Rafe avait perdu, et elle n'était pas Susan, parée de toutes les vertus, dont Becca chantait les louanges.

Que se passerait-il le jour où Rafe Kendrick ouvrirait les yeux et s'apercevrait que sa seconde famille était loin d'égaliser celle dont un accident de voiture l'avait dépouillé ? Que Maggie n'était qu'un substitut pathétique de la femme merveilleuse qu'il avait adorée ? Quelles formes prendrait alors sa déception ? Se vengerait-il sur Jaimie ? Sur Heidi ? Sur elle-même ?

— Hmm... Je vois, disait-il de temps à autre à son interlocuteur.

Ignorant que Maggie s'était réveillée, il jeta la couche sale dans la petite poubelle, prit Jaimie contre son épaule et l'emmena dans le couloir sans fermer complètement la porte. Par la fente, elle le vit marcher de long en large tout en tapotant le dos du bébé. Un homme capable de s'occuper d'un enfant tout en réglant des affaires au téléphone, c'était du jamais-

vu! Les femmes faisaient cela trente-six fois par jour mais, à la connaissance de Maggie, Rafe représentait une exception.

— J'ai appelé Harry hier, avant qu'il ne quitte le tribunal, et il fait le nécessaire, disait Rafe. Où en est la situation en ce qui concerne Heidi ?

Il écouta un instant.

— Oui... Becca l'a inscrite à l'école ce matin. J'ai parlé avec le principal et je l'ai prévenu que des têtes tomberaient s'il la laissait partir avec quelqu'un d'autre que nous.

Il hocha la tête avec énergie.

— Entendu. Nous devons faire vite. Le Dr Kirsh vient ce matin, ainsi qu'un huissier de justice. Ne traînons pas, Mark. Je veux que mon nom figure sur l'acte de naissance, sans attendre que nous soyons mariés. Tout de suite. Ce Boyle est un pourri. Je lui ai envoyé le chèque mais, selon Maggie, on ne peut pas lui faire confiance. Il est capable de l'encaisser et ensuite de n'en faire qu'à sa tête.

Il y eut un silence, puis Rafe soupira.

— Ici, pas de problème. Elle est d'accord pour signer. Prépare les papiers et apporte-les-nous.

Maggie tira le drap jusqu'à son menton et regarda tristement le foyer vide de la cheminée. Quand Rafe Kendrick avait décidé de faire quelque chose, il ressemblait à un bulldozer que rien ne pouvait arrêter. D'un côté, elle était contente que tout soit fait pour qu'on ne lui retire ni Jaimie ni Heidi, ce que leur mariage garantirait sans doute plus que toute autre disposition. Cependant, la rapidité avec laquelle tant d'événements graves se succédaient lui donnait le tournis. Cela faisait moins de vingt-quatre heures qu'elle était dans cette maison, et déjà avocat, gouvernante, elle-même, tout un troupeau d'esclaves, se bousculaient sous la férule de Rafe.

— Je me fiche éperdument de la façon dont tu t'y prendras ! l'entendit-elle dire.

Surprise par son ton véhément, Maggie regarda de nouveau vers le couloir et le vit faire demi-tour et s'arrêter.

— Ah bon ? Jameson ? Jamais entendu parler de lui. Il est bon?... O.K. Engage-le.

Une partie de la silhouette de la gouvernante apparut et la seconde suivante Rafe tenait un biberon.

— Merci, Becca, murmura-t-il.

Il cala le bébé dans le creux d'un bras et glissa la tétine dans sa bouche.

— Bon sang, oui. Je n'hésiterais pas... C'est un moindre mal.

Il s'immobilisa et regarda Jaimie avec tendresse.

— De toutes les façons qui comptent, c'est le mien, affirma-t-il. Bon... Merci, Mark.

Le téléphone émit le petit bruit signalant la fin de la communication. Rafe passa la tête par la porte et, voyant que Maggie ne dormait plus, entra carrément.

— Bonjour, madame la Belle au Bois dormant. Veux-tu finir de donner son petit déjeuner à ton fils ?

Maggie tendit les bras. Inclinant le biberon pour éviter que Jaimie n'aspire de l'air, il cala l'enfant à côté d'elle. Comme il lui passait le biberon, leurs doigts se frôlèrent et un picotement étrange parcourut le bras de Maggie. Leurs regards se croisèrent. Troublée, elle en oublia de maintenir le biberon dont la tétine émit un sifflement.

— Attention aux coliques... dit Rafe en rectifiant l'inclinaison du biberon.

Il alla appuyer sur un bouton près de la porte.

— Becca, Maggie est réveillée, annonça-t-il.

— Son plateau est presque prêt, répondit la voix enjouée de la gouvernante.

— N'oublie pas ses médicaments, reprit-il en appuyant à nouveau sur le bouton. Et apporte un pichet d'eau fraîche, s'il te plaît.

Les yeux fixés sur son bébé, Maggie sentait que Rafe la regardait en souriant. Il y en avait au moins un que la situation amusait.

— Un sou pour tes pensées, dit-il en s'asseyant sur le bord du lit. Tu as l'air très grave, ce matin.

Ses pensées étaient graves, en effet. Une petite voix ne cessait de murmurer dans sa tête : Ne te lance pas dans cette histoire, Maggie ! Ce n'est pas un arrangement temporaire. Tu t'engages durablement, voire pour la vie.

— Dis-moi ce qui te tracasse. Si c'est la peur de perdre Jaimie ou Heidi, oublie ça. Je viens juste de parler avec Mark Danson, mon avocat et ami. Il m'a assuré que tu n'as rien à craindre et qu'il s'occupe de tout. Il peut modifier l'acte de naissance de Jaimie par fax, et ce sera fait dans l'après-midi. Il contacte aussi un avocat spécialisé dans les problèmes d'adoption, un type du nom de Jameson. Un champion, paraît-il, qui réglera toutes les difficultés dues aux papiers que tu as signés, ainsi que la situation de Heidi. Dès que nous serons mariés, il nous sera facile d'obtenir la garde temporaire de ta sœur et, en ce qui concerne Jaimie, Lonnie ne pourra plus rien faire.

Maggie aurait aimé le croire mais hélas ! L'expérience lui avait appris à se méfier de l'espoir.

— Et quand aura lieu le mariage ? demanda-t-elle. On dirait que tu accélères les choses.

— Dans une situation semblable, la rapidité garantit la sécurité... Chérie, qu'y a-t-il ? Insista-t-il en voyant qu'elle continuait à éviter son regard.

— C'est que... tout va tellement vite ! Me voilà sur le point de me marier alors que je suis toujours clouée au lit.

Il posa un doigt sur le bout du nez de Maggie.

— Même si tu allais bien, nous passerions probablement la première semaine de notre mariage au lit.

Maggie eut l'impression que son estomac se décrochait, traversait matelas et sommier et tombait sur le sol. Ses joues s'enflammèrent.

Il se pencha sur elle et sa large poitrine forma un dais au-dessus de Maggie.

— Je suis désolé, je ne devrais pas t'asticoter comme ça.

Comme elle détournait la tête, il s'inclina un peu plus pour la regarder dans les yeux.

— Maggie, reprit-il d'un ton de reproche. Je t'ai dit de ne pas t'inquiéter pour ça. Tout se passera bien, je te le jure. Sors-toi de la tête tout ce qui te fait peur.

À l'entendre, c'était facile. Or, ça ne l'était pas. En tout cas, pas pour elle.

— Tu ne vas pas m'envoyer paître à la dernière minute, quand même ? demanda-t-il en lui caressant la joue.

Le petit corps chaud de Jaimie lui rappela ce qu'elle risquait de perdre.

— Non.

— Tu es sûre ? Si tu as des doutes, dis-le maintenant, chérie. Avant qu'il ne soit trop tard.

Comme si elle avait le choix...

— Je suis sûre, affirma-t-elle.

Le lendemain après-midi, dans sa chambre, Maggie devint l'épouse de Rafe Kendrick. Heidi représentait sa famille, Ryan et Becca étaient les témoins. Pour Maggie, la brève cérémonie tint de l'épreuve.

— Margaret Lynn Stanley, voulez-vous prendre Rafael Paul Kendrick pour époux légitime afin de l'aimer et de le respecter, pour le meilleur et pour le pire, dans la maladie comme en bonne santé, jusqu'à ce que la mort vous sépare ? demanda le juge de paix.

Maggie jeta un regard paniqué à Heidi puis à Jaimie dans son couffin, les deux êtres pour qui elle se pliait à cet arrangement.

— Oui, je le... veux.

Lorsque vint le tour de Rafe, c'est d'une voix forte qu'il répondit :

— Oui, je le veux.

— Vous avez les alliances ?

Ryan donna un écrin à Maggie qui en sortit l'alliance. Rafe tendit les doigts. Elle fixa la main calleuse et éraflée par les travaux manuels.

— Oh... souffla Becca en reniflant.

— Pendant que vous lui passez l'alliance, Maggie, répétez après moi, dit le juge Barker.

La voix du juge et la sienne se fondirent. Comme elle approchait l'alliance de l'annulaire de Rafe, l'anneau lui échappa, tomba sur le tapis et roula jusque entre ses pieds.

Rafe s'accroupit pour le ramasser et, ce faisant, il posa sa main chaude sur la cheville de Maggie. Elle sursauta comme une gazelle effarouchée. Il se releva et la regarda avec ahurissement avant de l'aider à glisser l'alliance à son doigt.

Ensuite, tout se déroula à une vitesse étourdissante et Maggie entendit Rafe proclamer :

— Avec cette alliance, je t'épouse.

Elle resta bouche bée devant le bijou dont les diamants scintillaient de mille feux. Lorsqu'il lâcha sa main, son bras retomba comme si le poids d'une ancre l'alourdissait.

Il l'enlaça. Était-ce un effet de son imagination, ou la touchait-il avec plus de hardiesse ? se demanda-t-elle en sentant les doigts de Rafe s'approcher de ses seins.

Le juge referma son livre avec un claquement qui évoqua pour Maggie la chute d'une grosse pierre.

— Rafe, vous pouvez maintenant embrasser la mariée.

Rafe prit le visage de Maggie entre ses mains et s'empara de sa bouche. Elle sentit son cerveau se vider et, lorsqu'il s'écarta, elle vacilla légèrement.

— Je vous souhaite tout le bonheur possible, dit le juge en souriant.

— Merci, Harry. Ne t'inquiète pas, ou je la rendrai heureuse, ou alors je mourrai à force d'avoir essayé.

Maggie cligna des yeux. Rafe paraissait sur la défensive, le juge la regardait avec inquiétude, et Ryan arborait la même expression soucieuse. Ses réticences à épouser Rafe étaient-elles à ce point Visibles ?

— Pousse-toi, frangin ! dit Ryan. C'est mon tour d'embrasser la mariée. J'obtiendrai peut-être une réaction plus enthousiaste.

Rafe lâcha Maggie avec un petit rire tandis que Ryan la prenait par les épaules. Le regard de Maggie se heurta aux yeux de son beau-frère, étrangement semblables à ceux de son mari. Ne sachant à quoi s'attendre, elle se raidit tandis que Ryan effleurait ses lèvres.

— C'est un gros nounours, murmura-t-il à son oreille. Ne prends pas cet air catastrophé !

Comme il la lâchait, elle regarda son époux. Un muscle tressautait à sa mâchoire et son regard avait l'éclat d'un glaçon. Un nounours ?

— Félicitations, Maggie ! Te voilà mariée ! C'est incroyable ! s'écria Heidi en embrassant sa sœur. Ça veut dire que tu es mon frère ? demanda-t-elle à Rafe.

— Ça veut dire que tu as deux grands frères et que moi, j'ai enfin une petite sœur à taquiner, répondit Ryan en lui ébouriffant les cheveux. Que penses-tu de ça ?

Le regard joyeux de Heidi passa de Rafe à Ryan. Vêtue d'un haut rose tout neuf et d'un jean à la mode, la fillette semblait très heureuse et son enthousiasme montrait qu'elle s'était déjà entichée de ses deux beaux-frères.

— Tu vas me faire des misères aussi, Rafe ?

— Probablement. Les grands frères résistent rarement à cette tentation. Mais seulement jusqu'à ce que tu aies seize ans. À ce moment-là, nous passerons à autre chose... par exemple rendre la vie infernale à tous tes petits amis.

— Des petits amis, moi ? Beurk !

Le dégoût que cette éventualité avait provoqué fit rire tout le monde. Puis Maggie sentit l'attention générale se reporter sur elle.

— Bon, eh bien, je suis contente que ce soit fait, dit-elle en affichant un sourire.

Elle eut honte aussitôt. À l'entendre, on aurait pu croire qu'elle venait de subir une opération sans anesthésie.

— Oui, fit Rafe. Une bonne chose de faite.

— Pas encore tout à fait, dit le juge. Il reste les Papiers à signer.

D'une main tremblante, Maggie apposa sa signature. Rafe fit de même.

— Alors, madame Kendrick, vous avez le sentiment de vous être engagée pour la vie ? demanda-t-il.

— N'est-ce pas ce que tout le monde ressent le jour de son mariage ? On pense rarement que c'est temporaire.

— Entièrement d'accord.

Il la prit par les épaules et la guida vers le lit.

— Tu es restée trop longtemps debout. Retour en prison.

Ce fut exactement ce qu'elle éprouva en se glissant entre les draps : la sensation de réintégrer sa cage.

Rafe tapota les oreillers puis la borda. Ses phalanges effleurant les seins de Maggie, il les sentit s'ériger. Il la regarda dans les yeux, puis s'écarta et, sans le vouloir, la toucha de nouveau. Elle en fut troublée bien qu'elle sût qu'il ne l'avait pas fait exprès.

— Ce mariage a été magnifique, autant que tous eux que j'ai déjà vus ! s'exclama Becca qui reniflait toujours.

Magnifique ? songea Maggie. Le marié portait un jean et une chemise en coton bleu... Petite fille, elle avait imaginé qu'elle se marierait un jour en robe blanche avec voile et traîne. Même si elle avait renoncé à ce rêve des années plus tôt, elle se sentait triste. La vie ne ressemblait jamais à ce dont on avait rêvé enfant, pas même si l'on épousait l'équivalent

moderne du prince charmant.

Elle regarda l'alliance qui étincelait à son doigt et se demanda si Rafe l'avait choisie lui-même ou s'il s'était contenté d'aboyer un ordre au téléphone.

— J'espère que ça te plaît, dit-il d'une voix aussi rêche que du papier de verre.

— Elle est magnifique, assura-t-elle. Comment as-tu su la taille ?

— J'ai deviné. Si elle ne te plaît pas, on peut la changer. Le dessin de la monture m'a fait penser à toi. Délicat et rayonnant.

Ainsi il avait choisi l'anneau lui-même. Maggie s'en réjouit. L'alliance en prenait une signification plus importante.

— Elle me plaît beaucoup.

Elle était ravissante mais avait dû coûter une fortune, ce qui gâchait le plaisir de Maggie. La cérémonie qui venait de s'achever ressemblait plus à un arrangement qu'à un vrai mariage, et elle n'oubliait pas qu'en cas de séparation, elle devrait tout rembourser.

— Merci.

Elle s'aperçut soudain que Becca avait pris Jaimie, tandis que, sous sa direction, Ryan empilait dans le berceau des affaires de bébé.

— Qu'est-ce qu'ils font ? s'écria-t-elle.

— Becca emmène Jaimie et Heidi chez Ryan pour la nuit afin que nous soyons seuls. Comme tu es encore malade, nous reportons le gâteau, le champagne et l'ouverture des cadeaux à la semaine prochaine. J'ai eu peur que trop d'agitation ne te fatigue.

Maggie retint ses protestations. C'était leur nuit de noces... Rafe s'était montré d'une patience extrême envers Jaimie, même lorsqu'il pleurait. En tant que mari, il avait le droit d'espérer au moins une nuit en tête à tête avec son épouse.

L'air soucieux, elle suivit des yeux Becca qui s'en allait avec Jaimie et Heidi.

— Ne t'inquiète pas pour le boulot, Rafe, dit Ryan, le couffin sous le bras. Les hommes s'occuperont du bétail et je viendrai nourrir les chevaux.

Le juge referma sa sacoche et adressa un sourire d'adieu à Maggie.

— Je le raccompagne, je règle deux ou trois choses, et je reviens, murmura Rafe.

Lorsqu'elle fut seule, Maggie ferma les yeux. Elle ne pouvait oublier comment il avait accidentellement effleuré le devant de sa chemise, irritant ses nerfs, incendiant sa peau.

Une vague nausée l'envahit. Elle l'avait fait, songea-t-elle en faisant tourner l'alliance sur son doigt. Ils étaient mari et femme. Elle devait se rappeler que son fils et sa sœur étaient en sécurité, et oublier tout le reste.

De l'autre côté de la pièce, l'horloge égrenait les secondes. Leur nuit de noces. Mon Dieu! Comment y échapper ? Elle pouvait raconter qu'elle était encore meurtrie des suites de l'accouchement, mais elle n'avait jamais su bien mentir. Mieux valait se soumettre que mettre Rafe en colère.

Trente minutes s'écoulèrent avant qu'il ne revienne, portant un plateau en argent bien chargé.

— J'ai estimé que fêter l'événement avec une bouteille de bon vin et les verres Waterford de ma grand-mère ne te fatiguerait pas.

— Ils sont ravissants, dit Maggie en regardant les verres à pied très fins.

— Elle a mis des années à en faire la collection. Ensuite, elle les a donnés à ma mère pour son mariage, et celle-ci les a offerts à Susan. Ils sont à toi, maintenant.

Une boule se forma dans la gorge de Maggie. Elle vivait dans la maison de Susan, avait

sans doute dormi dans son lit et venait d'épouser son mari, ce qui la faisait hériter de ses verres. Elle n'était qu'une intruse, et recevait tout de seconde main.

Il écarta la lampe et le téléphone pour faire un peu de place sur la table de chevet. Becca s'était donné beaucoup de mal pour préparer une sorte de pique-nique raffiné : cubes de fromage, cornichons et petits légumes au vinaigre, olives vertes et noires, émincé de bœuf et de jambon, et biscuits salés.

— Je sais que tu es un peu nerveuse, reprit-il en débouchant la bouteille. Je me suis dit qu'un peu de vin ne serait pas inutile.

— Puis-je avoir toute la bouteille? demanda Maggie qui, aussitôt, eut envie de se botter les fesses.

Au lieu de s'offenser, Rafe sourit. Il s'assit et la regarda attentivement durant deux longues secondes. Se sentant sondée jusqu'à l'âme, Maggie tripota fébrilement la couverture rose.

— Tu es effectivement nerveuse, dit-il enfin. Excuse-moi, je t'en prie. J'ai été trop occupé à tout organiser et je n'ai pas passé beaucoup de temps avec toi.

— Ça ne me choque pas. Tu as pris soin des deux personnes qui comptent le plus pour moi.

— J'aurais quand même dû faire en sorte de te mettre plus à l'aise en ce qui concerne notre mariage.

— Tu as essayé, protesta Maggie en haussant les épaules. Je suis désolée d'être... C'est que tout va si vite ! Pour certaines choses, c'est comme si je te connaissais depuis toujours. Et puis je me dis : Est-ce que je le connaissais il y a une semaine ? Non. Alors, je...

— Tu n'as pas à t'expliquer.

Sa main se glissa sur la nuque de Maggie et, du pouce, il la caressa. Elle sentit son cœur s'emballer comme lorsqu'il l'avait embrassée dans le Cessna.

— Je comprends, ajouta-t-il. Nous procéderons avec lenteur et douceur.

Douceur, très bien. Lenteur, non. Elle préférait que les choses aillent vite. Il lâcha sa nuque et lui tendit un verre de vin.

— À nous et aux nombreuses années de bonheur qui nous attendent !

Maggie approcha son verre de celui de Rafe, mais elle tremblait tant qu'elle inonda de vin le devant de sa chemise de nuit.

— Mon Dieu!

Rafe prit une serviette en papier et entreprit de tamponner la tâche, c'est-à-dire ses seins. Elle lui agrippa le poignet, ce qui lui fit renverser un peu plus de vin.

— Je suis désolée. J'ai fait un terrible gâchis. Pardon.

Elle devait se calmer. Tout de suite. Avant d'écœurer Rafe au point qu'il revienne sur sa parole. Tant que le mariage ne serait pas consommé, il pouvait le faire annuler. Il avait dit clairement qu'il tenait à ce que leur union soit un vrai mariage, et elle avait besoin de lui. Sans sa protection, elle serait incapable d'assurer la sécurité de Jaimie et Heidi.

Il prit une autre serviette pour l'aider à essuyer. Estimant préférable de poser son verre avant de faire plus de dégâts, elle chercha à tâtons une place sur le plateau. Mais à peine eut-elle lâché son verre qu'il bascula, heurta la bouteille et se fracassa. Horrifiée, Maggie écarquilla les yeux.

— Oh non ! Le verre de Susan !

— Ne t'inquiète pas pour ça.

— Que je ne m'inquiète pas ?

La façon dont il avait prononcé le mot « Waterford » avait pourtant montré l'importance qu'il accordait à ces verres.

— Je suis vraiment navrée. J'imagine combien Susan a dû les chérir... Je ne voulais pas le casser.

Il jeta un regard aux débris de verre avant de se remettre à lui essuyer sa chemise de nuit.

— Ce n'est pas si grave que ça, chérie.

— Et j'ai gâché la nourriture !

— Il en reste plein à la cuisine.

Il s'immobilisa, le regard fixé sur l'extrémité d'un sein qui pointait sous la chemise de nuit tachée de vin. Durant un affreux moment, Maggie regarda la même chose puis elle plaqua la main sur sa poitrine.

Lorsqu'elle releva les yeux, Rafe regardait par la fenêtre. Un muscle frémissait à l'angle de sa mâchoire. Son expression n'était plus amusée ni attendrie, mais furieuse.

Il se leva si brusquement qu'elle sursauta.

— Je ne voulais pas gâcher cette fête ! s'exclama-t-elle. C'était un accident. Je suis désolée pour ce verre.

Il posa le sien sur le plateau. Le cœur de Maggie se serra. Des souvenirs de Lonnie en pleine crise lui revinrent. Comme Rafe faisait un geste de la main, elle se recroquevilla instinctivement et leva le bras.

Les doigts sur la tempe, il s'immobilisa. Lorsqu'elle comprit qu'il n'avait voulu que se passer la main dans les cheveux, comme il le faisait souvent, elle se trouva stupide.

Une expression chagrinée se peignit sur le visage de Rafe.

— J'avais oublié... Il y a quelque chose que je dois faire.

Sur ce, il s'en alla. La porte se referma bruyamment derrière lui. Voilà, elle avait de quoi écrire un best-seller, songea Maggie, l'estomac à l'envers. *Comment se débarrasser de son mari en trois coups de cuillère à pot.*

Mon Dieu! Ce n'était pas drôle. Il était furieux et elle ne pouvait le blâmer. Il s'était montré patient et gentil. Pour le remercier, elle l'avait humilié durant la cérémonie avant de casser un verre Waterford de sa femme et de gâcher la petite fête qu'il avait organisée. Même les chandelles, imprégnées de vin, étaient fichues.

Ils avaient conclu un marché, et elle ne l'avait pas respecté. S'il revenait lui dire de déguerpir avec son fils et sa sœur, elle l'aurait bien mérité.

*

Le coup de pied de Rafe envoya la balle de foin rouler jusqu'au mur et c'est sur le sol en ciment que butèrent ses orteils. La douleur remonta jusqu'au genou. Pourvu qu'il ne se soit rien cassé ! songea-t-il en grimaçant. Il jura et sautilla en rond.

— Putain ! Bordel de merde !

Ça lui apprendrait à piquer des colères vaines, se dit-il en se laissant tomber sur la balle de foin. Il se massa le pied et, la douleur s'estompant, il lâcha une autre bordée de jurons et

enfouit le visage dans ses mains.

« J'avais oublié... Il y a quelque chose que je dois faire. » Quel imbécile ! Il y avait de quoi se botter les fesses ! Dieu sait qu'il avait fait des conneries dans sa vie, mais celle-là méritait le premier prix. Où avait-il la tête, ces derniers jours ?

Elle était morte de peur et lui l'avait quasiment obligée à l'épouser tout en ne s'occupant d'elle que pour lui faire avaler de l'eau ou des comprimés. Obsédé par ce qu'il voulait, il ne s'était pas soucié une seconde de ce qu'éprouvait Maggie.

Il avait apporté le plateau dans la chambre avec l'intention de réussir la scène de séduction du siècle. Détendre Maggie à l'aide de deux ou trois verres de vin et l'embrasser doucement jusqu'à ce qu'elle lâche cette fichue chemise de nuit. Bravo ! Rafe Kendrick avait si bien séduit sa victime que, terrorisée, elle en avait cassé son verre.

Jamais il n'avait eu aussi honte de lui. «Fais gaffe à ne pas te comporter en salaud toi aussi », avait dit Ryan. Si seulement il l'avait écouté... Maggie devait attendre en tremblant qu'il revienne et la viole. Si ça n'avait pas été si affreux, il en aurait ri. Jamais il n'avait brutalisé une femme, et ce n'était pas maintenant qu'il allait s'y mettre.

— En voilà une image du bonheur conjugal ! Déjà des problèmes au paradis ?

Rafe tourna la tête vers son frère qui se tenait appuyé à la porte.

— Pourquoi diable tu ne m'as pas fait entrer un peu de bon sens dans la tête ? gémit-il. Mon Dieu! Quand donc ai-je commencé à considérer les femmes comme des morceaux de viande ?

Ryan fit la moue et se gratta le crâne sous le Stetson qu'il portait incliné sur l'œil.

— Tu n'es pas un peu dur avec toi-même ? Tu as été égocentrique, c'est vrai, mais tu ne l'as pas maltraitée.

— Si, et tu le sais. Pourquoi n'as-tu rien dit ?

— Peut-être parce que je n'aime pas qu'on me cogne dessus.

Rafe regarda les épaules de son frère.

— Ouais... Il me faudra au minimum un bon mois de nourriture saine et d'exercice physique pour oser m'en prendre à toi.

Ryan passa un doigt sous le col déboutonné de sa chemise.

— Tu n'es pas si chétif que ça... mais tu as changé. Il y a quelque chose de dur en toi. Je t'ai prévenu et j'ai pensé que cela suffisait.

— Je regrette de ne pas t'avoir écouté.

— Ça va si mal que ça ? Merde... Elle avait l'air normale, quand je vous ai quittés.

— Normale ? répéta Rafe en réfléchissant. Si on veut. Elle ne sautait pas de joie, mais elle n'était pas non plus hystérique.

— Elle s'en sortira. Elle a vécu des moments pénibles. Elle surmontera celui-ci.

— Je ne sais pas ce que je vais lui dire en revenant dans la chambre.

— Qu'est-ce que tu lui as fait, bon Dieu ? Tu t'es jeté sur elle ?

— Bien sûr que non ! Je n'en étais qu'aux préparatifs.

— Pousse-toi. Si je dois jouer au conseiller conjugal, j'aime mieux être assis.

— Mais pourquoi est-ce que je te parle de ça ? s'exclama Rafe tout en faisant un peu de place à son frère. Tu n'as jamais été marié. Tu bousillerais ta nuit de noces aussi sûrement que moi.

— Je n'aurais pas les mêmes problèmes. Moi, j'essaie la marchandise avant d'acheter. Les mariées tremblantes appartiennent au passé. De nos jours, ce sont les filles qui donnent

leurs instructions aux garçons, et ça me plaît. Né pour plaire aux dames, c'est moi.

En ce moment, Rafe aurait bien aimé que sa nouvelle épouse soit un peu plus expérimentée.

— Maggie n'est pas comme ça.

— C'est maintenant que tu le remarques ?

— Arrête ! Je me sens assez mal comme ça.

Ryan s'accouda sur ses genoux et, comme son frère, laissa ses yeux errer sur la paille qui jonchait le sol.

— Bon... à présent que tu réalises quel crétin tu as été, que comptes-tu faire ?

— Si je ne consomme pas ce mariage, elle peut demander une annulation.

— Tu es incurable ! s'écria Ryan en repoussant son chapeau pour jeter un regard incrédule à son frère. Tu te rends compte de ce que tu viens de dire ?

Rafe secoua la tête.

— Je *suis* incurable, vraiment ? Maintenant que je l'ai trouvée, je meurs de peur de la perdre. Et pas seulement parce qu'elle me quitterait. A cause aussi de ce truc aux reins qu'elle a. Ça peut devenir mortel si les antibiotiques ne marchent pas. Le Dr Kirsh dit qu'elle réagit bien, mais je ne peux m'empêcher de la harceler pour qu'elle se repose, avale ceci, prenne sa température, et tout, et tout...

— C'est normal de se tracasser pour les gens qu'on aime, Rafe. Tu as seulement poussé le zèle un peu trop loin. Les médecins savent que leurs ordres ne seront pas suivis à la lettre une fois leurs patients rentrés chez eux. Si c'est une question de vie ou de mort, ils ne les relâchent pas, tu ne crois pas ?

— Peut-être, admit Rafe.

— Je suis sûr que ça ne tuerait pas Maggie de se lever pour aller se faire un sandwich à la cuisine. Tu l'as enchaînée à son lit, et j'ai même eu peur certaines fois que tu ne la noies, s'esclaffa Ryan. Que toutes les pendules et les horloges de la maison soient réglées pour sonner aux heures des prises de médicaments, ça aussi, c'est gentil. Je déjeunais avec Becca aujourd'hui et à midi et demi, toutes les alarmes se sont déclenchées. Ça m'a rappelé la pension. Comme si ses reins allaient souffrir d'un retard de quelques minutes !

— J'ai été aussi insupportable ?

— Pas insupportable. Tout le monde sait que tu n'as que de bonnes intentions, même Maggie. C'est juste que... Il faut que tu te détendes un peu, tu vois ? Elle va guérir. À condition que ton programme de soins à domicile ne la tue pas avant.

Ryan avait raison, admit Rafe en riant tristement. Il se comportait comme si Maggie était en phase terminale, et ce n'était que la moitié du problème. Il s'efforça d'examiner ses faits et gestes des derniers jours avec le regard d'autrui. Le constat qui en découla n'était pas agréable.

— J'ai vraiment tout gâché, Ryan. Je n'aurais jamais dû la jeter dans ce mariage.

— Eh bien, tu l'as fait. Maintenant, tu dois en tirer le meilleur. Tu n'as pas que le bien-être de Jaimie à assurer, tu as aussi celui de Heidi. Si tu renonces et laisses Boyle reprendre cette fillette, tu ne pourras plus te regarder dans une glace, et ça sera ta faute.

— C'est une gamine adorable, tu ne trouves pas ?

— Elle m'a demandé aujourd'hui si j'avais une petite amie, raconta Ryan en souriant. Je crois que je fais l'objet d'un cas sévère d'amours enfantines... C'est bon de savoir qu'elle grandira ici et ne souffrira pas comme sa sœur.

— Oui. Et ça me dit quoi, exactement ? Que la route de l'enfer est pavée de bonnes intentions ?

— Tu peux te débrouiller, frerot. Il suffit que tu discutes tranquillement avec Maggie. Grâce à votre arrangement, la sécurité des enfants paraît assurée. Pour le reste, va doucement.

Rafe poussa un soupir empli de dégoût de lui-même.

— Je pensais que j'arriverais à vaincre ses réticences, à lui faire prendre plaisir à notre intimité. Que tout serait parfait, point barre. Les enfants, nous... tout, quoi.

— Je sais, et je comprends – enfin, à peu près. Ne t'énerve pas, d'accord ? Je vais être très franc. Tes sentiments pour Maggie t'ont brouillé la tête.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Que je ne l'aime pas vraiment ?

— Non. Au contraire, je pense que tu l'aimes profondément. Ton problème, qui est aussi un atout mais dans d'autres circonstances, c'est que n'as jamais rien fait lentement ni à moitié. Ça a été l'amour au premier coup d'oeil avec Susan aussi, tu t'en souviens ? Tu fais partie de ces chanceux capables de reconnaître immédiatement l'âme sœur. Sauf que cette fois... tu t'es montré avide. Goulu.

Les tripes de Rafe se nouèrent.

— Goulu ?

Le mot était cru et jamais il n'aurait imaginé qu'on puisse le lui attribuer.

— Tu as perdu les trois personnes que tu aimais le plus au monde, Rafe. Il est normal que tu aies peur que ça ne recommence. Dès que tu as vu Maggie, tu en es tombé amoureux et tu t'es jeté dessus. Eh bien, ce n'est pas une bonne façon de se comporter avec les femmes. Surtout pas avec celle-ci. Elle a besoin qu'on y aille doucement.

Rafe le savait, mais cela lui avait échappé. En réfléchissant à l'époque de sa rencontre avec Susan, il pouvait se souvenir des heures et des heures passées à simplement discuter et rire, à se découvrir, à s'éprendre chaque seconde un peu plus l'un de l'autre. Avant de devenir amants, ils avaient été amis, ils étaient sortis avec un autre couple, ils avaient bavardé sans fin au téléphone en se confiant leurs secrets.

Il ferma les yeux. Que savait-il de l'adolescence de Maggie ? L'école, le travail et encore du travail le soir à la maison. Avait-elle flirté dans une voiture aux vitres embuées ? Repoussé les avances d'un garçon pendant une séance de cinéma ? Sans doute pas. Quand en aurait-elle eu le temps ? Contrairement à Susan, qui avait été protégée des réalités désagréables de la vie et dorlotée par un papa gâteau, Maggie avait été jetée dans la vie adulte et les responsabilités alors qu'elle sortait tout juste de l'enfance. Il n'y avait eu personne pour veiller sur elle, personne pour la protéger et encore moins pour la dorloter.

Au lieu de ça, elle était tombée entre les pattes de ce salopard de Lonnie et sa vie n'avait plus rien eu de normal.

Rafe soupira de nouveau et se massa les tempes. Son frère avait raison. Au lieu de courtiser Maggie et de gagner son coeur, il l'avait assiégée. Il avait fabriqué un piège en velours, y avait poussé sa proie et refermé le couvercle.

— Merci, Ryan.

— De quoi ? Je n'ai fait que souligner le problème. Rafe se leva.

— Parfois, identifier le problème, c'est déjà trouver la majeure partie de la solution.

Le coeur de Maggie bondit lorsqu'elle entendit tourner la poignée de la porte. Rafe apparut, une expression impénétrable sur le visage. La pénombre donnait à ses yeux la couleur d'un ciel d'été juste avant l'orage.

— Salut, fit-il d'une voix enrouée.

Il referma la porte et s'y appuya. Ses cheveux noirs retombaient en boucles sur son front et sa chemise ouverte laissait voir la peau tannée de sa poitrine.

— Salut, répondit-elle. Je commençais à croire que tu ne reviendrais pas.

— Tu l'espérais ?

Elle se sentit rougir. Puisque ses réticences étaient si visibles, pourquoi les nier ?

— Je suis désolée d'avoir gâché la petite fête que tu avais organisée. Surtout d'avoir cassé le verre en cristal de Susan. Je l'ai posé sur une olive, c'était stupide de ma part. J'aurais dû regarder avant de le lâcher.

— Je me fiche complètement de ces verres qui, entre parenthèses, ne sont plus à Susan, mais à toi.

— Oh...

Elle aurait bien aimé qu'il cesse de la dévisager. Ça lui mettait les nerfs à vif.

— Disons d'avoir gâché la petite fête, alors. Si tu veux refaire un essai, je m'efforcerai de faire attention.

— Ça aussi, ça m'est égal. Le moment était mal choisi, je l'admets, répliqua-t-il en se frottant l'arête du nez. Sauvé par le gong, je connaissais. Par une olive, c'est la première fois que je vois ça.

Il s'approcha. Le coeur de Maggie s'emballa. Il s'arrêta près de la table de chevet et posa les mains sur ses hanches étroites, ses longues jambes légèrement écartées, un sourire en coin sur ses lèvres fermes. Elle s'efforça de soutenir son regard.

— Tu as l'air terrifiée. Rassure-toi, je veux juste te parler. Nous nous sentirons mieux tous les deux ensuite.

S'apercevant qu'elle jouait avec son alliance, elle s'en prit à la couverture. Rafe s'assit sur le bord du lit.

— Il ne restera bientôt plus de couverture, si tu continues à la tripoter avec autant d'ardeur, remarqua-t-il. Je devrais prévoir un édredon pour éviter que nous ne gelions.

Ce qui voulait dire qu'il comptait passer la nuit avec elle, comprit Maggie.

— S'il te plaît, reprit-il, regarde-moi.

Elle s'obligea à lever les yeux.

— Tout ça a été plutôt difficile pour toi...

— Tout quoi ?

Il soupira et détourna les yeux.

— Tout, du début à la fin. Tu t'excuses d'avoir tout gâché, alors que c'est moi qui devrais m'excuser... Le pire, c'est que je ne sais pas par où commencer.

Il enfonça le talon de sa botte dans le tapis. Maggie le regarda, le coeur battant. Elle avait l'affreux pressentiment qu'il allait dire que cet « arrangement » avait été une erreur,

qu'il serait plus raisonnable d'y renoncer tout de suite et de se quitter bons amis.

— Tu vas nous renvoyer, c'est ça ?

— Vous renvoyer ? s'exclama-t-il. Mais non, voyons ! Qu'est-ce qui t'a donné cette idée ?

Maggie tenta de s'humidifier les lèvres. Sa langue était aussi rugueuse et sèche que du papier de verre.

— Je... Ce n'est pas que je refuse de tenir ma part du marché. J'étais un peu nerveuse, c'est tout... Mais ça ira, maintenant, si tu me donnes la chance de tenir parole; acheva-t-elle en se remettant à tirer sur les fibres de la couverture.

— C'est moi qui demande une seconde chance.

— Toi ?

— Oui, moi, affirma-t-il en se renversant en arrière, les mains croisées sur les genoux. En revenant, je me suis répété tout ce que je voulais te dire. Eh bien, pas moyen de me souvenir, maintenant ! Comment se fait-il que plus la situation est cruciale, moins facilement on trouve ses mots ?

Il paraissait si sincèrement anxieux que Maggie en oublia momentanément ses propres craintes.

— Qu'est-ce que tu voulais dire ?

Il ferma les yeux et soupira.

— Que je regrette de m'être comporté en égoïste, par exemple.

En égoïste? Elle le revit marchant de long en large la nuit avec son bébé dans les bras. Cet homme s'était constamment contrôlé. Bien sûr, elle souffrait de n'être que le substitut de ce qu'il avait perdu, mais elle ne pouvait se rappeler un seul moment d'égoïsme.

— Tu as été très gentil avec nous.

— Gentil ? En surface, peut-être, protesta-t-il avec un sourire peiné.

Il se leva d'un bond et s'approcha de la cheminée à grands pas énergiques. Puis il se retourna vers elle, les pouces dans la ceinture.

— Bon, je ne vais pas y aller par quatre chemins. Prête ?

Maggie fit oui de la tête.

— D'abord, tu as peur que je ne te frappe. Il faut que nous en parlions. Tu trouveras peut-être ça bizarre, mais je ne veux pas d'une femme qui a peur chaque fois que je me gratte la tête.

Maggie sentit le souffle lui manquer. Elle avait eu un réflexe de défense, elle ne pouvait le nier. Mon Dieu! Bien qu'il ait prétendu le contraire, elle était persuadée qu'il allait dire que leur mariage était une erreur. Elle l'exaspérait, de toute évidence.

— J'ai la mauvaise habitude de parler en gesticulant. En me frottant la mâchoire et le dessus du nez, en me passant la main dans les cheveux, et en faisant Dieu sait quoi encore. Rye et moi avons hérité ces gestes de notre père. Je doute de pouvoir m'en empêcher car je le fais inconsciemment.

— Je suis désolée d'avoir levé le bras, dit-elle d'une voix faible. Je n'ai pas eu peur que tu ne me frappes. Vraiment.

— Si, tu l'as cru, répliqua-t-il sèchement.

— Non ! protesta-t-elle. Peut-être que ça en avait l'air, mais ce n'était qu'un réflexe. Tu ne m'as jamais frappée et je n'ai aucune raison de penser que tu le feras.

— Maggie, je ne suis pas en train de te faire de reproches. D'accord? Tu as des raisons de redouter qu'on ne te frappe. Plus de raisons que je ne le sais probablement. Et; comme je l'ai

dit, les réflexes et les gestes inconscients sont quasiment incontrôlables. Jene te demande pas de les contrôler ; je veux juste que tu saches que je ne te frapperai jamais.

Il se tut un instant et se frotta la nuque.

— J'aimerais pouvoir te dire que je n'ai jamais frappé une fille de ma vie mais, hélas ! je l'ai fait une fois, poursuivit-il en baissant la tête. Il y en a une, effectivement, à qui j'ai balancé mon poing en pleine figure. Je lui ai mis le nez en sang, je lui ai éclaté la lèvre et je l'ai envoyée au tapis.

Maggie se sentit prise de nausée. Si Rafe Kendrick lui faisait la même chose, elle n'aurait plus de nez du tout.

— Qu'est-ce qu'elle t'avait fait pour te mettre en colère ?

— Tu veux prendre des notes pour éviter de commettre la même erreur ? C'est une bonne idée, approuva-t-il avant de répéter : Qu'est-ce qu'elle m'avait fait ? Voyons, voyons... Eh bien, elle m'avait griffé, pour commencer. Ensuite, elle m'avait frappé. J'aurais pu laisser passer ces deux choses-là si elle n'avait pas en plus écrasé mon Twinkie. C'est ça qui m'a mis hors de moi.

— Pardon ? fit Maggie, interloquée.

— Tu as bien entendu : Il ne faut jamais écraser mes Twinkies. Ça déclenche chez moi de violentes réactions.

— Des Twinkies... Les trucs qu'on mange ?

— Il y en a d'autres ? Tu sais, ceux qui ont de la crème au milieu. J'en étais fou ; je le suis toujours.

Maggie pensait à la pauvre femme au nez en sang et à la lèvre éclatée.

— Bref, quand j'ai vu ce qui restait de mon Twinkie, j'ai perdu tout sang-froid et je me suis jeté sur elle. L'instituteur a appelé mon père et lui a tout raconté.

— L'instituteur ? Ça se passait à l'école primaire ?

Rafe s'autorisa enfin un sourire satisfait.

— Cet après-midi-là, quand je suis rentré à la maison, mon père m'a emmené à la sellerie où il a usé le fond de mon jean à coups de ceinture. Ça a été l'une des quelques fessées que j'ai reçues.

Il leva un doigt et reprit :

— Règle numéro un dans la famille Kendrick : un homme ne doit jamais, en aucune circonstance, frapper une femme. Mon père était catégorique sur ce point. J'ai souvent estimé qu'il avait réagi avec excès, car je n'avais que six ans et la fille était plus grande que moi, mais je crois qu'il voulait que je n'oublie pas cette leçon. Il a eu raison : elle s'est gravée dans ma tête. Et peut-être sur mes fesses aussi... Bref, je suis incapable de frapper une femme, Maggie. Et je n'ai aucun respect pour un homme qui le fait. Ça va contre tout ce qu'on m'a enseigné. Lorsque je me mettrai en colère contre toi, il est possible que je rêve de te tordre le cou, mais je ne passerai jamais à l'acte. Ce n'est pas dans ma nature.

— Oh...

— Tu peux écraser tous mes Twinkies, chérie. Enfin, si l'envie t'en prend. Jamais je ne lèverai la main sur toi.

Il regarda autour de lui.

— Il doit y avoir une Bible quelque part. Je peux jurer dessus, si tu veux.

— Ce n'est pas nécessaire, protesta-t-elle.

— Excuse-moi de te parler de Susan, le moment est mal choisi, mais écoute quand

même : Susan et moi, il nous est arrivé de nous disputer sérieusement, mais jamais je ne l'ai touchée.

— Tu l'aimais.

— Oui, acquiesça-t-il d'un ton grave. Je l'aimais plus que tout. Je l'adorais, je la révérais, ce qui n'empêchait pas que parfois elle m'exaspérait au point que j'avais envie de l'étrangler... Les gens mariés se mettent parfois en colère, mais aucun homme digne de ce nom n'utiliserait ses poings pour régler une dispute. J'irais faire un tour dehors pour me calmer, et c'est tout. Je te le jure.

Maggie hocha la tête. Elle avait très envie de le croire ; elle savait qu'il existait des hommes comme Rafe. Son père, entre autres, n'avait à sa connaissance jamais frappé sa mère. Mais elle avait passé tellement d'années à tenter d'éviter les poings de Lonnie que ce comportement civilisé ne lui semblait plus faire partie du monde réel.

— Au sujet de Susan et de l'amour que je lui portais... nous devons aussi parler de cela, poursuivit Rafe. Une part de mon cœur lui appartiendra toujours, ainsi qu'à mes enfants. Je ne vaudrais pas grand-chose si j'étais capable d'oublier ceux que j'ai aimés. Sache toutefois que ces souvenirs n'ont rien à voir avec ce que j'éprouve pour toi et Jaimie. Susan est partie, mes enfants sont partis. La vie continue. Un homme peut aimer profondément plus d'une fois... Et je t'aime, acheva-t-il, les yeux voilés par la tendresse.

— Tu as commencé à m'aimer?

— Commencé ? s'esclaffa-t-il. Je vois que ça te paraît un peu rapide.

— Un peu ? Beaucoup, en fait.

— Tu penses que l'amour doit se conformer à une procédure établie ?

— Non, bien sûr que non.

— Ou alors être raisonnable ? Neuf fois sur dix, l'amour n'a aucun sens, sauf pour la personne qui l'éprouve. Je ne peux pas t'expliquer comment c'est arrivé, ni quand exactement. Je ne voulais pas m'intéresser à toi ; j'avais l'impression de trahir Susan. Pourtant, je n'ai pas eu le choix.

Il s'interrompit et détourna les yeux.

— Tu es quelqu'un de spécial, Maggie. Je doute que tu t'en rendes compte... Tu te rappelles quand tu m'as dit que tu ne pourrais pas remplacer Susan? J'ai eu l'impression que tu te sentais inférieure, que tu étais sûre de ne pouvoir l'égaliser, quels que soient tes efforts.

— Tu as dit toi-même qu'elle était merveilleuse et, à entendre Becca, c'était quasiment une sainte.

— Lorsque les gens meurent, on a tendance à tout embellir. Je ne veux pas dire qu'elle n'était pas merveilleuse ; elle l'était. Mais j'ai eu beau l'aimer passionnément, si l'on devait vous comparer, c'est elle qui ne serait pas à ton niveau. Et elle serait la première à le dire.

— Tu exagères.

— Susan était une femme merveilleuse, ça ne se discute pas. Toutefois, à aucun moment de sa vie elle n'a été mise à l'épreuve comme tu l'as été. À quatorze ans, elle était pom-pom girl. Une petite fille riche. Pour ses seize ans, son papa lui a acheté une voiture flambant neuve. En sortant de l'université, lorsque nous avons décidé de nous marier, elle a travaillé dans un fast-food pour m'offrir mon alliance. Chaque centime gagné a été consacré à cet achat. Pas à des vêtements. Son père lui avait donné une carte de crédit pour tout ce dont elle avait besoin ou envie. Il lui suffisait d'entrer dans une boutique et d'acheter. Tout simplement. Son salaire n'a jamais servi à payer des factures aussi ennuyeuses que le

téléphone ou l'électricité : ses parents assumaient ces dépenses-là. Elle n'a eu aucune responsabilité jusqu'à ce qu'elle se marie et même ensuite, je l'ai entretenue sur un grand pied. Je ne cherche pas à amoindrir ses qualités ; je veux juste souligner que tu n'as pas eu la vie aussi facile.

— Non, mais j'en aurais profité moi aussi si j'en avais eu l'occasion. Au lycée, j'enviais ce genre de filles.

— Mon Dieu, mon Dieu... Tu veux dire que tu as un ignoble trait de caractère ? Je parie que tu n'as jamais pu t'offrir le luxe de dépenser ce que tu gagnais pour quelque chose d'aussi frivole qu'une bague de quatre mille dollars. Pour rien de frivole, d'ailleurs... Tu ne t'autorisais sûrement rien en dehors de tes obligations, qui consistaient à prendre soin de ta mère et de Heidi.

— J'aime ma mère et Heidi, mais ce n'est pas si simple. Parfois, je... eh bien pour être honnête, je leur en voulais un peu parce que je ne pouvais pas mener la vie des autres filles de mon âge. J'avais envie... j'aurais aimé être quelqu'un d'autre, acheva-t-elle, la gorge sèche.

— Encore un ignoble trait de caractère ? s'exclama-t-il en riant. Mon Dieu, tu en es criblée. Ne me dis pas que tu te sens coupable ! Que tu leur en aies voulu, c'est parfaitement normal. Tu as même dû les détester, parfois. Si tu me dis que non, il est temps de consulter un bon psy.

Les joues de Maggie la brûlèrent.

— L'essentiel est que, malgré ces sentiments d'exaspération ou de lassitude, tu as assumé ces lourdes responsabilités. Susan n'a jamais eu le souci d'entretenir ses parents. Plus tard, elle n'a jamais eu à se soucier non plus de trouver de quoi nourrir ses enfants. Elle n'a jamais été obligée de proposer son corps en échange d'un biberon de lait. Je ne dis pas que, placée dans les mêmes circonstances, elle ne l'aurait pas fait. C'était une maman formidable. Mais elle n'a jamais eu à prouver son courage. Toi si.

Maggie ne sut que répondre.

— Dois-je énumérer d'autres raisons ? demanda-t-il.

— Des raisons pour quoi ?

— Pour t'aimer ou, plus exactement, pour te convaincre que tu mérites d'être aimée. Je peux continuer, si tu veux. Seulement à la fin, nous nous retrouverons à la case départ : je te dirai que je t'aime, et toi tu hésiteras à le croire. J'aimerais pouvoir te le démontrer par A + B, mais l'amour ne se justifie pas. Il arrive, tout simplement.

— Je ne voulais pas dire que tu devais te justifier de quoi que ce soit.

— Heureusement, parce que ce n'est pas possible. Ce sentiment m'est tombé dessus brutalement, d'un coup. Maintenant qu'il est là, je préférerais mourir plutôt que de te perdre, ce qui m'amène à la suite de mon discours.

Il revint près du lit, s'accroupit et leva les yeux sur elle.

— La façon dont j'ai mené toute l'affaire est inexcusable. Je n'ai fait que des bêtises.

La gorge nouée, il s'interrompit une fraction de seconde avant de reprendre :

— As-tu jamais désiré quelque chose au point d'en perdre la tête ?

— J'ai failli voler un collier, un jour, avoua-t-elle, honteuse.

— Un collier ?

— Un médaillon en or, expliqua-t-elle en portant la main à son cou. Toutes les filles de l'école en avaient un. Avec la photo de leur petit ami. Je... je n'en avais pas, et je me sentais laise de côté. Alors, je me suis dit que si j'avais un médaillon, les gens croiraient que

quelqu'un m'aimait. Mais ça coûtait quinze dollars, beaucoup trop pour moi. Aussi j'en ai presque volé un.

Au lieu de rire, ainsi qu'elle s'y attendait, il parut attristé, comme s'il devinait ce qu'elle avait éprouvé.

— C'est un peu ce que je ressens pour toi, admit-il, sauf que moi, j'ai carrément emporté ce que je voulais. Perdre Susan et les enfants m'a complètement démoli. Un jour, le roi n'était pas mon cousin et le lendemain j'avais perdu femme et enfants. Pire : je me sentais coupable. Quand je t'ai rencontrée, j'étais un ivrogne répugnant. Inutile de travestir la réalité. J'allais d'une bouteille à la suivante, et mon unique objectif était d'entretenir mon ivresse. Avant de quitter le ranch, j'avais songé à me tirer une balle dans la tête. Plusieurs nuits, je suis resté assis, le canon d'un revolver pointé sur la tempe, mais j'étais trop lâche pour appuyer sur la détente.

— Tu n'es pas un lâche, protesta Maggie qui l'avait vu la défendre avec une bouteille pour seule arme.

— Si, Maggie. J'ai fui la souffrance, j'ai essayé de la noyer dans l'alcool. Il y a toutes sortes de lâchetés. Ce n'était pas la mort qui m'effrayait, même si je n'ai pas osé me suicider, mais la vie sans les gens que j'aimais. Ça, c'était au-dessus de mes forces. Alors, j'ai bu. Tout a changé quand je t'ai rencontrée. Tu avais besoin de moi. Ça m'a donné une raison de me dégriser. Au sens propre, tu as été une bouée de sauvetage à laquelle j'ai pu me raccrocher. Tu vois ce que je veux dire ?

Elle revit l'homme aux cheveux longs, à la barbe crasseuse, qu'elle avait rencontré dans le wagon de marchandises. Était-ce seulement le même individu ?

Il appuya les bras sur ses cuisses et baissa les yeux sur ses paumes creusées de lignes profondes.

— Je crois que j'ai commencé à tomber amoureux dès que je t'ai vue. J'ai tenté de lutter... J'étais tellement confus à l'époque que je me sentais coupable de revivre. Mais c'est passé. Peu avant de mourir, Susan m'avait fait promettre de trouver quelqu'un d'autre à aimer s'il lui arrivait quelque chose. Je m'en suis souvenu et j'ai compris qu'elle aurait voulu que je cesse de lutter contre mes sentiments. Une fois que j'ai eu admis que je t'aimais, j'ai eu peur... J'ai eu peur de te perdre, et je me suis demandé comment je pourrais faire pour être sûr que tu ne me quitterais pas. Voilà, je l'ai avoué !

— Je ne vais pas partir ! Où irais-je ? Lonnie me retrouverait forcément un jour ou l'autre, et tout recommencerait. De plus, il me serait impossible d'obtenir la garde de Heidi si je devais cumuler deux boulots et vivre dans un appartement sordide, ce à quoi nous serions condamnés pour joindre les deux bouts.

— Je sais tout ça, dit-il d'une voix grave. Et, à ma grande honte, je l'ai utilisé à mon avantage. Je savais que tu étais dans de sales draps et je t'ai proposé une issue de secours, une seule. Il y avait pourtant des alternatives. Engager une équipe de bons avocats pour qu'ils te défendent... Te donner assez d'argent pour que tu ne sois pas obligée de travailler jour et nuit et que tu puisses t'installer dans un appartement décent... J'aurais pu t'offrir tout cela, mais je m'en suis bien gardé.

De nouveau, Maggie ne sut que dire.

— Je ne t'ai proposé que de m'épouser... Tu n'avais pas le choix et je le savais, reconnut-il, les yeux brillants. Maintenant, tu m'appartiens. Je ne reviendrai pas en arrière parce que cela te mettrait dans une situation dramatique. Et Heidi, que j'ai arrachée de l'Idaho et

amenée ici, qu'advierait-il d'elle ? Pour son bien, nous devons poursuivre et obtenir la garde temporaire.

— Je ne veux pas que tu reviennes en arrière.

— À cause de Heidi et Jaimie. Maggie, c'est une façon épouvantable de commencer un mariage. S'il n'y avait pas eu une olive égarée sur le plateau, j'aurais insisté pour que nous fassions l'amour. J'ai honte, mais c'est la vérité. Sauvé par une olive ! Je sais que c'est beaucoup demander, mais j'aimerais une seconde chance de faire les choses comme il faut. Tu veux bien me la donner ?

La gorge de Maggie se serra. Elle avait failli croire qu'il lui accordait un sursis. Quelle idiote !

— Je te l'ai dit, je suis tout à fait d'accord, répondit-elle en repoussant les couvertures pour lui faire de la place à côté d'elle. Mais ne me tends pas de verre de vin, cette fois.

— Non, dit-il en lui prenant le poignet. Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je parlais d'une seconde chance en reprenant tout depuis le début, chérie.

Il remit la couverture telle qu'elle était et y asséna une tape comme pour la coller au drap.

— Normalement, avant d'en venir à faire l'amour, l'homme cherche à gagner le cœur de la femme. Promenades au clair de lune, baisers jusqu'à ce qu'elle sente ses genoux faiblir, dîners au restaurant... Ce qu'on appelle faire sa cour, quoi. Il faut que je passe par toutes ces étapes. Et si tu ne m'aimes toujours pas après ça, je t'aurai au moins rendu l'aspect intime de notre relation moins pénible.

Maggie lissa le drap.

— Nous sommes mariés. Tu n'as pas besoin de faire tout ça pour venir dans mon lit. Je suis censée préparer ton dîner et non me faire inviter au restaurant. D'ailleurs, même si nous sortions dîner, nous reviendrions ici ensemble. Je ne vois pas comment on pourrait passer par cette étape ni pourquoi tu devrais le faire.

— D'accord, ce ne serait pas la façon habituelle de courtoiser une femme, mais cela te donnerait le temps de t'habituer à moi. Ce serait sympa que tu ne nous inondes pas de vin chaque fois que ma main effleurerait la tienne. On peut essayer de devenir amis avant de devenir amants.

— Amis ?

— Tu penses qu'un mari ne peut pas être un ami ? J'aimerais être ton meilleur ami, chérie. Je ne peux te promettre un feu d'artifice lorsque nous ferons l'amour. Il faudra que tu m'aimes - beaucoup - pour que ce soit possible. Mais l'amitié est accessible. Je peux être la personne qui sera toujours là pour toi. Quelqu'un qui se soucie de ce que tu éprouves, qui écoute et cherche à aider. Et je pense que nous pouvons avoir de bons moments si j'arrive à te faire te détendre quand tu es avec moi.

Il se tut et soutint son regard.

— Alors, reprit-il, qu'en penses-tu ? Tu veux nous accorder un essai ?

Maggie réfléchit. Où voulait-il en venir ? Ils étaient mariés ; il était en droit d'exiger qu'elle lui livre son corps.

— Tu dis que nous n'aurons pas de... eh bien, tu sais... de nuit de noces ?

— Nous allons avoir une nuit de noces, mais d'un genre inhabituel.

— Quel genre, exactement ?

— Tu ne fais pas facilement confiance ! s'exclama-t-il en riant. Remettons la promenade

au clair de lune jusqu'au moment où tu seras complètement guérie. Pour ce soir, que dirais-tu d'une partie d'échecs ? Je vais préparer un autre plateau. Nous boirons un peu de vin, nous passerons un bon moment. Et quand nous serons fatigués, nous dormirons. Nous garderons l'amour pour quand tu seras prête.

Maggie le regarda fixement. Elle s'attendait vaguement à ce qu'il s'esclaffe en disant : « Ha ha, je t'ai bien eue ! » En fait, il se contentait d'attendre sa réponse.

— Tu parles sérieusement ? demanda-t-elle enfin.

— Bien sûr ! Dis-moi que tu es d'accord pour repartir de zéro, et le marché est conclu.

— Jusqu'à ce que je sois prête ? répéta-t-elle avec incrédulité.

Il fit oui de la tête.

— Exactement. Jusqu'à ce que tu sois prête... Et non pas jusqu'à ce que, moi, je sois prêt, ajouta-t-il avec une lueur malicieuse dans les yeux.

— Et où est le piège ?

— Il n'y a pas de piège. Sauf que je compte sur mes capacités à te conquérir. Mais ça, c'est mon problème, et mon pari.

— Et que se passera-t-il si...

— Si quoi ? Vas-y. N'aie pas peur de dire ce que tu penses. Qu'est-ce qui te tracasse ?

— Si je ne suis jamais prête ? lâcha-t-elle. Je dois t'avouer que je n'aime pas trop ça.

— Faire l'amour, tu veux dire ?

— Oui, admit-elle d'une voix faible.

— Quand as-tu essayé ?

— Quand ?

Il lui souleva le menton du bout du doigt.

— Maggie, ne dis pas que tu n'aimes pas ça tant que tu n'auras pas essayé avec un homme qui t'aime et veut te faire plaisir. A ce moment-là, ce sera au minimum agréable. Et, si j'y arrive, ce sera beaucoup mieux qu'agréable. Fantastique, peut-être.

Peut-être était-ce possible, après tout, se dit Maggie. Il voulait passer sa nuit de noces à jouer aux échecs ? Quand elle pensait à tout ce qu'il aurait pu exiger d'elle, elle en avait les larmes aux yeux.

— Alors ? demanda-t-il.

Incapable de parler, Maggie secoua la tête. Il avait revendiqué un droit paternel sur Jaimie et pouvait l'utiliser comme moyen de pression. Le bien-être de Heidi dépendait aussi totalement de sa bienveillance. Elle était seule avec lui dans cette grande maison, à des kilomètres de la ville la plus proche, une ville dont elle ne connaissait même pas le nom. Il avait tout pouvoir sur elle et sur la situation. Quoi qu'il veuille, il lui suffisait de le prendre. Et que faisait-il ? Il lui proposait une partie d'échecs !

— Alors, chérie ? Réponds-moi.

Maggie secoua de nouveau la tête. Un sanglot monta dans sa poitrine. Elle se rappela le nombre incalculable de fois où elle s'était retrouvée à la *merci* de Lonnie et avait regretté qu'il ne connaisse pas le sens de ce mot.

— Chérie, je t'en prie... dit Rafe en lui caressant les cheveux. Quoi que j'aie dit, je le retire. Tu as peur de n'être jamais prête ? Eh bien ce n'est pas grave, nous trouverons une solution.

La main de Rafe était merveilleusement chaude et douce. Elle referma les doigts sur son poignet. Il émit un juron étouffé, la prit dans ses bras solides et la berça tendrement. Et, ô

miracle, elle n'eut aucune envie de se dégager.

— Nom de Dieu! marmonna-t-il.

Le sanglot coincé dans la gorge de Maggie se libéra en même temps qu'un éclat de rire, et elle faillit s'étrangler. Au lieu de la terroriser, l'étreinte de ces bras puissants la rassura. Il ne lui voulait aucun mal. Une partie d'échecs ! Maggie s'accrocha à son cou et se pressa contre lui ; elle se sentait en sécurité. Sensation merveilleuse et apaisante.

— Tout ira bien, entendit-elle contre son oreille. Je te le promets, tout ira bien.

Pour la première fois depuis une époque dont elle se souvenait à peine, Maggie crut que c'était possible.

D'ordinaire, Rafe aimait jouer aux échecs. Cette fois, dès la troisième partie, il eut de la peine à se concentrer. Les joues rosies par le vin et les cils papillotant, Maggie s'efforçait de contenir ses bâillements.

— Je crois qu'il est temps d'éteindre les lumières, dit-il. Tu as l'air fatigué.

— Oh non, je ne suis pas fatiguée du tout ! s'exclama-t-elle en se redressant.

Cinq minutes plus tard, un autre bâillement attira l'attention de Rafe. Les yeux mi-clos, Maggie dodelinait de la tête. Il comprit qu'elle faisait traîner la soirée par peur de partager son lit avec lui.

Un instant, il songea à regagner sa chambre. Non. Le sursis était destiné à l'habituer à sa présence. S'il gardait ses distances, il lui faudrait une éternité pour y parvenir. Plus longtemps il la laisserait dormir seule, plus elle redouterait qu'il n'envahisse son lit.

Il se redressa et s'étira en feignant de bâiller.

— Moi, je rends mon tablier. Traite-moi de bonnet de nuit si tu veux, mais je suis claqué.

Elle le regarda tristement ranger les pièces de l'échiquier comme si c'était des amis très chers. Puis, tout aussi mélancoliquement, elle le regarda reboucher la bouteille à moitié vide. Elle en avait bu deux verres ; lui, un seul, car il avait craint que le goût du vin ne déclenche une envie irrésistible de whisky, ce qui n'avait pas été le cas. Il en déduisit que sa dépendance avait été plus émotionnelle que physiologique.

Cela fait, il vit que sa femme l'observait avec circonspection. Avec ses grands yeux écarquillés, elle semblait avoir douze ans. Rafe eut du mal à ne pas sourire. Un lutin perché sur une couverture rose...

Un lutin, certes, mais aux courbes féminines. Pour la première fois de sa vie, Rafe se surprit à envier une chemise de nuit. Celle-ci était souillée de vin.

— Je vais, dans l'ordre des priorités, te donner tes médicaments puis te trouver une autre chemise de nuit.

Avec un soupir excédé, elle prit les comprimés et le verre d'eau qu'il lui tendait. Rafe, lui, se félicita de ses progrès : il avait vingt minutes de retard sur le programme et il ne l'avait pas fait boire de la soirée.

Pendant que Maggie avalait ses médicaments, il alla fourgonner dans la commode où Becca avait rangé ses emplettes. Lorsqu'il se retourna, une chemise en flanelle sur le bras, Maggie était debout.

— J'en ai pour quelques minutes, dit-elle en désignant la salle de bains avant de prendre la chemise de nuit qu'il lui tendait.

En l'entendant pousser le verrou, il soupira. Elle était décidément très méfiante.

Il s'assit sur le bord du lit et ôta ses bottes. Mieux valait s'arrêter là et ne se coucher qu'une fois Maggie installée. D'ailleurs, il ferait peut-être bien de garder son pantalon. Ou au moins son caleçon.

Une éternité s'écoula avant que Maggie n'émerge de la salle de bains, les joues rouges, comme si elle venait de faire quelque chose de honteux. Elle portait la chemise de nuit propre

et s'était brossé les cheveux.

Elle s'arrêta, tête baissée, en tripotant fébrilement les boutons de son col. Rafe chercha quelque chose à dire pour la détendre.

— Chérie, tu as l'air complètement épuisée.

— Mmmm.

Aussi nerveuse qu'une puce égarée dans le rayon des pesticides, elle se frotta les mains sur sa chemise. Son regard allait de Rafe au lit, comme si elle cherchait à évaluer la plus grande menace.

Rafe regretta d'être si peu doué pour le bavardage. Il aurait été bien de pouvoir jacasser aimablement, histoire de combler ce pénible silence.

— Bon... fit-il.

Bon, et puis quoi ? « Bon, eh bien nous voilà dans un sacré merdier ! » Il douta qu'elle apprécie cette tentative d'humour et préféra s'éclaircir la gorge, ce qui produisit le bruit d'un diesel fatigué s'efforçant de changer de vitesse.

Puisqu'il avait renoncé momentanément à ses droits conjugaux, que craignait-elle ? Qu'il ne tienne pas parole ? L'idée l'offensa. Un Kendrick n'avait qu'une parole, quelles que soient les circonstances ! Puis il se rappela ce qu'avait dit Ryan : quand on a souffert, on redoute que l'histoire ne se répète.

Lonnie Boyle... Ce salaud l'avait sans doute abreuvée de promesses dont il n'avait tenu que celles concernant les menaces. Était-il étonnant après cela que Maggie ait du mal à faire confiance ? Dans son expérience, le code d'honneur des hommes ne valait pas grand-chose.

Ce qui brisait le coeur de Rafe, c'était la certitude qu'elle avait follement envie de lui faire confiance. Cela se lisait dans ses yeux, et son expression l'implorait de faire quelque chose. Mais quoi ? D'autres promesses ? Lesquelles ?

Il fit quelques pas vers elle. Les yeux de Maggie s'écarquillèrent davantage.

— Maggie, dit-il en la prenant doucement par les épaules. Ne sois pas nerveuse. Je ne vais pas te faire de mal.

— Oh ! je le sais ! affirma-t-elle d'une voix tremblante.

Tu parles ! Elle l'espérait de tout son coeur, mais Lonnie lui avait volé la capacité d'en être certaine.

— Viens, chérie, murmura-t-il en la guidant vers le lit. Je vais te border.

Elle se laissa entraîner comme un condamné vers l'échafaud. Lorsque ses genoux touchèrent le matelas, elle eut un sursaut de peur et Rafe la sentit trembler sous ses doigts.

— Couche-toi, ajouta-t-il en ouvrant le lit.

Avec des gestes raides et gauches, elle se glissa entre les draps, si près du bord que le moindre mouvement la ferait tomber. Le dos tourné, elle tira le drap jusqu'aux oreilles.

— Bonne nuit, dit-elle. J'éteins ?

— Oui, merci, répondit-il en déboutonnant sa chemise.

Elle tendit la main et éteignit la lampe de chevet. Rafe, dont la vue était excellente, s'habitua vite à l'obscurité. Le clair de lune tachetait d'argent la moquette mauve et soulignait le contour des meubles.

Il jeta sa chemise sur un fauteuil et ôta son jean. La boucle de son ceinturon et la monnaie que contenaient ses poches tintèrent dans le silence tendu. Il s'assit sur le bord du lit pour enlever ses chaussettes qu'il posa sur ses bottes. Quand il se glissa sous les draps, il ne portait que son caleçon, grande concession de sa part puisque d'habitude il dormait nu.

Lorsqu'il posa la main sur sa hanche recouverte de flanelle, Maggie frémit comme au contact d'un charbon ardent. Il se rapprocha et pressa sa poitrine contre son dos rigide. En s'installant si près du bord, elle ne s'était laissée aucune issue de secours, ce qui s'adaptait parfaitement aux objectifs de Rafe. Il glissa sa main de la hanche à l'abdomen, ouvrant les doigts sur le ventre tendre. Les muscles se crispèrent.

Fermant les yeux, il posa la joue sur les boucles répandues sur l'oreiller. L'odeur était enivrante, un mélange de shampoing, de savon et de l'odeur personnelle de la jeune femme.

Il crut sentir le pouls de Maggie s'emballer. Comment était-ce possible ? Sa main était sur son ventre, pas sur sa poitrine. Il accrut légèrement la pression de ses doigts et perçut l'affolement intérieur dont il était la cause. La pauvre n'était qu'un énorme battement de cœur.

Il rouvrit un œil.

— Maggie, chérie, peux-tu essayer de te détendre ?

— Je suis détendue, dit-elle en agrippant son poignet.

Rafe resta immobile. Est-ce qu'elle se rendait compte qu'elle lui enfonçait les ongles dans la peau ? Sans doute pas. À en juger par la force de son étreinte, c'était une réaction de panique. Son corps entier vibrait de tension. Il attendit quelques minutes, en vain. Ses doigts commencèrent à s'insensibiliser.

— Maggie ? murmura-t-il.

— Oui ?

— Tu crois qu'en serrant ma main tu m'empêcheras de la poser à un autre endroit ?

— Non, bien sûr que non.

— Alors, pourquoi te donnes-tu tant de mal ?

Elle desserra son étreinte mais ne le lâcha pas. Rafe plia et déplia les doigts pour relancer la circulation, ce qui lui valut un autre assaut des ongles de Maggie.

Voyant que ses propos ne la rassuraient aucunement, il décida de feindre le sommeil et s'efforça de respirer lentement.

La nuit allait être longue et beaucoup plus pénible pour elle que pour lui, songea-t-il. Il compta les battements de l'horloge, tenta de penser à autre chose. La femme qui partageait son lit était toujours aussi tendue qu'une corde de piano.

Combien de temps s'était-il écoulé ? Vingt minutes ? Trente ? Une chose était sûre : elle ne se reposerait pas du tout si ça continuait. Seigneur ! Rafe se mit à haïr Lonnie Boyle avec une virulence qui faillit l'étouffer.

Il y avait un autre problème dont il ne pouvait discuter franchement avec elle. Elle devait encore admettre que Boyle était le père de son enfant et préciser un peu ce que ce fils de pute lui avait fait. Comment Rafe pourrait-il jurer de ne jamais se comporter de la même façon s'ils n'en parlaient pas ouvertement ?

« Je ne peux le laisser faire à Heidi ce qu'il m'a fait », avait-elle dit en pleurant à l'hôpital. Tôt ou tard, il faudrait qu'elle s'explique, qu'elle se purge des horreurs subies.

Rafe ferma les yeux. Il mourait d'envie de lui dire : « De quoi as-tu peur, Maggie ? Que je me comporte comme Lonnie ? »

La capacité de faire confiance était quelque chose d'extrêmement fragile. Maggie avait été trahie par l'homme en qui elle aurait dû pouvoir avoir une totale confiance. Boyle avait bafoué ce lien familial et, ce faisant, fait croire à sa belle-fille que pour les hommes rien n'était sacré.

Rafe aurait aimé lui dire que c'était faux, mais les mots resteraient inefficaces. Il n'avait qu'un seul moyen de lui inspirer confiance : par ses faits et gestes, en la tenant comme ça, sans rien tenter d'autre, en lui montrant que ses mains ne la blesseraient jamais. Lentement, instant après instant, jour après jour.

Il n'existait pas de traitement miracle. Elle avait besoin de temps, de beaucoup de temps, mais cela valait le coup. Blotti contre elle, il continua à feindre le sommeil en espérant à chaque inspiration qu'elle finirait par se détendre et s'endormir elle aussi.

Une éternité s'écoula avant qu'elle ne desserre les doigts et que son corps ne se relâche. Poussant un petit soupir comme un enfant que les pleurs ont épuisé, elle s'appuya plus lourdement sur Rafe dont le membre se réveilla. Effrayé à l'idée de ce qu'elle risquait d'imaginer, il s'arrêta de respirer.

Inquiétude inutile ; elle dormait. Fatigué d'avoir gardé longtemps la même position, il bascula sur le dos en attirant Maggie à lui. Elle marmonna quelque chose et se retourna, une jambe en travers des cuisses de Rafe, le ventre contre sa hanche, les seins pressés sur sa poitrine.

Mon Dieu, qu'elle était douce ! La tenir ainsi relevait du miracle. Tant pis s'il ne pouvait lui faire l'amour. Cela viendrait avec le temps.

Pour l'instant, il la prendrait comme elle était et s'en réjouirait. Tandis qu'il s'enfonçait dans le sommeil, Rafe se jura que, quel qu'en soit le prix, il la protégerait, ainsi que les gens qu'elle aimait, de toute autre souffrance. Cependant, une fois endormi, un rêve vint faire vaciller sa certitude d'en être capable.

Il se retrouvait de nouveau à l'arrière du van et regardait le break basculer dans l'abîme. Sauf que cette fois, ce n'était pas Susan et ses enfants qui s'y trouvaient, mais Maggie et Jaimie.

Durant cette fraction de seconde qui se transformait en éternité dans ses rêves, juste avant que la voiture ne disparaisse, le visage du conducteur se tourna vers lui. À sa grande horreur, il ne reconnut pas Susan. Ni Maggie.

C'était Lonnie Boyle, qui riait méchamment.

Tout ira bien.

Durant les jours suivants, que Maggie passa en grande partie dans son lit, Rafe réitéra cette promesse d'une douzaine de façons différentes. Tous les matins, ils prenaient le petit déjeuner avec Heidi puis, avant que la fillette ne parte pour l'école, il appelait Prior et passait le téléphone à Maggie ou à Heidi dès que leur mère était à l'autre bout de la ligne. Maggie était soulagée de constater que la vieille dame allait bien. Heidi aussi mais, vu l'état mental de Helen, elle n'en était pas dépendante comme les autres enfants de son âge l'étaient de leur mère.

Le reste de la journée, Rafe faisait de son mieux pour empêcher Maggie de s'ennuyer. Ils regardèrent un film romantique, il lui apprit à jouer au poker et, le troisième jour, il recouvrit son lit de catalogues afin qu'elle puisse réfléchir à la décoration de la chambre de Heidi et de la nursery de Jaimie.

Maggie appréciait tous ces efforts, mais ce qui la touchait le plus, c'était les petites choses charmantes qu'il faisait. Par exemple, il lui téléphonait d'une autre pièce de la maison et engageait une conversation à propos de tout et de n'importe quoi. Parler au téléphone, disait-il, était une partie essentielle de la cour. Parfois, ils se taquinaient pour des choses idiotes. D'autres fois, ils échangeaient des informations sur eux-mêmes, des anecdotes de leur enfance, ou s'avouaient les moments les plus gênants de leur existence. Maggie apprit qu'il avait longtemps préféré le bleu mais que, récemment, il avait changé de goût et s'était mis à aimer le brun - la couleur des yeux de Maggie. Son plat préféré était le steak avec des pommes de terre au four coupées en deux et nappées de crème fraîche à la ciboulette. Sa chanson préférée était *The Way We Were*, son film préféré *Jody et le Faon*, son livre préféré *L'Enfant qui chassait la nuit*, de Wilson Rawls, et ce qui le mettait le plus en rogne, la bière tiède et le papier hygiénique humide.

Sachant que les tâches ne manquaient pas dans le ranch, Maggie avait des remords en le voyant lui consacrer autant de temps. Lorsqu'elle suggéra qu'il commence à l'initier à leur comptabilité, il répliqua que les bavardages un peu niais au téléphone étaient un rite dont toute femme devait faire l'expérience. Il ajouta qu'il était beaucoup plus facile de parler franchement au téléphone que face à son interlocuteur, et puisqu'il voulait la connaître le mieux possible, c'était la meilleure façon de procéder. Maggie le trouva un peu fou, mais de la plus gentille forme de folie.

Un matin, il l'invita à « sortir » pour prendre le petit déjeuner dans la cuisine où il prépara la « fameuse omelette Kendrick ». Le soir suivant, il l'invita à dîner aux chandelles et à regarder un film. Peu importait que ces « sorties » ne les emmènent que dans une autre partie de la maison. Peu importait que l'omelette se soit émietlée ou que les steaks soient légèrement carbonisés. Non. Ce qui comptait, c'était le mal qu'il se donnait pour la conquérir.

Le premier jour où elle put quitter sa chambre, Rafe l'emmena en ville consulter le Dr Kirsh. Celui-ci l'examina attentivement, prescrivit dix jours supplémentaires d'antibiotiques, et annonça qu'elle se remettait très bien.

— Vous pouvez reprendre vos activités habituelles, dit le médecin, mais attendez d'avoir

fini le traitement pour vous remettre à nourrir votre fils. Je suggère même que vous attendiez deux jours de plus afin d'être sûre d'en être complètement débarrassée.

Maggie eut l'impression d'être libérée de prison. Elle eut envie de clamer sa guérison. Rafe lui décocha un grand sourire.

— Nous ne sommes pas obligés de rentrer tout de suite, puisque Becca s'occupe de Jaimie. Fêtons la bonne nouvelle.

— Comment ? demanda-t-elle en riant.

Il passa le bras autour de ses épaules.

— Prenons un déjeuner léger et faisons des courses jusqu'à plus soif.

— Des courses ? Lesquelles ?

— Quelles courses ? s'exclama-t-il. Madame Kendrick, dois-je vous rappeler que votre garde-robe est quasiment inexistante ?

— Je ne peux pas me payer ça, murmura-t-elle un instant plus tard en regardant l'étiquette d'un chemisier qui plaisait à Rafe.

— Chérie, l'argent n'a plus d'importance, tu te rappelles ?

Les doigts gourds, Maggie examina les étiquettes d'autres chemisiers, et le moins cher qu'elle trouva valait 99 dollars. Un autre coûtait 249 dollars et il n'était qu'en coton. Mon Dieu ! Rafe voulait lui en acheter plusieurs ; à ces prix-là, il dépenserait mille dollars en un rien de temps.

Son estomac, se noua. Elle s'était juré de lui rembourser tout ce qu'il aurait dépensé pour elle au cas où il ne voudrait plus d'elle. Avec un salaire de serveuse, cela lui prendrait un temps fou.

— Je reconnais que j'ai besoin de vêtements, mais ici c'est du vol, dit-elle. Il n'y a pas un grand magasin quelque part, genre K Mart ou Wal Mart ?

Au lieu de répondre, Rafe roula en boule le chemisier qu'il tenait et resta immobile, les dents serrées et les yeux baissés sur les boutons dorés. Maggie craignit qu'il n'explose de fureur et ne la gifle d'un revers de main. Une seconde plus tard, il inspirait à fond et haussait les épaules.

Repoussant son Stetson en arrière, il tint le chemisier devant Maggie pour voir comment il lui irait.

— Elle va essayer celui-ci, annonça-t-il à la vendeuse.

L'employée emporta le vêtement dans la cabine d'essayage.

— Rafe, tu ne m'as pas entendue ? murmura Maggie comme il s'écartait pour continuer ses recherches.

— Je t'ai entendue, répondit-il en ôtant de son cintre un autre haut sûrement très cher. Et peu m'importe.

— J'ai toujours subvenu à mes besoins. Ça me met mal à l'aise de ne plus le faire.

Il lui jeta un regard dur.

— Pourquoi ne dis-tu pas les choses franchement ? Ce qui te met mal à l'aise, c'est qu'un homme t'achète des choses. Et en particulier moi.

— Ce n'est pas ça.

— Vraiment ? La vérité, c'est que tu as peur que je ne demande à être remboursé d'une certaine façon.

De plus en plus inquiète, Maggie le vit décrocher le chemisier qui coûtait 249 dollars.

— C'est une question de fierté. C'est ton argent, pas le mien. Je ne l'ai pas gagné. Je n'ai

même pas lavé une assiette ni épousseté un des meubles de ta maison. Tu ne peux pas comprendre ce que j'éprouve ?

Il s'arrêta d'explorer le magasin pour la regarder dans les yeux.

— Est-ce que nous nous disputerons toujours sur ce sujet? Ça a commencé dès le premier jour. La chambre de motel, la nourriture, la bouilloire électrique... C'est normal qu'un mari achète des choses à son épouse. Tu n'es pas une employée. Tu es ma femme !

— Ce n'est pas un crime d'être économe. Pourquoi jeter l'argent par les fenêtres? Si tu en as trop, donnes-en à des œuvres.

— Avant de quitter le ranch, j'ai fait de grosses donations. Je vais continuer, sans doute sur une plus grande échelle. Ce n'est pas mon truc de claquer du fric juste pour le plaisir de le faire. Mais puisque j'en ai les moyens, je refuse de compter lorsqu'il s'agit de ma femme et de mes enfants. Cela me fait du bien de vous acheter de jolies choses. C'est un crime, ça?

Le regard de Maggie tomba sur l'étiquette. Son cœur s'affola.

— On ne pourrait pas trouver un compromis et chercher un magasin un peu moins cher ?

— Seigneur ! marmonna-t-il.

— Ne te mets pas en colère, s'il te plaît.

Il émit un rire amer.

— En colère ? Tu es blessante, tu sais !

Il s'approcha d'elle et poursuivit à mi-voix :

— Nous avons des millions à la banque. Des millions, Maggie ! Et tu marchandes sur le prix de choses nécessaires ? Pourquoi ? Je ne trouve qu'une explication. S'il y en a une autre, éclaire-moi parce que, sinon, ce petit dialogue me fait l'effet d'une gifle. Je n'ai rien exigé de toi. Rien. Tu penses que je tiens le compte et que je te réclamerai d'un coup toute une semaine d'amour?

Maggie recula pour mettre un peu de distance entre leurs nez.

— Je te l'ai dit, ce n'est pas ça. Je suis juste économe de nature et je préfère les boutiques d'occasion.

— Qu'est-ce que tu veux? Posséder un seul jean et un seul chemisier ? Te balader vêtue comme une pauvre ? Les gens vont me trouver horriblement mesquin s'ils voient ma femme privée de tout tandis que je me promène avec une Rolex et des bottes à cinq cents dollars.

— Je ne veux pas avoir l'air d'une pauvre, mais je préfère faire des courses dans un magasin discount. Je n'ai pas besoin de dépenser une fortune pour être belle.

Il plia le second chemisier sur son bras. Maggie eut l'impression qu'il comptait jusqu'à dix. Lentement. Grand, sombre, les traits rudes, le Stetson noir repoussé en arrière, il était à la fois terriblement beau et pas du tout à sa place au milieu de ce déploiement de vêtements féminins.

Manifestement, compter jusqu'à dix ne suffit pas.

— C'est vrai, dit-il enfin en l'examinant de haut en bas. Tu serais superbe dans un sac à patates. Ça ne veut pas dire pour autant que j'ai l'intention de te laisser en porter.

— Rassure-toi, je ne comptais pas en porter cette saison, répliqua-t-elle en jetant un coup d'oeil derrière elle pour s'assurer que personne ne se trouvait à proximité. Honnêtement, Rafe, je serais très heureuse avec des vêtements moins chers. Si j'ai envie de quelque chose de particulier, plus tard, je travaillerai à mi-temps pour me l'acheter. Je me

sentirais mieux.

— Tu serais peut-être plus heureuse avec des habits moins chers, admit-il, mais pas moi. J'ai les moyens de t'offrir de jolies choses et j'en ai envie. Quant à gagner de l'argent... si tu envisages de retravailler dans un bistrot, parles-en encore une fois et, comparé à ma colère, Hiroshima ressemblera à un pétard de carnaval.

Maggie s'abstint de signaler qu'il paraissait déjà bien près de l'explosion.

— Tu veux aller à l'université ? Très bien. Tu veux poursuivre une carrière ? Parfait. Je n'essaierai jamais de te retenir. Mais, Dieu m'en est témoin, tu devras me passer sur le corps pour servir à nouveau dans un routier en laissant des camionneurs te pincer les fesses dans l'espoir d'obtenir de plus gros pourboires. C'est compris ?

— Je n'ai jamais laissé personne me pincer les fesses en échange d'un pourboire ! cria-t-elle.

La vendeuse passa la tête hors de la cabine d'essayage et les regarda bouche bée. Maggie sentit son visage s'enflammer.

Rafe se frotta la mâchoire d'un air penaud.

— Plus bas. Excuse-moi, je sais que tu ne l'as pas fait.

Lorsqu'il la regarda de nouveau, ses yeux brillaient et il ne semblait plus du tout irrité.

— Alors là, ça mérite d'être inscrit dans le livre des records... Je me dispute avec ma femme dans l'une des boutiques les plus chics de la ville ! Les vendeuses d'ici sont extrêmement raffinées. Figure-toi qu'elles donnent des leçons pour apprendre aux femmes à mettre correctement leur soutien-gorge.

Un fou rire s'empara de Maggie. Quel homme ! Parfois, elle avait l'impression qu'il jouait d'elle comme d'une harpe bien accordée. Puisqu'il proposait une trêve, autant sauter dessus.

— Parce qu'il y a plusieurs façons d'attacher son soutien-gorge ?

— Rentrons à la maison et je te montrerai, dit-il avec un sourire coquin.

— Comme si tu le savais ! Si je me souviens bien, tu n'es pas le meilleur.

— Susan est venue ici plusieurs fois, et elle m'a fait un rapport détaillé.

— Vraiment ?

Il se pencha vers elle.

— Ici, on ne le tirebouchonne pas n'importe comment. On s'incline en avant pour glisser délicatement chaque sein dans son bonnet. C'est la seule façon d'être bien soutenue.

Maggie n'en croyait pas ses oreilles. Cette conversation en public !

— C'est justement pour ça que nous devons trouver un magasin discount. Je suis une fille qui tire-bouchonne.

— Mariée à un type qui s'efforce de te glisser dans des vêtements décents. Va falloir t'y habituer.

— J'essaie.

— Bien. Sérieusement, Maggie, dans l'Oregon on se marie sous le régime de la communauté des biens. Ce qui est à moi est à toi. Mon argent est le tien. Tu veux me rembourser chaque centime que j'aurai dépensé pour toi si nous nous séparons ? Très bien. Tu me le rendras sur la moitié de nos biens qui te reviendra.

— Ce n'est pas ce qui est stipulé dans notre accord ! Nous devons tenir le compte des dépenses afin que je te rembourse avec mon propre argent.

— C'est peut-être ainsi que tu l'entendais, mais pas moi. Où est-il précisé dans cet accord

que c'est avec ton propre argent ? Tu ne seras plus serveuse, un point c'est tout... Maintenant, détends-toi et amuse-toi à faire des courses. S'il te plaît... acheva-t-il en lui soulevant le menton du doigt.

Maggie savait reconnaître sa défaite. Si elle persistait à refuser ses cadeaux, ils étaient partis pour une sérieuse dispute. Rafe étant plutôt impressionnant lorsqu'il était en colère, elle opta pour la solution la plus facile.

— Très bien. Mais les vêtements qu'on vend ici coûtent les yeux de la tête. Je pourrais parfaitement me glisser dans des habits moins chers.

— Mais tu seras si belle... Dis-toi que c'est un cadeau que tu me fais. Car c'est moi qui dois te regarder.

L'argument porta et Maggie se mit donc à se constituer une garde-robe.

À la fin de l'après-midi, Rafe lui avait tout acheté, depuis l'équipement nécessaire à la vie dans un ranch jusqu'à quelques robes de soirée, en passant par plusieurs tenues de jour.

Comme Maggie tentait d'éviter le rayon lingerie du dernier magasin qu'ils visitèrent, il la poussa dedans en riant. Le visage rouge de honte, elle le vit prendre une culotte et un soutien-gorge en dentelle et la regarder comme s'il tentait de l'imaginer avec. Il choisit aussi des nuisettes très sexy qu'il posa sur le comptoir. Remarquant son expression soucieuse, il lui décocha un clin d'oeil et murmura :

— Je crois fermement au pouvoir des vœux pieux.

Maggie ne put retenir un fou rire.

— Des vœux pieux ?

— Crois-moi. Je ne vais pas te demander de porter ça. Pas tout de suite, du moins. Tu peux quitter cet air consterné.

— Je ne suis pas consternée, répliqua-t-elle en découvrant avec surprise qu'elle disait vrai.

Rafe comptait bien lui faire l'amour un jour et ne s'en cachait pas. Cependant, elle était à peu près sûre qu'il tiendrait parole et attendrait qu'elle soit prête, et cette conviction était délicieusement rassurante.

Durant les dix jours suivants, ils prirent d'autres habitudes. Rafe passait la plus grande partie de la journée dehors avec Ryan, tandis que Maggie restait à la maison et s'occupait de son fils. En rentrant, Rafe prenait une douche puis lui consacrait sa soirée, ainsi qu'à Heidi et à Jaimie.

Ryan les rejoignait souvent pour dîner à la cuisine, ce qui permit à Maggie de faire plus ample connaissance avec son beau-frère, qui se révéla aussi taquin et gentil que son mari.

Une fois Heidi et Jaimie couchés, si le temps le permettait, Rafe emmenait Maggie se promener au bord du lac. Jamais elle n'avait rien vu d'aussi beau que ce lac gelé et ces bois enneigés inondés de clair de lune. Les fenêtres de la maison jetaient des lueurs jaunes entre les branches des sapins, l'odeur des feux de bois parfumait l'air de la montagne et, lorsque le vent soufflait des crêtes qui entouraient le plateau, il lui semblait entendre des anges murmurer. La sérénité du décor l'apaisait, et peu à peu elle en vint à comprendre pourquoi Rafe aimait tant le ranch.

Pendant ces promenades sur la rive du lac, ils parlaient ou gambadaient dans la neige, ou encore marchaient en silence, heureux d'entendre les bruits de la nature. Ces soirées permirent à Maggie de découvrir combien son mari était farouchement protecteur à son égard. Il lui prenait le coude ou passait un bras autour de ses épaules pour l'empêcher de

glisser. Il était aussi extrêmement doux et, lorsqu'ils faisaient les fous dans la neige, il n'oubliait jamais qu'il était beaucoup plus fort et plus lourd qu'elle.

Il l'emmena dîner trois fois dans des restaurants « chics », où les hommes devaient porter un complet et les femmes une robe de cocktail. Maggie fut contente qu'il ait insisté pour qu'elle possède une garde-robe élégante car elle n'aurait pas aimé lui faire honte.

La nourriture de ces restaurants était si raffinée que les noms des plats lui étaient inconnus. La première fois, honteuse de son ignorance, elle avait bluffé et passé commande sans savoir ce qu'on allait lui apporter. Rafe avait failli pouffer de rire en voyant qu'on déposait devant elle une cassolette d'escargots. Venant à son secours, il avait prétendu les avoir commandés avant de les manger courageusement.

Depuis, il la guidait discrètement en commentant à haute voix la carte. Du pinot noir? Un peu trop sec pour ces plats. Ce soir, son palais réclamait un vin plus fruité. Quel cabernet leur proposait-on ? demandait-il au sommelier.

Maggie avait compris l'objectif de Rafe, mais il le faisait si discrètement qu'elle ne se sentait aucunement humiliée. Elle s'habitua à observer chacun de ses gestes. Elle dépliait sa serviette sur ses genoux comme lui, et apprit vite par exemple que le bol d'eau dans lequel flottait une rondelle de citron n'était pas destiné à être bu, et que la minuscule fourchette servait pour la salade. Le soir où, se sentant observé, il articula silencieusement « je t'aime », elle se sentit précieuse.

Cela faisait si longtemps qu'un homme ne s'était pas soucié de ce qu'elle éprouvait ! Son père l'avait certainement fait, mais il était décédé depuis tant d'années que les souvenirs s'étaient estompés. Après cela, Lonnie lui avait gâché la vie, jour et nuit, durant sept ans.

En comparaison, Rafe était un être merveilleux qui la comblait de cadeaux en échange d'un mariage dont Maggie l'absolvait, car elle était persuadée qu'il n'avait eu que le désir de lui venir en aide. Et, maintenant qu'il était son époux légitime, en droit de la posséder, il attendait.

Elle ne pouvait se l'expliquer, mais la compagnie de Rafe lui apportait de l'assurance. Avant de le rencontrer, elle se sentait nulle, inutile, impuissante.

Une petite créature sans intérêt qui se recroquevillait dans les coins pour éviter d'être écrasée.

Rafe lui donnait l'impression d'être intelligente, talentueuse et importante. Lorsqu'elle insista pour qu'il lui confie les comptes du ranch, il s'émerveilla de la rapidité avec laquelle elle devint experte en informatique. Quand il vit le tableau des pertes et profits des trois dernières années fiscales qu'elle avait établi, il ne lui tapota pas le crâne en disant : « Bon boulot, mon petit », mais passa un après-midi et une soirée à l'étudier avec Ryan en l'appelant de temps à autre pour qu'elle leur explique ceci ou cela. La conclusion fut que des modifications opérationnelles seraient sources de profits non négligeables. Maggie n'en crut pas ses oreilles. Ces hommes intelligents et brillants allaient changer de méthode uniquement parce qu'elle le leur suggérait ?

— Tu es épatante, Maggie ! dirent-ils à plusieurs reprises, et le respect qu'elle lut dans leurs yeux prouvait qu'ils parlaient sérieusement. Tu nous fais littéralement économiser des milliers de dollars, rien qu'en ce qui concerne l'assolement.

Venant d'une maison dominée par le mâle et dans laquelle elle ne pouvait exprimer la moindre idée sans recevoir de gifle ou se faire traiter d'idiote, Maggie appréciait tout compliment et se réjouissait de se sentir utile. Un soir, Rafe lui demanda s'ils devaient

envisager de renouveler une partie de l'équipement du ranch. Après avoir comparé le coût des réparations et celui des achats indispensables, elle recommanda d'acheter un nouveau tracteur. Aussitôt, Rafe décrocha son téléphone et prit rendez-vous avec le fournisseur. Comme elle devenait plus familière avec les comptes du ranch, elle suggéra qu'il y aurait peut-être d'importantes économies d'impôts à faire en constituant une société, et Rafe appela son conseiller fiscal pour en discuter.

Pour la première fois de sa vie d'adulte, Maggie se sentait valorisée et la timidité qu'on lui avait inculquée de force commençait à céder la place à une certaine assurance. Non, elle n'était pas idiote. Si Rafe croyait en elle, pourquoi ne ferait-elle pas de même? Il l'appelait «notre gourou en ordinateur» et elle l'entendit dire au téléphone au conseiller fiscal :

— La gérante du ranch dit que nous pourrions faire d'importantes économies en formant une société.

« La gérante du ranch ». Elle avait soudain un titre et, en le lui octroyant, Rafe lui accordait un honneur inouï. Un autre soir, il dit en riant :

— Rye et moi sommes les bras et les jambes de l'affaire, et Maggie en est la tête.

« La tête ». Elle eut l'impression d'avoir grandi de vingt centimètres au moins.

Il avait d'autres façons de la faire se sentir incroyablement précieuse. Si elle déclarait qu'elle aimait le chocolat, une boîte de chocolats attendait son réveil sur sa table de chevet le lendemain matin. Même chose pour la citronnade dont une carafe apparaissait comme par enchantement dans le réfrigérateur. Rafe la gâtait sans vergogne et, bien qu'encore déconcertée, elle se réjouissait de chaque geste attentionné.

Chaque nuit, lorsqu'il la rejoignait au lit et qu'elle sentait son membre durcir contre elle, elle se disait : « Ça y est, mon sursis est terminé. C'est pour ce soir. » Or, il ne se passait rien, et elle comprit enfin qu'il accordait plus d'importance à ce qu'elle éprouvait qu'à ce que lui-même désirait.

Alors que Maggie en venait à cette conclusion, ce qu'elle avait cru impossible commençait à se produire : elle était en train de tomber amoureuse. Elle ne se réveillait plus morte de peur dans ses bras. Au contraire, il lui arrivait de se demander comment ce serait de faire l'amour avec lui. Elle prenait plaisir au contact de ses mains, si grandes, si chaudes et si douces à la fois. Et elle avait envie de le toucher en retour — caresser son dos musclé, palper les fermes contours de sa poitrine, pétrir ses épaules puissantes.

Parfois, lorsqu'elle était sûre qu'il dormait, elle satisfaisait sa curiosité, explorait ses traits du bout des doigts et passait la main sur ses bras. Son pouls s'accélérait et elle avait envie de se coller à lui. Adolescente, elle avait rêvé de rencontrer M. Parfait, un homme grand, sombre et beau qui serait gentil, doux et merveilleusement romantique. Rafe Kendrick possédait toutes ces qualités. Il était grand et, à part ses yeux bleus, il était aussi sombre qu'un homme pouvait l'être avec sa peau couleur bronze et ses cheveux de jais. Quant à la beauté ? Ce n'était pas un joli garçon, non, mais il y avait quelque chose dans ses traits burinés qui lui mettait le cœur en émoi. Il était aussi l'homme le plus gentil et le plus attentionné qu'elle ait jamais connu.

L'amour. L'éveil timide de ce sentiment en elle la terrifiait, d'autant plus qu'il donnait naissance à une autre peur, celle de le perdre.

Car il y avait des choses au sujet d'elle-même que Rafe ignorait, des choses honteuses qu'elle n'avait dites à personne. Lorsqu'il les apprendrait, il la laisserait tomber, forcément.

C'était mal, bien sûr, mais elle songeait à cacher la vérité. Après tout, inventer un père

fictif pour Jaimie ne devrait pas être trop difficile.

Elle aurait choisi cette option si elle n'avait pas eu peur que Rafe ne repère une ressemblance ou que Lonnie ne revienne revendiquer ses droits. Rafe la haïrait encore plus d'avoir menti.

La franchise. Sa mère, son père, ses professeurs, et même Lonnie lui avaient enseigné qu'il fallait toujours dire la vérité. Mais comment cette vérité-là pouvait-elle être préférable au silence ? Pour l'instant, Rafe la tenait en haute estime. « Mon Dieu, tu es délicieuse », lui murmurait-il souvent le soir. Eh bien, il tomberait de haut s'il connaissait la vérité.

Maggie tournait et retournait le problème, l'instinct de conservation lui soufflant de garder le secret, son sens de l'honnêteté lui reprochant de ne pas parler.

Bon, elle le lui dirait, c'était entendu. Encore fallait-il trouver le bon moment. Ce soir, après le dîner, se promettait-elle. Puis Ryan débarquait, ou Jaimie pleurait, ou encore Heidi demandait de l'aide pour ses devoirs, autant d'excuses pour repousser l'inévitable.

Le mardi précédant Thanksgiving, elle prit ses derniers comprimés d'antibiotiques et le Dr Kirsh la déclara guérie. En quittant la clinique, Rafe tint à fêter la bonne nouvelle en faisant des courses pour Jaimie, à qui il manquait en particulier un lit à barreaux.

Une fois de plus, les prix horrifièrent Maggie. Comme ils sortaient d'un énième magasin, elle demanda :

— Il n'y a pas de boutiques pour bébés moins chères, dans cette ville ?

— Moins chères ? Ne me dis pas que si tu m'as traîné de boutique en boutique, c'était pour me faire faire de bonnes affaires !

— Très bien. Je ne te le dirai pas.

Il regarda sa montre.

— Tu as cinq minutes pour te décider entre le bois naturel et le bois teint, en deux tons ou uni. Quand les cinq minutes seront écoulées, j'achèterai tout ce qui me plaira. Je te conseille vivement d'annoncer tes goûts, sinon il te faudra t'habituer à ce que j'aurai choisi, dit-il froidement.

Maggie savait très bien quel berceau elle aimait, mais il coûtait plus de mille dollars. Prix excessif, surtout si elle devait un jour rembourser Rafe. Il y avait sûrement des lits parfaits pour beaucoup moins cher.

Rafe avait repéré celui qu'elle avait élu sans le dire.

— C'est celui-là que tu aimes, n'est-ce pas ?

— Il est très beau, admit-elle. Ce chêne sombre est magnifique.

— Bon, chêne sombre, alors.

Puis il commença à choisir des articles avec la même hargne que s'il tuait des serpents, les sourcils froncés dans une expression furieuse, la voix dure et sèche au point que la vendeuse lui jetait de temps à autre des regards inquiets. En l'espace de cinq minutes, il choisit le lit, la poussette, un petit fauteuil, une table à langer et une baignoire, sans jamais vérifier si Maggie approuvait ses choix. Se trouvant peut-être un peu mesquin, il y ajouta un cheval à bascule, un trotteur, plusieurs draps et couvertures avec des motifs gais, ainsi que des jouets. Il demanda que tout soit livré le lendemain au ranch, sauf le lit qu'il était sûr de caser dans le 4x4.

Lorsqu'ils quittèrent le magasin, Maggie était bouleversée. Jusqu'à présent, elle n'avait pas vu Rafe dans un tel état de fureur. En enfournant le berceau dans la voiture, il érafla un montant. L'entaille rappellerait la blessure qu'elle lui avait infligée, songea-t-elle, honteuse.

— C'est un lit magnifique, dit-elle en passant la main sur le bois sombre. Tellement au-dessus de mes moyens que je n'aurais pas osé en rêver.

— Content que ça te plaise, jeta-t-il sèchement.

Il claqua la portière du coffre et se tourna vers Maggie. Un muscle tressautait sur sa joue et ses yeux bleu-gris étincelant de colère faisaient penser à des éclats de silex.

Jamais Maggie n'avait été à ce point sensible à l'impression de dangerosité qui émanait de lui. Il avait repris du poids, tout en muscles, et se tenait jambes écartées, face au vent qui venait de la montagne, le visage à peine visible sous le bord de son Stetson.

Un mois plus tôt, elle aurait gémi de terreur. Pour autant qu'elle le sache, un homme furieux était un individu violent. Mais pas Rafe. Il pouvait être furieux au point de mâcher des clous, selon sa propre expression, mais jamais il ne lèverait la main sur elle. Il l'avait dit et elle le croyait.

Comblée par cette certitude, elle eut très envie de l'embrasser malgré le regard noir qu'il lui jetait.

Mon Dieu, elle ne l'aimait pas, découvrit-elle, elle l'adorait ! Au fil des semaines, il s'était lentement mais sûrement faufilé derrière ses défenses, s'emparant de son cœur aussi fermement que s'il avait refermé les doigts dessus. Et, en ce moment, il le serrait au point qu'une vive douleur lui transperçait la poitrine.

— Tu m'en veux terriblement, hasarda-t-elle.

— Oui, siffla-t-il.

— Ça t'ennuierait de me dire pourquoi ?

Elle eut honte aussitôt. C'était évident : leur dispute dans la boutique l'avait blessé.

Il se méprenait sur la raison pour laquelle elle ne voulait pas un berceau hors de prix, mais un parking public n'était pas l'endroit idéal pour lui asséner la vérité en ce qui concernait le géniteur de Jaimie.

— Il m'est difficile de m'excuser si je ne sais pas ce que j'ai fait, dit-elle. Je suis incapable de lire dans tes pensées.

Le regard de Rafe se fit encore plus incendiaire. Ce fut pourtant d'une voix froide qu'il répliqua :

— Comme si tu ne le savais pas ! Je n'ai pas envie de jouer, Maggie.

Elle enfonça ses mains glacées dans les poches de la parka doublée qu'il lui avait achetée dès le début de leur relation.

— Moi non plus. Par conséquent, ne me pose pas de devinettes. Dis-moi seulement ce que j'ai fait.

La main droite de Rafe se serra en un poing qui aurait pu aisément assommer un bœuf. Lorsqu'il le lança vers elle, Maggie ne bougea pas. Sa confiance ne fut pas déçue. Au lieu de la frapper, comme elle l'aurait craint quelques semaines auparavant, il pointa un doigt vers son nez.

— Il n'y a rien de gratuit, c'est ce que tu disais et c'est ce que tu crois toujours. Pourtant, je comptais sur mes actes pour te prouver ma sincérité... Mais ce n'est pas le moment d'en discuter. Si je commence, je vais dire des choses que je ne pense pas. Mieux vaut attendre que j'aie repris mon calme.

Sur ce, il monta dans la voiture et claqua la portière.

— Qu'est-ce que tu attends ? cria-t-il par la vitre. Monte !

Les pieds gourds, Maggie s'approcha. La portière s'ouvrit avant qu'elle ait posé la main

sur la poignée et une main agrippa son bras gauche pour l'aider à monter. Même en colère, il avait des gestes affectueux.

Il mit le contact et démarra. Durant sept ans, Maggie avait réagi aux colères masculines en levant les bras pour tenter de parer les coups. Aujourd'hui, elle se retrouvait avec un homme qui non seulement ne se mettait pas à cogner quand il était en colère, mais qui en plus refusait de discuter du problème avant d'avoir repris son calme. Comme si même les propos injustes ou méchants étaient à bannir.

Maggie boucla sa ceinture en clignant des yeux pour refouler ses larmes. Une boule de la taille d'une balle de base-ball lui obstruait la gorge.

Ils quittèrent le parking dans un crissement de pneus. Cependant, à l'inverse de beaucoup d'hommes que la colère poussait à appuyer sur le champignon, Rafe garda une vitesse modérée, s'arrêtant aux feux rouges et repartant avec une lenteur délibérée.

Une atmosphère pesante régnait dans la voiture. Rafe conduisait, bouche close, sans même un coup d'oeil sur sa passagère. Au bout d'un moment, elle n'y tint plus.

— Tu vas m'administrer le traitement du silence jusqu'à la maison ?

Ignorant la question, il ôta son chapeau et le posa entre eux.

— Rafe ?

— Bon Dieu, Maggie, tais-toi ! Je ne peux pas te parler en ce moment. Tu comprends ? Aie l'intelligence de te taire.

Elle se recroquevilla contre sa portière et regarda fixement la ligne qui se déroulait devant eux, séparant les voies. Lâche ! glapissait une petite voix dans sa tête. Elle savait ce qui l'avait blessé. Pourquoi ne pouvait-elle pas lui expliquer qu'il s'était trompé sur ses motifs ?

La main serrée sur la sangle qui barrait sa poitrine, elle eut honte de garder le silence. Si elle se lançait, elle devrait dire aussi l'horrible vérité, ce qu'elle avait décidé de faire, tôt ou tard. Mais pas maintenant, pas alors qu'il était en colère au point d'éviter de la regarder !

Il avait été si gentil, tout l'après-midi ; il l'avait accompagnée de boutique en boutique sans se plaindre ni exiger qu'elle se hâte de faire son choix. Une humeur charmante, un sourire indulgent lorsqu'il la regardait, et une lueur amusée dans les yeux. Puis, vlan ! Elle lui avait demandé s'il existait une boutique moins chère, et il avait explosé.

L'argent. Depuis le début, cela avait été un sujet sensible. Rafe ne l'avait pas caché, et avait même dit qu'il, verrait une insulte dans ses refus. Combien d'hommes étaient prêts à ravalier leur amour-propre et à avouer à une femme ce qui les offensait ?

« Pas de remboursement, Maggie. » Et, Dieu le bénisse, il était sincère. Nuit après nuit, il s'allongeait dans son lit, un bras posé sur elle, son grand corps pressé contre le sien, et elle n'était pas naïve au point d'ignorer qu'il lui en coûtait.

Ces souvenirs rendaient encore plus difficile l'aveu de la vérité. « Tu es si délicieuse. » Il ne la regarderait plus de la même façon, après l'avoir écoutée. Plus jamais.

Rafe. Il était la réponse à sept ans de prières. « Je vous en prie, mon Dieu, aidez-moi ! » Combien de fois avait-elle pleuré dans son oreiller, en murmurant ces mots à un Dieu qui ne l'écoutait visiblement pas ? Sa vie n'était qu'un piège sordide. Vers la fin, elle avait presque cessé de prier, presque cessé de rêver. Les vœux, c'était pour les idiots, se disait-elle, et elle avait beaucoup trop à faire rien que pour survivre.

Puis elle avait touché le fond. Il n'y avait plus eu d'issue. Aucun moyen de riposter, de poursuivre le combat. Alors elle avait fui. Directement dans les bras d'un vagabond, son crapaud qui s'était révélé être un prince charmant du type cow-boy.

Elle ravala un sanglot. Il l'appelait parfois son petit ange descendu du ciel. Eh bien, elle avait du nouveau pour lui. C'était lui, l'envoyé du ciel, et elle risquait de le perdre si elle lui avouait la vérité.

Était-il si mal de laisser les jours filer en silence ? Il était le seul miracle auquel elle aurait sans doute jamais droit. Et maintenant qu'elle avait goûté à la vie avec lui, elle doutait de pouvoir s'en passer, au sens propre comme au figuré. Lonnie avait failli la tuer, la dernière fois qu'il l'avait frappée. S'il apprenait qu'elle avait perdu son protecteur, qu'est-ce qui l'empêcherait de recommencer? De finir le travail?

Maggie inspira à fond et se morigéna. Elle ne pouvait pas laisser les choses continuer ainsi. C'était malhonnête. Tant pis pour les conséquences : elle devait lui dire la vérité. Pas ce soir, ni demain matin. Tout de suite.

Les minutes s'écoulaient. De longues minutes éprouvantes. Puis, soudain, la voiture tourna vers le ranch Rocking K et se mit à tressauter sur les ornières de la petite route.

— Rafe ? Ça t'ennuierait de t'arrêter ? Il faut que je te parle et, avec ces cahots, ça me sera difficile.

Les dents serrées, il continua à la même allure. Maggie attendit. Une minute, deux ? Si elle devait lui parler, il fallait que ce soit avant d'être à la maison. Elle mourrait de honte si Becca ou Ryan saisissaient des bribes de leur conversation. Et il était hors de question que Heidi entende quoi que ce soit. À aucun prix la fillette ne devait savoir ce que sa sœur aînée avait enduré afin de la protéger. Jamais.

— Rafe ? répéta-t-elle.

Il frappa le volant, lui jeta un regard incendiaire et visa le bas-côté sans ralentir. Lorsqu'il freina enfin, la Ford fit une embardée et se planta le nez dans la congère qui bordait la route.

— Tu tiens à causer ? grommela-t-il. Bon, d'accord. Causons. Qui commence ? Toi ?... Oh ! c'est vrai ! Miss Sainte Nitouche ignore complètement ce qui m'a foutu en colère

— Je ...

— Tais-toi ! Tu veux jouer au plus fin avec moi ? Méfie-toi. Tu n'es pas de taille.

— Je suis désolée, marmonna-t-elle.

— Tu es désolée. C'est censé tout arranger, n'est-ce pas ? Eh bien, tu sais quoi? J'en ai plus que marre de jouer au gentil garçon. Alors, nous allons jouer à ton sordide petit jeu. Je donne, tu rends. Parfait. Je suis si excité que je pourrais baiser un arbre mort.

Maggie perçut la souffrance tapie derrière la colère.

— Est-ce que tu vas m'écouter, juste une minute ?

Il lâcha un rire amer.

— Tu veux faire les comptes ? Eh bien, allons-y. Combien me dois-tu? Voyons... Il y a les cinq cent mille dollars que j'ai donnés à Lonnie.

— Cinq cents quoi ? balbutia Maggie.

— Tu as bien entendu. Tu croyais que ce salaud avait renoncé par pure bonté d'âme ? Ensuite, il y a ce que j'ai dépensé pour t'acheter des vêtements. Combien ça fait? Crétin que je suis, je n'ai pas fait le total. Quatre mille, cinq mille ? Oh! ne soyons pas mesquins! Disons trois mille cinq cents. Et enfin il y a les mille sept cents dollars d'aujourd'hui. Et combien crois-tu que valent le toit sur ta tête et la nourriture que tu manges ? Et la montagne de frais médicaux, bien sûr.

Il se tut et attendit en la regardant.

— Vas-y, compte. Mets en route la calculatrice que tu as dans la tête. Combien me dois-tu ?

Pétrifiée par le regard d'écorché que lui jetait Rafe, Maggie était incapable de parler.

— Laissons tomber ce que tu manges et ce qu'a coûté l'hôpital. J'estime ta dette à environ cinq cent sept mille. Pas mal, non ? Tu les vaux, à ton avis ?

La poignée de la portière blessait le dos de Maggie qui se rencognait le plus loin possible de Rafe.

— Tu as fini, maintenant ? demanda-t-elle en se redressant. Il faut que je te dise quelque chose.

— Si j'ai fini ? répéta-t-il en passant la main dans ses cheveux. Putain, non ! Dis-moi à combien tu t'estimes aujourd'hui. Un biberon de lait comme le soir où on s'est rencontrés, ou plus ?

Il lâcha un rire amer.

— Cinq ou six dollars, peut-être ? À ce rythme, je ne suis pas près d'être remboursé. Mettons cent dollars la passe. Il te faudra écarter les jambes cinq mille soixante-dix fois. Divise ça par trois cent soixante-cinq et, en couchant une fois par jour, tu m'auras remboursé en treize ans, à quelques mois près.

Maggie eut l'impression d'avoir été giflée, avec le désir de l'humilier.

— Et si on continue à suivre ta règle du jeu, chaque journée de ces treize années s'ajoutera à ta dette. Le coût de la vie étant ce qu'il est, il me semble honnête de te compter cinquante dollars par jour pour Jaimie, Heidi et toi. Et les vêtements, bien sûr. En fin de compte, si on laisse tomber les habits, tu seras encore là dans vingt-six ans et sans avoir apuré ton compte. Tant mieux pour moi, et tant pis pour toi, mais, comme tout le monde le sait, la vie n'est pas juste. Pire encore, j'ai six ans de plus que toi. Lorsque mes appétits sexuels commenceront à faiblir, il est possible que je ne te saute dessus qu'une fois par semaine. Résultat, tu seras six pieds sous terre avant d'être quitte !

Maggie serrait les poings jusqu'à se faire mal.

— Tu dis ça pour que je m'enfuie en courant ? explosa-t-elle. Eh bien, tu te trompes. Faire la putain, je connais. Je l'ai fait pendant trois ans pour protéger Heidi ! Tu aurais mieux fait de te cramponner à ton rôle de gentil garçon. C'est toi qui n'es pas à la hauteur quand tu joues au salaud !

Rafe sursauta comme si elle l'avait frappé. Il blêmit et le masque de la colère tomba, révélant celui du chagrin. Il la regarda longuement puis, lâchant un soupir saccadé, il posa les bras sur le volant et y appuya la tête.

— Oh, Maggie... je ne voulais pas dire ça. Je t'en prie, crois-moi. Je ne pensais pas ce que je disais.

— Je le sais, répondit-elle d'une voix distante. Mais moi, si. Je serais la femme la plus heureuse du monde de te rembourser durant les vingt-six prochaines années. Une fois par jour. Deux fois par jour. Je remerciais Dieu pour chaque minute passée avec toi. Tu me veux à ces conditions ? Je t'en prie, dis oui. Je me déshabille et je commence à te rembourser tout de suite !

— Qu'est-ce que tu dis ? s'écria-t-il, ahuri.

— Tu as entendu. Il y a plusieurs jours que je ne redoute plus de faire l'amour avec toi. Une semaine ou deux, peut-être. Aujourd'hui, j'en suis à n'être qu'un peu nerveuse, ce que je pourrai aisément maîtriser. Il n'y a qu'un problème. Je ne peux en toute conscience chiffrer

chaque séance à cent dollars. Restons à cinq. Ainsi, tu ne seras pas escroqué et j'ai la garantie que tu me laisseras rester!

Il cligna des yeux et se frotta la figure, comme pour émerger d'un rêve.

— Je l'admets, j'étais inquiète de devoir te rembourser si les choses ne marchaient pas entre nous. Mais je n'imaginai pas pouvoir le faire en faisant l'amour avec toi. Je pensais chercher un travail après que tu m'aurais mise à la porte et te rembourser mois après mois... Bien sûr, j'ignorais combien tu as donné à Lonnie, reprit-elle après un éclat de rire un peu hystérique. Même en prenant deux boulots, je ne serais jamais arrivée à te rembourser complètement.

Il s'était redressé et la regardait avec ébahissement.

— Après que quoi ? Maggie, pour l'amour de Dieu! Nous avons déjà parlé de ça. Toute cette histoire parce que tu t'es fourré dans le crâne qu'un jour je te dirais de partir? Jamais je ne ferais ça. Jamais ! Combien de fois faudra-t-il que je te dise que je t'aime pour que tu me croies ?

— Tu aimes une illusion, lâcha-t-elle, aveuglée par les larmes. La douce petite Maggie, ton ange innocent... Réveille-toi ! Je ne suis pas innocente, et très loin d'être un ange. Tu te rappelles quand je t'ai dit que Jaimie n'avait pas de père ?

— Oui, fit-il d'une voix rauque.

— J'ai menti.

— Évidemment que tu as menti. Sauf si tu as bénéficié d'une seconde immaculée conception.

— Lonnie est le père de Jaimie, avoua Maggie au bord de la nausée. Lonnie, mon beau-père ! J'ai couché avec lui pendant trois ans. Chaque fois qu'il voulait, de la façon qu'il voulait. Tout ce que tu peux imaginer, je l'ai fait. Tu ne peux pas m'insulter en me traitant de putain, puisque c'est ce que je suis !

Il se plongea les doigts dans les cheveux et les referma sur ses mèches sombres.

— Comment peux-tu dire ça ? Une putain ? Ce salaud t'a violée !

Maggie eut l'impression que l'intérieur de la voiture était soudain privé d'oxygène. Des taches noires se mirent à danser devant ses yeux, et sa gorge lui parut comme figée par la glace.

— Non, Rafe. Lonnie Boyle ne m'a jamais violée. Tu l'as cru parce que c'était ce que tu voulais croire, et j'avais trop honte pour te détromper... Il ne m'a jamais forcée, insista-t-elle en soutenant le regard incrédule de Rafe. Pas une fois. C'est un animal, et ses péchés sont nombreux, mais le viol est un crime que je ne peux pas lui reprocher.

Un nerf palpita sous l'oeil de Rafe tandis qu'il restait bouche bée. Le silence de plomb se fit entre eux. Maggie retint son souffle. Des douzaines de fois, elle avait demandé à Dieu que Rafe lui pardonne lorsqu'elle lui dirait la vérité. Eh bien, c'était le moment, supplia-t-elle en son for intérieur.

Il continuait à la dévisager, blême. Puis il émit un petit rire forcé.

— Tu étais d'accord ?

Incapable de parler, Maggie hocha la tête en guettant sa réaction. Ce qu'elle vit traverser son visage fut bref mais épouvantable. Le dégoût. Il se reprit aussitôt, mais elle l'avait vu, et reconnu.

Elle ouvrit la portière, sauta dans la neige et courut. Aveuglément, sans savoir vers quoi, uniquement pour ne plus voir l'expression de Rafe.

La franchise n'était pas la bonne méthode, se dit-elle tout en se débattant dans la neige épaisse. Elle lui avait dit la vérité. Elle avait joué la carte de l'honnêteté et elle avait perdu. C'était aussi simple et aussi triste que ça.

Rafe resta pétrifié. Elle avait été d'accord ? Les images que ces mots évoquaient étaient à l'opposé de ce qu'il savait de sa femme.

L'effet du choc s'estompant, il aperçut la silhouette sombre qui courait vers les bois et descendit de voiture.

— Maggie, reviens ! hurla-t-il.

Elle se retourna en titubant dans la neige profonde. Malgré la distance, il put distinguer ses traits tordus par la souffrance. Convaincu qu'un geste maladroit de sa part la pousserait à s'enfoncer dans le bois, il resta immobile. Le soleil avait déjà disparu derrière les montagnes et, à cette altitude, l'obscurité s'installait très vite.

— Reviens, chérie ! S'il te plaît ! Nous parlerons. Nous pouvons...

— Non ! cria-t-elle en pressant le poing sur sa poitrine. Je savais que tu me haïrais si je te disais la vérité. Je le savais !

— Je ne te hais pas, Maggie. Je t'aime. Viens. On va en parler tranquillement.

Elle secoua la tête avec véhémence. Rafe évalua la distance qui les séparait. Ses longues jambes lui permettraient de la rattraper si elle se remettait à courir.

— Je ne veux pas parler. Laisse-moi tranquille, c'est tout.

Quand elle avait voulu parler, il s'y était refusé. La situation était renversée. C'était elle maintenant qui refusait le dialogue.

— Laisse-moi tranquille ! répéta-t-elle dans un sanglot.

Sur ce, elle se retourna, prête à courir, perdit l'équilibre et tomba dans une congère. Comme elle se relevait, Rafe bondit derrière elle.

— Maggie, pour l'amour de Dieu, ne t'enfuis pas ! Tu vas te perdre.

Elle s'élança, chaque pas l'enfonçant un peu plus dans le bois. Rafe songea à la bonne demi-douzaine de personnes qui s'étaient égarées avant d'atteindre le ranch, le souvenir le plus mémorable concernant un acheteur de bétail qui s'était arrêté au bord de la route pour uriner. Il n'avait fait que quelques pas dans le bois, juste pour que personne ne le voie, mais au moment de regagner la route, il avait pris la mauvaise direction. L'équipe de secours l'avait finalement retrouvé vivant trois jours plus tard, à quinze kilomètres de son camion.

Comme Rafe s'apprêtait à courir, sa botte glissa sur la glace que cachait la couche neigeuse. Il s'efforça de garder l'équilibre. L'une de ses jambes partit en avant, l'autre en arrière et il atterrit dans la gracieuse position du grand écart. La douleur explosa dans ses reins et son ventre. Une pierre ! Il était tombé sur une pierre enfouie sous la neige.

Il agrippa son entrejambe et roula sur le côté dans la position du fœtus. Un nuage rouge lui brouillait la vue. Respirant difficilement, il ne put que se balancer d'avant en arrière.

Lorsque la douleur s'estompa, il n'aurait su dire combien de temps il était resté ainsi. Une minute ? Deux ? Il s'aperçut qu'il avait glissé dans le fond du fossé et baignait dans la neige fondue. Il se redressa sur les genoux, chercha un appui et se mit debout.

Nauséux et tremblant de faiblesse, il scruta la lisière du bois.

— Maggie ? appela-t-il, soulagé de constater qu'il n'était pas devenu soprano. Maggie !

Silence. Titubant comme un ivrogne, il s'élança. Bien que la nuit tombât, il n'était pas

vraiment inquiet. Elle n'avait pas dû prendre beaucoup d'avance. En outre, même s'il ne la retrouvait pas avant qu'il fasse noir, ses traces seraient faciles à suivre dès que la lune se lèverait. Au pire, il irait au ranch prendre une torche électrique.

— Maggie ! Chérie, si tu m'entends, crie pour que je repère où tu es.

Rien.

— Chérie, je ne te déteste pas. Je t'aime.

La pénombre l'empêcha de voir une branche qui le frappa en plein front et faillit le faire tomber. Il jura et battit des bras pour garder l'équilibre. À présent, les deux extrémités de son corps palpitaient de douleur.

— Je me fiche de Lonnie ! hurla-t-il d'une voix qui n'avait rien de tendre. Maggie, bon Dieu, réponds-Moi ! C'est puéril de s'enfuir. Il faut que nous parlions de tout ça en adultes raisonnables.

Pas de réponse.

— Il faut qu'on discute ! cria-t-il encore plus fort.

Les mots avaient l'air de ricocher et de lui revenir, atténués. La neige. Par endroits, le vent l'avait entassée en talus ronds qui lui arrivaient à la taille. Il était très possible que sa voix bute dessus et que Maggie ne l'entende pas.

Comme il zigzaguait entre les arbres, il creva la croûte d'une congère et s'enfonça jusqu'à mi-cuisse.

— Putain ! Voyons, réponds-moi, Maggie ! Je suis sûr que tu m'entends !

Il l'espérait, en tout cas. S'efforçant de se dégager du trou, il bascula sur le côté. Il allait se tuer, à ce petit jeu, songea-t-il en rampant hors de la mare glacée.

— J'ai au moins cinquante kilos de plus que toi ! Je n'arrête pas de tomber à travers la glace. Tu veux que je me casse une jambe ?

Silence. Rafe s'agenouilla pour reprendre son souffle. Scrutant le sous-bois sombre, il guetta le moindre mouvement. Elle n'avait pas pu s'éloigner à ce point ! Même quelqu'un d'aussi léger que Maggie devait tomber de temps à autre, ce qui ralentissait l'allure.

Il examina les traces qu'elle avait laissées. Ses mocassins avaient à peine marqué la neige tandis que ses bottes à lui la creusaient profondément.

Merveilleux. Elle courait devant lui telle une gazelle, tandis qu'il la poursuivait en bison obèse.

— *Maaaaggiie !* cria-t-il le plus fort possible. *Maaa-gggie !*

Lorsqu'il la rattraperait, il aurait du mal à ne pas lui tordre le cou. Il y avait des chats sauvages dans ces bois et, récemment, on avait aperçu des loups en provenance des Washington Cascades. Il était peu probable qu'elle croise le chemin d'un animal dangereux, mais que ferait-elle si cela arrivait ?

Rafe repartit précautionneusement en suivant les empreintes de Maggie. Il arriva à une clairière où du bétail s'était vautré. La neige avait été tellement piétinée que, dans le crépuscule, les empreintes de Maggie étaient indiscernables.

Il s'arrêta pour écouter et n'entendit que les pins craquer dans le vent. Dieu, qu'il faisait froid ! Le côté trempé de sa veste en cuir pesait sur son épaule comme un bloc de glace. Dès qu'il ferait nuit, la température tomberait en dessous de zéro. S'il ne parvenait pas à retrouver Maggie, si elle passait la nuit dehors...

Il s'interrompit. Inutile de se tracasser. Il la rattraperait à temps. Pourquoi penser à des horreurs qui lui nouaient les tripes et l'empêchaient de réfléchir ?

Hélas ! il ne pouvait empêcher des images de se former dans sa tête. Elle pouvait tomber dans la neige, se retrouver aussi mouillée que lui. Elle portait sa nouvelle parka, mais ce truc était davantage fait pour être joli que pour protéger du grand froid.

— Maggie !

Les mains en porte-voix, il hurla son nom dans toutes les directions. Pour toute réponse, il n'y eut que le chuchotement des branches.

Bon. Ses appels étant vains, il lui fallait impérativement retrouver les empreintes de Maggie. Il se pencha sur le sol et entreprit de se déplacer en cercles grandissants. Elle avait forcément laissé quelques signes de son passage. La neige était profonde. Il allait sûrement tomber sur ses traces. Il le fallait.

Trois minutes plus tard, sa patience fut récompensée. Il découvrit l'empreinte à peine marquée d'un mocassin, suivie d'une autre. En continuant dans cette direction, une piste se dessina. Il se remit en route en faisant très attention. Maggie serait vraiment dans le pétrin s'il se cassait une jambe.

Ryan allait s'inquiéter de ne pas les voir rentrer. Sa première réaction serait d'essayer de les contacter sur le téléphone de la voiture. Il fulminerait encore deux heures avant de se mettre à leur recherche et, lorsqu'il découvrirait le 4 x 4 sur le bord de la route, il comprendrait qu'il y avait un problème. Combien de temps lui faudrait-il ensuite pour organiser les secours ?

À ce moment-là, dans quel état serait Maggie ? C'était une citadine et, à cause de sa maladie, il ne lui avait pas montré comment se débrouiller en pleine nature. Savait-elle seulement s'orienter ? Quelqu'un lui avait-il expliqué qu'on pouvait tourner en rond sans s'en rendre compte ? Et que la chose la plus intelligente à faire quand on était perdu était de rester sur place et d'attendre les secours ? Savait-elle qu'en se blottissant dans un monticule de neige on pouvait se protéger du froid ?

Il ne cessait de revoir son visage. Cette bouche tendre et vulnérable, ces grands yeux expressifs, le chagrin qui déformait ses traits. « Tu étais d'accord ? » Pourquoi diable avait-il posé une question aussi stupide ? Bien sûr qu'elle n'était pas d'accord ! Peu importe qu'elle l'ait dit, et qu'elle le croie. Lui savait que non. Pas sa Maggie.

« Pendant trois ans, j'ai fait la putain pour protéger Heidi. Chaque fois qu'il voulait, de toutes les façons qu'il voulait. Tout ce que tu peux imaginer, je l'ai fait. » Quand elle lui avait dit ça, pourquoi ne l'avait-il pas prise dans ses bras en lui affirmant qu'il l'aimait ? Il était resté muet, comme un imbécile.

— Maggie ! Je suis désolé ! cria-t-il. Ce n'est pas ce que tu penses. Je t'aime !

Rien.

— Je t'aime ! Tu m'entends ? Je t'aime, je t'ai toujours aimée ! Ça m'est complètement égal que tu aies couché avec Lonnie !

Silence.

— Je m'en fous ! Tu peux avoir couché avec tous les camionneurs qui vont et viennent entre l'Idaho et la Californie, je m'en fous !

Personne ne répondant, il hurla :

— Maaa-ggie !

La panique le gagnait.

Non. Il fallait garder la tête froide. Réfléchir. Suivre ses traces l'une après l'autre.

La vie de Maggie en dépendait.

Ô Dieu! Elle s'était perdue, c'était sûr. Elle avait marché un moment dans chaque direction pour ne trouver que des arbres, et encore des arbres. Pourtant, elle ne s'était pas beaucoup éloignée de la route. Comment avait-elle pu tourner en rond ?

Une petite clairière s'ouvrit devant elle. Le haut des arbres ne laissait voir que des carrés de velours noir parsemés d'étoiles, trop petits pour lui permettre de s'orienter. D'ailleurs, en aurait-elle été capable, elle, la citadine égarée en pleine nature ?

Cela faisait bien deux heures qu'elle avait tenté de regagner la route mais, au lieu de suivre ses propres empreintes comme toute personne sensée l'aurait fait, elle avait pris la direction nord nord-est afin d'éviter de buter sur Rafe. Après une demi-heure de marche, elle avait compris qu'elle s'était trompée et avait alors essayé de corriger sa trajectoire. Au bout de trente minutes supplémentaires, elle avait conclu que ce n'était toujours pas la bonne direction.

Ensuite, elle avait fait ce qu'elle aurait dû faire dès le début, c'est-à-dire suivre ses propres traces. C'était simple, non ? Du moins l'avait-elle pensé. Or, à ce moment-là, elle avait déjà laissé trois pistes et la première qu'elle suivit ne la mena pas à la route. La seconde ne l'y conduisit pas non plus, et ensuite ses empreintes ne firent que se recouper dans tous les sens.

Elle allait donc tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, la terreur montant en elle inexorablement. Ses vêtements étaient trempés et sa parka alourdie par l'eau gelée l'empêchait de balancer les bras pour garder son équilibre. Quant à ses jambes, elles étaient complètement engourdis par le froid.

— Rafe ! cria-t-elle. Rafe ! Tu m'entends ?

Il la cherchait, elle le savait. Elle devait seulement continuer à bouger jusqu'à ce qu'il la retrouve. Qu'il soit en colère ou complètement dégoûté, il mettrait ses sentiments de côté et la chercherait. Elle le savait.

Elle n'était qu'une idiote ! Pourquoi diable s'était-elle enfuie aussi stupidement ? Sur le moment, elle n'avait voulu qu'entrer dans le bois et regagner la maison en marchant parallèlement à la route. Ça lui avait paru la seule façon de rentrer sans voir l'expression écoeurée de Rafe. Mais voilà, elle n'avait rejoint ni la maison ni la route.

L'air était si froid qu'il lui brûlait les poumons. Une rafale de vent siffla entre les arbres et traversa sa veste humide comme une lame de rasoir. Le bruit des grands pins qui craquaient autour d'elle était effrayant. Grâce au ciel, le clair de lune pénétrait abondamment dans le bois.

N'arrête pas de bouger ! Si elle cédait à l'épuisement, elle mourrait de froid. Heidi et Jaimie avaient besoin d'elle. Pour eux, elle devait rester debout et continuer à marcher. Si elle s'arrêtait pour se reposer, ne serait-ce qu'une minute, elle risquait de ne plus se relever.

C'était donc cela qu'on ressentait lorsqu'on était sur le point de mourir de froid ? Les poumons en feu, le coeur peinant comme si le sang était devenu aussi épais que de la mélasse ? Ses pensées étaient décousues et confuses, et son crâne gelé lui donnait l'impression d'être sur le point d'exploser. Ses pommettes et ses sourcils étaient douloureux. Même ses cheveux faisaient mal.

Une de ses jambes se déroba et elle tomba le nez dans la neige. Elle s'efforça de se relever, n'y parvint pas. La glace brûlait ses paumes et ses doigts tremblaient. Des larmes chaudes jaillirent de ses yeux pour geler immédiatement sur ses joues.

Au bout d'un moment, elle eut moins froid. Tant mieux. Elle se demanda confusément si le temps ne se réchauffait pas. Le vent continuait à la balayer, mais il ne transperçait plus ses vêtements.

Un vague sentiment d'alarme se faufila dans ses pensées embrouillées. Les gens commençaient à avoir chaud lorsqu'ils étaient sur le point de mourir de froid. Ensuite, ils cédaient au sommeil. Mon Dieu, elle avait déjà envie de dormir !

Elle cligna des yeux et, à sa grande horreur, ses cils ne purent se décoller. Seigneur! le gel lui fermait les paupières ! Elle devait se lever, mais comment ? Rien que bouger une jambe demandait un effort surhumain.

Un bruit affreux lui parvint. *Mau-rrauh !* Maggie releva la tête. *Mau-rrrauuh !* Un animal rugissait. Un animal énorme sûrement. Un ours, peut-être ? Non, à cette période de l'année, ils hibernaient. Le son se fit de nouveau entendre. Elle écouta attentivement pour déterminer ce que c'était et faillit rire. Une vache ! Ce n'était qu'une vache. Même s'il y en avait plusieurs, elles n'allaient pas lui faire de mal. Selon Rafe, les vaches du ranch étaient habituées aux humains.

*

Maggie errait sans but, à présent. Rafe le voyait aux traces qu'elle laissait. Pourquoi ne s'arrêtait-elle pas afin qu'il la rattrape ? Ses empreintes montraient qu'elle était épuisée. Elle devait avoir très froid, aussi.

Il s'immobilisa. Tout cela ne le menait nulle part. Il devait regagner la route et appeler Ryan pour qu'il organise les secours. Des hommes en motoneige couvraient beaucoup plus de terrain qu'un seul homme à pied. Bon sang ! À chaque pas, il s'attendait à tomber sur elle, assise tristement contre un arbre, les bras croisés sur ses genoux repliés pour garder un peu de chaleur. Faire demi-tour avec cette image en tête était impossible.

— Maggie ! hurla-t-il pour ce qui devait être la centième fois.

Son coeur fit une embardée : un son lui avait répondu! Il inclina la tête. Encore. Il se tourna dans la bonne direction. Une vache. Déçu, Rafe fixa les empreintes zigzagantes de Maggie. Elle était visiblement sur le point de s'écrouler. Devait-il aller chercher du secours ou suivre sa trace quelques minutes de plus ? Si elle s'évanouissait, les secours ne la retrouveraient peut-être pas à temps. Il faudrait au moins une heure pour rassembler les hommes et faire le plein de carburant des motoneiges. Plus trente minutes pour arriver jusqu'à l'endroit où était garée la voiture. En ajoutant le temps de quadriller systématiquement le bois, elle serait morte avant qu'on la trouve.

Espérant ne pas prendre la pire décision de sa vie, Rafe se remit à suivre les empreintes de Maggie. Il lui était impossible de renoncer. Juste quelques minutes, se promit-il. S'il ne la trouvait pas, il retournerait sur la route.

La piste devenait de plus en plus erratique. Lorsqu'il arriva à un endroit où elle avait dû tomber de tout son long, son coeur se serra. Il s'agenouilla pour examiner la neige écrasée et

palpa les dépressions qu'avait causées son corps. Mon Dieu! Il l'imagina gisant là, sanglotant, terrifiée. Il ne se le pardonnerait jamais. Il avait toujours su que Lonnie était le père de son bébé. Pourquoi diable ne l'avait-il pas forcée à lui en parler plus tôt ?

Il se releva et continua à marcher, certain qu'elle n'avait pas pu aller bien loin. Je vous en supplie, mon Dieu! Il se rappela sa vaillance lorsqu'il l'avait rencontrée, souffrant du froid parce qu'elle avait emmaillotté Jaimie dans sa veste et allaitant malgré ses seins meurtris. Maggie avait l'air d'une femme délicate, mais elle avait une volonté d'acier. Elle marcherait jusqu'à geler debout.

Quelques minutes plus tard, il parvint à une clairière où une demi-douzaine de vaches s'étaient couchées pour la nuit, serrées les unes contre les autres pour se tenir chaud, lâchant dans l'air glacial des bouffées de buée blanche. Les empreintes de Maggie tournaient vers la droite. Il les suivit. Au milieu de la clairière, elle s'était dirigée droit sur les vaches.

Il examina l'amas sombre de bétail agglutiné. Le clair de lune éclairait étrangement leurs mufles blancs. Deux bêtes le regardaient d'un oeil vide en mâchonnant.

N'osant espérer, il approcha lentement.

— Bonsoir, mesdames, dit-il d'une voix douce. Je voudrais juste voir si par hasard vous n'auriez pas de la compagnie.

Maggie gisait entre deux d'entre elles. Des larmes de soulagement dessinèrent une piste glacée sur les joues de Rafe. Il se faufila auprès de la jeune femme et planta une jambe de part et d'autre de son corps en pressant sur les corps chauds des animaux qui, il n'en doutait pas, l'avaient empêchée de mourir de froid.

— Hue-dia! cria-t-il en assénant une claque sur le flanc de la vache de droite.

Les énormes bestiaux se levèrent en mugissant de mécontentement. Dès qu'ils se furent tous écartés, il tomba sur un genou.

— Maggie !

Il agrippa son épaule. Son coeur se serra en sentant la parka glacée. Maggie devait être trempée jusqu'aux os.

— Maggie, réveille-toi! ordonna-t-il en la secouant. N'obtenant aucune réaction, il fut terrifié.

— Maggie ! Bon Dieu de bon Dieu, réveille-toi !

Il s'empara de ses mains et les frictionna. Puis il lui tapota les joues. Je vous en prie, mon Dieu... Je ne supporterais pas de la perdre !

— Maggie ?

— Rafe ?

Les cils de Maggie battirent et elle ouvrit les yeux. Le soulagement de Rafe était tel qu'il se sentit au bord de l'évanouissement.

— Je savais que tu viendrais...

Se souvenant qu'il avait failli faire demi-tour, il fut horrifié.

— Bien sûr que je suis venu, chérie.

Comment diable pouvait-elle avoir une telle confiance en lui dans un domaine, et si peu dans un autre ? Ce n'était pas le moment de le lui demander ni de régler leur problème. Il fallait avant tout sortir de ces bois. Le reste attendrait.

— J'ai suivi tes traces, dit-il. Pourquoi tu ne t'es pas arrêtée pour m'attendre ?

Elle se redressa sur les genoux et répondit d'une voix faible :

— Il faisait si froid... Jusqu'à ce que je tombe sur ces vaches, j'avais peur de geler à mort

si je m'arrêtais.

C'était un miracle que les vaches n'aient pas eu peur et ne se soient pas dispersées. Rien que d'y penser, Rafe sentit ses tripes se nouer. Il lâcha un rire nerveux et caressa la tête de Maggie. Ses boucles emmêlées étaient raidies par la glace.

Il eut très envie de l'étreindre et de lui jurer son amour, mais cela aussi devrait attendre. Il devait la sortir de là. La débarrasser de ses vêtements trempés. La réchauffer.

— Ces braves bêtes ! Nous leur devons une fière chandelle! s'exclama-t-il. Demain, je leur apporterai un grand sac de grain pour les récompenser.

Il s'inclina pour embrasser le front de Maggie. Sa peau était tiède, remarqua-t-il avec soulagement.

— Deux sacs, corrigea-t-il. Et, grâce au ciel, tu as eu la bonne idée de te recroqueviller.

— Je n'avais pas le choix... Je suis vraiment désolée, Rafe, reprit-elle en fronçant le nez. C'était stupide de m'enfuir comme ça. Je voulais marcher parallèlement à la route, seulement je l'ai perdue de vue, et ensuite, plus moyen de la retrouver.

— Ça arrive, ici. Les arbres sont si denses que même les gens du coin se perdent parfois. Si tu ne prends pas quelques repères pour t'orienter, tu es fichue.

Elle rit faiblement.

— C'est ce qui m'est arrivé. Quelle que soit la direction que je prenais, ce n'était jamais la bonne. Sortie des trottoirs, je suis nulle.

Ému par ce petit rire courageux, Rafe la serra dans ses bras.

— Nulle ? Sûrement pas ! Tu t'es servie de ta tête... Je ferai de toi une femme d'éleveur sensationnelle. Il te manque juste quelques trucs de base en ce qui concerne la montagne, et tu seras la meilleure.

— Une femme d'éleveur ? répéta-t-elle en se raidissant.

— Absolument. *Ma* femme. Je t'enchaînerais au lit plutôt que de te laisser filer, Maggie. Il vaut mieux que tu te fasses à l'idée.

— Tu parles sérieusement ? demanda-t-elle, les yeux pleins de larmes.

Rafe s'aperçut qu'il perdait de précieuses minutes, agenouillé là dans la neige comme un imbécile. Dès le lendemain, il lui enseignerait quelques rudiments de survie, et surtout, il lui graverait dans le crâne qu'il l'aimait et que rien ne pouvait modifier ce fait. Pour l'instant, il avait d'autres urgences.

— Je suis sincère, assura-t-il. Tu es prête à rentrer à la maison ?

— Oh oui... J'espère que Becca a gardé notre dîner au chaud. Je meurs de faim autant que de froid.

Rafe eut envie de rire. Elle mourait de faim alors qu'il avait eu peur de la retrouver morte de froid! Ce n'était pas deux sacs de grain qu'il apporterait aux vaches, mais tout un camion.

Il se mit debout et n'eut pas le temps d'aider Maggie à se relever. À sa grande surprise, elle y parvint toute seule. Décidément, cette femme faisait toujours l'inverse de ce à quoi il s'attendait. Elle frissonna. Tant mieux : c'était lorsqu'on cessait de frissonner qu'il fallait s'inquiéter.

— Tu peux marcher?

Elle leva un pied et le secoua.

— Oui. Tout à l'heure, j'étais épuisée, mais le repos et la chaleur m'ont fait du bien.

Il fit un pas, puis s'arrêta. Il ne savait pas exactement à quelle distance ils se trouvaient

de la route. À vue de nez, il leur faudrait au moins une heure pour la rejoindre, à condition que tout aille bien. Si Maggie s'évanouissait de fatigue, pourrait-il la porter dans cette neige ? Certes, il était prêt à ramper avec sa femme sur le dos s'il le fallait, mais il devait tenir compte de la réalité. Leurs deux poids réunis briseraient souvent la glace. S'extirper de chaque trou d'eau demanderait un temps précieux et énormément d'énergie, ce qui les ralentirait encore plus. Tiendraient-ils le coup s'il leur fallait se traîner deux ou trois heures ?

L'inquiétude lui serra la gorge. Il se retourna. Une crête se dressait à l'ouest. Juste de l'autre côté se trouvait un refuge pourvu de tout le nécessaire : conserves, bûches, lanternes, vêtements secs et téléphone cellulaire alimenté par un générateur. Le territoire du ranch était parsemé d'abris de ce genre. Vu l'immensité du domaine, c'était indispensable, et cela pouvait faire la différence entre la vie et la mort pour qui s'égarait à des kilomètres de toute habitation. Ils servaient aussi de logement lors des grands rassemblements de bétail.

Si les souvenirs de Rafe étaient bons, il leur faudrait une demi-heure pour y arriver. Toutefois, franchir la crête allait être difficile. La pente était raide et la neige devait être profonde. Maggie boitait légèrement, il venait de le remarquer. Cette escalade serait sans doute au-dessus de ses forces. Eh bien, si elle s'écroulait, il la transporterait sur son épaule, comme faisaient les pompiers. Depuis le refuge, il appellerait Ryan afin qu'une équipe vienne les chercher au matin.

Entraînant Maggie, Rafe se dirigea vers l'ouest, vers la crête qui s'élevait comme un spectre noir. Chaque pas fut accompagné d'une prière muette pour le succès de leur tentative.

Debout sur une saillie en granit, Maggie s'accrochait à une branche couverte de neige. Ses jambes tremblaient d'épuisement et elle avait si froid que ses doigts avaient perdu toute sensibilité. Ses poumons peinaient, et chaque inspiration provoquait un sifflement qui lui lacérait la trachée.

Rafe se tenait six mètres plus haut, une jambe tendue en arrière, l'autre pliée sur un autre appui. Il lui jeta un coup d'oeil. Bien qu'elle ne puisse voir ses yeux, elle sentit son regard la jauger.

— Tu n'en peux plus, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

La crête s'avérait beaucoup plus éloignée que Rafe ne l'avait estimé. C'était un effet de l'altitude que de voir les choses plus proches qu'elles ne l'étaient, surtout la nuit, avait-il expliqué en s'excusant. Cela faisait deux ans qu'il n'était pas venu là et il n'aurait pas dû se fier à sa mémoire.

Maggie en savait peu sur l'altitude, sauf qu'il était difficile d'y respirer. Le sommet de la crête ne paraissait pas plus proche que lorsqu'ils avaient commencé à grimper. Elle aurait bien aimé se coucher et déclarer qu'elle n'en pouvait plus, mais c'était impossible. Le pire était qu'une fois le sommet franchi, il leur faudrait marcher encore un peu avant d'atteindre le refuge.

— Ça va, assura-t-elle entre deux halètements. J'ai juste besoin de souffler un peu.

Il fit oui de la tête et rejeta la tête en arrière afin d'inspirer une grande goulée d'air glacial.

— Une sacrée grimpette, hein ? Je suis désolé. L'été, c'est plus facile. Moi aussi, je suis claqué.

Il avait l'air fatigué, mais pas au point de s'écrouler. Et, s'il respirait laborieusement, il semblait solide sur ses jambes alors que celles de Maggie tremblaient.

— Ouais. Sacrée pente.

En dire plus était au-delà de ses forces et de son souffle qu'elle préférait économiser.

Quelques secondes s'écoulèrent. Elle sentait le regard de Rafe sur elle et entendait la question qu'il n'avait pas prononcée : Tu es prête à continuer ?

— Allons-y, dit-elle en rassemblant ce qui lui restait d'énergie.

Le coeur serré, Rafe la vit lancer une jambe en avant. Son pied glissa sur la glace. Elle oscilla, battit des bras et reprit l'équilibre. Qu'elle l'admette ou non, elle était épuisée. Il admira son courage. À sa place, beaucoup de gens déclareraient en gémissant ne plus pouvoir faire un pas de plus.

Pas Maggie. Elle continuerait à marcher jusqu'à ce que ses jambes se dérobent. Ensuite, elle essaierait de ramper. Il n'en revenait pas d'avoir sous-estimé la distance. En voilà un sauveteur ! S'il n'était pas capable de la guider jusqu'au refuge, ils mourraient, et par sa faute.

Évidemment, il avait été longtemps absent et il était normal qu'il ait oublié un certain nombre de choses. Mais pourquoi fallait-il que ça arrive alors que c'était une question de vie ou de mort ? Il n'était qu'un imbécile et Maggie risquait de le payer de sa vie.

Il lui tendit sa main gauche.

— Attrape.

— Je peux y arriver, souffla-t-elle. Occupe-toi de toi. Je serai juste derrière toi.

Rafe avait cessé de s'occuper de lui-même à l'instant où il l'avait aperçue, recroquevillée dans le fond d'un wagon de marchandises. À la fois fragile et vaillante, elle lui donnait envie d'applaudir à son cran tout en brûlant de la protéger.

Tendu, il la regarda s'efforcer de gagner un peu de terrain. Lorsqu'elle fut à portée de main, il lui saisit le bras. Le regard qu'elle lui adressa exprimait un mélange de fierté et de gratitude. À travers la manche trempée de sa parka, il sentit ses muscles trembler. Avant qu'elle ait pu deviner ce qu'il s'appêtait à faire, il s'inclina, la souleva et la hissa sur son dos.

— Ô mon Dieu... Rafe ! Re-repose-moi !

— N'aie pas peur, je ne vais pas te lâcher, chérie.

— Je suis trop lourde. Tu ne peux monter une pente pareille en me portant.

— J'ai trébuché des veaux plus lourds que toi, et sur de plus grandes distances.

Il omit de signaler qu'il était en meilleure forme à l'époque.

— Je ne vais même pas remarquer que je te porte.

Euh... Dès qu'il se redressa, il sentit l'effort énorme qu'il demandait à ses cuisses. Économisant son souffle, il cessa de répondre aux objections de Maggie.

— Je ne suis pas une faible femme !

— Non, mais tu sors de maladie.

— Je peux me débrouiller toute seule.

— Ouais, sur le ventre.

— Je t'en prie... ne te donne pas tout ce mal. Tu n'y arriveras pas.

J'y arriverai ! se jura-t-il. Il le devait.

Lorsqu'on était trébuchée de cette façon, découvrit Maggie, les pensées qui vous traversaient l'esprit étaient aussi abruptes et chaotiques que la balade. Par exemple : ce type était merveilleux... et épouvantablement entêté. Puis : s'il avait le moindre bon sens, il la reposerait à terre et l'obligerait à marcher. Et ceci : elle l'aimait... tout en ayant envie de le gifler. Ou de l'embrasser.

Rafe remontait laborieusement la pente, et chacun de ses ahans arrachait le cœur de Maggie. Aucun chemin n'était tracé sur le sol glissant. Il fallait escalader des rochers, ou les contourner, et des pierres roulaient sans cesse sous ses pieds. Plus d'une fois, elle crut qu'ils allaient tomber, mais il parvint à garder son équilibre. Il était trop épuisé pour continuer longtemps encore, et savoir qu'elle était un fardeau écrasant lui rendait la perspective de marcher plus facile.

Le sommet atteint, le sol devint plat, mais Maggie n'en était pas plus légère pour autant. Chaque pas représentait un effort, et Rafe chancelait souvent. Elle envisagea de lui arracher les cheveux pour l'obliger à réfléchir.

Malgré tout, il continuait à marcher, posant un pied devant l'autre, le corps tendu comme la corde d'un arc. Elle entendait sa poitrine siffler à chaque inspiration. Parfois, lorsqu'il la déplaçait légèrement, elle percevait les battements violents de son cœur entre les omoplates. Soudain, la couche de glace céda et il tomba sur les genoux. Alors qu'il s'efforçait de se relever, Maggie le supplia de la poser.

Il se remit debout et ne lui répondit rien, pas même de se taire. Le cœur brisé, elle comprit qu'il n'en avait plus l'énergie. Que ferait-elle s'il allait au bout de ses forces et s'effondrait ? Elle avait beau l'aimer follement, elle ne serait jamais capable de le porter.

Des larmes brûlantes s'accumulaient sous ses paupières. Elle sentait son épuisement ; elle pouvait presque le goûter. Jamais elle n'avait eu honte à ce point. Il se tuait pour elle, et tout était sa faute. Elle avait couru comme une folle dans les bois. Quel acte puéril et idiot ! Et pourquoi ? Parce qu'elle n'avait pas cru qu'il pourrait encore l'aimer après avoir appris l'horrible vérité !

Il tomba de nouveau, la poitrine dans la neige. Le genou droit de Maggie passa à travers la glace. Elle eut l'impression que sa chair éclatait en mille morceaux et la douleur fusa des orteils à la hanche. Elle l'ignora, ne voulant se soucier que de Rafe. Le visage contre la glace, il ne bougeait plus. Elle voulut se dégager, mais il la maintenait solidement.

— Lâche-moi ! cria-t-elle dans un sanglot. Tu n'y arriveras pas !

Avec une force dont elle ne le croyait plus capable, il se redressa à quatre pattes. Comprenant qu'il ne la lâcherait pas, elle cessa de se débattre.

— Rafe, je t'en prie... Je suis reposée, maintenant.

C'était un mensonge. Elle n'était pas sûre de pouvoir marcher, mais elle devait essayer.

— J'y arriverai toute seule, je t'assure.

— La neige... trop profonde... balbutia-t-il. Ce n'est... plus loin.

Il se remit debout. Elle soupçonnait qu'il avait depuis longtemps épuisé ses dernières forces et qu'il ne fonctionnait plus que par pure volonté. Et si son coeur lâchait ? La mère de Maggie semblait en bonne santé, avant son infarctus. Mon Dieu ! S'il lui arrivait quelque chose, elle ne se le pardonnerait jamais.

Lorsque le contour sombre d'un édifice se dessina devant eux, Maggie faillit fondre en larmes. Pourvu que Rafe tienne bon jusque-là ! supplia-t-elle, les yeux fixés sur le refuge.

Il s'arrêta à quelques mètres de la porte, les jambes écartées, oscillant, haletant, trop épuisé pour penser à ce qu'il devait faire ensuite. Maggie allait suggérer qu'il la repose lorsqu'il s'écroula à genoux sans même la lâcher.

Elle entendit ses poumons siffler tandis que, la bouche ouverte, il cherchait désespérément de l'air. Rafe ?

Il la lâcha enfin et, les mains sur les cuisses, laissa retomber sa tête. Il tremblait.

— On y est, souffla-t-il.

Maggie se mit lentement debout. Il avait eu raison, réalisa-t-elle. Ses jambes n'auraient pu la soutenir plus de quelques minutes.

Titubant comme une ivrogne, elle approcha du refuge. La porte en bois mal équarri était maintenue fermée par un loquet. Les doigts bleus de froid, Maggie le fit tourner.

Elle recula pour ouvrir. La porte ne bougea pas. Elle baissa les yeux et vit qu'un morceau de glace la soudait au seuil. Elle s'agenouilla et, ignorant la douleur qui lui vrillait les doigts, les bras et les épaules, elle l'arracha avec ses ongles, ne pensant plus qu'à ouvrir cette maudite porte et à traîner Rafe à l'abri.

Il était toujours à genoux sur la glace lorsqu'elle revint auprès de lui. Elle se pencha et l'agrippa par les revers de sa canadienne.

— Rafe ? Allons-y.

Il secoua la tête comme pour se réveiller et regarda le refuge comme si des kilomètres l'en séparaient. Puis, aidé de Maggie, il se mit laborieusement debout.

Le bras qu'il jeta autour de ses épaules faillit l'envoyer au sol. Elle tituba, reprit son équilibre et parvint à diriger leurs pas vers la porte ouverte du refuge. Trois pas, quatre... Elle se raidit de toutes ses forces pour soutenir Rafe.

Soudain, tel un chêne frappé par la foudre, il oscilla. Maggie hurla et tenta de le rattraper. Effort dérisoire. Elle se retrouva allongée sur le dos, des étoiles scintillant devant ses yeux. Lorsqu'elle reprit ses esprits, elle se mit à genoux, puis debout, et regarda son mari.

Son mari. Non pas un prince de contes de fées prêté pour peu de temps, ni le héros d'un rêve qu'on pourrait chasser quand les choses se feraient moins agréables. Non. Un homme en chair et en os qui avait déposé son cœur à ses pieds. Et, Dieu lui pardonne, elle lui avait renvoyé son amour à la figure, elle avait refusé de se laisser toucher et, à chaque instant, elle avait douté de lui. Pour finir, cerise sur le gâteau, elle s'était enfuie dans les bois comme une petite fille gâtée et pas très maligne.

Les jambes tremblantes, elle se dirigea vers lui. Il l'avait portée sur ses épaules dans une montée abrupte et sur un terrain glissant. Elle pouvait sûrement le traîner à l'intérieur de la cabane.

Elle se baissa et saisit les mains de Rafe. S'interdisant de penser « je ne peux pas », elle rassembla chaque parcelle de ses forces et le tira centimètre par centimètre vers le refuge. Arrivée devant la porte ouverte, elle ôta sa parka et la glissa sous la tête de Rafe pour protéger son visage. Encore un effort, et elle lui fit franchir le seuil. Il marmonna quelque chose d'incompréhensible.

— Tout va bien, souffla-t-elle. Ça va aller, maintenant. On y est arrivés.

Comme elle le poussait pour refermer la porte, elle heurta du dos l'angle d'un meuble. Elle ignore la douleur, de la même façon qu'elle ignorait l'épuisement de ses membres. « Tout ira bien. » C'était ce qu'il n'avait cessé de lui répéter lorsqu'il la tenait dans ses bras lors de leur étrange nuit de noces.

Lorsqu'elle referma la porte, le silence tomba. Elle ne perçut plus que les sifflements laborieux de leur respiration.

— Ça va aller, maintenant, répéta-t-elle.

Oui. Elle le réchaufferait et lui ferait avaler quelque chose de chaud. Il s'en tirerait ; il le fallait. Il respirait. Elle-même respirait si bruyamment qu'elle avait du mal à l'entendre, lui. Rafe n'était pas sa mère. Il était grand et fort, et en bonne santé. Son cœur allait bien. Très bien.

Les mains tendues devant elle, elle tituba dans l'obscurité. Pour commencer, trouver de la lumière. Après s'être cogné les genoux dans divers obstacles, elle buta sur une table dont elle explora à tâtons la surface rugueuse. Lorsqu'elle palpa ce qui ressemblait à une lanterne, tin sanglot lui échappa. Une boîte d'allumettes était posée juste à côté. Merci, mon Dieu ! Les doigts gourds, elle gratta une allumette. La flamme jaillit. Elle examina la lampe. Comment allumait-on ce truc ?

Plusieurs allumettes plus tard, la moitié d'entre elles s'étant éteintes parce qu'elle tremblait trop violemment, elle devina que la poignée située à la base de la lanterne était la pompe mentionnée dans les instructions à moitié effacées qu'elle avait pu déchiffrer sur le globe en verre. Elle pompa, tourna la tige pour verrouiller la valve et introduisit l'allumette enflammée dans l'ouverture.

Whoosh L'excès de combustible s'embrasa et la chaleur lui sauta au visage. Elle recula précipitamment. Si ses cheveux n'avaient pas été aussi mouillés, ils auraient pris feu, se dit-elle, horrifiée. Mon Dieu... L'objectif n'était pas d'incendier leur refuge. D'une main fébrile, elle régla le débit. La lumière se tamisa.

Elle revint s'agenouiller auprès de Rafe. Il respirait, elle le vit à sa poitrine. Elle palpa sa

gorge pour être sûre que ses yeux ne la trompaient pas. Le pouls battait sous ses doigts, fort et régulier. Quelle sottise elle était d'imaginer toujours le pire ! Mais, après avoir vécu auprès d'une personne souffrant du cœur, c'était devenu instinctif. Rafe n'était qu'exténué, tout simplement. Il allait vite se remettre. Bien sûr.

Elle se releva et examina le refuge : contre un mur, un lit en bois dont le matelas rayé était tout juste assez large pour une personne. Au-dessus, des vêtements et des couvertures empilés sur des étagères.

Rafe n'avait pas menti. Cette cabane était en permanence approvisionnée de tout le nécessaire vital et, bien que rustique, elle lui sembla aussi précieuse qu'un palace. Apercevant un tas de bûches à côté d'une cuisinière à bois, Maggie sentit les larmes lui monter aux yeux : elle n'en avait jamais utilisé. Elle se reprit. Elle n'avait jamais non plus utilisé de lanterne, et pourtant elle avait de la lumière. Donc...

Ne pensant plus qu'à réchauffer Rafe, elle se mit au travail.

Dès qu'un bon feu ronfla dans la cuisinière, elle revint auprès de lui. Le débarrasser de sa veste en cuir s'avéra épuisant. Rafe était lourd et inerte, et le vêtement aussi. Quoi qu'il en soit, elle y parvint tout simplement parce qu'il le fallait.

— Je vais y arriver, Maggie, marmonna-t-il. Je vais y arriver.

Bouleversée, elle prit son visage glacé entre ses mains, en se souvenant de toutes les fois où il l'avait regardée de cette façon comme pour graver ses traits dans sa mémoire. Eh bien... les traits de Rafe étaient gravés dans son cœur. Le dessin têtu de son menton, la mâchoire carrée, l'arête fine du nez légèrement busqué, les sourcils épais et noirs, les yeux bleu-gris...

— Tu y es déjà arrivé. Tu nous as amenés ici, Rafe. Tu nous as sauvés.

Les cils noirs de Rafe papillotèrent.

— Je t'aime, Maggie.

Les yeux noyés de larmes, Maggie ne voyait plus que du brouillard.

— Je sais. Repose-toi, maintenant. Tu n'as pas besoin de parler. Il n'y a rien qui mérite d'être dit.

— M'est égal...

Il leva la main pour lui caresser la joue puis laissa retomber le bras avant d'y parvenir. Il cligna des yeux.

— Au sujet de Lonnie... ça n'a pas d'importance.

— Je sais.

Les paupières de Rafe se fermèrent.

— Je t'aime... de toute façon.

Maggie n'en doutait plus. Si ce qu'il avait fait aujourd'hui n'en était pas la preuve, rien ne le serait.

— Je t'aime aussi. De toute façon.

Comme elle prononçait ces mots, Maggie comprit qu'elle faisait le pas final vers un engagement à vie, et un tel pas n'était pas aussi facile à faire qu'elle l'avait laissé entendre à Rafe dans la voiture. Elle l'aimait, oui, et n'était plus terrifiée à l'idée de faire l'amour avec lui. Cela ne signifiait toutefois pas qu'elle en avait envie. Les vieilles terreurs ne se surmontaient pas aussi aisément.

Tant pis. Elle suivrait l'exemple de Rafe, et mettrait de côté ses propres désirs pour s'occuper des siens. Lorsqu'il voudrait faire l'amour, elle le ferait, et si l'expérience s'avérait

pénible, elle prétendrait aimer ça. Pour l'amour de lui.

La bouche de Rafe esquissa un sourire, puis son visage se détendit lorsque Maggie entreprit de le débarrasser de ses vêtements mouillés. Elle dut se lever pour lui ôter ses bottes. Lorsque la deuxième céda, ce fut si soudain qu'elle s'affala contre la porte.

Quelques minutes plus tard, comme elle tirait sur la fermeture Éclair de son jean, il sursauta et plaqua une main sur son entrejambe en rouvrant les yeux.

— Maggie ? fit-il en frissonnant de froid.

— C'est moi.

Il referma les yeux et reposa la main sur le sol. Cette preuve de confiance la toucha. Au fur et à mesure qu'elle lui ôtait ses habits, elle fut frappée par la beauté de son corps : la peau ambrée, les muscles épais, l'ossature déliée, le sexe sur l'écrin de fourrure d'où remontait une ligne étroite jusqu'au ventre plat. On aurait dit une statue de bois ciré.

Parmi les vêtements empilés sur les rayonnages, elle trouva un caleçon long et le lui enfila. L'effort fut tel qu'elle dut s'agenouiller. Il pourrait survivre sans chemise. Elle empilerait des couvertures sur lui dès qu'il serait couché.

— Rafe ?

Il gémit.

— Rafe, je n'arriverai pas à te porter jusqu'au lit. Il faut que tu te réveilles.

Elle lui tapota les jambes, sans succès.

— Je sais que tu es épuisé, mais il faut que tu m'aides, insista-t-elle en glissant un bras sous ses épaules. Allons, fais un effort. Il n'y a que quelques pas.

— Mon Dieu...

Il s'assit et lui fit signe de le lâcher.

— Je vais y arriver.

Il bascula sur les genoux et rampa. Elle se pencha anxieusement sur lui. Arrivé près du lit, il agrippa le montant et lança une jambe sur le matelas comme un ivrogne essayant de se hisser à cheval. Elle se plaça derrière lui et poussa. Après quelques tentatives infructueuses, il y parvint enfin et s'écroula le nez dans l'oreiller.

— Désolé, marmonna-t-il. Vraiment désolé, chérie. Maggie prit plusieurs couvertures et les empila sur Rafe.

— C'est moi qui suis désolée, Rafe. Me sauver comme ça... C'était une énorme bêtise. Je regrette vraiment.

Il resta immobile un instant. Maggie pensa qu'il s'était assoupi, puis il murmura :

— Maggie ?

— Oui ? fit-elle en espérant entendre qu'il lui pardonnait.

— Tais-toi.

Cela dit, il s'endormit. Maggie sourit. Ce n'était pas exactement une absolution, mais elle s'en contenterait. « Tais-toi. » Il ne voulait plus de ses excuses, et il avait raison. Elle avait mieux à faire que rester là, à implorer son pardon.

Elle trouva comment manœuvrer la vieille pompe à eau de l'évier. Après quoi elle maîtrisa les plaques chauffantes de la cuisinière et prépara du café dans une casserole qui semblait avoir été piétinée par un cheval. De la vaisselle dépareillée, quelques ustensiles de cuisine et un assortiment de boîtes de conserve étaient rangés au-dessus de la cuisinière. Maggie prit une casserole, un ouvre-boîte, une cuillère et deux boîtes de haricots chili.

Lorsqu'elle apporta à Rafe un bol de café fumant, il tremblait tant qu'elle craignit qu'il

ne se brûle. Ses mains à elle n'étaient pas beaucoup plus stables mais, se rappelant qu'il l'avait aidée à boire et à manger quand elle était malade, elle fit de même.

— Attention. C'est très chaud.

Il aspira une gorgée avec avidité et jura lorsque le liquide lui brûla la langue. Puis il posa une main sur celle de Maggie pour guider le bol vers sa bouche. Cette fois, il but plus prudemment. Puis, trop fatigué pour continuer, il retomba sur l'oreiller. Elle se hâta de glisser une cuillerée de haricots entre ses lèvres avant qu'il ne s'endorme.

Maintenant que les besoins de Rafe étaient à peu près satisfaits, elle pouvait penser aux siens : s'allonger et dormir. Laissant à la lanterne le soin de s'éteindre d'elle-même, elle se débarrassa de ses chaussures et de ses vêtements mouillés, enfila un caleçon long et se glissa sous les couvertures à côté de son mari.

Le contact de son corps glacé le fit sursauter. Elle prit son bras et le mit autour d'elle en se blottissant contre sa poitrine. Une douce chaleur émanait déjà de Rafe. Une fraction de seconde plus tard, Maggie sombrait dans le sommeil.

Un bruit de voix réveilla Maggie ; elle ouvrit les yeux.

Debout près de l'évier, Rafe parlait au téléphone. Elle fronça les sourcils. Où avait-il trouvé ce téléphone?

— Comme je te l'ai dit, Rye, y a pas de problème... Demain matin, très bien. Non, vers midi ce serait encore mieux. Ça nous permettrait de dormir. Nous avons plein de bois et de nourriture. C'est très douillet. Nous allons en profiter pour nous reposer. On en a besoin, la nuit a été rude. Sans Maggie, je ne serais plus là. Je me suis effondré juste avant d'entrer. Je ne sais pas comment elle a fait, mais elle a réussi à me tirer à l'intérieur.

Appuyé de la hanche contre l'évier, il avait une attitude typiquement masculine. En vrai gentleman, il avait omis de préciser que s'il était épuisé, c'était parce qu'il avait grimpé la pente verglacée en portant Maggie.

Il émit un gloussement.

— Ne t'avise pas de faire ça! Si tu n'es pas là vers midi, je te le ferai payer. Pour notre lune de miel, je choisirai un endroit plus agréable. Comment va Jaimie ? Ce sera la première question qu'elle posera.

Silence.

— Ah bon ? Becca est sûre que ce n'était pas des gaz?

Il rit.

— Je le lui dirai. Bon, dis à Heidi de ne pas s'inquiéter, d'accord ? Ouais. Ici aussi.

Il reposa l'écouteur sur son socle. Maggie remonta les couvertures jusqu'à son menton et s'aperçut que la laine était humide. Cela faisait longtemps qu'elle n'avait pas utilisé le tire-lait. S'ils restaient là jusqu'à midi, que diable allait-elle faire ?

— Tu es réveillée... remarqua Rafe en revenant vers le lit. C'était Ryan. Je l'ai eu juste à temps pour l'empêcher de lancer une équipe de secours. Heureusement, il s'était dit que nous étions restés en ville pour dîner et aller au cinéma, et que nous avions oublié de prévenir Becca. Il n'a commencé à s'inquiéter qu'il y a une heure.

— Quelle heure est-il ?

Il jeta un coup d'oeil à sa montre.

— Minuit et demi. Je n'ai dormi qu'un petit moment... Becca dit que nous avons manqué quelque chose d'important, cet après-midi, reprit-il avec un clin d'oeil. Jaimie a souri et elle jure que ce n'était pas des gaz, mais un vrai sourire. Elle a dit à Ryan qu'il a la fossette Kendrick.

Maggie ne put s'empêcher de sourire elle aussi.

— C'est gentil de leur part de prétendre qu'il est vraiment ton fils.

— Il est mon fils ! S'il finit par me ressembler, ne sois pas surprise. Ça arrive, tu sais. Je connaissais des garçons qui avaient été adoptés. Ils n'étaient pas frères par le sang, mais se comportaient de façon si semblable qu'on aurait pu le croire.

— J'espère qu'il deviendra comme toi.

— Merci, Maggie, dit Rafe en se frottant la mâchoire. C'est sans doute la plus gentille chose qu'on m'ait jamais dite.

— Eh bien, c'est sincère... Oh ! mon bébé me manque déjà.

— Nous serons bientôt à la maison.

Il se passa la main dans les cheveux et regarda longuement Maggie. Puis il inclina la tête et, l'air soucieux, frotta sa botte sur le sol. Lorsqu'il la regarda de nouveau, ce fut avec une expression solennelle.

— Il faut que nous ayons une longue conversation, toi et moi, et le plus tôt sera le mieux.

Maggie acquiesça, bien que cette perspective ne l'enchantât guère.

Il inspira à fond puis relâcha lentement son souffle.

— Tu aimerais sûrement commencer par manger quelque chose et boire un café, mais je veux que deux choses soient dites tout de suite afin de te rassurer. La première est que je t'aime. Si tu me dis que tu te jetais sur Lonnie trois fois par semaine, je t'aimerai quand même, acheva-t-il d'une voix rauque.

Elle lui lança un regard horrifié.

Il haussa les épaules.

— C'est la vérité. À l'exception des souffrances que tu as endurées, je me fiche de ton passé. Quoi que tu me dises et quoi que tu te reproches, ça ne modifiera pas mes sentiments.

Maggie sentit les larmes lui brûler les yeux.

— La deuxième chose que je tiens à dire est qu'à partir de maintenant je fixe une nouvelle règle à notre relation.

— Laquelle ?

— J'ai appris une leçon importante, aujourd'hui. Prétendre qu'un problème n'existe pas ne le résout pas. Au contraire, ça le complique et ce qui n'aurait peut-être été qu'une bricole devient une montagne.

N'ayant aucun argument à lui opposer, elle hocha la tête.

— Dès le début, j'ai compris que Lonnie était le père de Jaimie. Je n'ai pas insisté pour que tu en parles parce que je croyais t'éviter une humiliation. C'était une grosse erreur qui a bien failli te coûter la vie aujourd'hui.

Maggie laissa ses yeux errer sur ses couvertures et garda le silence.

— Eh bien, c'est fini, reprit-il d'un ton ferme. Fini les secrets. On arrête de tourner autour du pot. Et moi j'arrête de supposer ceci ou cela. Quel que soit le sujet. Désormais, nous serons franc l'un envers l'autre à propos de tout. Il arrivera que je te mette mal à l'aise ; c'est inévitable et je te présente d'avance mes excuses. J'ai tendance à parler clairement, et il y a peu de sujets que j'hésite à aborder. Cela dit, j'aime mieux t'embarrasser que te blesser, chérie, ce que j'ai fait tout à l'heure malgré moi. À partir de maintenant, plus rien ne sera tabou. Sache-le.

— Ça ressemble à une menace, remarqua-t-elle en prenant un ton léger.

— C'est un avertissement, corrigea-t-il. Lorsque nous aurons cette conversation, je m'efforcerai de te la rendre facile. Mais il n'y aura plus de secret entre nous, point barre. Alors prépare-toi à ça.

— Tu es en colère...

— Oui, mais pas contre toi. C'est à moi que j'en veux, parce que j'ai laissé le silence s'installer entre nous et que la situation nous a échappé.

— C'est autant ma faute que la tienne.

Il rit doucement.

— Gardons ça pour notre discussion, d'accord Pour le moment, je suis sûr que tu as des soucis plus pressants.

Il désigna une grande boîte vide posée sur le sol côté du lit.

— J'ai trouvé ça en guise de pot de chambre. C n'est pas l'idéal, mais c'est mieux que d'aller patauger dans la neige jusqu'aux toilettes extérieures.

Maggie approuva. Elle avait eu tout son soûl de neige pour la nuit.

— Et... euh... celle-là, sur la table, c'est pour tes autres besoins, ajouta-t-il en regardant la poitrine de Maggie. J'ai des trucs à faire dans l'appentis. Tu seras tranquille. Je frapperai avant d'entrer.

Maggie hocha la tête. Comme il prenait ses vêtements mis à sécher devant la cuisinière, elle jeta un regard à la boîte sur la table. Il n'y avait aucun doute sur ce qu'il voulait dire par « tes autres besoins », mais comment faire sans le tire-lait ?

Un courant d'air glacé envahit la pièce lorsque Rafe sortit. Dès que la porte fut refermée, Maggie se leva et se drapa d'une couverture.

*

Penché sur le générateur, Rafe se traita d'abruti. Elle ignorait manifestement comment procéder ! Il l'avait lu sans peine sur son visage. Et qu'avait-il fait ? Il avait fui.

En principe, discuter des fonctions du corps féminin ne le mettait pas mal à l'aise. La vie dans un ranch vous débarrassait dès le plus jeune âge de toute espèce de fausse pudeur. S'il s'était tu, c'était pour éviter de la choquer, elle.

Pourtant, ne venait-il pas de clamer qu'il préférerait la choquer plutôt que la blesser? Brillant début.

Il prit un chiffon et essuya ses mains souillées de cambouis. Bon, ça suffisait. Elle était sa femme, et ce bébé était le sien. Il serait temps qu'il commence à se comporter en mari et non en étranger poli.

Le corps féminin ne s'accompagnait pas d'un mode d'emploi. Il se rappelait parfaitement que, jeune maman, Susan avait souvent demandé conseil au médecin de famille ou à sa belle-mère qui avait été infirmière : Ceci était-il normal ? Et cela ?

Maggie n'avait personne vers qui se tourner, à part lui.

Il jeta le chiffon et alla frapper à la porte du refuge.

— Entre.

Elle était assise devant la table, une couverture sur les épaules, les jambes du caleçon long retroussé sur les chevilles et de grosses chaussettes aux pieds.

— Tu ne sais pas comment faire ?

Les joues rouges, elle jeta un regard inquiet à la boîte de conserve.

— Eh bien... c'est compliqué.

Il ôta sa veste et s'approcha pour jeter un oeil à la boîte. Elle était quasiment vide.

— Viens ici, chérie, dit-il en approchant la boîte du bord de la table.

— Pourquoi ? demanda-t-elle, l'air soupçonneux.

— N'aie pas peur. Je ne te toucherai même pas. Je vais juste te donner quelques indications.

Elle serra les poings sur sa couverture.

— Oh ce n'est pas nécessaire ! Je peux me débrouiller. Vraiment.

— Maggie, protesta-t-il, ce n'est pas une affaire ! Fais-moi confiance. Je ne te toucherai pas, je te le jure, et tu peux garder la couverture sur toi.

— Comment es-tu au courant ?

— J'ai déjà été marié, tu te souviens ? Un soir, Susan était bouleversée parce qu'elle ne retrouvait pas le tire-lait et que nous devons nous absenter pour la nuit. Il était trop tard pour aller en racheter un, alors maman lui a dit comment s'en passer.

— Elles en ont parlé devant toi ?

— Tu prendrais un air aussi horrifié si elles avaient parlé de poitrine ?

— Non, bien sûr que non.

— Alors ?

— La poitrine, c'est un peu différent.

— Différent de... ?

— D'autres parties du corps.

Il ne put retenir un éclat de rire.

— Tu n'arrives même pas à prononcer le mot.

— Ne dis pas de bêtises. Je l'ai prononcé des centaines de fois.

— Quand ?

Elle haussa les épaules, faisant de son mieux pour éviter le regard de Rafe.

— Je ne sais pas. Des centaines de fois, c'est tout.

— Bien. Dans ce cas, tu peux le répéter.

Il se pencha de côté pour la regarder dans les yeux, ce qui eut pour effet de lui faire détourner la tête. Il se déplaça pour qu'elle ne puisse l'éviter.

— Allons, vas-y ! Lâche-le. Je jure de ne pas m'évanouir.

Elle leva les yeux au ciel.

— En voilà une plaisanterie stupide.

— N'est-ce pas ? Je suis désolé, mais je ne crois pas qu'il nous soit possible de vivre les cinquante prochaines années en prétendant que tu n'as pas de...

Il s'interrompit et soupira.

— Chérie, je suis le type qui va te soutenir quand tu seras malade, et vice versa. Que se passera-t-il si tu souffres d'une infection féminine et que tu as besoin d'aller chez le médecin ? Qu'est-ce que tu diras ? Que tu as des problèmes « là en bas » ? Je risque d'imaginer que tu as un ongle incarné et ne pas comprendre que cette virée en ville est urgente.

— Je peux conduire et aller chez le médecin toute seule. Je ne suis plus une enfant.

Il lui concéda le point d'un hochement de tête.

— L'exemple est mal choisi, mais...

Dieu, qu'il haïssait ce rôle d'inquisiteur ! Pourtant, il devait insister. La boîte était presque vide. Merde ! Quel argument la convaincrait ?

— Une infection vaginale peut rendre les rapports sexuels extrêmement douloureux, inventa-t-il. Sans compter que certaines infections ne s'accompagnent pas tout de suite de symptômes, si bien que l'on contamine son partenaire sans le vouloir. Que feras-tu si je t'ai contaminée ? Tu me donneras des comprimés d'antibiotiques à avaler sans me dire pourquoi ?

— Je ne vois pas le rapport avec...

— Fais-moi confiance, il y a un rapport. Ton corps et tout ce qui le concerne me regarde,

désormais. Tu es ma femme. Je t'aime. Ta santé et ton bien-être sont extrêmement importants pour moi. Peux-tu comprendre ça ?

— Bien sûr, admit-elle d'un ton las.

— Nous sommes coincés dans cette cabane pour une douzaine d'heures. Et tu n'as pas tiré de lait depuis hier matin, il me semble ?

— Non.

— Si tu attends encore, tu risques de gros problèmes. Engorgement, inflammation. Des tas de trucs affreux. Tu as tiré ton lait pendant toute la durée de ta maladie avec l'espoir de te remettre à nourrir Jaimie dès que tu serais guérie. Tu veux prendre le risque de tout fiche en l'air maintenant que ton traitement est terminé, juste par un excès de pudeur ?

— Non.

Elle se leva. Rafe sut qu'il avait gagné la bataille, mais pas la guerre. Il se dit qu'un peu d'humour ne nuirait pas. S'il parvenait à garder un ton décontracté, à plaisanter, à raconter des bêtises, elle arriverait peut-être à se détendre.

— Selon ma mère, c'est plus facile qu'avec un tire-lait, dit-il. D'ailleurs, ensuite, Susan n'a plus voulu utiliser l'instrument. Elle trouvait plus rapide de faire comme ça.

— Si tu le dis...

Rafe la plaça devant la table et se mit derrière elle, les mains en coupe devant sa poitrine.

— Tu prends tes...

Elle lui jeta un regard d'avertissement.

— Tes trucs-machins-choses comme ceci... Eh bien, quoi? Comment veux-tu que je les appelle ? Tes bidules ?

La bouche de Maggie frémit.

— Tu es incorrigible !

— Mais tu m'aimes quand même ? Bon, alors, tu le fais ou tu te contentes de passer par toutes les nuances du rouge ?

Elle se pencha et plaça ses mains très loin de sa poitrine.

— Et maintenant ?

— Ils sont si volumineux que ça, tes trucs-machins-choses ?

Le bruit qu'elle émit ressemblait à un petit rire étouffé. Du moins le supposa-t-il en la voyant rapprocher les mains de son corps.

— Ça y est, dit-il. Maintenant tu masses vers l'avant le dessous de tes seins. Dix fois environ. Doucement, Maggie ! Nous ne sommes pas en train de pétrir du pain, pour l'amour de Dieu.

Un éclat de rire fusa.

— Bien. Maintenant tu rapproches les mains de... comment allons-nous appeler le bout ?

— Le bout, répondit-elle d'une voix frémissant de rire contenu. Tu es comme ça avec tout le monde, ou j'ai de la chance ?

— Tu as de la chance. Tu crois que je ferais l'idiot avec n'importe qui ?

— J'espère que non, sincèrement.

— Raconte cette histoire à Ryan et je te tords le cou. Il me le ressortirait à tout bout de champ.

— Je ne vois pas à quelle occasion je lui en parlerais.

Elle s'était détendue. Il s'en félicita en silence.

— Maintenant, tu presses environ dix fois.

— Neuf fois, ça ne suffit pas ?

Il lui jeta un regard sévère.

— Si tu ne le fais pas sérieusement, c'est moi qui le ferai.

— Touche-moi, et tu es mort !

Il rit.

— Pour une femme qui n'a pas de trucs-machins-choses, tu as un instinct de propriétaire très marqué.

— Je n'ai jamais dit que je n'en avais pas. Je préfère seulement que ça ne se voie pas.

— Eh bien, c'est raté, dit-il en baissant les yeux sur la couverture qui enveloppait Maggie.

— Et ensuite ? fit-elle comme si elle n'avait rien entendu.

Il lui expliqua comment procéder en achevant par :

— Et tâche de ne pas louper la cible. Je vérifierai lorsque je reviendrai.

— Tu vérifieras quoi ?

— La récolte.

Il se pencha pour lui embrasser la joue, qui était si chaude qu'il craignit qu'elle ne s'embrase.

— Des questions ? demanda-t-il.

— Non, répondit-elle en gardant le visage détourné. Je crois que j'y arriverai. Merci...
Quand est-ce que ta mère revient ?

Il rit de nouveau, bien que ce ne soit pas une réaction appropriée.

— Crois-moi, je suis un meilleur confident. Si tu lui demandes conseil, elle en parlera pendant le dîner, et papa et Ryan se croiront priés de donner leur avis. Tu peux compter sur moi pour ne rien dire.

— Ton père et Ryan ? s'exclama-t-elle, horrifiée.

— Dans ma famille, rien n'est tabou. C'est plutôt sympa, en fait... Maggie, c'est idiot d'avoir honte, reprit-il comme elle évitait de nouveau son regard. Comme si je n'avais pas remarqué que tu as des seins ! Tu es bien roulée ; c'est l'une des premières choses que j'ai vues chez toi.

Elle tourna vers lui un regard apeuré.

— Vraiment ?

— Absolument.

— Qu'as-tu remarqué d'autre chez moi ?

Il lui adressa un clin d'oeil.

— Tiens, ça t'intéresse ? Eh bien, des yeux magnifiques. En fait, c'est ça la première chose que j'ai remarquée. J'ai été fait prisonnier dès le premier regard.

— Et ? Qu'est-ce que tu as... aimé d'autre chez moi ?

— Je ne suis pas sûr que tu aies envie de le savoir.

— Mais si.

— Ton merveilleux petit cul, murmura-t-il. Et ces jambes splendides.

Il prit sa veste et se dirigea vers la porte.

— Si tu as un problème, appelle-moi. Je ne serai pas loin.

— Je n'aurai pas besoin de toi, affirma-t-elle.

Domage, se dit Rafe.

Lorsque Rafe revint dans le refuge trente minutes plus tard, Maggie était assise sur le lit. Toujours enveloppée d'une couverture, elle portait à présent un sous-vêtement rouge dont les manches dépassaient.

— Pas de problème ?

Elle fit non de la tête.

— Ne te donne pas le mal de regarder. Je l'ai jeté dans l'évier... Qu'est-ce que tu faisais, dehors ?

Il avait passé les quinze dernières minutes de son exil à grelotter, assis sur le générateur.

— Divers trucs. Je me suis surtout occupé du générateur.

Il pompa un peu d'eau et se lava les mains.

— Ça manquait d'huile, et j'ai dû faire quelques réglages. Il valait mieux le faire tout de suite au cas où nous aurions encore besoin de téléphoner. Le générateur est notre seule source d'énergie.

Il se retourna en s'essuyant les mains. Maggie, paraissait angoissée. Soit la perspective de la conversation la mettait mal à l'aise, soit elle craignait qu'il ne profite de leur isolement pour vouloir faire l'amour.

— Maggie, ce n'est pas parce que tu as dit que l'idée de coucher avec moi ne t'effrayait plus que je vais te sauter dessus.

— J'ai dit ça ? demanda-t-elle en clignant des yeux.

— Oui, tu l'as dit. Dans la voiture. Tu as oublié ?

— J'ai dû le dire, admit-elle en tripotant fébrilement sa couverture.

— Tu regrettes cette déclaration ?

— Non. Pour ainsi dire.

— Pour ainsi dire quoi ? Tu regrettes ?

— Non, je suis pour ainsi dire prête.

Rafe s'assit sur le lit et se prit la tête dans les mains.

— D'accord. Mais, avant tout, nous devons avoir une conversation.

Elle fit oui de la tête.

— Sujet principal : Lonnie. Je veux que tu me dises tout. Plus de secrets, s'il te plaît. En particulier, je voudrais savoir pourquoi tu estimes qu'il ne t'a pas violée. Je sais parfaitement qu'il l'a fait.

Les yeux de Maggie s'assombrirent et son visage perdit toute couleur.

— C'est pour ça que tu te fiches de ce que je t'ai dit ? C'est parce que tu crois que c'est faux ?

Rafe poussa un soupir las.

— Non. Je parlais sérieusement. En ce qui concerne notre mariage, tes relations sexuelles passées n'ont aucune importance. Tu peux avoir baisé avec toute l'équipe de football de Seattle, y compris le coach et le soigneur, franchement je m'en balance. Ça n'a aucune incidence sur mes sentiments, ni sur les tiens. Si je t'interroge sur Lonnie, c'est

uniquement parce que je vois bien que ça te tracasse.

On ne pouvait dire qu'il édulcorait sa pensée, se dit Maggie. Affronter les faits n'allait pas être agréable.

Elle pinça les lèvres et garda le silence un instant. Puis ses yeux s'emplirent de larmes et son menton se mit à trembler.

— Vraiment, tu t'en fiches ? Je veux dire... ce n'était pas n'importe qui. C'était mon beau-père. Comme toi vis-à-vis de Jaimie. C'est tellement affreux... presque incestueux, même si nous ne sommes pas réellement apparentés.

— On ne peut comparer mes sentiments envers Jaimie à l'attitude de Lonnie. J'aime Jaimie, et je doute que Lonnie Boyle soit capable d'aimer quelqu'un d'autre que lui-même. Incestueux, oui. Selon mes critères, ça l'était. Il a enfreint les lois de la décence en posant la main sur toi. Mais c'était son péché, pas le tien... Chérie, reprit-il en soulevant le menton de Maggie, tu es la meilleure chose qui me soit arrivée. C'est *toi* que j'aime, pas ton passé, et je ne suis pas précisément une terre vierge. Tu vas me repousser sous prétexte que j'ai fréquenté d'autres femmes ?

Une larme roula sur la joue de Maggie et, telle une perle sur du satin ivoire, scintilla dans la lumière de la lanterne.

— Non, bien sûr... Tu en as fréquenté beaucoup ? Il étouffa un petit rire.

— Tu me jures de ne pas utiliser ma réponse contre moi ?

Elle acquiesça d'un hochement de tête.

— Alors, la vérité c'est que mon palmarès est très réduit. J'étais très jeune quand j'ai rencontré Susan et, même avant notre mariage, je ne lui ai jamais été infidèle. Après sa mort, je n'ai regardé aucune femme jusqu'à ce que je te rencontre... Je suis quasiment puceau, alors sois douce avec moi.

Elle émit un rire qui s'acheva en sanglot et, avant que Rafe devine ce qu'elle allait faire, elle se jeta sur lui. Le cœur brisé par la façon désespérée dont elle se cramponnait à son cou, il l'étreignit.

— Répète-le-moi, murmura-t-elle. Que ça ne compte pas avec Lonnie.

— Ça n'a pas d'importance. Je t'aime. Rien de ce que tu pourras me dire ne m'empêchera de t'aimer.

— Je n'ai jamais fréquenté l'équipe de Seattle.

Il éclata de rire et glissa la main sur sa nuque. Mon Dieu, comme il l'aimait ! Au point d'en souffrir physiquement.

— Ah bon ? Je ne l'aurais pas deviné.

— Il n'y a eu que Lonnie, murmura-t-elle, et j'ai détesté ça.

Cela non plus n'était pas une surprise.

— Il me faisait toujours mal, et je... je ne l'ai jamais voulu. Jamais, acheva-t-elle en enfouissant le visage contre le cou de Rafe.

— Mais tu le laissais faire ? demanda-t-il prudemment.

Le corps de Maggie se raidit et elle cessa brièvement de respirer.

— Oui, admit-elle enfin. J'avais peur. J'avais si peur... Il devenait fou quand je disais non. Il disait que je lui appartenais. Que j'étais *sienne*.

Le souffle court, elle se recroquevilla contre Rafe et poursuivit :

— Il était si jaloux qu'il m'interdisait de prendre la pilule. Il pensait que si je me sentais en sécurité de ce côté-là, je céderais aux hommes que mon travail me faisait rencontrer, et

l'idée seule le rendait dingue. Je suis allée à son insu chez le médecin pour obtenir une ordonnance et, lorsqu'il s'en est rendu compte, j'ai cru qu'il allait me tuer. Il m'a emmenée près de la rivière, dans un endroit isolé qu'il connaissait, et...

Elle s'interrompit et émit un gémissement rauque.

— Il était tellement furieux qu'il a cherché à m'étrangler. Finalement, je me suis évanouie. Lorsque j'ai repris conscience, il fumait une cigarette, appuyé contre sa voiture. Il a dit que j'avais bien fait de me réveiller parce que, sinon, il me jetait à l'eau. L'idée que j'aurais pu mourir n'avait pas l'air de le tracasser. Il préférerait sans doute que je meure plutôt que de laisser quelqu'un d'autre me toucher. Après ça, je n'ai plus osé prendre quoi que ce soit pour me protéger.

— Et c'est comme ça que Jaimie est arrivé, conclut Rafe en lui caressant les cheveux.

— Oui. J'ai eu de la chance que ça n'arrive pas beaucoup plus tôt. Cela faisait trois ans qu'il avait ajouté une pièce à l'arrière de la maison pour que j'aie une chambre à moi.

— Une chambre à toi ? répéta Rafe sans comprendre ce que cette précision venait faire dans l'histoire.

— Avant, je dormais avec Heidi. Il me regardait bizarrement, mais il ne faisait rien. Ce n'est que quand je me suis installée à l'arrière de la maison, là où personne ne pouvait nous entendre, qu'il a commencé à... me réveiller la nuit.

L'estomac de Rafe fit une embardée. Il resserra les bras autour de Maggie.

— Et, il te réveillait souvent ?

Elle frissonna.

— Oui... Tu es peut-être choqué que je ne me sois pas enfuie, poursuivit-elle après une seconde de silence. Tu penses sans doute que je fais partie de ces gens faibles qui se complaisent dans le rôle de la victime...

Il ferma les yeux.

— Non, Maggie. Tu es l'une des personnes les plus braves que je connaisse. Je crois savoir pourquoi tu es restée.

— Il disait que si je m'en allais, ce serait le tour de Heidi. Qu'elle était presque assez grande pour ça, ajouta-t-elle d'une voix aiguë. J'ai cherché une aide légale, j'ai essayé d'obtenir la garde de ma petite sœur. Mais l'avocat m'a dit que je n'avais aucune chance tant que je ne pourrais pas prouver que Lonnie s'en était pris à elle. Une preuve ! Ils avaient besoin de preuves... C'était ma parole contre la sienne. Il me gardait à la maison lorsque j'avais des bleus. Comment aurais-je pu prouver quoi que ce soit ?

— Alors tu es restée. Tu as accepté les violences afin que Heidi soit en sécurité.

— Après ma visite chez l'avocat, j'ai essayé de partir en emmenant Heidi. Cette fois-là, j'ai pris la voiture. Elle était au nom de maman et Lonnie, mais c'est moi qui payais l'emprunt, aussi ce n'est pas comme si je l'avais volée.

— Que s'est-il passé ?

— Lonnie a déclaré la disparition de sa voiture et les flics m'ont arrêtée. Il est venu nous chercher et nous a ramenées à Prion Il était si furieux que j'ai cru qu'il allait me tuer pour de bon. J'en étais presque à l'espérer.

Ce sentiment, Rafe l'avait éprouvé une fois ou deux.

— Et tu t'es retrouvée à la case départ, avec les visites nocturnes.

— Oui. Si je disais non, il me tabassait. Je ne pouvais pas crier. J'avais peur que maman et Heidi ne m'entendent et ne déboulent dans la chambre. Il les aurait tuées.

Le coeur serré, Rafe ferma les yeux de nouveau. Étant donné les marques qu'il avait vues sur le corps de Maggie, il savait que Lonnie ne retenait pas ses coups.

— Comment as-tu pu t'empêcher de crier?

— Je tirais l'oreiller sur ma figure.

— *Quoi ?*

— Mon oreiller... pour étouffer les bruits que je faisais malgré moi.

L'estomac de Rafe se souleva.

— Et après t'avoir battue, il te violait?

— Non, murmura-t-elle en s'immobilisant. Il s'en allait.

— Il s'en allait ? répéta-t-il sans comprendre.

— Et il revenait. Parfois la même nuit, parfois la suivante. Il disait qu'il n'avait jamais eu à violer une femme et qu'il n'allait pas commencer avec moi. Que j'avais intérêt à me montrer plus accueillante lorsqu'il reviendrait, sans quoi il me corrigerait de nouveau.

Rafe sentait les larmes de Maggie couler sur son cou. Il la berça en lui caressant le dos.

— Et quand il revenait, tu lui cédaï pour éviter d'autres coups.

Ce n'était pas une question. Les images qui se formaient dans la tête de Rafe lui donnaient des envies de meurtre. « Quand il voulait, de la façon qu'il voulait. Tout ce que tu peux imaginer, je l'ai fait », avait-elle dit quelques heures plus tôt. Sur le moment, il n'avait pas compris comment cela pouvait être vrai. À présent, oui. Il la voyait, pressant un oreiller sur sa bouche pour étouffer ses cris... Il avait tout de suite pensé que Lonnie était un malade, mais sans réaliser à quel point.

— Je devais céder à toutes ses exigences, ou alors il me frappait de nouveau. Il menaçait d'aller trouver Heidi si je m'obstinaï à résister. Ce n'était qu'une petite fille ! J'avais follement peur qu'il ne le fasse.

Rafe était horrifié. Peu de choses étaient pires que le viol. Mais rouer de coups une femme, s'en aller et revenir afin de prétendre qu'elle était d'accord ?

Un sanglot rauque échappa à Maggie.

— Oh, chérie... Ne pleure plus ! Ce n'était pas ta faute.

Rafe la reprit dans ses bras et la serra tendrement contre lui en la laissant pleurer jusqu'à ce qu'elle n'ait plus de larmes à répandre et que son corps devienne inerte.

— Je t'aime, petite Maggie, dit-il enfin. Je ne pensais pas que quelque chose pourrait accroître mon amour, mais ton récit l'a fait. Sais-tu seulement que tu es extraordinaire ?

— Extraordinaire ? répéta-t-elle faiblement.

— Extraordinaire. Merveilleuse. Stupéfiante. Que tu sois restée pour Heidi, et que tu n'aies jamais laissé ce salopard te briser... c'est incroyable. Je suis fier de toi. Il s'est efforcé de briser ton courage, de te dépouiller de toute dignité et de te mettre à genoux, et il a perdu.

— Oh, Rafe... dit-elle en serrant les poings. Il a gagné chaque fois.

Le nez dans les cheveux de Maggie, il s'enivra de son parfum auquel s'ajoutait l'odeur du feu de bois.

— Non, chérie, non! Il n'a jamais gagné, pas réellement.

Elle l'étreignit avec une sorte de frénésie.

— Quand je pense aux choses que j'ai faites, j'ai l'impression que des vers de terre grouillent à l'intérieur de moi. C'est une sensation affreuse, ignoble, dont je ne peux pas me laver.

— Maggie... murmura Rafe d'une voix rendue rauque par l'émotion. On ne peut laver ce

genre de choses avec du savon et de l'eau.

— Je sais. J'ai essayé. J'ai frotté jusqu'à m'écorcher. Ça n'a jamais marché.

Les yeux pleins de larmes, il s'allongea sur le lit, entraînant Maggie avec lui, et tira les couvertures sur eux.

— Quand tu seras prête, nous te laverons de ça, toi et moi.

— Avec quoi ?

Il sourit. Ses larmes se mêlaient aux cheveux de Maggie.

— Je connais le traitement. Il n'y a qu'une façon de se débarrasser des mauvais souvenirs, petite Maggie, c'est de s'en fabriquer de beaux.

— Oh, Rafe, j'aimerais pouvoir le croire ! dit-elle d'une voix dans laquelle vibra le désespoir.

— Eh bien, crois-le. Est-ce que je t'ai déjà menti ?

— Non.

— Alors, tu vois ? Ce qui a l'air sale, ou affreux, ou effrayant avec quelqu'un devient magique et parfaitement juste avec la personne qu'on aime, Maggie. Tu m'aimes, non ?

— Oh oui !

— Alors ce sera comme ça pour nous : de la pure magie. Si beau, si bon, si doux qu'il n'y aura plus de place dans ta tête pour de mauvais souvenirs. Ils seront éjectés par les nouveaux et beaux souvenirs.

Elle posa une jambe sur la cuisse de Rafe et se pressa contre lui.

— Alors, faisons-le, dit-elle d'un ton pressant. Faisons-le *maintenant*.

Rafe ne s'attendait pas à ça.

— Maggie... protesta-t-il. Je ne crois pas que ce soit le bon moment.

Elle lui tira doucement les poils de la poitrine.

— Parfois, quand tu dors, murmura-t-elle, je te caresse sans que tu t'en rendes compte et je me demande... comment ce serait.

Il ne fut pas surpris car, contrairement à ce qu'elle pensait, il ne dormait pas et sentait ses doigts parcourir timidement son visage et ses bras.

— Comment ce serait... de faire l'amour, tu veux dire ?

— Oui.

— Eh bien, à ton avis ?

Maggie ne répondit qu'au bout de plusieurs secondes.

— J'espère que ce sera bien. J'aime bien quand tu me touches. Comme en ce moment. C'est bon.

S'apercevant qu'il lui caressait l'épaule à travers son sous-vêtement, il s'arrêta. Puis, se rappelant que ça lui plaisait, il recommença.

— Comme ça ?

— Mmm... Ça me picote la peau.

L'idée qu'elle aimait ça fit que le jean de Rafe se trouva soudain trop petit d'au moins une taille. C'était dangereux. Elle le poussait dans une direction qu'elle n'était peut-être pas prête à suivre tandis que lui l'était *trop*.

— En même temps, j'ai peur, avoua-t-elle. Pas de toi ; ça, c'est fini. Mais peur quand même. Que ce ne soit pas agréable, que ce ne soit peut-être... terrible. Et si je ne t'ai jamais réveillé dans ces moments-là, c'est que j'avais peur de savoir.

— Je te le jure, Maggie : ce sera tout sauf terrible.

— Que disais-tu au sujet de la magie ? demanda-t-elle en se redressant sur un coude pour le regarder dans les yeux. Si tu peux faire de la magie et chasser de moi cette horrible sensation, alors fais-le.

Rafe examina le petit visage ravagé par le chagrin. La trace de ses larmes sillonnait ses joues pâles. Ses yeux étaient gonflés et rouges, son nez rose, et sa bouche... Mon Dieu! Sa bouche réclamait un baiser. Il écarta une boucle noire de sa joue et glissa une main sous sa nuque.

— Chérie, tu es bouleversée. Nous venons de parler de Lonnie. Ces scènes affreuses sont encore fraîches dans ta tête. Je crois que nous devrions attendre une autre occasion.

— Tu ne veux pas de moi ?

Seigneur... Il n'avait jamais éprouvé un tel désir, mais il voulait aussi que le moment soit bien choisi. Que se passerait-il s'il n'arrivait, pas à rendre cette expérience aussi belle qu'il l'avait promis ? S'il la décevait?

— Si, chérie, je te veux. Bien sûr que je te veux ! Plus que je ne peux le dire.

— Je ne veux pas te forcer. Mais c'est comme... comme garder un monstre dans son placard. Tu vois ?

— Un quoi?

— Un monstre dans le placard. Quand tu étais petit, tu n'as jamais eu peur qu'un monstre ne se cache dans le placard de ta chambre ?

Les grands yeux de Maggie reflétaient ses sentiments. Elle voulait visiblement affronter ses démons et, au fond de sa tête, il en faisait partie.

— Je n'ai jamais imaginé qu'il pouvait y avoir un monstre dans mon placard. Par contre, il m'est arrivé de croire que, la nuit, des fantômes se glissaient dans les écuries.

— Comment as-tu réalisé qu'il n'y en avait pas ?

— Un soir, j'ai pris mon sac de couchage et je suis allé dormir dans la sellerie. Le traitement était sévère mais, au lever du soleil, je n'avais plus peur. J'avais douze ans.

— Eh bien moi, quand j'étais enfant, je pensais qu'un monstre se cachait dans mon placard. Nuit après nuit, je fixais la porte en craignant de m'endormir. Finalement, une nuit, je n'ai plus pu le supporter. Je me suis levée et j'ai ouvert la porte. Et devine quoi ? Pas l'ombre d'un monstre ! Je n'ai plus jamais eu peur.

— Maggie, es-tu en train de me dire que je suis un monstre dans ton placard ?

— Non, dit-elle en le regardant bien en face. C'est Lonnie, le monstre. Et toi, tu es la porte que j'ai peur d'ouvrir... Je sais que c'est stupide, admit-elle avec un regard implorant. Je t'en prie, ne le prends pas mal.

Rafe posa un doigt sur les lèvres de Maggie.

— Tu n'as pas à t'expliquer. Je comprends, et ça ne me blesse pas. Il n'y a rien en moi qui ressemble à un monstre ou qui puisse rappeler Lonnie.

— Je le sais. Je te connais depuis quelque temps, maintenant, mais j'ai besoin de me le prouver. Tu vois ? Malheureusement, ce n'est pas aussi simple que de tourner une poignée de porte... D'abord, tu n'en as pas, ajouta-t-elle avec un sourire tremblant.

Il pensa à une chose qu'elle aurait pu empoigner et qui aurait réglé très rapidement l'histoire, mais s'abstint de le lui suggérer. Il la regarda de nouveau. Faire l'amour à une femme effrayée était en soi effrayant.

— Si tu veux vraiment faire l'amour, Maggie, il te suffit de m'embrasser, dit-il. Je me charge de la suite.

À vrai dire, il espérait qu'elle se déroberait, qu'elle déciderait d'attendre un moment plus propice. Au lieu de cela, elle regarda fixement sa bouche et se passa la langue sur les lèvres. Rafe sentit ses tripes se nouer et le feu du désir l'inonder.

— Je n'ai jamais fait ça, murmura-t-elle. Commencer, je veux dire.

Elle pencha la tête d'un côté, puis la redressa et l'inclina de l'autre côté. Après plusieurs faux départs, ses lèvres soyeuses effleurèrent celles de Rafe – si légèrement, si timidement qu'il dut se retenir pour ne pas l'attirer contre lui. Non, surtout pas. Comme elle l'avait dit si justement, il n'était qu'une porte qu'elle devait ouvrir afin de vaincre son démon. Pour cela, il devait la laisser procéder à sa manière et à son propre rythme.

Maggie venait de commencer à embrasser Rafe quand elle réalisa qu'il avait l'intention de rester immobile et de la laisser mener les opérations. L'idée lui parut affolante. C'était une expérience inédite que d'être aux commandes et de savoir que rien n'arriverait sans qu'elle l'ait décidé.

Elle se souvint de ce qu'elle avait éprouvé lorsqu'il l'avait embrassée dans l'avion, cette espèce de griserie qui lui avait donné le vertige. Ce n'était pas ce qu'elle ressentait en cet instant. Trouvant les lèvres de Lonnie répugnantes, elle s'était toujours efforcée de détourner le visage.

Anxieuse de mal faire, elle posa le bout de la langue sur les lèvres de Rafe, en espérant que cela l'inciterait à se charger de la suite. Non. Il lui rendit son baiser, enfin à peu près, mais sans rien entreprendre d'autre. Maggie se sentit terriblement empotée. Qu'était-elle censée faire, maintenant? Le toucher? Le déshabiller? S'il comptait lui laisser les rênes, ils risquaient de rester toute la nuit les lèvres soudées, et c'était tout.

Déçue, elle se redressa pour le regarder dans les yeux. Son regard était étrangement grave. Il la désirait, de toute évidence. Alors pourquoi ne faisait-il rien ?

— Tu as dit que tu prenais la suite, lui rappela-t-elle.

— J'ai changé d'avis, répondit-il. Il vaut mieux que ce soit toi. J'ai peur de te bousculer.

— Peut-être que je préfère qu'on me bouscule...

Le regard de Rafe se remplit de questions.

— La dernière fois que tu m'as embrassée, j'étais quasiment incapable de penser, expliqua-t-elle.

— Ah bon? J'ai eu l'impression que tu étais morte de peur.

— Je l'étais... Ça me... ça me gêne de prendre l'initiative.

Sans prévenir, il écarta le coude sur lequel elle s'appuyait et la fit basculer sur le dos.

— Ça te gêne ? Oh, Maggie, il ne faut pas ! Son regard était redevenu tendre. Il lui embrassa le bout du nez.

— J'ai tellement attendu cet instant que je ne sais quelle partie de ton corps j'ai envie de goûter en premier.

— Ma bouche ? suggéra-t-elle.

Il fit non de la tête en souriant.

— Tu me permets de choisir?

Le coeur de Maggie battait sauvagement. Elle avait espéré qu'il lui ferait tourner la tête en l'embrassant de façon classique avant de l'entraîner dans d'autres aventures.

— Bon, si tu veux.

— Tes oreilles.

— Mes... quoi ?

— Je suis fou de tes oreilles, je ne sais pas pourquoi. J'ai souvent rêvé de les embrasser. Elles ont été responsables de douzaines de douches froides... Mais j'aimerais les admirer un instant avant de les goûter. Aurais-tu la gentillesse de repousser tes cheveux?

— Tu veux... regarder mes oreilles ? C'est une blague ?

— Je suis très sérieux. Tu ne les gardes pas uniquement pour toi, si ?

Comme elle tardait à repousser ses cheveux, il reprit d'un ton faussement sermonneur :

— Maggie, je demande seulement à en embrasser une, pas à violer le conduit auditif.

Elle pouffa de rire.

— S'il te plaît, insista-t-il. Si je n'embrasse pas bientôt une de tes oreilles, je vais attraper une pneumonie à force de prendre des douches froides, je le jure devant Dieu.

Elle sourit et écarta ses cheveux. C'était stupide, mais elle se sentait terriblement embarrassée. Il ne lui demandait pourtant pas de se déshabiller. Il voulait seulement voir son oreille, bon sang ! Levant les yeux, elle vit qu'il fixait le côté de sa tête comme un homme affamé regarderait un buffet bien fourni.

— Voilà l'oreille la plus mignonne que j'aie jamais vue.

Sur ce, il se redressa et s'assit, en s'appuyant dos au mur.

— Venez là, madame Kendrick, dit-il doucement. Maggie lui jeta un regard soupçonneux.

— Viens, reprit-il avec un petit rire. Je veux juste mordiller ton oreille, pas la mâcher.

Comme elle se mettait à genoux, il se tapota les cuisses.

— En voilà des préparatifs compliqués pour un simple baiser sur l'oreille ! marmonna-t-elle d'un ton qu'elle voulait blasé alors qu'elle tremblait intérieurement.

— Un simple baiser? Maggie, Maggie... Un baiser sur l'oreille est un art, et j'en suis passé maître.

Elle le crut.

Après moult tortillements, grommellements et coups de coude, ils parvinrent à s'installer, Maggie à califourchon sur les cuisses musclées de Rafe.

— Je peux te demander quelque chose ? osa-t-elle après un bref silence.

— Vas-y.

— Que trouves-tu de si attirant à mon oreille ?

— Ce que tu vas éprouver lorsque je l'embrasserai, répondit-il avec un sourire malicieux.

Maggie se rappela soudain qu'il lui avait promis la franchise dans tous les domaines.

— Qu'est-ce que je vais éprouver?

— Laisse-moi l'embrasser et tu verras, murmura-t-il en écartant une mèche gênante. Tu connais ça ?

À peine l'eut-il effleurée du bout du doigt, que Maggie eut du mal à réfléchir.

— Noooon...

— Eh bien, mon devoir est de te prévenir que tu vas vivre une expérience... Mon Dieu, que tu sens bon ! reprit-il comme sa bouche s'approchait de la tempe de Maggie.

— Aaaaah? souffla-t-elle tandis qu'il promenait ses lèvres le long de ses cheveux.

— Absolument, répondit-il dans un chuchotement qui excita toutes les extrémités nerveuses de la jeune femme. Le savon, le shampooing et un autre parfum qui t'est personnel.

Elle avait probablement besoin d'une douche, se dit-elle.

— Oh! Maggie, sais-tu seulement quel effet tu me fais ?

Les lèvres de Rafe trouvant l'oreille tant désirée, Maggie lui empoigna les épaules, pour s'y cramponner ou le repousser, elle l'ignorait encore. Des picotements chauds la parcoururent tandis que le souffle de Rafe s'engouffrait dans son conduit auditif. Ils se muèrent en chocs électriques lorsqu'il prit le lobe dans sa bouche et l'asticota de la langue.

Submergée par les sensations, elle ne pouvait plus bouger. Un soupir saccadé lui échappa.

— Oh, Maggie... Maggie... je t'aime tant.

Sa voix semblait résonner en elle. Elle agrippa la chemise de Rafe et inclina la tête pour s'offrir un peu plus à la bouche quémandeuse. Seigneur ! Personne n'avait jamais embrassé l'une de ses oreilles. Elle-même n'y voyait qu'une partie de son corps qu'il fallait nettoyer régulièrement, et voilà qu'elle découvrait qu'une multitude de terminaisons nerveuses la reliaient au corps dans sa totalité.

Elle oublia tout : Lonnie, sa peur des relations sexuelles, même son nom. La bouche de Rafe se déplaça vers le creux sous le lobe que ses dents se mirent à mordiller, et ses lèvres douces, à caresser. Ô mon Dieu! Il éveillait son *désir*. Une chaleur naissait dans son ventre... une chaleur palpitante qui lui donna la chair de poule. Ses orteils se recroquevillèrent dans ses grosses chaussettes.

Tout ça rien qu'en embrassant une oreille ?

Les baisers s'aventurant sur sa gorge, elle rejeta la tête en arrière.

— Oh, Rafe...

Un brusque vertige la saisit ; elle recula un peu, afin de reprendre ses esprits. Il ne tenta pas de la retenir mais la regarda franchement.

— Tu as peur ?

Elle s'aperçut avec surprise qu'il n'en était rien.

— Non, pas vraiment.

— Tu veux arrêter ?

— Non.

Elle baissa les yeux sur sa bouche. Vite, qu'il l'embrasse de nouveau! Voyant qu'il n'en prenait pas l'initiative, elle se rapprocha jusqu'à ce que ses lèvres se retrouvent à quelques centimètres de celles de Rafe. Puis, le coeur battant furieusement, le ventre noué, le souffle court, elle franchit cet espace et pressa la bouche sur la sienne.

Craignant que ce baiser ne s'achève trop vite, Rafe glissa une main derrière la tête de Maggie et prit le contrôle des opérations. Lorsqu'elle sentit sa langue errer sur sa bouche, elle se raidit. Puis, très vite, elle écarta légèrement les lèvres.

Rafe n'eut pas besoin d'un autre encouragement. Douceur... Après avoir attendu cet instant une éternité, il n'était pas déçu. Les paroles d'une vieille chanson lui revinrent à l'esprit, *Des baisers plus doux que le vin*. Il n'y avait pas d'exagération. Maggie était enivrante.

Le désir le frappa, vif et brutal. Il voulait poser les mains sur sa peau satinée, suivre lentement chaque courbe de son corps, téter ses seins. Maggie... C'était plus que du désir : c'était un besoin vital.

Lorsqu'elle pressa contre lui son corps mince qui tremblait de ce qu'il espérait être du désir, il glissa les mains sous son tee-shirt et trouva la peau nue. Ce contact le bouleversa.

Dans un coin de sa tête, une petite alarme retentit. Doucement, doucement... Dieu que c'était difficile, après l'avoir si longtemps désirée ! Leur première fois devait être parfaite. Les mauvaises expériences, elle en avait eu plus que sa part.

Craignant de perdre le contrôle et de l'effrayer, il refoula son désir. Elle le sentit.

— Qu'y a-t-il ?

Il posa les mains sur la taille de Maggie avec un soupir tremblant. Ils s'étaient promis d'être francs l'un avec l'autre, de n'avoir plus de secrets.

— Je meurs de peur, avoua-t-il.

Elle écarquilla les yeux.

— Tu as peur ? De moi ?

— Pour toi. J'ai peur pour toi. Et pour moi. J'ai peur de tout bousiller, de tout faire de travers.

Il prit le visage de Maggie entre ses mains et lui caressa les joues en s'émerveillant de la douceur de sa peau.

— Je t'aime tant, Maggie ! Je veux que ce soit parfait pour toi, et j'ai peur de ne pas y arriver. De tout rater et que tu n'aies plus jamais envie de moi...

Elle se redressa, les fesses calées sur les cuisses de Rafe. Douce torture. Sa chaleur, ses rondeurs sur ses muscles. Refermant les doigts sur ses poignets, elle le regarda longuement sans rien dire. Puis ses yeux s'emplirent de larmes et un sourire tremblant apparut sur ses lèvres.

— J'ai pensé un instant que tu ne me désirais plus.

— Oh si, je te veux! assura-t-il. C'est justement le problème. Je te veux tant que ça me fait peur... J'ai peur de ne plus me contrôler et... je ne veux rien faire qui puisse te rappeler Lonnie, tu comprends ? Le vieux monstre dans le placard qui n'attend que le moment de te sauter dessus.

Elle vit dans ses yeux qu'il avait réellement peur. Il tremblait légèrement. De nervosité, d'angoisse ou de désir contenu, elle l'ignorait et cela n'avait pas d'importance car, de toute façon, cela prouvait qu'il l'aimait vraiment. Elle pensa à toutes les nuits durant lesquelles il l'avait tenue dans ses bras, son désir palpable pressé contre elle. Nuit après nuit, désirant mais ne demandant rien. Et maintenant qu'il pouvait enfin la prendre, il continuait à se retenir ? Cela signifiait plus pour Maggie qu'elle n'aurait pu le dire. En fait, de tout ce qu'il avait dit ou fait pour lui faciliter les choses, cette retenue était ce qui la désarmait le plus.

«Le vieux monstre dans le placard». Ses propres mots. Comme elle avait été cruelle en laissant entendre qu'il y avait peut-être un peu de Lonnie en lui ! Maintenant, il craignait d'être lui-même. Lui, si gentil, si attentionné, le contraire absolu de Lonnie Boyle. Certes, Rafe était grand et costaud. Il incarnait la virilité et la force que Lonnie lui avait appris à redouter. Toutefois, sous cette façade musclée, il y avait un coeur tendre ainsi qu'une immense sensibilité.

Et il l'aimait. Profondément. Ça ne se limitait pas à une attirance physique, pourtant très réelle. Il l'aimait plus que ça, d'une manière qui transcendait le physique et persisterait même si elle lui refusait tout rapport sexuel. Elle pouvait tout arrêter immédiatement, décréter qu'elle n'était pas prête et ne le serait peut-être jamais. Il l'accepterait, elle le voyait dans son regard. Mieux : elle le sentait dans son coeur.

Cette certitude lui procurait un sentiment incroyable. C'était pure folie, bien sûr, mais elle se sentait comme un prisonnier miraculeusement libéré de ses chaînes. Un poids écrasant venait d'être ôté de ses épaules. Une sensation de légèreté enivrante lui faisait tourner la tête. Elle n'avait plus rien à craindre, elle était libre. Rafe l'avait libérée mais, ce faisant, il l'avait liée à lui.

Maggie ne se permit pas d'aller jusqu'au bout de sa pensée. Elle lâcha les poignets de Rafe et retroussa son tee-shirt. Voyant ce qu'elle s'appêtait à faire, il se raidit et pressa plus fermement son visage entre ses paumes.

— Maggie, murmura-t-il, pas de précipitation. Tu es sûre d'être prête ?

— Laisse-moi faire, dit-elle. S'il te plaît.

Il baissa les yeux sur ses seins nus.

— Seigneur ! Tu ne m'as pas entendu ? Je suis au bord de...

Il ferma les yeux, la pomme d'Adam montant et descendant et les tendons du cou saillant.

— Sainte Mère de Dieu...

Maggie se tortilla pour échapper à son emprise et tira le tee-shirt par-dessus la tête. L'air froid l'enveloppa et, aussitôt, elle eut des doutes. Il allait être déçu. La trouver moche, trop ceci, pas assez cela. Ne plus la désirer.

Retenant son souffle, elle attendit sa réaction. Il resta là, adossé au mur, les yeux fermés. Ses tempes se mirent à battre. Elle attendit, attendit. Finalement, elle dut inspirer.

— Tu... tu ne vas pas me... me regarder?

Elle vit un muscle palpiter dans sa joue.

— Tu veux me faire perdre le contrôle ? gronda-t-il. Merde, Maggie, je ne suis pas de bois ! Un regard, et tu vas te retrouver sur le dos.

— Du moment que c'est avec toi.

— Quoi? fit-il en entrouvrant les yeux.

— Tu me tortures ! s'exclama Maggie en riant. S'il te plaît, regarde-moi et qu'on en finisse. Je meurs de peur de ne pas te plaire.

Il ouvrit grand un oeil.

— Jésus, Marie, Joseph !

— Je suis un peu flasque, dit-elle en croisant les bras pour se couvrir.

— Un peu quoi ? s'écria-t-il en ouvrant les deux yeux.

— Euh... flasque. Et j'ai des vergetures. Tu détestes les vergetures, non?

Il chercha son regard comme s'il doutait de son sérieux.

— Tu as peur que je ne... Chérie, ne m'en veux pas, mais j'ai déjà exploré le terrain.

— Ah bon? Quand?

— Au motel, quand tu étais malade.

— Oh... Et... ça t'a plu ?

Le rire de Rafe remonta du fond de ses entrailles et fit tressauter ses épaules.

— Si ça m'a plu ? Je suis là, non ? Maggie, tu es belle. Splendide. Et je n'ai vu aucune vergeture.

— Alors tu n'as pas regardé de bien près. Tu as dû te contenter d'un coup d'oeil furtif, et tu as manqué le pire.

Il soupira.

— Le pire ? Bon, laisse-moi regarder.

Maggie s'obligea à baisser les bras. Rester ainsi sous le regard scrutateur de Rafe fut affreux. Chaque endroit examiné s'embrasait instantanément. Et pourquoi ne disait-il rien ? Elle imagina toutes les pensées affreuses qu'il devait avoir. Par exemple que ses seins faisaient penser à des ballons à moitié dégonflés et que ces vergetures, d'un blanc argenté, étaient vraiment très laides. Ô Dieu! Si elle le dégoûtait, elle en mourrait.

— Eh bien ? demanda-t-elle d'une voix étranglée.

L'air solennel, Rafe ramena son regard sur le visage de Maggie. Il allait sûrement lâcher quelque condamnation définitive.

— Ce sont, sans aucun doute, les plus beaux trucs-machins-choses que j'ai vus de ma vie.

Il l'enlaça et, l'instant suivant, Maggie se retrouva allongée sur le dos, les bras de Rafe plantés de part et d'autre de son buste.

— Tu ne peux pas dire que je ne t'avais pas prévenue... Oh, Maggie, pardonne-moi. Je sais que tu as besoin que j'aïlle lentement, mais...

Elle était surtout contente que les choses démarrent enfin.

— J'ai aussi des vergetures sur le ventre, dit-elle. Et sur les hanches... Pas des grandes. Juste des petites lignes blanches.

— Cela veut-il dire que tu ne porteras pas de Bikini en public ?

L'idée seule la fit frémir.

— Sûrement pas !

— Parfait ! approuva-t-il d'une voix grave dont le grondement parut la traverser. Je tuerai le premier homme qui te regardera deux fois. Tu es à moi, petite Maggie.

Il dessina sur sa gorge un chemin de baisers fiévreux, en savourant le goût de sa peau.

— À moi, répéta-t-il sauvagement.

«Tu es à moi. » Les mots réveillèrent des souvenirs ignobles. Maggie se figea intérieurement puis elle regarda l'homme qui les avait prononcés. La lueur de la lanterne soulignait son profil aux traits décidés. C'était Rafe et non Lonnie. Appartenir à Rafe, oui. Ça, elle le voulait de tout son coeur.

— Je suis tienne, murmura-t-elle.

— Répète-le.

— Je suis tienne, Rafe.

La bouche de Rafe traça une piste de feu sur sa clavicule.

— Si je fais quoi que ce soit qui te déplaît, dis-le. Je te le jure, je m'efforcerai d'arrêter.

Il s'efforcerait? Curieusement, le mot n'effraya pas Maggie. Il ferait de son mieux. Sans garantie de résultat. Il la désirait au point d'en trembler mais, si elle lui demandait d'arrêter, il essaierait de le faire.

— Tu peux ôter ton tee-shirt ? demanda-t-elle en lui caressant les épaules.

Il se redressa et enleva le sous-vêtement, révélant la splendeur de son torse - épaules larges, ventre plat, pectoraux et biceps saillants. Sa peau, souvent exposée au soleil, avait la couleur du caramel et donnait envie d'y planter les dents.

— Il y a autre chose que tu veux que j'enlève ? Fais attention. Je crois à la vertu de l'égalité.

Maggie pouffa de rire.

— Je devrai enlever tout ce que je te demanderai d'ôter?

— Exactement.

Elle feignit de réfléchir.

— Ce n'est pas juste. Tu n'as pas de trucs-machins-choses.

— Dieu merci, fit-il en passant la main sur la toison brune qui recouvrait sa poitrine et dans laquelle elle mourait d'envie de plonger les doigts.

Il se pencha et s'arrêta à quelques centimètres de Maggie. Elle émit un petit cri de surprise. Il sourit et, s'inclinant un peu plus, s'empara de sa bouche tandis que sa poitrine velue la caressait. Elle gémit. Des sensations fusèrent de ses seins et embrasèrent son ventre.

Les lèvres de Rafe se moulèrent doucement aux siennes qu'il lécha avant de les mordiller. Le feu qui couvait en Maggie se mua en incendie. Submergée par les sensations, elle se cramponna à ses épaules.

S'emparant de l'une des mains de Maggie, il entreprit d'embrasser ses doigts, l'un après l'autre, sans la quitter des yeux. Ensuite il descendit sur la paume dont il suivit les lignes, avant de remonter au poignet. Puis au creux du coude. Chaque baiser faisait vibrer une corde dont elle avait jusque-là ignoré l'existence. Elle eut l'impression d'être un instrument délicat aux mains d'un musicien.

Écartant le bras de Maggie, il se mit à la picorer sur le côté. Elle retint son souffle et creusa le ventre. Les cheveux noirs de Rafe effleuraient ses seins qui réclamèrent d'autres attentions. Mon Dieu!

Au lieu de cela, il se dirigea vers le creux très sensible sous l'aisselle. Chatouillée, elle tenta de baisser le bras.

— Oh non ! dit-il en maintenant son poignet. J'en ai trop rêvé. Petite Maggie, enfin mienne, il n'y a pas une parcelle de ton corps que je vais ignorer.

Son aisselle ? Jamais elle n'aurait imaginé que ce puisse être une zone érogène, pas même dans ses rêves les plus débridés, ce dont, d'ailleurs, elle n'abusait pas.

Torture délicieuse.

— Ça chatouille, souffla-t-elle en se tortillant.

Il promena sa langue sur le côté d'un sein et le lécha comme si c'était un cône de crème glacée. Les pointes se dressèrent sans vergogne, attendant les lèvres de Rafe. Il y était presque... La montée du désir engloutit Maggie. Elle se tourna légèrement pour amener un sein plus près de la bouche de Rafe.

Au lieu de faire ce qu'elle attendait, il alla en embrasser le dessous. Ses cheveux titillèrent la chair avide qu'il contournait. Il remonta un peu, mordillant, asticotant. Arrivé au bord de l'aréole, il retourna embrasser le dessous du sein. Maggie en sanglota. Dans le fond de sa tête, elle entendit un écho de la voix de Lonnie : « Supplie-moi. Demande-le-moi. » Chaque fois, elle s'était juré de ne pas céder. Aujourd'hui, la supplique était là, dans sa gorge, prête à jaillir. Et, cette fois, il n'y avait pas de honte. Rien d'avalissant.

— Rafe, embrasse-moi, balbutia-t-elle. S'il te plaît, embrasse-moi là.

Il se rendit compte qu'elle agrippait ses cheveux et se cambrait pour s'offrir d'une façon qu'aucun homme sensé ne pouvait refuser.

Comme il effleurait son sein palpitant de légers coups de langue, elle cria. Il prit enfin la pointe dans sa bouche. Elle émit un sanglot violent qu'il perçut dans tout son corps ; elle était sienne.

Il l'aspirait goulûment et jouait de la langue. Des cris inarticulés le suppliaient de la soulager des affres du désir. Il l'obligea volontiers, tétant, léchant, mordillant.

Elle rua et sanglota. Tout en l'étourdissant des caresses de sa bouche, il la débarrassa de son caleçon long.

Sa main remonta sur la jambe mince, se glissa entre les cuisses, et pivota afin de les écarter de la largeur de la paume. Ses doigts caressèrent le triangle bouclé, séparèrent les plis soyeux et s'introduisirent doucement dans la douceur veloutée de sa féminité. Ils y restèrent une fraction de seconde, ressortirent, rentrèrent de nouveau, sur un rythme lent et insistant.

Secouée de sanglots, Maggie souleva les hanches tandis que Rafe abandonnait un sein pour s'occuper de l'autre. Le téton l'accueillit, enflé et ardent. Entre ses jambes, ses doigts s'étaient brièvement immobilisés. Ressortant, ils caressèrent lentement le nœud de chair vulnérable qui devint instantanément turgide. Il augmenta la pression et l'intensité des caresses.

Le corps de Maggie se raidit soudain, sa respiration s'interrompit. Puis elle émit un cri rauque et ses muscles frémirent. Rafe savoura la sensation de chaude humidité.

Tout en l'apaisant de baisers, il se débattit avec la boucle de son ceinturon et son jean. La fermeture Éclair se coinça. Furieux, il tira violemment dessus. Le tissu se déchira. Enfin dévêtu, il s'agenouilla entre les jambes écartées de Maggie et la pénétra lentement. Elle ouvrit les yeux et gémit.

L'urgence du désir vrillait le ventre de Rafe d'une douleur presque insupportable. Il se retint cependant, déterminé à ne pas jouir avant d'avoir de nouveau emmené Maggie par-dessus bord. Un brouillard rouge tourbillonna devant ses yeux.

— Rafe ! cria-t-elle.

La sentant se resserrer sur lui, il exerça une dernière poussée et bascula en même temps qu'elle.

Un instant plus tard, ils gisaient sur le lit, épuisés et repus. Heureux comme il ne l'avait jamais été, Rafe étreignait Maggie qui reposait, la joue dans le creux de son épaule.

Avait-il atteint son but ? se demanda-t-il vaguement. Un sourire lui vint lorsqu'il se rappela comment Maggie s'était effondrée dans ses bras lorsque le premier orgasme l'avait frappée.

Tout avait-il été parfait ? Probablement pas, mais il s'en était approché.

C'est par l'exercice qu'on arrive à la perfection. Eh bien, pas de problème... Ce fut sa dernière pensée avant de sombrer dans le sommeil.

C'est le pétilllement du feu dans la cuisinière qui réveilla Maggie et la combla d'une sensation de bien-être délicieux. Elle cligna des yeux, distingua vaguement les rayures de l'oreiller sous sa joue puis, se réveillant complètement, prit conscience de la poitrine musclée à laquelle elle était adossée.

Son coeur fit une embardée lorsqu'elle réalisa que l'un de ses seins reposait dans une grande paume. C'était la première fois qu'elle se réveillait nue dans les bras d'un homme. Ne sachant que faire, elle resta immobile, face au mur. Si elle bougeait, elle le réveillerait. Que se passerait-il ensuite ?

— Bonjour, fit la voix grave de Rafe.

Ses longs doigts se recourbèrent sur le sein prisonnier et le pouce en titilla l'extrémité. Un petit papillon battit des ailes dans le ventre de Maggie.

— C'est comme se réveiller avec le ciel dans les bras, murmura-t-il.

La bouche de Rafe se mit à picorer son épaule nue. Cette sensation et la caresse sur son sein effacèrent toute pensée rationnelle de sa tête.

Il lui avait promis de la magie, et c'était bien ce qu'il lui avait donné. Une pure et glorieuse magie qui lui vidait le cerveau de toute pensée raisonnable...

*

Ryan et un employé du ranch arrivèrent au refuge vers 1 h 30. Rafe sortit pour les aider à faire le plein des motoneiges et vérifier leur niveau d'huile. Postée à la fenêtre, Maggie n'avait d'yeux que pour son mari tandis qu'il sortait de l'appentis un gros bidon d'essence. La veste ouverte sur un sous-vêtement moulant, il se déplaçait à grandes enjambées souples. Un bel homme, viril et séduisant.

Ryan et son compagnon proposèrent de partager la même motoneige et de laisser l'autre à Rafe et Maggie. Ils éteignirent la cuisinière, rangèrent le refuge et sortirent.

— Tu as déjà monté un cheval des neiges ? s'enquit Ryan en prenant Maggie par le coude pour l'empêcher de glisser.

Elle regarda la machine et fit non de la tête. Elle avait vu comment, le buste penché en avant, Ryan et son équipier zigzaguaient entre les arbres et semblaient s'envoler au-dessus des fossés. Très peu pour elle.

Rafe enfourcha la motoneige et s'assit à l'avant de la selle pour lui faire de la place derrière lui.

— Vas-y, monte, chérie, dit-il. Et tiens-moi fort par la taille.

Quelle taille ? Bâti d'un bloc, il n'en avait pas. Maggie l'entoura néanmoins de ses bras, mais ses doigts se joignirent à peine.

— Tu es prête ? demanda-t-il en démarrant.

Elle fit oui de la tête. La seconde suivante, elle se cramponnait désespérément à lui

tandis qu'ils surfaient sur la neige glacée.

— Penche-toi en même temps que moi ! cria Rafe en attaquant le premier virage.

Ce qu'elle fit, le coeur au bord des lèvres.

— Tiens-moi fort ! crut-il nécessaire d'ajouter. Ryan les rattrapa et, agitant son Stetson à bout de bras, proposa :

— On fait la course ?

Maggie sentit le dos de Rafe tressauter de rire et elle s'attendit à ce qu'il relève le défi. Au lieu de cela, il garda une vitesse raisonnable et, à sa grande surprise, elle commença à apprécier la promenade au point qu'elle fut déçue en apercevant la route. Ryan et son compagnon avaient déjà mis pied à terre et arboraient une expression d'ennui intense.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? Ces deux dernières années ont fait de toi une poule mouillée ? s'exclama Ryan.

— J'avais un chargement précieux, répondit Rafe en aidant Maggie à descendre de la motoneige. Lance-moi un défi quand je serai seul, et tu verras !

— Ah, le mariage ! Une fois mariés, les hommes ne savent plus s'amuser.

— Jaloux, petit frère ?

— Si je l'étais, tu en serais le dernier informé, répliqua Ryan en jetant un regard malicieux à Maggie. Alors, belle-sœur, que penses-tu des chevaux de neige ?

— C'était très amusant. J'aimerais bien recommencer.

— Vous voulez rentrer tous les deux en motoneige ? demanda Ryan. Allez-y, je ramènerai la voiture.

— Je pense que Maggie a eu assez de sujets d'excitation ces deux derniers jours. Nous allons rentrer en voiture. Tu nous retrouves à la grande maison ?

Ryan regarda sa montre.

— J'ai du boulot. Contrairement à certains flemmards que je connais, je ne peux pas passer mon temps à m'amuser... Ces vacances dont tu m'as parlé me tentent de plus en plus, ajouta-t-il en se tournant vers son frère.

— C'est quand tu veux. Je peux me débrouiller.

— Eh bien, je vais le faire. Une île des tropiques, ça me tente rudement en ce moment.

— À plus, dit Rafe en installant Maggie dans la voiture. Ne travaille pas trop dur. Je prends le reste de la journée.

— Ah, ces jeunes mariés... soupira Ryan d'un air écoeuré. Ils croient que le monde s'arrête de tourner en même temps qu'eux.

C'est avec plaisir que Maggie aperçut le long bâtiment en brique qui se dressait sur la petite colline. La maison... Pour la première fois depuis son mariage, elle se sentit réellement capable d'y passer le reste de sa vie.

Elle se rappela combien cette demeure l'avait intimidée le premier jour. Maintenant, son air familial la rassurait. Si tout se passait bien, Heidi y verrait aussi sa maison et ce serait là que Jaimie grandirait. Il jouerait sur cette colline et courrait à perdre haleine dans les bois environnants, en petit garçon en bonne santé et gâté par la vie.

Si tout se passait bien... C'était ça le problème. Rien n'était garanti dans la vie, hélas !

— Un sou pour tes pensées.

Maggie sursauta. Son mari la regardait avec un air de propriétaire et de familiarité sans doute dû à leur récente intimité.

— Je pensais que c'était vraiment ma maison, dit-elle. Jusqu'à cette nuit, il y avait

toujours dans le fond de ma tête l'idée qu'il me faudrait peut-être en partir un jour.

— Je ne t'aurais jamais demandé de partir, protesta-t-il avec un regard chagriné. J'espère que tu t'en rends compte, maintenant

— Oui, je m'en rends compte. Mais... je ne sais pas comment le dire... parfois mon bonheur me fait peur. Oh, Rafe ! Ce qui nous arrive est magique, exactement comme tu l'avais promis. Et tu sais ce qu'on dit de la magie : elle peut se volatiliser dans un nuage de fumée.

— Lonnie te fait toujours peur?

Malgré tout ce que Rafe avait fait pour la protéger, Maggie dut admettre qu'elle continuait à se sentir en danger.

— Il m'est difficile de croire qu'il est sorti de ma vie... J'ai peur que quelque chose ne survienne et ne me fasse replonger dans l'horreur. C'est idiot, n'est-ce pas ?

— Non, ce n'est pas idiot. Mais je crois sincèrement qu'il n'y a plus de danger. Et si un problème quelconque devait survenir, je le réglerais, comme les autres. Je te promets que ce type ne te fera plus de mal.

Il lui décocha l'un de ses sourires ravageurs.

— Tu peux être heureuse en paix, Maggie. Le ciel ne te tombera pas sur la tête. Cette magie qui nous est échue ne se volatiliser pas dans un nuage de fumée. Je suis réel ; mon amour pour toi est réel. Si tu ne peux croire en rien d'autre, crois au moins en cela.

— J'essaie... Oh, regarde ! On a de la visite. Une voiture était garée à l'endroit où Rafe avait l'habitude de laisser la sienne.

— Ça alors ! s'exclama-t-il en négociant le dernier virage. Je parie que ce sont mes parents. Ryan m'a dit qu'ils avaient acheté une nouvelle Cadillac avant de partir. Je ne les attendais pas avant la semaine prochaine. Ils pensaient ne pas pouvoir être là pour Thanksgiving.

L'estomac de Maggie se serra. Les parents de Rafe? Depuis son mariage, elle redoutait leur retour. À moins qu'ils ne soient des êtres exceptionnels, il était peu probable que le mariage précipité de leur fils aîné les ait enchantés.

— Chérie, tu as l'air morte de peur ! Je t'assure que ni maman ni papa ne mordent.

Maggie lui adressa un regard implorant.

— On ne pourrait pas entrer par une autre porte ? Je ne suis pas présentable. J'aimerais me rafraîchir avant de faire leur connaissance.

— Ne dis pas de bêtises, riposta Rafe en se garant à côté de la Cadillac. Tu es magnifique. Si tu files dans ta chambre sans leur dire bonjour, tu leur feras de la peine. Tu iras te changer quand je vous aurai présentés. Becca leur a sûrement expliqué nos mésaventures ; ils ne s'attendent pas à voir un mannequin en tenue de soirée.

— Et s'ils ne m'aiment pas ? demanda Maggie, la main sur la poignée de sa portière.

— Ils t'aimeront, affirma-t-il en se penchant pour l'embrasser. Détends-toi et sois toi-même, c'est tout.

Avec l'impression de se jeter du haut d'un plongoir, Maggie descendit de voiture. Rafe la rejoignit et, l'enlaçant, marcha à côté d'elle.

— Il faut toujours présenter un front uni.

La cuisine bourdonnait d'activité lorsqu'ils y entrèrent. Le cœur serré par l'anxiété, Maggie se pressa contre Rafe, recherchant le confort de son bras solide.

Becca et une petite dame blonde vêtue d'un pantalon gris et d'un chandail bordeaux

s'affairaient entre la cuisinière et l'évier. Assis dans l'un des rocking-chairs, un homme d'un certain âge portait Jaimie tout en essayant de lire le journal, tâche que le pédalage du bébé et le balancement du fauteuil rendaient compliquée.

Maggie ne put s'empêcher de le dévisager. La ressemblance était frappante : c'était le père de Rafe. Il avait le profil net des Kendrick et, bien qu'il soit assis, on voyait sans peine de qui ses fils tenaient leur stature et leur solide ossature.

Se sentant observé, il leva les yeux et Maggie se retrouva face à un regard bleu-gris très semblable à celui de son mari.

— Annie, les enfants sont enfin là ! annonça-t-il d'une voix de stentor en se levant.

Une feuille de laitue dans les mains, Ann Kendrick se retourna. Ses grands yeux gris s'emplirent de larmes.

— Rafael ! s'exclama-t-elle en lâchant la feuille de salade. Oh, Rafael !

Rafe s'écarta de Maggie juste à temps pour attraper sa mère au vol. En riant, il la souleva et tournoya sur place tandis qu'elle pleurait et riait à la fois.

— Je n'ai jamais été aussi heureuse de voir quelqu'un de ma vie !

— C'est réciproque, assura Rafe en la reposant. Maman, tu m'as tellement manqué ! Je ne vous attendais pas aujourd'hui. Je croyais que papa devait passer un examen médical au début de la semaine prochaine.

— Il a profité d'un rendez-vous annulé. Nous n'avons pas téléphoné pour vous faire la surprise d'être là à temps pour Thanksgiving.

— Et les résultats de l'examen ?

— Il n'a rien qu'un peu de bon sens ne puisse soigner. La douleur dans la poitrine est due à des excès alimentaires. Et devine ce qu'a fait ton père ? Il a fêté la bonne nouvelle en allant manger un steak-frites dans un affreux boui-boui.

— Et en terminant le repas avec une cigarette, je parie, dit Rafe. Plus têtu que lui, ce n'est pas possible. Maman, pourquoi te donnes-tu tant de mal pour lui ?

— Je ne sais pas. J'imagine que je l'aime encore... Oh, Rafael, quelle joie de te voir de retour !

— Je vais rester, maintenant, je te le promets, affirma-t-il en se penchant pour embrasser la joue de sa mère.

— Tu as intérêt !

Elle s'écarta pour laisser la place à son mari. Rafe se retourna et, durant ce qui sembla une éternité, les deux hommes se dévisagèrent sans mot dire. Puis, du même mouvement, ils se rejoignirent et, Jaimie entre eux, s'étreignirent.

— Fais attention à mon petit-fils ! dit Keefe Kendrick. Faudrait pas l'écraser.

— Que penses-tu de lui, papa ? demanda Rafe en reculant pour regarder le bébé. Il est adorable, non ?

— Ta mère jure qu'il est presque aussi beau que moi, aussi je suggère de le garder, répliqua Keefe en souriant.

— En fait, j'ai dit qu'il était plus beau que toi, intervint Ann.

— Ne chipote pas ! s'exclama Keefe qui, passant le bébé à Rafe, se tourna vers Maggie.

Restée sur le seuil de la pièce, elle se sentit clouée sur place par ce regard bleu ardoise auquel rien ne semblait échapper. Le visage indéchiffrable, il s'approcha d'elle.

— Et voici sans doute Maggie, dit-il en la prenant par un coude.

Il lui fit faire quelques pas puis tourna autour d'elle comme il l'aurait fait autour d'une

jument lors d'une vente aux enchères.

— Elle est un peu maigre, fiston.

Maggie jeta un regard horrifié à Rafe qui lui répondit par un clin d'oeil rassurant.

— J'ai essayé de l'engraisser mais, quoi que je lui donne à manger, je n'arrive pas à mettre un peu de chair sur ses os.

— Hmm, fit son père. J'ai le même problème avec ta mère.

Il s'arrêta devant Maggie, lui prit le menton d'une main et lui tourna le visage d'un côté et de l'autre.

— En tout cas, c'est une jolie petite chose. Elle a de beaux traits bien dessinés. Elle vieillira bien. Le seul ennui, c'est que tu devras repousser les autres mecs à la gaffe.

— Pas de problème, répliqua Rafe en riant. Si un type la regarde deux fois, il peut faire sa prière.

— Comment sont ses dents ?

— Elle mord, alors je n'ai pas pu vérifier. Mais je n'ai pas remarqué de cavité lorsqu'elle rit, donc je suppose qu'elle ne me ruinera pas chez le dentiste.

Keefe hocha la tête.

— Elle fera l'affaire, j'approuve ton choix.

— Arrête, Keefe ! gronda Ann. Il fait ça pour vous taquiner, Maggie. Ne faites pas attention à lui.

Keefe pouffa de rire et, avant que Maggie n'ait pu deviner ses intentions, elle se retrouva dans ses bras avec un baiser sonore sur la joue.

— Bienvenue dans la famille, Maggie !

Elle chercha frénétiquement une réponse appropriée, mais le comportement de Keefe Kendrick l'avait tellement sidérée qu'elle resta muette. Laissant un bras sur ses épaules, il la poussa vers sa femme.

— Alors, chérie ? Que penses-tu de notre nouvelle belle-fille ?

Ann s'approcha et prit le visage de Maggie entre ses mains délicates.

— Elle est ravissante, Rafael.

L'instant d'après, Maggie eut droit à une seconde étreinte affectueuse.

— Je suis tellement contente qu'il y ait de nouveau une autre femme dans la famille ! J'ai besoin de tout le soutien possible, avec ces trois grands balourds. Et Jaimie ! J'ai passé l'après-midi à le dorloter. Il est adorable ! Quelle joie d'avoir de nouveau un petit enfant à gâter !

— Il faut que tu excuses mes parents, Maggie, dit Rafe d'une voix où perçait l'amusement. Ils oublient que toutes les familles ne sont pas aussi démonstratives. Ça prendra peut-être du temps, mais tu vas t'habituer.

Maggie sentit ses yeux brûler. Être instantanément acceptée, embrassée, traitée comme la fille de la famille... Mon Dieu! Elle s'aperçut avec horreur qu'elle était sur le point de fondre en larmes.

Le poids du bras de son beau-père sur ses épaules lui rappela son propre père. Elle jeta un regard au visage basané de Keefe. Il lui décocha un sourire si semblable à ceux de Rafe qu'elle ne put s'empêcher de le lui rendre. Il pressa son épaule avec affection.

— Après l'épreuve que vous venez de traverser, vous avez sûrement envie de vous rafraîchir, leur dit Ann en regardant l'horloge de la cuisine. Vous avez une demi-heure avant le dîner. Nous surveillerons Jaimie pendant que vous prendrez une douche.

Maggie éprouvait effectivement le besoin de se laver. Elle regarda le bébé que tenait Rafe.

— Je peux l'emmener. Je suis sûre que tu as envie de passer un moment en tête à tête avec tes parents.

— Ne dites pas de bêtises, protesta Ann avec un sourire. Nous pouvons bavarder tout en surveillant le bébé. Keefe et moi sommes tellement séduits par ce petit bonhomme que chaque minute passée avec lui est un plaisir.

Maggie quémanda du regard l'avis de Rafe. Il l'encouragea d'un léger hochement de tête.

— Eh bien, si vous êtes sûre... J'ai très envie de prendre une douche, c'est vrai.

— Que dirais-tu si je montais son lit ici ? demanda Rafe comme elle s'apprêtait à quitter la pièce. Comme ça, nous pourrons garder Jaimie avec nous pendant la soirée.

Maggie se rappela soudain que le lit à barreaux était dans la voiture.

— Oh... Et le reste ? Ils ne devaient pas tout livrer aujourd'hui ?

— C'est vrai, acquiesça Rafe.

— Tout quoi ? demanda Keefe.

— J'ai failli vider un magasin de puériculture, expliqua Rafe en jetant un regard malicieux à sa femme. Maggie tergiversait à cause des prix qu'elle trouvait excessifs, alors j'ai acheté un exemplaire de tout.

— Tu es malade, fiston ? Quand une femme trouve que c'est trop cher, n'insiste pas ! s'exclama Keefe. En tout cas, mon petit, j'aimerais bien qu'Ann attrape votre maladie... Ta mère est capable de dépenser de l'argent plus vite qu'aucune femme de ma connaissance, reprit-il en se tournant vers son fils. Et tu sais le pire ? Elle me dit ensuite combien elle m'a fait « économiser ». Je n'ai jamais pu comprendre ce raisonnement.

— C'est parce que tu es un homme et que tu ne te sers que de la partie gauche de ton cerveau, répliqua Ann avec un haussement d'épaules. Pour moi, c'est limpide : si j'achète des affaires soldées, je fais des économies.

Amusée par leur badinage, Maggie en avait presque oublié pourquoi elle voulait quitter la pièce.

Lorsqu'elle redescendit une demi-heure plus tard, la cuisine était encombrée du mobilier pour bébé qu'on venait de livrer. Heidi, tout juste rentrée de l'école, examinait tout comme une enfant lâchée dans un magasin de jouets. Rafe et son père ouvraient le carton qui contenait les éléments du lit.

— Pourquoi n'as-tu pas payé un supplément pour qu'on te le monte ? demanda Keefe. On en a pour toute la soirée avant de comprendre comment assembler les morceaux.

— Voyons, papa ! Où serait l'amusement ?

Les deux hommes étalèrent toutes les pièces sur le sol et les regardèrent comme s'il s'agissait de quelque création tombée d'une autre planète.

— Lis le mode d'emploi ! recommanda Ann qui s'affairait devant l'évier. Pour une fois dans ta vie, Keefe.

— On n'en a pas besoin, assura Rafe. C'est plutôt simple, maman. Tu nous prends pour des demeurés ?

— Oh, j'ai déjà entendu ça...

— On s'abstient de critiquer quand on ne distingue pas un tournevis d'une clef à molette, marmonna Keefe.

— Je sais reconnaître une clef à molette, de même que je sais reconnaître un ahuri

quand j'en vois un, répliqua Ann.

Amusée, Maggie embrassa Heidi et toutes deux errèrent au milieu des affaires à la recherche de Jaimie. Repu, il dormait sereinement entre deux couvertures sur le petit matelas du lit. Maggie lui caressa le crâne et se souvint des jours, si proches encore, où la perspective de l'élever seule l'effrayait. Désormais, en plus d'elle-même, il aurait un père, une tante, une nounou, et des grands-parents déjà sous le charme pour veiller sur lui.

— Le dîner est prêt, annonça Ann. Vous pourrez finir d'éparpiller tout ce bazar et perdre les écrous plus tard.

— Nous ne perdons pas d'écrous, dit Rafe.

Ni l'un ni l'autre ne levèrent les yeux, et aucun des deux n'avait daigné déplier le mode d'emploi. Keefe prit une pièce.

— Oui, y a pas plus simple, décréta-t-il avec assurance.

Dix minutes plus tard, les deux hommes n'avaient toujours pas bougé. Les poings sur les hanches, Ann se campa derrière eux.

— Ça ne peut pas attendre ?

N'obtenant aucune réponse, elle alla s'asseoir dans l'un des rocking-chairs et fusilla du regard les dos penchés de son fils et de son mari.

— Vingt secondes, pas plus ! Nous avons une écolière à nourrir et le repas refroidit.

Son ton et son regard convainquirent enfin les mâles Kendrick de reporter à plus tard le montage si simple du lit à barreaux.

Il était 22 h 30 lorsque les parents de Rafe regagnèrent leur cottage de l'autre côté du lac. Ryan, qui était passé faire une visite, décida de rester pour aider son frère à monter le lit d'enfant. Maggie alla installer Jaimie dans le couffin de sa chambre, vérifia que Heidi dormait déjà et décida de prendre un bain chaud. Après son escapade dans les bois, elle avait besoin de quelque chose de plus relaxant que la douche rapide prise avant le dîner.

Elle venait de se plonger dans l'eau délicieusement chaude et fermait les yeux lorsqu'elle entendit la porte s'ouvrir. Tournant la tête, elle vit Rafe entrer.

Sa surprise le fit sourire, et ses yeux gris-bleu brillèrent d'un éclat malicieux lorsqu'elle attrapa une serviette qui ne recouvrit que les endroits essentiels, laissant le reste exposé.

— Je croyais que vous montiez le lit à barreaux.

— On a décidé de se garder un peu d'occupation pour demain soir.

— Tu veux quelque chose ? Je te rejoins dans une minute.

Il s'assit sur une marche, au pied de la baignoire. Comme il retroussait ses manches, elle lui jeta un regard mi-inquiet, mi-interrogateur.

— Tu n'as pas l'air très heureuse de me voir, dit-il. Et, oui, je voudrais quelque chose.

— Oh? Quoi donc?

— Tu sais très bien quoi, répondit-il avec un petit sourire.

La serviette parut rétrécir sous son regard. Maggie tira sur un bord. Rafe se pencha pour voir le renflement visible de l'autre sein et laissa traîner ses doigts sur la surface de l'eau. Maggie frissonna.

— Va m'attendre dans la chambre ; je te rejoins tout de suite.

— Manquer cette occasion ? s'exclama-t-il. Ma mère n'a pas élevé un imbécile. Il n'y a rien de plus délectable qu'une belle femme qui sort du bain, sauf une belle femme encore dans son bain. La peau rosie par la chaleur... couverte de gouttelettes à boire... prête aux baisers. Il faudrait un attelage de chevaux de trait pour me tirer de là.

— Oh...

— Chérie, ne sois pas nerveuse, ajouta-t-il avec un rire chaud qui l'enveloppa comme une étreinte.

Plus facile à dire qu'à faire ! Maggie n'avait jamais pris de bain en présence d'un homme. Sa peau brûlait comme si l'eau était électrifiée.

— Je ne suis pas nerveuse.

Oubliant la serviette, elle agita la main.

— Pas du tout, poursuivit-elle. C'est ton regard fixe qui me trouble.

Elle se hâta de remettre la serviette en place.

— Pardon. C'est plus fort que moi. Tu es aussi jolie qu'un lever de soleil, un coucher de soleil et tout ce qu'il y a entre les deux.

Il ramassa de l'eau dans sa main et la déversa sur la poitrine de Maggie. Le bord de la serviette qu'elle ne maintenait pas s'écarta. Elle la saisit des deux mains, laissant visibles les régions intimes de son corps. C'était l'occasion que Rafe attendait. Avant que Maggie n'ait pu deviner ses intentions, il posa la main sur le triangle de boucles sombres.

— Qu'est-ce que tu fais ? s'écria-t-elle en lui attrapant le poignet.

— Je t'aide à tout cacher. Tu n'as pas trop de tes deux mains pour te battre avec la serviette.

Ses longs doigts se replièrent et exercèrent une légère pression. Maggie sursauta.

— Je suis un gentil garçon, serviable et tout, non ?

Elle serra son poignet. Une onde brûlante lui creusa le ventre tandis qu'il appuyait sur la zone sensible avant de relâcher la pression. La gorge nouée, elle parvint à retenir un gémissement. Il passa sa main libre sous sa tête et la souleva légèrement pour s'emparer de sa bouche.

La tête de Maggie se mit à tourner. Oubliant complètement la serviette, elle agrippa la chemise de Rafe. Dans un coin éloigné de sa conscience, son propre comportement la choquait mais rompre le contact de leurs bouches lui était aussi impossible que s'arrêter de respirer.

La main de Rafe se glissa sous ses genoux et il la sortit de l'eau. Aveuglée, Maggie cligna des yeux tandis qu'ils quittaient la lumière vive de la salle de bains pour entrer dans la pénombre de la chambre.

— Je vais tout mouiller, protesta-t-elle lorsqu'il la déposa sur le lit.

— Quelle importance ?

Il se débarrassa de ses vêtements. La seconde suivante, il la rejoignait.

Maggie aurait juré qu'elle ne pourrait rien éprouver de plus intense que ce qu'elle avait découvert la nuit dernière. Erreur. La magie était de retour.

*

Beaucoup plus tard, elle se réveilla et vit Rafe penché sur elle avec Jaimie dans les bras. Il avait remis son jean mais son torse nu luisait dans le clair de lune. Elle bâilla et s'étira.

— Il a faim ?

— Oui, je crois.

Comme pour confirmer cette supposition, Jaimie se mit à geindre en se tortillant.

— Va faire un petit tour à la salle de bains, suggéra Rafe. Il y a deux jours que tu as arrêté ton traitement. Plus de biberons pour cet enfant.

Maggie s'apprêta à s'asseoir puis, réalisant qu'elle était nue, elle attrapa la chemise de Rafe qui traînait à côté du lit.

— Tu as peur que je ne voie quelque chose que j'ai déjà vu ? demanda-t-il en riant.

— Peut-être que tu es blasé, mais pas moi.

— En ce qui te concerne, je suis loin d'être blasé, crois-moi.

Appuyant le bébé contre son épaule, il se mit à marcher de long en large pendant que Maggie allait à la salle de bains.

— Grouille-toi, maman, dit-il comme elle revenait. Ce garçon se prépare à nous offrir un vrai, hurlement, je l'entends monter de ses petits poumons.

Maggie tapota un oreiller et s'installa. Après avoir pris le bébé, elle regarda Rafe. Au lieu de s'éloigner comme elle l'espérait, il s'assit sur le lit à côté d'elle. Jaimie gigota et poussa un cri de fureur.

— Tu ferais mieux de le nourrir. Il est en train de se mettre en colère. Le caractère Kendrick est contagieux.

Maggie déboutonna un peu sa chemise, espérant parvenir à cacher son sein. Lorsqu'elle tenta d'allaiter Jaimie, il détourna la tête et se remit à crier.

— Il veut son biberon, constata-t-elle tristement tout en essayant de nouveau de l'allaiter.

Jaimie n'en cria que plus fort.

— Il a oublié, c'est tout, dit Rafe.

Il prit la tête du bébé par en dessous et la tourna vers le sein de sa mère. Lorsque l'enfant eut reçu une goutte de lait sur la bouche, ses cris s'interrompirent. Il se lécha les lèvres puis se mit à téter avec ardeur.

— Tu vois ? fit Rafe en riant. Ce n'est pas de l'enthousiasme, ça ?

Maggie sourit et s'installa confortablement contre la poitrine de son mari. Baissant les yeux sur la jeune femme et le bébé, Rafe sentit la joie emplir son coeur. C'était en cela que consistait l'amour, dans le partage de ces moments de bonheur, se dit-il tout en caressant le crâne duveteux du nourrisson.

— Merci, murmura-t-il.

Elle tourna vers lui son regard lumineux. Dans le clair de lune, on aurait dit un ange aux boucles sombres.

— De quoi ?

— D'avoir mis de côté ta pudeur pour me laisser rester, dit-il en l'embrassant sur le nez.

Elle soupira et appuya la joue sur l'épaule de Rafe.

— L'image est idyllique, non ? Nous trois comme ça...

— Parce que la réalité l'est.

Une fois le bébé endormi, Rafe lui fit de nouveau l'amour, plus lentement cette fois, et avec une infinie tendresse. Ce fut la fin parfaite d'une journée parfaite.

*

De bonne heure le lendemain matin, Maggie entra dans le bureau, Jaimie dans les bras. Rafe parlait au téléphone tout en marchant de long en large. Prenant appui sur la table, elle écouta la conversation qui, elle le comprit tout de suite, concernait la garde de Heidi.

— Si c'est ce qu'il faut, eh bien, faisons-le, dit Rafe. Je veux qu'il n'y ait aucune chance que Boyle nous la reprenne. Il est tout à fait capable de convaincre Helen de porter plainte, et là, nous serions dans le pétrin.

Il se retourna et sourit à Maggie.

— La moitié tout de suite ? Non. Pas plus du quart. Si on lui donne trop d'un coup, il nous échappera. Ce salaud n'est pas fiable.

Le coeur de Maggie se serra. Rafe proposait de nouveau de l'argent à Lonnie... Depuis leur rencontre, elle n'avait été qu'un drain posé sur son compte en banque.

— Dis-lui un quart tout de suite, un autre quand Helen aura signé les papiers et le reste quand j'aurai tous les documents en main. Maggie a beau être la soeur aînée et plus capable juridiquement que la mère, je suis en train d'essayer d'acheter un enfant, tu comprends ?

C'est-à-dire que, s'il refuse, je ne pourrai pas le traîner en justice.

Il écouta un instant, les yeux au plafond, avec un air de grande frustration.

— Eh bien, nous cracherons. Oui, tu as raison. Ça ne m'étonnerait pas qu'on doive en passer par là... Je sais, reprit-il en hochant la tête. Mais, d'un autre côté, qu'y a-t-il de plus important, l'enfant ou l'argent ? Ça ne se discute pas.

Rafe s'excusa d'avoir appelé le jour de Thanksgiving, marmonna un bref adieu et éteignit son portable.

— C'est dans la poche, dit-il avec un sourire. Jameson a parlé avec Lonnie hier soir. Notre seul souci, c'est ta mère. Il faut qu'il la persuade de signer les papiers.

— Tu donnes encore de l'argent à Lonnie ? Pour obtenir la garde de Heidi ? Quand as-tu décidé ça ?

— J'ai appelé Jameson hier juste après notre retour, pendant que tu étais sous la douche... Je pensais te le dire après le dîner, en guise de cadeau pour notre premier Thanksgiving ensemble.

— Qu'est-ce qui t'a soudain poussé à...

— Toi. Ce que tu m'as raconté dans le refuge. Je pensais que ce salopard avait des limites, comme tout le monde. Je sais maintenant qu'il n'en est rien et je ne dormirai plus du sommeil du juste tant que je le saurai capable de nous reprendre Heidi... Cet homme est un psychopathe, ajouta-t-il avec une grimace de dégoût.

— Je regrette que cela te coûte encore de l'argent, dit Maggie dont la gorge se nouait.

— J'en ai les moyens.

— Merci infiniment, Rafe.

— Ne me remercie pas. Il s'agit de ta sœur. Et je n'ai pas oublié que, ces deux dernières semaines, le ranch a économisé des milliers de dollars grâce à tes talents de comptable. Lorsque Heidi sera en âge d'aller à l'université, tu auras payé deux fois ses études... J'ai l'impression qu'elle se plaît ici, non ?

— Oh oui... Maman risque de refuser de signer les papiers. Elle est lente et influençable, mais elle nous aime vraiment, Heidi et moi. Elle va vouloir récupérer sa petite fille.

— J'y ai pensé, dit-il en l'embrassant sur la joue. Mais Lonnie saura la convaincre qu'elle agit au mieux pour son enfant.

— Combien lui as-tu proposé ? demanda-t-elle tout en redoutant la réponse.

— Quelle importance ? fit-il en écartant la couverture pour embrasser son fils assoupi. On ne peut chiffrer le bonheur d'un enfant, et encore moins sa vie. À quel moment peut-on dire que le prix est trop élevé ? Je veux la mettre à l'abri et je le ferai, quitte à ce que ça me coûte tout ce que je possède et que je doive demander à ma famille de m'aider.

Il était sincère, Maggie le savait et cette preuve d'amour la comblait de joie. Elle devait aussi remercier Dieu que la situation financière de Rafe lui permette d'être aussi généreux.

— Tu ne sauras jamais combien je suis heureuse que Heidi soit ici, à l'abri de Lonnie. Nous avons beaucoup de chance, elle et moi.

— C'est moi, le veinard, dit-il en passant un bras autour des épaules de Maggie. Et bientôt, nous aurons la garde définitive de ta sœur, je te le garantis.

— J'ai confiance, approuva-t-elle. Y a-t-il jamais eu quelque chose que tu aurais désiré en vain ? Il lui jeta un regard soupçonneux.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Que je me vante ? Maggie pouffa de rire.

— Tu as tendance à tout prendre en main, y compris la vie des gens. Et dès que tu as pris

ta décision, tu es extrêmement déterminé et pressé d'arriver à tes fins. Je ne m'en plains d'ailleurs pas.

Une lueur malicieuse éclaira le regard de Rafe.

— Heureusement, car maintenant que je t'ai sous la main, je ne vais pas te lâcher. Tu es à moi, trésor. Chaque centimètre carré de ta petite personne m'appartient... Prenons le petit déjeuner au lit ce matin, ajouta-t-il après avoir jeté un oeil sur le bébé endormi.

— Comment? s'exclama-t-elle en riant. Mais nous sommes déjà levés et habillés !

— Et alors ? Ce qu'on peut mettre, on peut l'enlever, non ?

— J'ai déjà pris mon petit déjeuner.

— Pas moi, et ce n'est pas des œufs brouillés de Becca que j'ai envie. Je pense à quelque chose de spécial pour le jour de Thanksgiving.

Il lui décrivit à l'oreille ce qu'il désirait avec des détails si précis qu'elle devint rouge comme une tomate.

— Oh ! je ne pourrais pas. Ça ne se fait pas. C'est... indécent.

— Splendide ! répliqua-t-il.

— Scandaleux, je dirais.

— Fantastique, insista-t-il. Tu auras l'impression d'être morte et au paradis.

Les genoux de Maggie flageolèrent.

— Nous avons fait trois fois l'amour cette nuit.

— Et alors ?

— Tu tireras les rideaux ?

— Sûrement pas.

— S'il te plaît...

— Tu y tiens vraiment ?

— Oui !

— Tu négocies âprement, Maggie Kendrick, mais je suis prêt à quelques concessions.

*

Aimer Rafe, en être aimée... Une baguette magique avait touché sa vie, exactement comme il l'avait promis, et si à certains moments Maggie redoutait de voir son bonheur partir en fumée, elle gardait ses craintes pour elle. Tant que Lonnie Boyle respirerait, il représenterait une réelle menace mais cela signifiait-il qu'elle devait le laisser gâcher son bonheur?

Non, certainement pas. Maggie l'écarta fermement de ses pensées et s'appliqua à devenir une bonne épouse. Les jours suivants, elle s'installa vraiment au ranch et commença à s'y sentir chez elle. Rafe et sa famille l'y aidèrent. Dès le lendemain de leur rencontre, Keefe la pria de l'appeler « papa » et, lorsqu'elle oubliait de le faire, il la reprenait gentiment. Si cette requête était venue de quelqu'un d'autre, Maggie aurait refusé. Or, il était aussi difficile de résister à Keefe Kendrick qu'à son fils aîné. Lorsqu'il arrivait dans la maison, Maggie avait l'impression qu'un gros grizzly affectueux débarquait et, invariablement, elle se retrouvait prisonnière de son étreinte.

— Comment va ma fille chérie, ce matin ? demandait-il.

Maggie comprit vite que la réponse standard « bien » ne suffisait pas. Comment allait

Jaimie? Est-ce que son grand dadais de fils la traitait comme elle le méritait? Quels étaient ses projets pour la journée ? Avait-elle passé une bonne nuit ? Avait-on des nouvelles au sujet de la garde de Heidi ? Il l'accablait de questions auxquelles il voulait des réponses détaillées et, à la grande surprise de Maggie, il écoutait avec l'attention qu'on accorde à la personne la plus importante du monde.

Bien que moins accaparante, Ann Kendrick n'en était pas moins aimante. Elle traitait Jaimie comme s'il était réellement son petit-fils et, à peine arrivée, le prenait pour l'embrasser et le bercer. La décoration de la nursery piqua son intérêt et elle passait des heures à feuilleter des magazines et à donner son avis.

— Pourquoi n'irais-tu pas en ville acheter du papier peint et de la peinture ? dit-elle à Maggie un matin. Je surveillerai Jaimie et, à ton retour, nous nous mettrons au travail.

— Je crois que Rafe veut le faire faire.

— Où serait le plaisir? protesta Ann avec un froncement de sourcils.

Maggie était bien de cet avis, mais chaque fois qu'elle disait à Rafe qu'elle allait peindre et poser le papier elle-même, il s'y opposait en disant qu'il avait les moyens d'embaucher un artisan.

— Rafe ne veut pas que je le fasse, tenta-t-elle d'expliquer. Et je ne peux pas vraiment le lui reprocher. Si j'ai déjà fait de la peinture, je n'ai jamais posé de papier peint. Je ferais sans doute un affreux bazar.

— Quelle idée ! s'exclama Ann qui, assise dans l'un des rocking-chairs, berçait Jaimie. Je suis très bonne en peinture et en papier peint. Va chercher le carnet de chèques de Rafe et cours acheter tout ce qu'il nous faut. Je m'occupe de Jaimie.

Encouragée par l'enthousiasme de sa belle-mère, Maggie détacha un chèque qu'elle apporta à Rafe pour qu'il le signe. Lorsqu'elle le trouva avec son père dans la sellerie, son courage vacilla.

— Euh... Rafe ?

Assis sur une balle de paille, il réparait un étrier.

— Oui, chérie ?

Son regard tomba sur le chèque qu'elle tenait.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un chèque pour tirer cinq cents dollars. Tu veux bien me le signer et me prêter les clefs de ta voiture ?

— Cinq cents dollars ? Pour quoi faire ? demanda-t-il en se levant.

— Pour acheter de la peinture et du papier peint pour la nursery.

— Je suis désolé, chérie. J'ai oublié de te dire que j'ai appelé un artisan. Il doit passer cet après-midi.

Maggie imagina le regard que lui décocherait Ann si elle cédait.

— Rafe, il se trouve que j'ai envie de le faire moi-même. Ta mère m'a dit qu'elle m'aiderait.

— Oh merde... marmonna Keefe entre ses dents.

— Maman? Elle est incapable de peindre. Elle en met partout, sur son arrière-train, sur ses cheveux, sur tout ce qui se trouve à sa portée. Crois-moi, il vaut mieux ne pas la lâcher dans la nursery avec un rouleau.

L'instinct poussait Maggie à céder, mais Ann l'attendait.

— Elle dit qu'elle est très bonne en peinture et en papier peint.

— Oh ! là là !... soupira Keefe.

Rafe repoussa son Stetson pour jeter un regard sévère à sa femme.

— Ça ne peut pas attendre deux jours ? Une équipe de véritables professionnels va venir et ce sera fait avant que tu aies le temps de dire ouf.

— J'ai envie de le faire moi-même.

— J'ai du boulot, Maggie. Je n'ai vraiment pas le temps de t'aider.

— Je ne te demande pas de m'aider.

— Ouille ouille ouille...: fit Keefe.

Rafe sortit un stylo de sa poche de poitrine, appuya le chèque contre le mur et le signa.

— Il faut que je mette ton nom sur le libellé du compte. Je n'aime pas te savoir en train de te promener avec une grosse somme en liquide. Ce n'est pas prudent... Maman t'accompagne ?

— Non, elle va garder Jaimie.

— Alors qui t'emmène ?

— Je vais conduire.

— Quoi ?

Maggie avala sa salive.

— Je te rappelle que j'ai mon permis de conduire.

— Oui, mais tu ne connais pas le pays. Crystal est une grande ville.

— J'y suis déjà allée plusieurs fois. Je trouverai mon chemin sans problème, insista Maggie en tendant la main. Les clefs, s'il te plaît.

Rafe jeta un coup d'oeil à son père.

— Je serai de retour dans deux heures, papa.

— Non ! s'exclama-t-elle.

Il la regarda avec ahurissement.

— Ce n'est pas une affaire, Maggie. Je t'emmène en ville, c'est tout.

— C'est une affaire ! riposta-t-elle en redressant les épaules. Tu me traites comme une enfant, et une enfant pas trop dégourdie, en plus.

— Ce n'est pas ça, protesta-t-il. Mais tu n'as jamais tenu le volant sur ce trajet. Tu pourrais te perdre.

— Je t'appellerai sur ton portable si ça arrive, mais franchement c'est peu probable.

— Il faut que j'aille à la banque de toute façon pour rectifier le libellé du compte et que tu puisses faire des chèques toi-même.

— Tu le feras une autre fois. Aujourd'hui, je veux y aller seule. Il faudra bien que je me lance un jour ou l'autre, non ? Pourquoi pas maintenant ?

Il sortit les clefs de sa poche de jean et les lui tendit avec réticence. Puis il la suivit jusqu'à la Ford comme un chien bien dressé.

— Il reste de l'essence ?

Maggie mit le contact.

— Les trois quarts du réservoir, répondit-elle. Il se pencha pour lire les indications du tableau de bord.

— Tu sais utiliser le téléphone de voiture ? Maggie examina les boutons.

— Ça a l'air plutôt simple.

— Tu t'es déjà servi de ce genre d'appareil ?

— Tu t'es bien débrouillé la première fois que tu l'as utilisé, non ?

Il soupira et gratta sa botte sur le gravier enneigé.

— Pas la peine de te mettre en colère. Ce n'est pas un crime de m'inquiéter pour toi.

— Non, c'est très gentil. Mais j'ai vingt-quatre ans. Tu te souviens ?

— Et tu as été élevée dans une ville grande comme un mouchoir de poche.

— Tu exagères.

— À peine.

Rafe était toujours planté au milieu de l'allée, les yeux fixés sur la voiture, lorsque Maggie disparut.

*

Peu après que Maggie et Ann eurent ouvert le premier bidon de peinture cet après-midi-là, Rafe et Keefe entrèrent comme par magie dans la nursery Rafe se pencha pour regarder la peinture.

— C'est bien la couleur que tu voulais ?

— C'est un jaune ravissant, dit Ann.

— Tu as secoué le bidon? demanda Rafe en remontant ses manches.

— Mieux vaut remuer, dit Keefe en faisant de même.

Une minute plus tard, les deux hommes commençaient à peindre la nursery. Ann revint de la cuisine peu après, toujours élégante et bien coiffée, une tasse de café à la main.

— Tu vois, murmura-t-elle à Maggie. Je t'avais dit que j'étais une experte et qu'en un rien de temps la nursery serait décorée.

*

Le bras de Rafe sur ses épaules, Maggie suivait des yeux les feux arrière de la Cadillac. Elle soupira. Heidi avait sauté de joie quand ses « grands-parents » l'avaient invitée à dormir chez eux. Et pas seulement à dormir, on pouvait en être sûr.

— Fatiguée ? demanda Rafe.

— La peinture, c'est du gros boulot.

— Et ma mère, c'est quelqu'un, non ? Elle savait depuis le début que nous finirions par le faire.

— Je la trouve merveilleuse. J'aimerais...

— Quoi donc ?

Elle haussa les épaules.

— Quand je suis avec elle, ma mère à moi me manque. Pas telle qu'elle est aujourd'hui, mais telle qu'elle était avant de tomber malade. C'était une femme vive et amusante qui faisait toujours rire mon père. Dès qu'il rentrait le soir, il la cherchait dans la maison et ne cessait de la taquiner. Elle réagissait au quart de tour, et ils ne rataient aucune occasion de s'embrasser quand ils se croyaient seuls.

Rafe s'immobilisa, les lèvres pressées sur les cheveux de Maggie.

— Je suis désolé, murmura-t-il. Je comprends que tu souffres de la voir handicapée. Mais tout ce que tu as à faire, c'est de l'aimer telle qu'elle est aujourd'hui.

— Tu crois qu'elle pourrait venir vivre ici un jour ?

— Elle vous aime, Heidi et toi. C'est une possibilité.

— Elle te rendrait fou... Elle est incapable de se fixer sur quoi que ce soit et un rien la panique. Par exemple si on oublie de noter sur la liste des courses quelque chose qui manque dans la maison. À la voir, on pourrait croire que c'est la fin du monde.

— Ça doit la frustrer de perdre la mémoire.

— Je le suppose.

— Elle ne me rendra pas fou, assura-t-il. C'est toi qui me rends fou.

— Moi ?

— Je n'ai pas pu te quitter des yeux de tout l'après-midi. Je ne peux pas me rassasier de toi, Maggie. Jaimie dort. Viens faire l'amour...

Elle lui jeta un regard ébahi.

— Que pensera Becca si nous disparaissions comme ça ? demanda-t-elle en regardant par la porte ouverte de la cuisine le large dos de la gouvernante qui préparait le dîner. Elle va se demander ce que nous fabriquons.

— Elle se le demandera mais elle ne le saura pas. La maison est grande. Nous serons tranquilles dans la chambre... Je t'en prie, Maggie. J'en ai besoin.

Son souffle chaud caressait ses cheveux, éveillant son imagination.

Elle s'appuya contre lui, ce qui valait une réponse affirmative. Rafe s'apprêtait à l'entraîner vers la chambre lorsque le téléphone sonna.

— Merde ! C'est sans doute pour moi... Ne te ravise pas, j'en ai pour une minute.

Il courut décrocher.

— Résidence Kendrick.

Les yeux mi-clos, Maggie ne pensait plus qu'à ce qui l'attendait. Seigneur, qu'elle était heureuse ! Au point de se pincer parfois pour s'assurer qu'elle ne rêvait pas.

— Helen ? C'est vous ?

Entendant le nom de sa mère, Maggie rejoignit Rafe. Le son étouffé d'une voix féminine lui parvint.

— Calmez-vous, Helen. Recommencez depuis le début. Lonnie a fait quoi ?

Il écouta un instant puis posa la main sur l'appareil.

— Elle dit que Lonnie l'a quittée. Elle est bouleversée.

Maggie s'inquiéta, non pas du départ de Lonnie mais de la santé de sa mère à qui le médecin avait déconseillé toute émotion.

— Écris l'adresse de ta mère et le nom de son médecin, chuchota-t-il à Maggie avant de reprendre à voix haute : Je suis sûr qu'il va revenir, Helen. Calmez-vous. Quand est-il parti ?... Je vois. Et son message ne donne pas d'explication ?

Maggie chercha frénétiquement un stylo, qu'elle finit par trouver entre les pages du répertoire téléphonique. Elle arracha une page et griffonna en hâte l'adresse de la maison de son enfance et les coordonnées du médecin de sa mère.

Plaquant de nouveau la main sur l'appareil, Rafe murmura :

— Elle a cru que Lonnie dormait. Ces derniers temps, il veillait toute la nuit et ne se couchait qu'au petit matin, dans ta chambre. Quand elle est allée lui annoncer que le repas était prêt, elle a trouvé le lit vide et un papier sur l'oreiller, disant qu'il partait.

— Seigneur, son coeur ! Elle pourrait avoir un malaise. Il n'y a plus personne à la maison pour appeler de l'aide.

— Garde-la au téléphone, dit-il en lui passant l'appareil. Je vais appeler son médecin sur une autre ligne et lui faire envoyer une ambulance.

Maggie hocha la tête.

— Maman? Maman, c'est Maggie. Non, ne pleure pas ! Lonnie va revenir. Il a dû s'énerver pour une chose ou une autre... Tu sais qu'il t'aime, se força-t-elle à dire.

— Il dit que non ! gémit sa mère. Oh ! Maggie, qu'est-ce que je vais devenir, maintenant que je suis toute seule ?

Sa mère se comportait comme une enfant abandonnée et terrifiée. Maggie ferma les yeux, regrettant d'être aussi loin.

— Tu ne seras pas seule longtemps, maman. Tu sais bien que je ne te laisserai pas là-bas toute seule.

— Tu vas venir ? J'ai besoin de toi, Maggie. J'ai peur ! Il fait sombre. Tu sais que je ne peux pas dormir, si je suis seule quand il fait nuit.

Combien de temps lui faudrait-il pour aller à Prior ? se demanda Maggie.

Interrompant les préparatifs du dîner, Becca vint l'entourer d'un bras potelé, lui offrant un réconfort silencieux.

— Maman, écoute-moi. Rafe est en train d'appeler ton médecin et quelqu'un va venir. Tout va s'arranger. Et je serai avec toi dès que possible.

— Oh, Maggie, comment a-t-il pu me quitter ? Maggie imaginait sans peine le regard effrayé et confus de sa mère.

— Je suis sûre qu'il va revenir bientôt. Je ne sais pas pourquoi il est parti, mais il va reprendre ses esprits.

C'est avec une sensation de nausée que Maggie proférait ces mensonges. Lonnie n'avait jamais rien fait sans l'avoir au préalable calculé. Il avait quitté sa mère parce qu'il n'y avait plus rien d'intéressant à lui soutirer. Maintenant qu'il allait toucher le jackpot et que ses jeunes proies étaient hors d'atteinte, pourquoi serait-il resté auprès d'une vieille femme handicapée ?

« Il ne se couchait qu'au petit matin, dans ta chambre », avait dit Rafe. L'estomac de Maggie se souleva. Lonnie était obsédé par elle, et elle était contente qu'il soit parti. Contente, oui ! À condition que ces émotions ne tuent pas sa mère.

— Je t'en prie, maman, cesse de pleurer. Je vais rester au téléphone jusqu'à l'arrivée de ton médecin, ou d'une ambulance. Ensuite, Rafe et moi viendrons dès que possible.

Maggie n'écoutait que d'une oreille les balbutiements et les sanglots de sa mère. En fait, elle tentait de capter les bruits en arrière-fond. Une éternité s'écoula, lui sembla-t-il, avant que la sirène d'une ambulance ne lui parvienne.

— Il y a une ambulance ! cria Helen.

— Tout va bien, maman. Rafe a appelé ton médecin. Je te l'ai dit, tu te souviens ? C'est lui, qui t'envoie l'ambulance.

— Mais je ne suis pas malade !

— Je sais. C'est juste une précaution. On 'va sans doute te faire une piqûre pour t'aider à te dé tendre. Continue à me parler pendant que tu ouvres la porte.

Des voix masculines se firent entendre, puis il y eut un bruit sec, signalant que Helen avait lâché l'écouteur. Craignant que sa mère ne se soit évanouie, Maggie sentit ses genoux

flageoler. Lorsqu'elle réentendit la voix de sa mère parlant à quelqu'un, son soulagement fut tel qu'elle faillit pleurer.

— Allô ? fit une voix masculine. Qui est à l'appareil ?

— Sa fille, dans l'Oregon. Vous êtes infirmier

L'homme dit que oui et affirma que Helen était bouleversée mais apparemment en bonne santé.

Rafe revint dans la cuisine. Maggie lui jeta un regard affolé. Il prit le téléphone et échangea quelques mots avec l'infirmier.

— Ils lui font une piqûre, expliqua-t-il à Maggie. Ses signes vitaux sont bons. Pour le moment, ça va. Il écouta encore une seconde puis raccrocha.

— Ils l'emmènent à l'hôpital. Ils la garderont en observation jusqu'à notre arrivée.

Il la prit dans ses bras. Sa force et sa chaleur réconfortèrent Maggie qui s'appuya contre lui.

— Oh, Rafe, comment a-t-il pu faire quelque chose d'aussi cruel ?

— Regarde au-delà de cet incident. En partant, il a libéré ta mère. Nous pouvons la ramener ici et, bien qu'elle soit très malheureuse en ce moment, c'est beaucoup mieux pour elle.

— Combien de temps cela prendra-t-il d'aller la chercher ?

— Je vais appeler Ryan. Il faut qu'il fasse une révision du Cessna avant le décollage... Nous y serons sans doute au milieu de la nuit, dit-il après avoir regardé sa montre, et nous pourrons la voir demain matin.

Maggie ferma les yeux.

— Ne m'en veux pas, mais j'ai peur qu'il n'y ait quelque chose de pourri dans le royaume de Danemark, reprit Rafe. Ce n'est pas normal que Lonnie ait fichu le camp comme ça. Lorsque l'avocat lui a parlé; la veille de Thanksgiving, il chipotait et essayait de faire monter les enchères, mais l'arrangement lui convenait. Je ne comprends pas qu'il ait pris, le large avant d'avoir empoché le pognon...

— Oui, c'est étonnant, dit Maggie. Mais c'est l'état de ma mère qui me tracasse vraiment.

— Je sais, et tu ne vas pas aimer ce que je vais suggérer.

— Tu penses que je ne devrais pas y aller ? demanda-t-elle en le regardant.

— Exactement. Ça te ferait franchir la frontière de l'Idaho, et j'ai un mauvais pressentiment. Imagine que ce soit une ruse de Lonnie pour te ramener dans un État où il a les moyens d'agir contre toi. Il a peut-être tout organisé pour qu'on t'arrête et qu'on t'accuse de kidnapping, ou de je ne sais quoi d'autre. À moins qu'il ne nous attende à l'aéroport avec les papiers d'adoption, les flics et son notaire pourri et ne cherche à reprendre Jaimie.

— Pourtant, il faut que j'aille réconforter maman... Il la serra contre lui.

— Je vais appeler Mark et voir ce qu'il en pense. S'il dit que ce n'est pas prudent, eh bien, il faudra te résigner. Je peux me débrouiller avec ta mère. Nous nous sommes déjà vus et nous avons beaucoup parlé au téléphone. Ce n'est pas comme si j'étais un inconnu. Si son état de santé le permet, nous serons de retour demain dans la journée. Si le médecin estime qu'elle ne peut pas prendre l'avion, je louerai une voiture. De toute façon, il n'y a pas de problème. Elle est dans de bonnes mains, maintenant. Elle est en observation à l'hôpital, et on lui a donné un sédatif. Son cœur ne risque plus de lâcher.

Maggie pria pour qu'il ait raison tandis qu'il composait le numéro de Mark. Avant même que Rafe n'ait raccroché, elle avait compris aux quelques mots entendus le résultat du coup

de fil.

— Il pense que ce n'est pas raisonnable que j'y aille, n'est-ce pas ?

— Exactement. Ici, dans l'Oregon, tu es protégée par la frontière. Il faudrait que Lonnie obtienne ton extradition pour te poursuivre. Seulement si tu retournes dans l'Idaho... Il est censé avoir remboursé les parents adoptifs et ceux-ci ne devraient plus pouvoir réclamer Jaimie, mais tu sais mieux que moi qui est Lonnie. Bref, la prudence exige que Jaimie et toi restiez ici.

— Ça ira. Je n'aurai qu'une journée à attendre, dit Maggie. Maman t'aime bien, elle me l'a dit. Elle se sentira mieux dès qu'elle verra un grand type costaud venir à son secours. À mon avis, si elle a épousé Lonnie, c'était uniquement parce que papa lui manquait trop.

— Autant chercher du réconfort auprès d'un serpent à sonnette... Bon, je vais appeler mes parents et leur demander de venir te tenir compagnie.

— Ce n'est pas nécessaire. Ça va gâcher la soirée de Heidi, et je serai très bien avec Becca.

— Je serai plus rassuré si papa est là. Ce serait idiot de prendre des risques, et il y a quand même un truc qui pue dans cette histoire... Si Boyle avait l'idée de débouler ici pendant que papa garde le fort, il maudirait le jour de sa naissance. Mon père a beau avoir soixante ans, il est en très bonne forme. Il n'en ferait qu'une bouchée.

— Moi aussi, je me sentirais mieux si ton père était là, intervint Becca. Mieux vaut prévenir que guérir, c'est toujours ce que je dis. Dis-lui qu'il ne perdra rien au change : je vais lui préparer un bon dîner.

Rafe passa deux coups de fil, le premier à ses parents, le second à Ryan.

— Je vais fourrer quelques vêtements dans un sac. Ryan arrive tout de suite. Maman et papa prennent de quoi rester quelques jours, juste au cas où ça me prendrait plus longtemps. Ils seront là dans une heure tout au plus.

Maggie se força à sourire.

— Je suis sûre que Becca et moi ne risquons rien d'ici là.

Rafe l'embrassa.

— J'en suis sûr aussi, sinon je ne parterais pas avant leur arrivée.

Maggie regarda tristement la voiture de Rafe s'éloigner. Elle aurait tant aimé l'accompagner ! Sa mère avait besoin d'elle. Rester ici était de toute évidence plus raisonnable, mais son coeur la pressait de jeter au vent toute prudence.

Juste avant de partir, il avait déposé un baiser dans la paume de Maggie en lui repliant les doigts dessus. Elle sera le poing.

— Vos beaux-parents seront bientôt là, dit Becca. Et Rafael sera de retour demain. Ne prenez pas cet air sinistre.

Maggie eut honte.

— Vous avez raison. Je trouve que ma mère se comporte comme une petite fille, et quand Rafe s'absente vingt-quatre heures, je fais comme elle.

— Ce n'est pas la même chose. Vous êtes inquiète pour votre mère, c'est normal. Mais Rafael va s'occuper d'elle et la remettre d'aplomb en un rien de temps.

— Oui...

Maggie se souvint de la façon dont, dès leur première rencontre, le prince charmant déguisé en clochard l'avait réconfortée avant de ramasser les débris de son univers pour en faire un rêve magique.

— Vous avez parfaitement raison, Becca. Avec Rafe, tout va s'arranger.

— Je vais faire le lit de la chambre d'amis. Vous pouvez sortir des steaks du congélateur et les mettre à décongeler dans le micro-ondes ?

Maggie s'écarta de la fenêtre. Pas question de se conduire comme sa mère et de s'effondrer dès que son homme s'éloignait ! Rafe ne s'absentait que pour aller secourir Helen. En attendant son retour, elle serait la femme qu'il méritait et assumerait ses tâches, qui consistaient dans l'immédiat à préparer le dîner.

Comme elle réglait le micro-ondes, elle se rappela que le plat préféré de Rafe était justement un steak accompagné de pommes de terre au four. Dommage qu'il ne soit pas là pour en profiter ce soir !

— Si tu cries, je te fais exploser la tête.

Le doigt sur le bouton du four, Maggie se figea. Lonnie ! Un objet froid se pressait contre son oreille. Le canon d'un revolver, comprit-elle aussitôt.

— Lonnie ?

— Lonnie ? répéta-t-il en singeant son ton apeuré. Espèce de petite garce ! Tu croyais m'avoir échappé, avec ton richard de cow-boy ? Que j'm'écraserais en échange d'un peu de pognon ?

Il la frappa du canon de son arme.

— Ben tu t'es gourée. Tu m'appartiens, poupée, et ton cow-boy n'est qu'un abruti. Il m'a déjà donné du fric. Un tas de fric. Et ça va nous permettre de dégager, toi et moi. On va aller là où il pourra jamais nous trouver. Au bout du monde. Juste toi, moi et le moutard. Si tu m'obéis pas, la cervelle du moutard va décorer les murs.

Il la poussa de nouveau de son arme ; Maggie se mordit la lèvre et s'efforça de garder son équilibre. Becca. Elle était un peu plus loin dans le couloir. Peut-être allait-elle entendre

la voix de Lonnie et appeler à l'aide...

— Allons chercher Junior. Il faut qu'on s'tire d'ici avant que ton beau-papa arrive... Tu savais pas que j'le savais, hein ? dit-il en riant.

Depuis combien de temps était-il dans la maison, à entendre tout ce qui se disait ? Mon Dieu! Réfléchis ! s'exhorta-t-elle. Elle devait gagner du temps, le retenir ici. Dès que le père de Rafe serait là, tout s'arrangerait. Lonnie était un lâche, avait dit Rafe. « Les hommes de ce genre ne s'en prennent qu'à plus faible qu'eux. La peur des autres les fait jouir. »

Les jambes en coton, Maggie se dirigea vers sa chambre. Jaimie. Ô Dieu! Sa cervelle décorant les murs. L'image que ces mots suggéraient lui souleva l'estomac. Son bébé. Son doux et précieux bébé. Lonnie irait-il jusqu'à le tuer ? Jaimie était quand même sa propre chair !

Elle entra dans sa chambre et s'approcha du couffin dans lequel dormait le bébé.

— Ramasse tout ce qu'il te faut. On reviendra pas. Maggie enfourna rapidement des affaires dans le grand sac que Rafe avait acheté.

— Prends ton permis de conduire. Tu seras mon chauffeur pendant que j'garderai le revolver braqué sur Jaimie. Un faux mouvement, et c'est fini pour lui.

— Je l'ai sur moi, répondit-elle d'une voix tremblante en montrant la poche arrière de son jean. Pourquoi fais-tu ça, Lonnie ? J'aime Rafe. Tu as vraiment envie d'une femme qui ne veut pas de toi ?

Il éclata d'un rire dément.

— Oh, tu voudras d'moi, poupée ! Tu m'supplieras à genoux. On n'aura plus ta mère dans les pattes, alors j'pourrai te prendre chaque fois que j'en aurai envie. Et t'en auras envie aussi. T'as pigé ? Sinon j'tuerai l'gamin.

Il pointa son arme sur la porte.

— Allez, remue-toi. N'espère pas nous retarder jusqu'à l'arrivée du beau-papa. J'tirerai sur lui et sur toute personne qui se mettra en travers d'notre chemin.

Maggie se rappela avoir lu un jour que même les fous avaient leurs limites. Pourvu que ce soit vrai, et que Lonnie ne soit pas assez fou pour tuer quelqu'un de sang-froid.

Elle savait qu'elle ne pouvait compter là-dessus. Le sac qui heurtait sa jambe à chaque pas lui rappelait la nuit où elle avait fui cet homme. Le bébé dans les bras, elle sortit de la chambre et suivit le couloir vers la cuisine.

— Ça y est, dit Becca qui émergeait au même moment de la chambre d'invités. Tout est prêt.

Apercevant Lonnie derrière Maggie, elle écarquilla les yeux.

— Lonnie, non ! cria Maggie qui du coin de l'oeil vit l'arme viser la gouvernante.

La détonation l'assourdit complètement. L'air ahuri, Becca porta les mains à sa poitrine et bascula sur le côté. Elle heurta le mur et s'effondra sur la moquette. Une tache rouge s'élargit sur le côté droit de sa blouse. Du sang. Sur le mur. Sur le sol. Partout.

— Ô mon Dieu... Lonnie ! Ô Seigneur ! s'écria Maggie en se précipitant vers la gouvernante. Lonnie la retint par les cheveux.

— Ça va être son tour, dit-il en désignant du revolver le bébé qu'elle tenait. Marche ou il est mort.

Horrifiée, Maggie enjamba le corps de Becca. Ce n'était pas vrai ! C'était un terrible cauchemar. Rafe n'était pas parti ; Becca n'était pas morte ; Lonnie n'était pas là. C'était simplement la pire de ses peurs revenant hanter ses rêves. À tout moment, elle allait se

réveiller dans les bras de Rafe.

La suite se déroula comme dans un brouillard. Ils traversèrent la cuisine, puis l'atrium, et sortirent dans le froid glacé de la nuit.

Lonnie avait laissé sa voiture de location dans les bois et s'était approché du ranch en suivant une piste que Ryan et Rafe avaient tracée en récupérant le bois qui avait échappé à un feu de forêt. Maggie eut l'impression que cette marche durait une éternité. Aucune main ne lui tenait le coude pour l'empêcher de glisser sur la glace. Elle était seule.

Seule avec un monstre.

*

Les lumières du tableau de bord éclairaient d'un vert fantomatique le cockpit. Incapable de se débarrasser du sentiment qu'il n'aurait pas dû quitter Maggie, Rafe regardait fixement devant lui. Pour une raison inconnue, il ne cessait de se rappeler le cauchemar dans lequel Lonnie ricanait méchamment juste avant que le véhicule ne bascule dans le vide. L'image lui glaçait le sang et il pria pour qu'il ne s'agisse pas d'une prémonition.

— Un sou pour tes pensées, dit Ryan en enclenchant le pilote automatique.

— Je suis inquiet pour Maggie et les enfants. Quelque chose me dit que je n'aurais pas dû les quitter.

— C'est pour ça que tu as appelé les parents, non? Papa y est, maintenant. Quoi qu'il arrive, il saura y faire face. Et tu sais quoi, Rafe ?

— Non, mais je sens que tu vas me le dire.

— Oui. Je pense que Maggie a beaucoup plus de cran que tu ne lui en attribues. Sans compter que je ne vois pas pourquoi tout irait de travers. Cela dit, s'il devait arriver quoi que ce soit, je suis sûr qu'elle nous surprendrait par son courage.

— Crois-moi, personne sur terre n'attribue plus de courage à Maggie que moi. C'est une femme solide, et ce n'est pas parce que je m'inquiète que je doute de ses capacités. Seulement, elle a eu son compte d'épreuves ; je ne veux plus qu'elle ait à affronter Boyle. Elle se sentait si impuissante, coincée à vie sans issue de secours... Quelle que soit sa vie, ces souvenirs affreux l'affecteront jusqu'à la fin de ses jours.

— Elle n'était pas impuissante : elle pouvait partir et aller dans un refuge pour femmes maltraitées.

— En abandonnant Heidi ? Arrête !

— Je ne dis pas qu'elle a eu tort de rester, mais il y a une différence entre être impuissante et décider de se sacrifier pour autrui.

— C'est vrai, dit Rafe en se passant la main sur le visage. Je ne devrais pas tant m'inquiéter. Si quelque chose survenait, elle serait capable d'y faire face très bien sans moi. J'ai quand même un pressentiment... On ne peut pas faire confiance à ce fumier de Boyle. Quand j'ai décidé d'aller chercher Helen, je me suis d'abord demandé si ce n'était pas une ruse afin de m'éloigner pour qu'il puisse s'emparer de Maggie et des enfants.

Ryan lui jeta un coup d'oeil.

— Merde... Tu le crois vraiment cinglé à ce point?

— Pour être cinglé, il l'est.

Ryan garda le silence un instant.

— De toute façon, reprit-il, il faut bien que quelqu'un aille chercher la mère de Maggie. J'y serais volontiers allé tout seul, mais elle ne me connaît pas.

— Je sais. Merci de ta proposition.

— En tout cas, papa est là et ce qu'il ne pourra pas faire, maman s'en chargera.

Rafe pouffa de rire.

— Là, tu as raison. À propos de femme décidée, je trouve qu'elle devient chaque jour un peu plus tonique. Elle asticote papa pour le plaisir.

— Il a l'air d'aimer ça. Tu sais ce qu'il m'a dit, juste avant leur départ pour la Floride ? Que faire l'amour était si bon qu'il craignait de crever au lit. «Une rudement bonne façon de partir», il a ajouté.

Rafe rugit de rire.

— Mon Dieu, quel bonhomme ! On n'est pas censé dire ce genre de choses à son fils, voyons ! Parfois, nos vieux nous sidèrent... enfin, tu vois de quoi je parle.

— Surtout maman. C'est... ça tient du sacrilège, plus ou moins.

La radio émit un bruit de friture qui les fit s'interrompre. Ryan régla l'appareil et la voix de leur père leur parvint.

— Faut que vous rentriez, les gars. On a un problème ici.

Rafe eut l'impression que son sang se figeait dans ses veines.

*

Les mains glacées, Maggie tenait le volant. Les phares éclairaient les lignes blanches qui semblaient se ruer vers la voiture à une vitesse étourdissante. Elle avait beau s'efforcer de réfléchir, la peur empêchait toute pensée logique de se former.

Assis de travers sur le siège du passager, Lonnie visait la banquette arrière sur laquelle Jaimie était couché. Le monstre connaissait son point faible. En menaçant la vie de son enfant, il détenait un pouvoir absolu sur elle.

«Il joue sur la peur. Il en tire son pouvoir. » La voix de Rafe scandait ces mots dans la tête de Maggie. « Boyle est une brute et un lâche. Les individus de ce genre ne s'en prennent qu'à plus faible qu'eux. La peur des autres les fait jouir. Ils en tirent leur pouvoir. »

Eh bien, il devait être excité, maintenant, car Maggie était terrorisée. Elle ne cessait de revoir Becca s'écroulant dans le couloir, la poitrine en sang. Cet homme était fou. Complètement fou. Si elle faisait seulement mine de ne pas lui obéir, il tuerait Jaimie sans la moindre hésitation.

En cet instant, Maggie aurait donné tout ce qu'elle possédait pour éloigner son fils. Lonnie ne serait pas si sûr de lui s'ils étaient tous les deux seuls, et elle n'aurait pas peur de le défier.

L'idée la frappa. Lonnie était dément, mais pas stupide. Il ne cessait de menacer Jaimie... Or, s'il le tuait, il n'aurait plus de moyen de pression.

« Boyle est une brute et un lâche. »

« C'est la peur des autres qui le fait jouir. Il en tire son pouvoir. »

Les propos de Rafe tournaient dans sa tête. Elle s'efforça de se calmer. Réfléchis !

Chasse la peur, reprends tes esprits. Réfléchis ! Il fallait qu'elle trouve un moyen d'écarter son fils, de le mettre à l'abri.

Elle se rappela l'histoire d'une femme que son kidnappeur avait obligée à tenir le volant. Gardant son calme, elle avait appuyé sur la pédale de frein de façon que les feux émettent un SOS. Non, ce n'était pas possible. Lonnie s'en rendrait compte. Elle devait garder la tête froide et trouver autre chose.

Un panneau bleu annonça une aire de repos. Un peu plus loin, des lumières éclairaient un parking et une maisonnette auprès de laquelle stationnaient plusieurs voitures et trois camions. Une boule de terreur se forma dans la gorge de Maggie qui ralentit.

— Qu'est-ce que tu fous ?

— Il faut que j'aille aux toilettes.

— Foutaises ! Tu peux t'accroupir sur le bas-côté. On va pas s'arrêter au milieu de tous ces gens.

Maggie se força à rire.

— Réfléchis, Lonnie ! Tu veux que je m'arrête sur le bas-côté avec toute cette circulation ? C'est le meilleur moyen d'attirer l'attention. Il faut que j'y aille. Je n'en ai pas pour longtemps.

— Accélère ! cria-t-il. On s'arrête pas, j'ai dit. Cherche pas à me rouler, fillette. Ce gosse, j'm'en fous. Tirer dessus ou l'regarder, pour moi c'est pareil.

Freinant toujours, Maggie emprunta la voie d'accès menant à l'aire de repos.

— Ce gosse, tu ferais mieux de lui accorder plus de prix, Lonnie Boyle. C'est ton seul atout.

Elle jeta un regard meurtrier à son beau-père.

— Vas-y, Lonnie. Tire dessus ! Sans lui, je n'aurai plus rien à perdre. Rien ! Tu m'as compris ? Tu veux que je me jette à tes genoux, crétin ? Alors, tue mon enfant et tu pourras dire au revoir à tes projets fumeux ! Je te combattrai jusqu'à mon dernier souffle, et dès que tu tourneras le dos, tu seras un homme mort. Pigé ?

*

Rafe se redressa sur son siège. « Maggie et le bébé sont partis. Becca a été abattue. Je pense que son salopard de beau-père se cachait dans la maison », avait dit Keefe Kendrick.

— Grouille-toi, nom de Dieu ! cria-t-il à Ryan. Tu ne peux pas aller plus vite ?

Ryan soupira.

— Il y a des procédures à respecter avant d'atterrir. Tu veux que les parents viennent ramasser nos morceaux ? Calme-toi, pour l'amour de Dieu ! Tu ne seras d'aucune aide à Maggie, ni à personne, dans cet état.

Rafe planta les coudes sur ses genoux et se cacha le visage dans les mains.

— Doux Jésus, je n'aurais jamais dû la laisser ! Je sentais qu'il y avait un piège... Pourquoi est-ce que je n'ai pas suivi mon instinct qui me disait de rester ? Le salopard ! Mon Dieu, Ryan, c'est un fou ! Il a tiré sur Becca ! Et il a Maggie et le bébé avec lui !

— Ils vont s'en tirer, dit Ryan d'une voix étranglée. Tiens bon, frangin, ajouta-t-il en tendant le bras pour serrer l'épaule de Rafe.

— Je ne peux pas les perdre, s'écria Rafe avec rage. Cette fois-ci, je me tirerai une balle dans la tête. Je le jure devant Dieu. Je ne peux pas revivre ça. Oh, Jésus ! Maggie ! Je lui avais promis qu'il ne remettrait plus jamais la main sur elle. Je le lui avais promis !

— Ils sont sans doute en train de rouler. Il ne lui fera rien avant d'être arrivé à sa destination. Papa a appelé les flics. Un avis de recherche va être envoyé à toutes les patrouilles. On va les retrouver, Rafe. Aie la foi. Tu as déjà perdu une famille. La foudre ne frappe pas deux fois au même endroit.

« La magie peut se volatiliser dans un nuage de fumée », avait dit Maggie. Il s'était moqué de ses craintes. Seigneur ! Quelle arrogance de sa part ! Susan aussi avait deviné qu'elle ne vivrait pas longtemps quand elle l'avait imploré une nuit près du lac. « Donne-moi ta parole que tu trouveras quelqu'un d'autre à aimer si jamais il m'arrive quelque chose. Tu n'es pas fait pour vivre seul. » Comme un crétin, il avait ri. Peu après elle était morte. Et à présent, Maggie, son ange, le cadeau magique que lui octroyait de nouveau le ciel, se volatilisait dans un nuage de fumée. Elle avait pressenti que leur bonheur était précaire... Au lieu de tenir compte de l'avertissement, il lui avait tapoté la tête en s'esclaffant niaisement.

— Tu sais le pire ? demanda-t-il à Ryan.

— Non.

— Quand on s'est rencontrés, je lui ai dit que les types comme Lonnie jouissent de la peur des autres. Que ce sont des brutes qui ne prennent leur plaisir que de cette façon. Imagine qu'elle s'en souvienne !

— Eh bien, c'est vrai. Ce type est une brute perverse.

— Oui, mais... Mon Dieu, j'espère qu'elle ne fera rien de stupide ! Quand je disais ça, je pensais qu'elle ne risquait plus rien. Je n'avais pas imaginé qu'il la retrouverait et que je ne serais pas là pour lui faire avaler ses dents. Si elle tente quelque chose de fou, Rye, ce sera ma faute !

— Elle ne le fera pas. Cette fille n'est pas folle.

Non, bien sûr, songea Rafe. Toutefois, la vie de Jaimie étant en jeu, un geste désespéré n'était pas à exclure.

Maggie arrêta la voiture dans le parking de l'aire de repos et coupa le contact. Un flot régulier de femmes entra et sortait des toilettes. Elle fit une rapide prière. Bien qu'intérieurement elle tremblât de terreur, elle parvint à stabiliser ses mains et à soutenir sans ciller le regard incrédule de Lonnie dont le revolver était toujours braqué sur Jaimie.

— Redémarre ! ordonna-t-il d'une voix douce. Tout de suite, si tu veux pas que la cervelle du moutard éclabousse la banquette.

— Tu es prêt à perdre ton unique moyen de pression parce que j'ai besoin d'aller aux toilettes ? Brillante réflexion, Lonnie.

Elle jeta les clés sur les genoux de Lonnie.

— Il n'y a qu'une entrée. Ces toilettes sont toutes construites sur le même modèle ; elles n'ont jamais de fenêtre donnant sur l'arrière. Par où me sauverais-je ? Par les canalisations ? Tu me verras forcément sortir.

— J't'aurai prévenue !

— Oui, et je t'ai entendu, dit-elle en ouvrant sa portière en grand. Mais tu sais quoi, Lonnie ? Je pense que tu bluffes.

— Sors de cette voiture et tu verras !

— Oui, oui. Le truc essentiel, c'est que, sans Jaimie, tu n'as plus l'avantage.

Dieu seul sait comment elle y parvint, mais elle lui sourit. Au plus profond d'elle-même, un noyau dur s'était formé qui lui donnait la force d'arborer une expression sereine.

— Tu ne pourras plus menacer de t'en prendre à Heidi, à ma mère ou au bébé. Il n'y aura plus que toi et moi. Tu es venu me chercher parce que tu as compris qu'avec sa fortune, Rafe peut tenir bon jusqu'à ce que j'obtienne la garde de ma sœur.

Le revolver se mit à trembler. S'il appuyait par mégarde sur la détente, Jaimie paierait de sa vie l'audace de sa propre mère. Déterminée, Maggie avala sa salive. Pendant sept années interminables, elle avait opté pour la docilité et laissé cet homme la maltraiter et l'humilier. Ce chemin-là menait à l'enfer : elle ne le prendrait plus.

— Sans Heidi, tu n'avais aucun moyen de me faire revenir, et c'était ça ton plan depuis le début, non ? Prendre l'argent de Rafe, attendre le bon moment puis, un beau jour, menacer la vie de Heidi pour m'obliger à regagner Prion

Il garda le silence.

— Parce que c'est ça, le fond de l'histoire, hein, Lonnie ? Tu fais une fixation malade sur moi. Dès que j'aurais obtenu la garde définitive de ma petite sœur, tout ton plan s'écroulait. Alors, tu as feint d'être intéressé par la proposition de Rafe avant de plaquer maman, en sachant qu'elle m'appellerait au secours.

— Ta gueule !

— Tu savais que Rafe ne me laisserait pas franchir la frontière, n'est-ce pas ? Qu'il irait à Prior sans moi. Très malin, Lonnie ! Je suis impressionnée. Mais ne gâche pas tout en tirant sur Jaimie. Nous savons, toi et moi, que ce serait stupide.

— Ta gueule ! cria-t-il en pointant le canon de l'arme sur le front de Maggie. Oublie pas que c'est moi qui suis armé.

— Oui, et devant un nombreux public, renchérit-elle en montrant les gens qui allaient et venaient. Je me tairai si tu arrêtes de menacer mon enfant.

— Je fais les menaces que j'veux !

Elle lâcha un soupir désabusé.

— Ce ne sont que des mots, tu le sais bien. Tue-le, et tu perdras tout pouvoir sur moi, alors que tu sais que le souci de sa sécurité me rendra très docile. C'est évident. Donc, arrête de le viser et de répéter la même menace. C'est lassant, à la fin.

Adressant mille prières ferventes à Dieu, Maggie sortit de la voiture, claqua sa portière et ouvrit celle de l'arrière pour détacher Jaimie de son siège.

— Qu'est-ce que tu fous ? cria Lonnie.

Maggie attrapa le sac des affaires du bébé.

— Pendant que je suis là-bas, autant faire d'une pierre deux coups et le changer. À moins que tu ne préfères qu'on s'arrête un peu plus loin ?

— Pas question qu'tu l'emmènes ! Tu m'crois idiot à ce point ?

Il ouvrit sa portière, sauta à terre et contourna la voiture. Enfoncé dans la poche de son blouson, le revolver visait Maggie.

— Repose-le. Tout de suite !

— Ne fais pas l'idiot, dit Maggie en se mettant à marcher vers le bâtiment des toilettes. Tu me crois capable de passer à travers des murs en béton ? Si tu es inquiet à ce point, plante-toi devant la porte et monte la garde.

À chaque pas, Maggie s'attendait à recevoir une balle dans le dos. Rien ne se produisit.

— J'vais surveiller la porte, l'entendit-elle marmonner. Essaie d'me rouler, et je tire ne

jure devant Dieu. N'appelle pas à l'aide. Si tu le fais, j'descends tout le monde là-dedans.

Elle entendit un petit bruit métallique.

— T'as entendu ? C'est des balles. J'en ai plein les poches.

Merci, mon Dieu. Merci. Nous voilà provisoirement à l'abri. Maggie en aurait pleuré de soulagement.

— Je ne suis pas stupide, Lonnie, répondit-elle. Et devine quoi ? Je n'ai même pas de rouge à lèvres pour écrire un message sur un miroir ! Tu ne risques rien. Reste dehors et ne t'énerve pas. J'en ai pour quelques minutes.

Rafe sauta de la camionnette avant même qu'elle se soit arrêtée. Comme il courait vers la maison, ses bottes glissèrent sur la neige. L'allée était encombrée de voitures de police dont les gyrophares jetaient des éclairs bleus sur la maison et le parc enneigé.

Assis sur le petit banc de l'atrium, son père et sa mère étreignaient Heidi.

— L'ambulance vient d'emmener Becca, annonça Keefe.

Rafe eut honte. Il avait beau aimer tendrement la gouvernante, il ne pensait qu'à Maggie et au bébé.

— Comment va-t-elle ? Elle va s'en sortir ?

— C'est l'épaule qui a été touchée. La blessure est sérieuse, mais sa vie n'est pas en danger.

Rafe ferma un instant les yeux, le cœur serré par les pleurs silencieux de sa mère et les sanglots de sa petite belle-sœur.

Il s'accroupit devant la fillette et posa une main sur sa tête.

— Alors, ma chérie, comment te sens-tu ?

Heidi lui jeta les bras autour du cou.

— Il a emmené Maggie et Jaimie !

— Je sais, chérie, dit-il en luttant contre les larmes. Mais tout va s'arranger, Heidi. Toi, ton boulot, c'est de prier. Dieu va veiller sur eux et les ramener sains et saufs à la maison... Emmenez-la chez vous, reprit-il en se relevant. Je vous appellerai dès que Maggie sera de retour. D'accord, Heidi ?

La petite fille fit oui de la tête et retourna dans les bras d'Ann. Rafe serra l'épaule de son père en guise d'au revoir et entra dans la cuisine. Debout dans le couloir qui menait aux chambres, deux officiers de police examinaient les taches de sang qui souillaient le sol et le mur.

Le plus jeune parlait des Dallas Cow-boys. Voyant approcher Rafe et Ryan, il s'interrompit au milieu d'une phrase.

— Je suis le sergent Hall, dit son collègue. Et voici l'officier Townsend. J'imagine que vous êtes un fils Kendrick.

— Oui. Je suis Rafe Kendrick. C'est ma maison, ici, et c'est ma femme et mon bébé qui ont été kidnappés. Qu'a-t-on fait jusqu'à présent pour les retrouver ? On a une idée de l'endroit où ils sont ?

Au lieu de répondre, les deux policiers se répandirent en témoignages de sympathie que Rafe interrompit d'un geste de la main.

— Merci, j'ai compris. Mais dans l'immédiat, tout ce que je veux savoir, c'est ce que vous faites pour retrouver ma femme et mon fils.

Le sergent Hall, un homme d'un certain âge aux cheveux gris et à la bedaine prononcée, hocha la tête avec compréhension.

— Nous nous sommes d'abord enquis auprès des autorités de l'Idaho de la marque et du numéro de la voiture de Boyle, et nous avons lancé un avis de recherche en espérant que des patrouilles la repèrent.

Son expression n'annonçait rien de bon.

— Et alors ? fit Rafe.

— La police de l'Idaho a retrouvé le véhicule abandonné à la sortie de Prior, il y a dix minutes... Nous en avons déduit que Boyle a loué une voiture sous un autre nom.

— Il y a combien d'agences de location à Prior ? Une ou deux, pas plus. On ne peut pas leur montrer une photo de Boyle ?

— Si, à condition d'avoir cette photo. La police locale est allée sonner chez Boyle mais il n'y avait personne. En ce moment, on recherche sur ordinateur la photo de son permis de conduire. Dès qu'elle sera imprimée, on la montrera à l'employé de l'unique agence. Tout ça prend du temps.

— Du temps, on n'en a pas ! jeta Rafe sèchement. Lonnie Boyle est un psychopathe. Il détient ma femme et mon fils ! Il pourrait les tuer !

— Nous faisons tout ce qui est humainement possible, monsieur Kendrick. Je sais qu'il est difficile d'être patient, mais comme je vous l'ai dit, tout cela prend du temps. Nous n'avons pas flemmardé, je vous assure.

Rafe passa la main sur ses yeux. Il sentit la main de Ryan agripper son bras.

— Je suis désolé, marmonna Rafe. Mais... sans une description de la voiture de location, comment diable pouvez-vous espérer les retrouver ?

— Rafe, viens prendre une tasse de café, proposa Ryan. Laissons ces policiers faire leur travail.

— Je ne veux pas de putain de café ! s'exclama Rafe en repoussant le bras de son frère. Je veux qu'ils retrouvent ma femme ! Ces crétins restent là, les pouces dans la ceinture, à causer de foot !

Le plus jeune des policiers rougit jusqu'à la racine des cheveux.

— Ça fait partie du boulot ? ajouta Rafe en lui jetant un regard incendiaire avant de tourner les talons et de se diriger vers la cuisine.

Il plaqua les mains sur le plan de travail et laissa pendre sa tête. Lorsqu'il ferma les yeux, le visage de Maggie lui apparut.

— Je ne sais même pas dans quelle direction ils sont partis, Rye, murmura-t-il. Elle est quelque part, morte de peur, priant pour que je tienne ma promesse et la retrouve à temps. Et je ne sais même pas où... vers où regarder.

Un sanglot le secoua et son corps fut pris de tremblements incoercibles. Le bras de Ryan lui entoura les épaules.

— Rafe... Mon Dieu, tiens bon ! Tu ne peux pas t'écrouler.

Rafe inspira à fond plusieurs fois.

— Je sais, il faut que je sois calme. Seulement, à l'intérieur, je suis déchiré. Jaimie et elle risquent de mourir. *De mourir*, Rye !

— Non, tout va s'arranger. Dieu ne te les aurait pas fait connaître et aimer pour te les arracher. Tu dois le croire. Tu dois avoir la foi !

La foi de Rafe avait reçu un coup sérieux deux ans plus tôt lors d'une nuit d'orage.

— J'essaie, Ryan. Mais je suis mort de peur.

*

Les toilettes des dames étaient vides lorsque Maggie y entra. C'est bien ma chance ! se dit-elle.

Restait à espérer qu'un autre groupe de femmes ne tarderait pas. Elle posa à terre le sac des affaires du bébé et ouvrit le robinet d'eau. Je vous en prie, mon Dieu. Faites que quelqu'un entre !

— Et voilà, mon grand garçon, parvint-elle à dire d'une voix forte censée rassurer Lonnie posté à l'extérieur. C'est toi, l'amour de maman ?

Elle arracha une feuille du distributeur de papier. Coupa l'eau. Asséna une grande claque sur le couvercle de la poubelle. Fit quelques pas. Dans un sens, dans l'autre. Parla à son fils.

La porte s'ouvrit sur trois femmes, l'une aux cheveux gris, les deux autres plus jeunes. Maggie se rapprocha d'elles sans cesser de monologuer avec son enfant comme si elle le changeait.

— Oh oui, tu es un trésor, mon petit bonhomme, et regarde-moi dans quel état tu t'es mis !

Les femmes la regardèrent comme si elle était folle.

— J'ai besoin de votre aide, murmura-t-elle. Il y a un homme dehors. Il nous a kidnappés, mon bébé et moi. Il est armé.

Craignant que le silence n'alerte Lonnie, Maggie ouvrit la porte d'une cabine, tira la chasse d'eau et laissa la porte se refermer en claquant. Puis elle rouvrit le robinet d'eau d'un lavabo.

— Ô mon Dieu! s'exclama-t-elle. Je vais devoir te changer de la tête aux pieds, petit Jaimie !

Retournant auprès des trois femmes qui la regardaient avec effroi, elle reprit à mi-voix :

— Je vous en prie, il va tuer mon bébé ! Prenez-le ! Vous pouvez le cacher sous un manteau et partir toutes ensemble.

Elle arracha d'autres feuilles du distributeur de papier et les froissa bruyamment avant de faire claquer le couvercle de la poubelle.

— Je vous en prie, murmura-t-elle. Prenez-le, montez dans votre voiture et filez ! Allez jusqu'au poste de police le plus proche. Je vous en supplie !

La plus âgée des trois femmes ôta sa parka bleue et tendit les bras. Les jambes de Maggie faillirent se dérober. Ravalant un sanglot, elle fit la chose incroyable de poser son fils dans les bras d'une inconnue. C'était risqué, elle le savait, mais moins que de ramener Jaimie dans la voiture de Lonnie.

— Merci.

La femme hocha la tête et cacha l'enfant sous sa parka pliée.

— Comment vous appelez-vous, mon petit ? chuchota-t-elle avant d'enchaîner d'une voix forte : Hé ! madame ? Il y a du papier, dans votre cabine ? Ici, le rouleau est vide.

L'une des deux autres femmes réagit enfin. Elle ouvrit la porte d'une cabine et tira la

chasse d'eau.

— Oui. Attendez une minute. Je vais vous en passer par en dessous, clama-t-elle.

Le bruit réveilla Jaimie qui se mit à gigoter. La femme qui le tenait le berça. Les yeux rivés sur son fils, Maggie pria Dieu et tous ses anges que Jaimie ne se mette pas à hurler lorsqu'on le ferait sortir.

— Je m'appelle Maggie Kendrick, murmura-t-elle.

— Alors, madame ! s'écria bruyamment la plus jeune. Vous voulez ce papier, oui ou non ?

— Oh, merci, répondit la plus âgée. Excusez-moi, je ne regardais pas.

— Pas de problème.

La troisième femme émergea enfin de sa stupeur. L'air hagard, elle ouvrit un robinet, tapa sur le distributeur de papier, fit autant de bruit que possible.

— On pourrait espérer qu'ils fassent en sorte qu'il y ait toujours du papier, non ? rouspéta l'autre. On se demande où vont nos impôts.

— Comment s'appelle cet homme ? chuchota celle qui s'était chargée de Jaimie.

— Lonnie Boyle.

— Quels sont la marque et le modèle de la voiture ?

Passant la main dans ses cheveux, Maggie se creusa la tête.

— C'est une Honda rouge, il me semble. À quatre portes. Un modèle récent. Je ne connais pas le numéro. Il l'a louée.

Elle ferma les yeux.

— Oh ! le gentil petit garçon ! dit la femme à voix haute.

— C'est vrai qu'il est mignon ! approuva l'une des jeunes femmes.

— Merci, c'est aussi mon avis, répliqua Maggie.

— Gagnez du temps, dit la femme âgée. J'ai un téléphone portable. Dès que nous aurons quitté le parking, j'appellerai les flics. Ils seront là très vite.

Elle se dirigea vers la porte, Jaimie dans les bras. Les deux autres l'escortèrent, l'une légèrement devant et l'autre à sa hauteur afin de cacher le bébé. La gorge serrée, Maggie les suivit des yeux. D'une seconde à l'autre, Lonnie allait lui crier de sortir, elle le savait. La porte se referma. Elle était seule dans les toilettes, morte de peur au point qu'elle aurait juré entendre la sueur jaillir de tous les pores de sa peau.

Quelques secondes s'écoulèrent, puis d'autres. Lonnie ne l'appelait toujours pas.

— Et voilà ! claironna-t-elle d'une voix peu assurée. Tu te sens mieux, n'est-ce pas ? Tu vas être sage maintenant pendant que maman va faire pipi ?

Maggie ouvrit la porte d'une cabine. Elle tremblait tellement qu'elle fut tout juste capable d'y entrer et dut s'y reprendre à trois fois pour pousser le verrou.

Dehors, une voiture démarrait. Fermant les yeux, Maggie prit appui sur la porte. Je vous en prie, mon Dieu. Laissez-les partir sains et saufs !

— Tu comptes passer la nuit là-dedans ?

La voix de Lonnie la fit sursauter.

— Je viens juste d'entrer dans une cabine, répliqua-t-elle.

— Grouille-toi !

— C'est ce que je fais. Tu crois que c'est facile, avec un nouveau-né dans les bras ? Réfléchis. Je n'ai que deux mains.

Elle entendit plusieurs voitures quitter l'aire de repos. Laquelle emportait son fils ? Il

n'était pas encore en sécurité. Si Lonnie découvrait qu'elle l'avait confié à une inconnue, il se lancerait à leur poursuite. Il n'était pas idiot et savait que, sans Jaimie, il n'avait plus rien pour menacer Maggie.

Les secondes s'écoulèrent. Les joues ruisselant de larmes, Maggie resta appuyée à la porte de peur de s'écrouler.

À partir de maintenant, songea-t-elle avec un soulagement qui lui fit tourner la tête, il n'y a plus que toi et moi, espèce d'ordure !

— Ça y est ! On a des infos ! cria le sergent Hall en déboulant dans la cuisine.

— Quel genre d'infos ? demanda Rafe, sceptique.

— Une dame nous a appelés de son portable. Dans les toilettes d'une aire de repos juste à la sortie de Jerico, elle est tombée sur une jeune femme qui lui a raconté qu'elle avait été kidnappée. Elle lui a demandé d'emporter discrètement son bébé et d'appeler la police.

Du pouce et de l'index, Hall fit un cercle et un sourire plissa son visage.

— Votre bébé est hors de danger. Nous savons où se trouve ce salopard, et quelle voiture il a louée au cas où il filerait avant qu'on arrive. Mais c'est peu probable. Les collègues foncent sur lui de toutes les directions.

Rafe eut envie de crier de joie mais une vague de terreur l'envahit aussitôt. Maggie n'était pas du tout en sécurité ! Quand Lonnie se rendrait compte qu'elle avait réussi à éloigner Jaimie, il deviendrait fou furieux.

— Quelle aire de repos ? demanda-t-il. Au nord ou au sud de Jerico ?

Cette ville n'était pas très loin ; il pouvait y être rapidement. Le sergent secoua la tête.

— Je ne peux pas vous donner cette information, monsieur Kendrick. Si vous y allez, vous gênez tout le monde. Laissez la police faire son boulot.

Rafe se jeta sur lui. Agrippant sa chemise, il le poussa brutalement contre la porte coulissante.

— Écoute-moi, espèce d'abruti ! Cette femme est ma femme ! Personne ne m'empêchera d'aller la rejoindre. T'as compris ?

— Rafe ! cria Ryan en se précipitant pour le retenir. Seigneur, tu as perdu la tête ? Tu ne peux pas brutaliser un officier de police !

Le bon sens lui revenant, Rafe lâcha sa proie dont il lissa le devant de la chemise d'uniforme.

— Euh... je suis désolé... J'ai perdu la tête une seconde.

Le sergent Hall rectifia son col et s'écarta de la porte coulissante.

— Je pourrais vous coller en tôle pour ça, vous savez.

S'efforçant de juguler sa colère, Rafe serra les dents.

Hall remit sa chemise dans son pantalon et repositionna son insigne.

— Vous avez de la chance que j'aie une femme et des enfants et que je me demande comment j'aurais réagi à votre place ! Sinon, je vous mettrais à l'ombre pour un moment.

— Il s'est excusé, intervint Ryan. Il est bouleversé, incapable de raisonner froidement. Vous pouvez le comprendre, quand même ?

Hall hocha la tête.

— Je vois bien qu'il est bouleversé. Tout le monde le serait à sa place. Quoi qu'il en soit, je ne peux pas lui dire de quelle aire de repos il s'agit. C'est contre le règlement. S'il y va et s'il se fait tuer ou cause la mort d'un innocent, ça sera ma faute.

— Nous comprenons, assura Ryan. Enfin, moi, je comprends. Quand mon frère se sera calmé, il comprendra lui aussi.

Hall se frotta la nuque.

— Écoutez ce que je vais faire pour vous, monsieur Kendrick, reprit-il en regardant Rafe dans les yeux. Je vais sortir et me tenir près des voitures de police. Ces foutues radios sont mal réglées ; on entend ce qu'elles crachent à plusieurs mètres de distance... Je tendrai l'oreille et je vous tiendrai au courant sur...

Rafe passa devant lui.

— Merci, Hall. Je vous le revaudrai, mon vieux.

— Je ne vous ai rien dit de ces foutues radios, n'est-ce pas ? Pigé ?

— Pigé, fit Rafe sans ralentir.

Moins de trois minutes plus tard, Rafe avait entendu le numéro de l'aire de repos et bondissait dans la camionnette de Ryan. Dans sa hâte, il fit crisser les pneus et projeta des gravillons sur les voitures de patrouille.

— Ne nous tue pas ! dit Ryan qui se cramponnait au tableau de bord. Nous y serons dans quinze minutes à condition de ne pas avoir d'accident.

Rafe enfonça la pédale de frein.

— Cinq minutes, pas plus. Si ça ne te convient pas, descend.

— Cinq?... Bon, je vais avec toi.

Rafe redémarra sur les chapeaux de roues.

— Attache ta ceinture.

*

Lonnie décocha un coup de pied dans la porte de la cabine. Recroquevillée dans un coin, Maggie ne voyait que les bottes aux semelles cloutées qui l'avaient sauvagement piétinée pour obtenir sa signature. Des rigoles de sueur coulèrent dans son décolleté.

— Lonnie, pour l'amour de Dieu! protesta-t-elle d'une voix qu'elle s'efforçait de garder stable. J'aurai fini dans une minute. Attends-nous dehors.

— Ouvre cette porte tout d'suite, et sors de là ! ordonna-t-il.

— Je n'ai pas fini, je ne peux pas...

— Me dis pas c'que tu peux ou peux pas...

— Oh ! fit une voix féminine. Excusez-moi, je croyais que j'étais dans les... Mais je suis dans les toilettes pour dames !

— Désolé, dit Lonnie. C'est ma femme. Elle est malade. Comme il y avait personne, j'me suis permis d'entrer.

Maggie sentait presque la rage de Lonnie transpercer la porte métallique. Elle allait avoir du mal à le faire patienter. Pourvu que la police arrive vite !

— Oh... fit la nouvelle venue. Voulez-vous que j'attende une minute dehors ?

— Ça va, chérie ? demanda Lonnie.

— Ça va, ça va, dit Maggie. Je vais sortir dès que je pourrai. Je suis désolée de te faire attendre, mais ce n'est pas ma faute.

Les bottes de Lonnie s'éloignèrent. Lorsqu'elles disparurent à sa vue, le soulagement la rendit toute molle.

La porte de la cabine voisine s'ouvrit et se referma en claquant. Maggie se pencha et regarda les chaussures de la femme. Elle songea à ne rien dire, de peur que Lonnie ne soit resté à proximité, mais l'idée qu'à cause d'elle cette personne risquait d'être abattue comme

Becca lui était insupportable.

— L'homme qui vient de sortir est un fou dangereux, murmura-t-elle. Je vous en prie, ne restez pas ! Sortez tout de suite ! S'il perd la tête pendant que vous êtes là, vous risquez de recevoir une balle.

La femme soupira. Une seconde plus tard, Maggie entendit qu'elle urinait.

— Vous vous êtes demandé pourquoi les hommes deviennent si pénibles quand on voyage ? Pires que les gosses !

Abasourdie, Maggie fixa les chaussures de sa voisine.

— Non ! souffla-t-elle. Vous ne comprenez pas. Il...

— Oh ! je comprends ! l'interrompit la femme en riant. Vous me croyez mariée au Prince Charmant ? Si Pete m'engueule encore une fois parce que je demande à aller aux toilettes, je lui enfonce son briquet dans le cul. Il fume ses cigarettes à la chaîne. Incroyable, non ? Pour respirer, je dois garder ma vitre ouverte alors qu'il fait un froid de gueux. En ce moment, il est en train de compter les voitures qui nous rattrapent. Comme si on faisait la course !

Maggie eut l'impression d'être piégée dans un rêve absurde.

— Non, vous ne comprenez pas. Cet homme m'a kidnappée ! Il est armé. La police est en route. Dès qu'il entendra les sirènes, il va péter les plombs. J'ai peur qu'il ne nous tue.

Il y eut un silence.

— Vous parlez sérieusement ? demanda enfin la femme.

— Il m'a kidnappée. Il a déjà tiré sur une femme ce soir. Bien sûr que je suis sérieuse ! Allez-vous-en, je vous en prie !

Elle entendit la femme se lever brusquement.

— Oh, bon sang... j'ai mouillé mon pantalon. La fermeture Éclair remonta.

— Sainte Mère de Dieu. Il est armé ? Et moi qui n'ai pas fait mes Pâques depuis six ans !

Maggie soupira.

— Il est dément. Je ne veux pas que quelqu'un d'autre soit blessé. Partez, vite !

La femme émit un étrange petit bruit. Soudain la porte du bâtiment s'ouvrit de nouveau. Craignant que ce ne soit Lonnie, Maggie et sa voisine se turent.

Mon Dieu, mon Dieu ! pria Maggie éperdument. Cette femme-là aussi, Lonnie n'hésiterait pas à l'abattre si elle se mettait en travers de son chemin.

La porte de la cabine située à sa droite s'ouvrit et se referma. Maggie aperçut des chaussures de marche aux lacets rouges.

— Madame ? chuchota-t-elle. Sortez tout de suite ! Il y a un homme armé dehors. Il n'a plus toute sa tête. Votre vie est en danger.

— C'est une blague ? murmura la nouvelle venue. C'est l'émission Candid Camera ou quelque chose de ce genre ?

Candid Camera ? Maggie admit que la situation était si étrange que l'on pouvait douter de sa réalité. Aucune de ces deux femmes ne la prenait au sérieux ; l'une s'inquiétait de ne pas avoir fait ses Pâques et l'autre pensait qu'une caméra était cachée dans les toilettes !

L'aire de repos attirait un flot régulier de voyageurs. Quoi qu'elle fasse, elle ne serait pas seule lorsque Lonnie réaliserait qu'il s'était fait berner. Tout compte fait, mieux valait que ce soit ces deux femmes plutôt qu'une mère de famille accompagnée de ses enfants.

Maggie déverrouilla sa porte et sortit de la cabine. Il fallait qu'elle fasse quelque chose, mais quoi ? Elle regarda la porte du bâtiment. Pas de verrou. Elle n'aurait pas la force de la maintenir fermée si Lonnie cherchait à entrer, et elle ne voyait aucun objet lourd derrière

lequel se barricader. La poubelle se renverserait à la moindre poussée.

— Dépêchez-vous, murmura-t-elle. Si vous voulez survivre, je vais avoir besoin de votre aide. Vite !

Les deux femmes émergèrent des cabines presque en même temps, une bonne grosse aux épaules carrées et une blonde mince et pâle. Maggie les regarda avec intensité.

— L'homme qui est dehors a déjà tué une femme ce soir. Si vous ne m'aidez pas, nous serons ses prochaines victimes. Vous comprenez ? Ce n'est pas un canular ! Il a un revolver. Il faut qu'à nous trois nous maintenions cette porte fermée en attendant l'arrivée de la police.

— Ma mère et mes enfants m'attendent dans la voiture ! gémit la blonde.

Des freins crissèrent soudain. Aucun automobiliste normal n'aurait déboulé dans une aire de repos à cette allure, se dit Maggie en se jetant sur la porte.

— Ce doit être les flics ! Aidez-moi, bon Dieu ! Ne restez pas...

— Salope ! hurla alors Lonnie en se ruant lui aussi sur la porte.

Maggie rassembla toutes ses forces, mais ses chaussures dérapèrent sur le carrelage.

— Aidez-moi ! cria-t-elle. Ne restez pas comme ça. Il va nous tuer !

Le bruit de pneus malmenés leur parvint à nouveau, puis une voix retentit.

— Ne bouge plus, Boyle !

Une femme hurla. Il y eut un choc sourd, comme si quelqu'un bousculait une poubelle. Les deux femmes se hâtèrent d'aider Maggie.

— Ô mon Dieu ! piailla la blonde.

Des détonations déchirèrent la nuit, suivies d'une cavalcade et de cris. Tremblante, Maggie repoussait la porte de toutes ses forces, avec l'aide de la plus forte des deux femmes. L'autre était si légère et si effrayée qu'elle s'appuyait dessus plus qu'elle ne la poussait.

À tout instant, Lonnie pouvait tirer. Les balles traverseraient le bois et l'une d'elles serait touchée.

À chaque détonation, Maggie frémissait, s'attendant à être atteinte.

*

Freinant brutalement, Rafe arrêta la voiture et sauta à terre. La scène qui s'offrait à lui était digne d'un cauchemar. L'aire de repos grouillait de gens qui tentaient de se mettre à l'abri. Accroupi derrière une fontaine d'eau potable devant le bâtiment des toilettes, Lonnie Boyle tirait sur les policiers dont aucun ne pouvait le viser correctement.

Maggie ! Où était-elle, nom de Dieu ? Rafe eut beau scruter la foule, il ne la vit nulle part. Plié en deux, il courut vers la plus proche des voitures de patrouille.

— Je suis Rafe Kendrick dit-il. C'est ma femme que Boyle a kidnappée. Où est-elle ? Elle va bien ? Je ne la vois nulle part !

Accroupi derrière la portière ouverte de sa voiture, le flic lui jeta un regard furieux par-dessus l'épaule.

— Vous êtes fou ? Planquez-vous derrière la voiture !

— Où est ma femme ?

— Dans les toilettes des dames, probablement.

— Comment va-t-elle ?

— On ne sait pas.

Une balle frappa le pare-chocs avant. Le policier se baissa un peu plus.

— Merde ! Faut le débusquer. Il va finir par tuer quelqu'un.

Toujours plié en deux, Rafe rejoignit son frère qui, accroupi derrière sa camionnette, observait la scène.

— Où est-elle ? demanda Ryan.

— Dans les toilettes. C'est du moins ce que pensent les flics, répondit Rafe en étudiant la situation.

Comme dans la plupart des aires de repos de l'Oregon, des bosquets et des sous-bois denses entouraient la pelouse et le bâtiment.

— Je vais le contourner et le prendre par-derrière avant qu'il n'essaie de forcer la porte des toilettes.

— Quoi ? s'exclama Ryan en lui agrippant le bras. Tu as perdu la tête ? Ce salaud va t'abattre... Voyons, tu n'as même pas d'arme !

— J'y vais. Si quelque chose lui arrivait...

Rafe s'interrompit, incapable de poursuivre.

— Je vais avec toi, dit Ryan.

— Non. Il y a Heidi et Jaimie. Je compte sur toi au cas où...

Ryan le dévisagea puis hocha la tête. Aucun autre mot n'était nécessaire. Plié en deux, Rafe se faufila en passant de véhicule en véhicule vers l'entrée sud de l'aire de repos. De là, il pourrait gagner les bois sans être vu, contourner l'ensemble de la scène et approcher des toilettes par l'arrière. Avec un peu de chance, Lonnie serait tellement occupé à riposter aux coups de feu de la police qu'il ne le verrait pas arriver.

Avec un peu de chance... Les mots se muèrent en litanie dans la tête de Rafe tandis qu'il courait dans le sous-bois. Grâce au ciel, la nature l'avait doté de la capacité d'y voir à peu près correctement dans l'obscurité. Un paquet de neige le fit trébucher. Il se releva, habité d'une seule pensée : sans Maggie, sans son doux visage, ses yeux expressifs et son sourire, la vie ne vaudrait pas la peine d'être vécue.

Arrivé derrière le bâtiment des toilettes, il s'adossa au mur et écouta la fusillade. Merde ! Il n'aurait pas que les balles de Lonnie à éviter. Un policier pouvait le toucher accidentellement.

Eh bien, tant pis ! Pour avoir déjà perdu une famille, il savait ce qu'on éprouvait : une douleur si profonde qu'on en venait à désirer la mort, un désespoir auquel on ne voyait pas de fin. Il ne pouvait revivre ça. Mieux valait mourir en essayant de sauver Maggie que vivre sans elle.

Rafe longea le bâtiment. Les détonations parurent soudain assourdies, comme si la distance s'était accrue. Le sang pulsait à ses tempes au rythme de son cœur.

Arrivé au coin, il accéléra et, bien visible, courut vers la fontaine d'eau potable. Cette course éperdue lui parut durer une éternité. La rage rétrécissait sa vue, focalisée sur la misérable silhouette de Boyle recroquevillé derrière le socle de la fontaine.

Juste avant d'être rejoint, le bandit se retourna et, les yeux écarquillés de peur, brandit son arme. S'attendant à ressentir l'impact d'une balle, Rafe bondit et tomba sur Boyle. Tous deux roulèrent sur la dalle en ciment.

En d'autres circonstances, Rafe aurait tenté de prendre le dessus. Pas cette fois. À Boyle cet honneur. Cessant de rouler, Rafe souleva son adversaire le plus haut possible afin d'offrir aux policiers une cible bien visible.

— Salaud ! hurla Boyle que la rage défigurait.

Rafe sentit le canon du revolver lui fouailler les côtes. Il se raidit mais, avant que Boyle n'ait pu appuyer sur la détente, Là détonation assourdissante d'une arme puissante déchira l'air. Boyle sursauta. Une expression d'incrédulité passa sur son visage et il s'effondra, inerte. Rafe le repoussa puis, basculant sur le flanc, resta un instant immobile, avec le sentiment étrange d'être coupé de la réalité.

Fini. C'était fini ! Il avait tenu sa promesse : Lonnie Boyle ne poserait plus Jamais la main sur Maggie. Mais pourvu qu'il ne soit pas arrivé trop tard...

Cette pensée le fit sortir de sa transe. Il se redressa sur les genoux et regarda la porte des toilettes vers laquelle couraient les policiers. Faites qu'elle ne soit pas morte ! Je vous en supplie, mon Dieu! Laissez-la-moi, pria-t-il avec ferveur en se mettant debout.

Il ne sentait pas ses pieds tandis qu'il titubait vers la porte, et il ne sentit pas non plus le bois lorsqu'il y posa la main.

— Maggie ?

La porte refusa de s'ouvrir. Il poussa plus fort en répétant d'une voix tremblante de peur

— Maggie !

*

Pesant de tout son poids sur la porte, Maggie ne reconnut pas immédiatement la voix de Rafe. Lonnie ! songea-t-elle. Puis le son de cette voix la frappa. Non, ce n'était pas Lonnie. Sanglotant, elle tendit la main vers la poignée.

— C'est bon! cria-t-elle aux deux femmes arc-boutées à ses côtés. Tout va bien ! C'est mon mari.

Elles s'écartèrent et la blonde se mit à sangloter à son tour. Maggie ouvrit la porte et, les yeux brouillés par les larmes, reconnut la silhouette de Rafe. Elle se jeta dans ses bras.

— Maggie, oh, Maggie... dit-il en l'étreignant.

— J'ai fait le pari qu'il bluffait, balbutia-t-elle. Je ne l'ai pas laissé me tyranniser. J'ai emmené Jaimie dans les toilettes.

Elle voulut s'arrêter de parler, mais les mots jaillissaient d'eux-mêmes.

— Une dame l'a enveloppé dans sa parka et l'a fait sortir. Je me suis souvenue de ce que tu m'as dit : les lâches tirent leur pouvoir de la peur des autres. Alors, je l'ai affronté, et ça a marché !

Rafe la serra plus fort encore contre lui. Maggie entendit un homme s'écrier avec colère :

— Vous êtes fou, monsieur Kendrick ? J'ai failli vous tirer dessus ! Vous êtes suicidaire ou quoi ?

Maggie tenta de s'écarter de Rafe, mais il la maintint fermement.

— Non, chérie. Ne regarde pas.

— Qu'est-ce que je ne dois pas regarder? demanda-t-elle comme il l'entraînait à l'écart.

— Lonnie. Ils l'ont abattu. Il est mort.

Elle ne put retenir un éclat de rire strident, un peu hystérique. Mort? Bien sûr que

Lonnie était mort ! Sinon, la fusillade continuerait.

Tandis que Rafe la guidait vers le parking, un officier de police les rattrapa en courant.

— Bonsoir, sergent Hall! s'exclama Rafe. Enchanté de vous retrouver.

— Quelle foutue bêtise vous avez faite ! Vous avez de la chance que personne ne vous ait touché !

— Tout est bien qui finit bien, répondit-il en lâchant enfin Maggie.

Pour la première fois, elle le regarda de face. Des taches sombres souillaient sa chemise.

— Ô mon Dieu, tu es blessé !

Rafe baissa les yeux et secoua la tête.

— Non, chérie. C'est le sang de Lonnie... Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, sergent Hall, je vous le revaudrai.

— À cause de moi, vous avez failli vous faire tuer, grommela le policier. C'est un miracle que vous ne soyez pas mort !

— Il faut croire que c'était mon tour de bénéficier d'un miracle, dit-il en entraînant Maggie, hanche contre hanche.

Elle se pencha de côté pour regarder son visage.

— Comment se fait-il que tu aies du sang de Lonnie sur ta chemise ?

— Ça n'a pas d'importance. L'important, c'est que tu sois saine et sauve, répliqua-t-il en lui décochant l'un de ses sourires ravageurs. Alors, tu l'as traité de bluffeur ? Raconte-moi ça.

— Dis-moi d'abord ce que tu as fait, insista-t-elle.

— Pas grand-chose... Je suis si fier de toi, Maggie ! Faire sortir Jaimie en douce, garder la tête froide. Tu es quelqu'un ! Tu le sais, non ?

Maggie ne doutait pas un instant que c'était lui qui était quelqu'un mais, bien sûr, il ne le reconnaîtrait pas.

— Tu m'as sauvée, dit-elle d'un ton accusateur. Comment? Je sais que tu as fait quelque chose de fou. Qu'est-ce que c'était ?

— Je n'ai rien fait de fou, protesta-t-il en riant. Je le jure... Est-ce que ce salopard t'a brutalisée ? demanda-t-il en l'embrassant sur la joue.

— Non, il n'en a pas eu le temps.

Ryan les rejoignit.

— Bon sang, Rafe. C'était sensationnel !

Maggie s'arrêta net.

— Je veux tout savoir. Qu'a-t-il fait, Ryan ?

Ryan se lança dans le récit de ce qui s'était passé pendant qu'elle maintenait fermée la porte des toilettes. Lorsqu'elle apprit que Rafe avait traversé la ligne de mire des policiers pour sauter sur Lonnie, elle crut qu'elle allait s'évanouir.

— C'est ça que tu appelles pas grand-chose ? Tu aurais pu te faire tuer ! Comment as-tu pu faire quelque chose d'aussi stupide ?

Arrivés près de la camionnette, Rafe ôta sa chemise et la jeta à l'arrière. Maggie frémit en pensant qu'elle avait bien failli le perdre. En même temps, l'idée qu'en prenant tant de risques il lui avait donné une immense preuve d'amour l'emplissait de joie.

Comme il se tournait vers elle, son torse brilla comme du teck poli. Elle eut très envie d'en palper les muscles et la chair ferme. Puis son regard remonta sur le visage de Rafe. Ses cheveux retombaient en boucles sombres sur son front et ses yeux brillaient d'un éclat, argenté qui la transperçait. Elle se souvint de leur rencontre. Il l'avait regardée ainsi, cette

nuit-là, mais ce que trahissait cette intensité aujourd'hui, c'était l'amour.

Rafe... Un crapaud métamorphosé en prince charmant... ou un ange envoyé sur terre pour exaucer ses prières.

En réalité, il n'était ni l'un ni l'autre, bien qu'une intervention divine ne soit pas improbable. Rafe Kendrick était tout simplement un homme de chair et de sang, un trimardeur vêtu d'un jean et chaussé de bottes de travail.

Elle se jeta dans ses bras et embrassa son épaule, savourant le sel de sa peau et se réjouissant de sa force. Il était aussi réel, solide et résistant que la terre réchauffée par le soleil. Mieux, il lui appartenait.

Qu'y avait-il de plus magique que cela ?

Épilogue

Le soleil ricochait sur l'eau, et la surface lisse du lac ressemblait à une couverture de velours sombre, constellée de diamants. Rejetant la tête en arrière, Maggie inspira l'air frais des montagnes et regarda les crêtes enneigées qui se dressaient au loin. Ainsi que Rafe l'avait prédit, elle s'était mise à aimer cet endroit. Elle s'y sentait chez elle, entourée d'êtres chers, son mari et son enfant, sa mère et sa sœur, et la famille de Rafe. Était-il possible d'être plus gâtée ? Elle en doutait. Il y avait des magies qui ne disparaissaient pas en nuage de fumée... Celle-ci était solide et résistante... et elle lui appartenait.

Un cri joyeux attira son attention. Heidi et Rafe émergeaient des bois, non loin. La fillette montait un alezan que Rafe avait choisi pour sa douceur. Bien droite sur sa selle, elle montrait déjà les qualités d'une bonne cavalière.

Rafe leva la main pour saluer Maggie. Malgré la distance, son regard aimant la toucha jusqu'au coeur. Oh, comme elle l'adorait...

Les yeux brûlant de larmes de joie, elle les regarda approcher. Il montait Flash Dancer, le superbe étalon qu'il avait menacé d'abattre. Installé devant lui et solidement maintenu, se tenait Jaimie qui venait d'avoir neuf mois.

Maggie se souvint de la photo de Rafe et Keefer qu'elle avait vue le jour de son arrivée au ranch.

L'homme maigre et torturé qu'elle avait rencontré dans un wagon de marchandises avait disparu. Il s'était étoffé et paraissait à nouveau jeune et heureux. Savoir qu'elle était partiellement responsable de cette métamorphose l'émerveillait.

Comme ils approchaient, elle remarqua la grande main déployée sur le petit ventre de Jaimie. Elle sourit en se rappelant combien elle avait eu peur de voir son fils s'approcher des chevaux. Elle n'avait rien à craindre. Rafe donnerait sa vie pour assurer la sécurité de l'enfant.

— À ton tour ! cria-t-il.

Maggie leva les yeux au ciel.

— Pas question ! Je suis très heureuse les pieds sur terre, merci beaucoup.

— Voyons ! protesta Heidi. Tu ne risques rien avec Rafe. Et moi je vais rester pour aider à surveiller le bébé.

— Aider qui à le surveiller ? Il n'y a que moi, ici. Non merci, chérie. Allez vous amuser tous les trois.

— Je vais le surveiller ! cria une voix derrière elle.

Se retournant, Maggie vit Becca qui les rejoignait, un panier au bras gauche, preuve qu'elle ne souffrait plus de sa blessure.

Helen suivait la gouvernante, ses cheveux noirs voletant au vent comme des fils de soie, son corps mince moulé dans une robe bleue.

— Moi aussi, je peux aider à le surveiller ! annonça-t-elle. Va monter, Maggie. Rafe ne laissera rien t'arriver... N'est-ce pas, Rafe ? demanda-t-elle en adressant un regard adorateur à son gendre.

— Jamais, répondit-il avec un clin d'oeil. Je l'aime trop... C'est une question de foi, ajouta-t-il en regardant Maggie. Tout le monde a foi en moi. Pas toi ?

— C'est un complot ? s'écria-t-elle.

— Vous avez tout compris, affirma Becca. Personne ne peut vivre sur ce ranch sans savoir monter à cheval. Qu'avez-vous fait de votre audace, Maggie ?

— Je l'ai laissée à la maison.

Becca posa le panier et alla prendre le bébé. Voyant approcher la gouvernante au tablier blanc, Flash Dancer s'ébroua avant de s'immobiliser, sans doute conscient du minuscule et fragile cavalier qu'il portait. En effet, son habitude était plutôt de faire honneur à son nom en dansant fièrement et en secouant la tête.

Dès que Becca eut pris Jaimie dans ses bras, l'étalon fit un écart et leva la queue.

— Allez, Maggie, viens te promener avec moi ! dit Rafe.

L'éclat de son regard indiquait que ses projets ne se limitaient pas à une promenade à cheval. Il n'avait tout de même pas l'intention de faire l'amour dans les bois en plein jour ? Eh bien si. Elle le comprit à son sourire provocateur et à l'intensité de son regard.

Telle une marionnette tirée par d'invisibles ficelles, Maggie s'approcha. Elle avait beau craindre les chevaux, une virée au paradis valait bien quelques risques...

Elle prit la main de son mari puis, suivant ses instructions, glissa son pied gauche dans l'étrier qu'il avait libéré. Il fit le reste, la soulevant avec cette force brute dont elle tirait un incroyable sentiment de sécurité. Après quelques contorsions et secousses, elle parvint à s'asseoir sur la selle devant son mari.

— Ô mon Dieu !

Le sol semblait soudain très loin et Flash Dancer secouait la tête.

— Il me déteste !

Le rire de Rafe vibra en elle tandis qu'il la maintenait contre lui d'un bras solide.

— Non. Il a peur. Il sent que tu as peur et se demande où est le danger, c'est tout.

— Je veux descendre ! supplia-t-elle en empoignant la crinière de l'étalon. Je savais que ce truc n'était pas pour moi. Seigneur... Il va s'écrouler et nous écraser sous son poids.

Rafe fit pivoter l'animal vers les bois.

— Tu ne risques rien. Fais-moi confiance.

— J'ai confiance en toi. C'est avec le cheval que j'ai un problème ! Oh non ! Ne va pas si vite !

Si Rafe entendit ses supplications, il ne le montra pas. S'inclinant en avant, la poitrine contre le dos de Maggie tel un mur inamovible, il émit un claquement de langue et pressa les flancs de Flash Dancer.

— Aïe ! gémit Maggie. Mes fesses... Ça fait mal. Rafe resserra son étreinte.

— Pose tes pieds sur mes bottes et soulève-toi légèrement afin de ne pas rebondir.

Maggie obéit et eut tout à coup l'impression de flotter. Rafe commença par suivre la rive du lac avant de bifurquer vers les bois.

— Où allons-nous ? demanda-t-elle.

— Dans un endroit privé.

Elle rit ; la peur l'avait quittée. Flash Dancer se mouvait avec une puissance fluide et gracieuse.

— Tu n'as pas de chance. Je vais être toute endolorie et il faudra au moins une semaine avant que tu puisses me toucher.

— Pas question. J'apaiserai la douleur à coups de baisers.

— C'est une menace ou une promesse ?

Pour toute réponse, Rafe émit un gloussement malicieux. Il mit le cheval au pas puis commença à mordiller l'oreille de Maggie. Comme chaque fois, elle sentit son sang s'échauffer. Lorsque la main de Rafe remonta vers sa poitrine, le souffle lui manqua et elle s'appuya plus lourdement sur lui. Cela ajoutait un aspect entièrement inédit à la promenade à cheval.

— On ne peut pas faire ça! protesta-t-elle faiblement. C'est le milieu de la journée.

— Tu oublies la magie, chérie. Laisse-toi faire, et je te promets que ce sera de la pure magie.

Convaincue d'avance, Maggie ne put que gémir.

Rafe arrêta le cheval à l'ombre d'un bosquet, mit pied à terre et prit Maggie dans ses bras puissants. Toute réserve anéantie par l'ivresse de ses baisers, elle s'abandonna.

Il lui avait promis la magie, n'est-ce pas ?

Rafe Kendrick était un homme de parole, elle le savait à présent.